Victor Tissot
Constant Améro

LES MYSTÈRES DE BERLIN

LES AVENTURES DE GASPARD VAN DER GOMM
(volume 2)



bibliothèque numérique romande *ebooks-bnr.com* 1879

Table des matières

I 5
II 14
III 25
IV 37
V 46
VI 56
VII 65
VIII 75
IX 88
X 102
XI 121
XII 129
XIII 136
XIV 148
XV 156
XVI 168
XVII 180
XVIII 190
XIX 199
XX 205
XXI 220
XXII 230

XXIII.....240
XXIV.....249
XXV.....261
XXVI.....271
XXVII.....282
XXVIII.....295
XXIX.....307
XXX.....313
XXXI.....322
XXXII.....333
XXXIII.....344
XXXIV.....357
XXXV.....374
XXXVI.....391
XXXVII.....403
XXXVIII.....410
XXXIX.....416
XL.....423
XLI.....447
XLII.....460
XLIII.....478
XLIV.....492
XLV.....506

XLVI 518
XLVII 532
XLVIII 541
XLIX 548
L 553
LI 566
LII 575
LIII 584
LIV 594
LV 609
Ce livre numérique 621

I

L'hiver était venu.

La neige tombait. Dans la nuit, les flocons s'entassaient silencieusement, accusant de plus en plus le relief de chaque ornement des maisons, arrondissant les arêtes des corniches, grossissant l'appui des balcons, émoussant les pointes des auvents. Berlin était engourdi par le froid et couché inerte sous une croûte de neige et de glace.

Quelques fiacres, quelques droshkes glissaient au loin sans bruit, comme sur une épaisse couche de ouate. Parfois, un coup de fouet déchirait l'atmosphère opaque ; un juron froissait l'air ; puis tout retombait dans la même torpeur intense, dans le même silence accablant. Tout semblait figé, même le bruit. Sur les grandes places, le long des quais, ce silence n'était plus une chose négative ; il étreignait péniblement, il obsédait, il torturait, il remplissait l'esprit d'un sentiment indéfinissable de malaise et de crainte, comme sous l'empire d'un cauchemar.

Ce blanc qui s'étendait partout mettait du noir dans l'âme. Le papillonnement neigeux, les tourbillons fouettés par une bise dont on ne sentait que l'âpreté, c'était toute la vie dans cette mort ; les ténèbres y prenaient corps, étaient douées de mouvement ; le froid venait frapper aux vitres, agressif, moqueur, impitoyable. On aurait pu rêver de ces nuits du pôle qui durent six mois et qui paraissent éternelles, tant cette nuit de la capitale s'écoulait avec lenteur, mesurée, non au sablier du Temps, mais par ces flocons cotonneux longtemps suspendus, et ne marquant chaque seconde

qu'après mille tournoiements dans la demi-obscurité ; – mais, du tourbillon neigeux, les maisons surgissaient tout à coup, noires et hautes, avec la petite lampe allumée, çà et là, au chevet d'un malade, derrière le rideau d'un savant, ou dans la mansarde de l'ouvrière ; le crieur de nuit annonçait les heures, et sa voix se perdait au loin avec un accompagnement de clefs remuées ; quelques agents de police longeaient les murailles d'un pas pénible, s'appuyant aux portes des magasins comme s'ils perdaient pied subitement, en réalité pour s'assurer qu'elles avaient été fermées.

— Il est une heure ! cria le veilleur de nuit.

Une heure ! La ville se réveille un instant. C'est qu'il y a des misérables chassés de quelque bouge ignoble qui descendent sur le pavé, ne sachant pas encore où ils iront coucher « ce soir ». Ils passent comme des ombres soucieuses ou sinistres, évocations de la faim, du crime et du remords. Ils ont l'air d'être « charriés » dans cet élément fluide comme les glaçons sont charriés sur la Sprée. Leur respiration haletante s'entend seule ; les plus courageux sont peut-être ceux qui geignent et soufflent dans leurs doigts. Tous avancent péniblement, ramassant autour de leur corps les loques qui les habillent, ployant sous la neige qui s'accumule sur leurs épaules, traînant dans la poudre blanche des chaussures qui se détachent de leurs pieds. Et l'on pourrait se demander pourquoi les uns viennent et les autres s'en vont, s'ils ne savent en vérité où aller, ces déshérités des refuges municipaux, ces exilés de la Maison de travail, arrivés trop tard pour prendre leur part de la soupe et du lit de paille, – ou ne voulant ni faire de l'étoupe, ni casser des pierres…

Une vieille femme apparaît la dernière : une traînarde de la grande armée du vice et de la misère. Son visage a une

expression hideuse, avec sa bouche torte et ses yeux éraillés ; sa dégaine est brutale et son vêtement sordide. La neige se mêle à des cheveux blancs qui encadrent un visage blafard, percé de deux yeux ronds aux lueurs phosphorescentes ; des sourcils en accent circonflexe, de la barbe au menton, des verrues poilues, un duvet cotonneux qui entoure les lèvres, un nez long et jaune descendant en pointe sur la bouche et ressemblant à un bec, donnent à cette tête, petite sur un gros corps, une ressemblance effrayante avec un sinistre oiseau de nuit. Sur sa tête un mouchoir noué laisse échapper quelques mèches emmêlées ; son corps est drapé dans une robe de chambre d'homme, serrée à sa taille par un bout de corde, et cette tunique raccourcie çà et là par l'usure, laisse voir des jambes maigres mal protégées par des bas troués. Ses pieds traînent des souliers d'homme raccommodés avec des ficelles.

La vieille s'engagea sur les solives sonores d'un pont de bois rejoignant les deux rives à peine éclairées du fleuve. De vingt pas en vingt pas, elle poussait un long cri lamentable dans la nuit : c'était le houlement du chat-huant. Puis elle pénétra dans une de ces rues qui avoisinent la rivière et dont les maisons basses ressemblent, en hiver, à des tombes recouvertes de neige.

Elle a l'air, par exception, celle-là, de savoir où elle va. Ses bras sont fourrés jusqu'aux coudes dans un manchon en bon état…

— Pauvre petite mère Gaup ! murmurait-elle, s'adressant à elle-même. Pas un ne viendra à mon appel ! pas un ! Élevez des voleurs et des filles à la brochette, avec des tendresses de mère, pour être abandonnée sur vos vieux jours ! J'en ai pourtant élevé de ces rossignols de trottoir ; la Houlotte a ré-

chauffé sous ses ailes les merles blancs de la Prévôté. Quelle solitude, bon Dieu de bois ! quand on se décroche de la *Spelunke*[1] *!*

La Houlotte s'attendrit en regardant son manchon, et elle se fourra du tabac plein le nez et les moustaches. Elle pensait que ce manchon était tout ce qui lui restait d'une petite fille « adoptée » par elle, malheureusement trop douillette, et qui était morte la veille de quelques coups qu'elle lui avait donnés. Elle se rappelait avec mélancolie combien cette gentille Emmi dérobait avec art déjà… pour son âge ! C'était une angélique apprentie voleuse ! Sûrement ce manchon devait valoir quelque chose chez un recéleur honnête, – et ils le sont tous, – et la dame à qui il avait été soustrait avait payé un peu cher le bouquet de violettes offert par la charmante petite gredine. La maudite petite créature ne s'était-elle pas avisée d'aller claquer tout d'un coup ! Et pourtant, le cher trésor ! elle promettait d'être si jolie à quatorze ans !…

— Faudra pourtant voir, murmura l'affreuse mégère, à la remplacer sans trop de désavantage.

Résolument elle releva la tête. Elle poussa son cri familier comme pour s'encourager ; elle roula ses yeux, qui brillèrent dans l'obscurité.

Elle se disait que c'est si bon les enfants dans une maison ! que c'est une bénédiction du ciel… que c'est du res-

---

[1] On appelle ainsi, à Berlin, les caves-auberges où se réunissent les voleurs.

pect, du pain… de la douille[2] en sachant s'y prendre… Cette satanée voleuse du paradis, en mourant, lui avait volé le luxe de ses vieilles années, son tabac demi-gros et son petit noir, – avec la goutte !

Voilà ce que se disait cette respectable dame ; et le souvenir de sa petite Emmi la rendait si émue qu'elle dépassa la porte qu'elle cherchait ; il lui fallut s'en retourner de dix pas en arrière.



Cette fois, c'était bien là : elle reconnaissait la devanture de la boutique de Roboam. Elle savait qu'à un endroit, les

---

[2] Il y a un argot à Berlin, comme à Vienne, à Paris et à Londres, dont on ne peut guère donner ici que des équivalents *français*.

volets mal joints laissent filtrer d'ordinaire un filet de lumière…

La sordide vieille se baisse un peu et colle un œil à la fente, et elle recule avec un mouvement de surprise. Qu'a-t-elle donc aperçu qu'elle ne s'attendait pas à voir là à cette heure avancée de la nuit, par la tourmente qui règne dans les rues de Berlin ?

Assez près de la porte du magasin, le juif Roboam est assis devant une petite table inondée de la lumière blanche qui tombe d'une lampe à pétrole, couverte d'un large abat-jour dont l'ombre noie à demi le reste de la boutique.

La vieille voit sous l'abat-jour la barbe blanche et rousse du brocanteur, la dent du haut qui lui reste, son fort pince-nez d'argent juché tout au bout de son nez crochu, ses mains d'ivoire longues et nerveuses occupées en ce moment à manipuler en connaisseuses des diamants qui brillent étalés sur la table, les uns montés en épingles, en broches, en boutons, les autres non sertis ou détachés de leur monture… Confondues avec les diamants, il y a des pierres précieuses des diverses nuances de l'arc-en-ciel : il y en a des vertes, des bleues, des jaunes, des rouges… Quel est donc ce trésor, dont Roboam lui-même paraît émerveillé ? Ses mains semblent trembler d'émotion…

Oh ! que c'est beau à voir ! Elle en a eu pourtant, la crapuleuse créature, des joyaux qui étincelaient de cet éclat ! Elle en a eu… Et rien qu'à regarder ceux dont le juif fait miroiter les facettes, elle se sent rajeunie de quarante ans. Elle revoit, dans une évocation subite, sa jeunesse blonde, fleurie d'un sourire, entourée, adulée sous la clarté des lustres de cristal, dans l'atmosphère chaude d'un bal aristocratique ; les vibrations hachées de l'orchestre arrivent jusqu'à elle, et

sous ses pieds elle sent la trépidation des danseurs de la salle voisine ; elle est belle, elle est jeune, elle est aimée… ou, du moins, elle croit être aimée… Dans ses cheveux, elle a des fleurs venues de loin à grands frais et des diamants venus de plus loin encore ; des diamants aussi autour de son cou ; elle sent encore leur contact froid… Mais non, c'est la neige qui fond sur sa tête et va lui couler dans le dos, mettant fin ainsi à ce songe d'une nuit d'hiver…

— Brrou ! fait la vieille qui frissonne ; et le juif Roboam, en l'entendant s'ébrouer, lève la tête et suspend son examen. Il a peur, pense-t-elle, pour son bien mal acquis, le vieux scélérat ! Mais, est-ce que toutes ces pierres de feu peuvent être à lui ? Qui aurait jamais pu croire que le recéleur, que le *fourgat*[3] était si riche ? Non ! ce n'est pas possible ; toujours il chante misère… Ne dirait-on pas qu'il parle à quelqu'un… mais, oui, oui, peut-être. À qui ?

La rôdeuse de nuit s'efforce de regarder du côté où le brocanteur tourne la tête de temps en temps.

Il n'est pas facile de bien voir à travers les entassements d'objets de toutes sortes qui s'amoncellent en voûte tout autour de la table et de la chaise du juif : il y a un violon qui gêne et un paquet de fleurets et de lames rouillées ; il y a des potiches sur des coffres, des bocaux de pharmacien, des bouteilles vides, une pile de châles déteints, un grand chandelier dont les branches sont chargées de bonnets de police, le panier carré où le brocanteur serre ses dentelles, et que sa cliente connaît bien ; de vieilles bottes sont accrochées au coffre d'une horloge, une balance romaine sert de support à

---

[3] Dans l'argot des voleurs, un receleur s'appelle un *fourgat*.

une seringue à rallonges (c'était un télescope) et d'énormes riflards forment le faisceau avec de longues pipes ; il faut même encore être embarrassé de cette coquine de statue de coureuse en Vénus coiffée d'un double décalitre (un chapeau à haute forme), puis et surtout, ces pantalons à franges, ces robes trouées qui pendent au plafond : voilà ce qui contrarie la Houlotte aux yeux perçants dans sa recherche obstinée.

Elle aperçoit enfin se mouvant dans la pénombre une tête… deux têtes, – sont-ils deux ? Mais, oui ! tous deux assis probablement sur la cage à poules habitée par les lapins de Roboam ; ils sont là l'un à côté de l'autre, leurs profils se confondent presque, comme si leurs nez minces et leurs mentons avancés avaient été coulés dans le même moule ; la vieille sorcière, grâce à ses bons yeux d'oiseau de nuit, remarque qu'ils ont l'un et l'autre une jolie moustache blonde, et elle les trouve « beaux garçons », un peu pâles, mais « à son goût ».

— *Sacrement !* comment le *fourgat* peut-il étaler à leurs yeux ces diamants, ces pierres de prix ? Quelle imprudence ! il va y avoir un meurtre : car enfin ces hommes qui ne le perdent pas de vue, ils sont capables de faire un mauvais coup ! Ce n'est pas le lapin blanc de la cage à poules qui défendrait Roboam, ni la perruche empaillée, perchée sur un pied d'acajou à sa gauche. On a beau dire que les loups ne se mangent pas entre eux… la tentation doit être bien forte ! – ou bien c'est « du faux ».

Ainsi raisonne la vieille. Puis elle se ravise.

— Ah ! j'y suis ! se dit-elle après avoir senti un frisson courir sur sa peau, en voyant les deux hommes pâles échanger entre eux un regard. – Elle avait cru qu'ils concertaient un mauvais coup. – J'y suis : tout ça, tout ce qui brille là,

tout ce qui s'allume sous cette lampe, tout ce qui a l'air de brûler les doigts de ce vieux coquin de Roboam, *sacrement !* c'est aux deux pâlots ! C'est à eux, tout ça ; et ils sont venus là pour faire estimer leur trésor, pour le vendre peut-être à cette vieille et chère canaille de Roboam.

Elle respire un peu, la rôdeuse de nuit. Vrai ! elle a eu peur.

Et maintenant, elle va trembler pour son compte ; non pas de froid, quoique la neige continue de tomber toujours plus épaisse ; non elle doit trembler pour son petit marché a elle ! Et elle jette un coup d'œil triste sur le manchon, elle le secoue sans bruit, tout le temps, pour que la neige ne le gâte pas. Quel effet ça lui fera-t-il au brocanteur quand elle offrira son manchon, après qu'il aura manié toutes ces richesses ?

Mais il paraît que ça ne va pas là-dedans, qu'ils ne sont pas d'accord ; la vieille en est même sûre. Les hommes pâles ouvrent une boîte de fer-blanc où il y a du coton, et ils veulent replacer leur trésor dans la boîte. Roboam écarte ses bras en rond. Plus que ça, qu'il laisse partir une si belle marchandise sans livrer bataille ! Il ne serait pas le plus habile recéleur de la Fischerbrücke[4] !

---

[4] Rue du Pont-des-Pêcheurs.

II

La vieille rôdeuse de nuit fut détournée de son examen et des réflexions qu'il lui suggérait par le bruit d'un pas étouffé dans la neige. Elle se retourna vivement ; un homme était tout près d'elle, un petit homme aux mouvements vifs, à l'allure rapide. Elle se mit sur la défensive et observa.

Cet homme, dont le visage était singulièrement couvert d'un duvet noir, s'arrêta devant la vieille. Son attention paraissait éveillée.

Celle-ci fit passer derrière elle son manchon et toisa effrontément le nouveau venu.

— Que diable faites-vous là, ma bonne dame ? dit le petit homme affairé.

— Et vous donc ? dit la vieille d'un ton rogue.

— Moi ?… moi, je me demande ce que vous pouvez faire contre cette porte à regarder… Qu'est-ce qu'on voit donc là dedans de si curieux ?

En parlant ainsi, il fit mine d'aller à la fente lumineuse. Mais la mère Gaup lui barra le chemin et donna un fort coup de coude dans la devanture de la boutique du brocanteur – pensant que tôt ou tard elle saurait se faire payer son avertissement charitable.

— Eh bien, si vous regardiez, vous, je peux bien voir, moi aussi, que diable ! dit le petit homme en s'efforçant de déplacer la vieille.

— Voulez-vous me laisser ! s'écria celle-ci. *Der Teufel !* est-il permis de vouloir tâter les côtes à une femme respectable qui serait votre grand'mère ! Voilà une insolence ! Ah ! si le Philosophe, si mon vagabond d'époux était là !…

— Vous savez bien, la vieille, que je ne vous tâte rien, dit le petit homme ; votre allure m'est tout à fait suspecte, et si vous faites tant de bruit, c'est avec l'espoir d'attirer du monde ici, ou de donner l'éveil à ceux qui sont là dedans.

— Et qui vous dit qu'ils font du mal ? répondit la mère Gaup, à qui son interlocuteur imposait par son attitude et la précision de ses remarques.

Le nouveau venu retint ce « ils » échappé imprudemment à la vieille.

— À qui cette boutique ? demanda-t-il d'un ton d'autorité.

— Au père Roboam, un honnête juif, – s'il y en a jamais eu d'honnête sur cette méchante terre !

— Qu'est-ce qu'il vend ? qu'est-ce qu'il achète ?

— Il achète tout, dit la vieille, – et il vend ce qu'il peut.

— C'est un brocanteur alors ?

— Tout ce qu'il y a de plus brocanteur et de mieux dans le genre. Il achète l'or et les diamants donc ! Il faut venir chez lui avec des lunettes vertes, si l'on ne veut pas être aveuglé par l'éblouissement.

Ces derniers mots firent lever l'oreille à notre homme.

— Je veux être rasé jusqu'au bout du nez, dit-il, si ce coquin de Roboam n'ajoute pas à la brocante quelque autre industrie qui s'exerce plutôt de nuit qu'en plein soleil.

— Un fourgat, lui ! vous voulez dire que c'est un fourgat ! Ah ! elle est bien bonne celle-là ! Heureusement que M. Roboam est connu dans son quartier, et estimé ; il paye patente comme tous les honnêtes particuliers, et c'est pas à deux heures du matin qu'il faut venir m'en conter, quand j'ai les pieds dans la neige qu'ils en sont comme morts au monde. Avez-vous une prise à m'offrir au moins ?

La vieille dirigea sa main vers les poches de l'habit du petit homme, comme pour voir s'il portait une tabatière : elle rencontra la crosse d'un revolver.

Peter Ziegenbock, car c'était lui, – on l'a deviné peut-être, – sortit pourtant de son gilet une tabatière, versa dans sa main la moitié de son contenu et offrit ainsi à son interlocutrice la prise réclamée.

Celle-ci, sans se formaliser d'un procédé qui tendait à exclure ses doigts de la tabatière, sauta sur tout le tabac et le fourra dans ses narines à pleine main. Mais avertie par le revolver, elle se tenait sur ses gardes, bien sûre d'avoir affaire non à un coureur de nuit, – ils préfèrent le couteau-poignard, – mais à un homme de la police.

— Et maintenant, chère madame, dit Peter, me sera-t-il permis avant de continuer ma promenade…

— Le temps est bien beau pour se promener ! observa la mère Gaup.

— Me sera-t-il permis de mettre un œil, un seul œil ?…

En disant ces mots, Ziegenbock se baissa :

— Mais vous le voyez, s'écria-t-il d'un ton brusque, plus de lumière ; elle a été éteinte lorsque vous avez crié à la violence, abominable sorcière ! – Parlez, ajouta Ziegenbock en adoucissant sa voix et comme s'il voulait entrer en composition. Parlez, la mère. Ça ne fera pas de mal au Roboam en question, et ça vous fera du bien à vous. Vous allez vendre quelque chose chez le juif, hein ? un manchon ?

— Un débris de ma splendeur d'autrefois.

— Bien préservé des morsures des mites depuis un demi-siècle ; car il y a bien cinquante ans que nous étions à « autrefois ! »

— Farceur ! fit la Houlotte. Je ne l'ai pas volé, peut-être !

— Eh bien, je vous l'achète, votre manchon… plus cher que le brocanteur… et vous ne me le livrerez que cet été, lorsque vous aurez trop chaud pour vous en servir… Venez donc un peu par ici, la mère… Qu'avez-vous vu ? Aviez-vous mis vos lunettes vertes ?

Le policier attira à quelques pas la rôdeuse de nuit, qui avait cessé toute résistance et ne demandait pas mieux que de parler, du moment qu'on lui payait ses frais de « salive. »

La neige tourbillonnait autour du groupe mystérieux, formant un rideau aux plis tourmentés qui achevait d'isoler le petit homme remuant et l'affreuse vieille.

L'excellent Peter Ziegenbock, après l'échec volontaire subi par lui dans la poursuite de la comtesse de Montretout, n'avait pu rester à Pleinfeld. Il résolut alors de faire une dernière tentative pour rentrer en grâce auprès du prince Fridolin, et cette fois il réussit. Le grand-duc, un peu habitué déjà à la perte d'une forte partie de ses diamants, se départit de

sa rigueur vis-à-vis de son agent de prédilection, – mais à la condition expresse qu'avant tout, Peter Ziegenbock devrait lui livrer « morts ou vivants » les trois coquins qui avaient abusé de sa confiance et à qui il voulait faire expier cruellement leur délicatesse et leur « trahison ».

Le petit homme remuant et actif venait d'être envoyé secrètement à Berlin, avec deux agents à ses ordres, pour retrouver les voleurs et se saisir d'eux au mépris des lois de l'empire : Fridolin Ier est un justicier des temps passés, brouillé avec les codes et la procédure modernes. Il avait, en outre, dans le cas présent, des raisons particulières de tenir à s'assurer le silence des gens à qui il s'était follement confié.

Il est utile de rappeler que la colère du grand-duc de Himmelstein était provoquée par ce fait : qu'ayant chargé les trois individus en question de porter ses diamants à Londres, en un lieu sûr, le grand-duc se réservant d'en disposer ultérieurement, ceux-ci avaient eu la « maladresse » de s'en laisser prendre une partie par la police allemande, laquelle partie était rentrée, bien entendu, dans le coffre-fort du prince, et qu'ils s'étaient adjugé le reste, représentant une valeur de plus d'un demi-million de thalers. Or, il n'était pas prouvé pour le prince que les hommes qu'il avait employés n'eussent pas volontairement abandonné à la police une partie du trésor qu'ils convoyaient, avec la certitude qu'il n'oserait pas réclamer le surplus, dans la crainte de leur voir donner des explications désagréables pour lui sur cette mystérieuse affaire des diamants.

Il fallait donc : 1° ravoir les diamants dérobés ; 2° empêcher les voleurs de parler, et pour cela s'assurer de leur personne.

Certains indices recueillis par l'agent du prince l'avaient poussé à venir rôder dans la Fischerbrücke.

La mère Gaup achevait de raconter à Peter Ziegenbock ce qu'elle avait vu derrière les volets de la boutique, lorsqu'une petite porte basse, pratiquée dans la devanture, s'ouvrit chez le juif Roboam.

Successivement, deux hommes en sortirent en se courbant pour passer.

— Ils ont leur boîte de fer-blanc ! observa la vieille ; c'est que le marché n'a pas été conclu.

— Chut ! fit Peter qui se disposait à suivre les hommes à la boîte.

Il glissa quelque monnaie dans la main de la délatrice, et emboîta le pas derrière eux, marchant avec précaution sur le sol glacé et blanc comme un linceul.

La neige avait cessé de tomber. Un pan de ciel bleu se montrait étoilé.

Peter se jura bien que cette fois les voleurs de diamants ne lui échapperaient pas.

Les deux hommes, en sortant de la Fischerbrücke, prirent une large rue, – la Breitestrasse, – qui les mena à la place du Château. Ils traversèrent la Sprée, non loin du palais impérial.

Les passants étaient rares ; les grandes maisons grises dormaient sous de faibles rayons de lune qui donnaient des teintes livides à la neige fraîchement tombée et revêtaient comme d'une tunique blanche et virginale l'impure Babylone du Nord. Et, dans cette clarté bleuâtre des froides nuits, le

site avait un aspect de paysage lunaire, muet et glacé. Les statues de marbre, les génies qui décorent le pont du château étaient là comme les habitants de cette région silencieuse, blanche et sans atmosphère. Là, très resserré, le petit bras de la Sprée ne coulait plus : ses eaux noires et bourbeuses étaient cachées sous la glace, et la rivière, immobile et blafarde, se perdait au loin, comme un rayon projeté par un appareil électrique.

Le vieux château avait l'aspect imposant d'une ruine colossale. Des stalactites de glace pendaient le long de son toit sans gouttières et formaient de délicates sculptures qu'on eût dit taillées dans du carrare. Les chevaux de marbre qui en ornent l'entrée semblaient s'éloigner au galop de cette somptueuse demeure de la Mort : et lorsqu'un rayon de lune vint frapper une fenêtre du palais, Peter, qui connaissait la légende berlinoise, crut apercevoir la Dame blanche qui vient hanter la royale demeure à la veille de chaque événement tragique.

Après avoir passé le pont, les deux hommes, que le policier suivait, prirent à droite et longèrent le petit bras du fleuve en le remontant au nord vers le point où il va rejoindre le bras principal.

Bientôt, Peter Ziegenbock eut toutes les peines du monde à ne pas les perdre : il ne pouvait cependant, sans compromettre le succès de son entreprise, se trop rapprocher d'eux.

Tels qu'il les voyait de loin, ces deux hommes représentaient assez bien à l'agent du prince les voleurs de diamants qu'il avait pu suivre jusqu'à Worms, et qui l'avaient dépisté dans cette ville. Maintenant, ils marchaient avec précaution, et leur vigilance était éveillée.

Ils débouchèrent sur une place. Pendant qu'ils suivaient une ligne d'arbres aux troncs noirs, aux branches chargées de paquets de neige, qui de temps en temps se détachaient avec un bruit sourd, Peter Ziegenbock fit un crochet pour les distancer en courant, et aller se poster sur leur passage.

Il y réussit sans être aperçu.

Peter Ziegenbock, quoique seul, était bien décidé à arrêter l'un des deux hommes, – celui qui portait la boîte de fer-blanc. Le difficile n'était pas, pensait-il, d'en maintenir un à distance et d'emmener l'autre ; grâce à son revolver, l'agent du prince se sentait de force à réaliser cela. Mais il lui fallait éviter d'attirer la police berlinoise ; il s'était engagé à ramener les voleurs de diamants à Himmelstein. Fridolin avait, – nous l'avons dit, – ses vues sur eux, et Peter Ziegenbock tenait à lui obéir exactement.

Ces réflexions faites par l'agent tandis qu'il courait, il se contenta de se placer de manière à bien voir les deux hommes qu'il s'agissait d'épier et de les filer sans exciter leur défiance.

Le petit homme au visage velu employa un truc qui lui était familier et qui consistait à se faire suivre, c'est-à-dire à marcher devant, en se guidant, pour changer de direction, sur le bruit des pas, sur l'ombre des corps, et à quelques autres indices dignes de la science d'un Peau-Rouge.

Peter déboucha de derrière les arbres, son chapeau très enfoncé sur la nuque, ses mains dans les poches, affectant la démarche incertaine d'un bon bourgeois qui s'est attardé à un souper.

Les deux hommes le virent et ne conçurent aucun soupçon : c'est derrière eux qu'ils regardaient. Dès qu'ils

s'aperçurent qu'ils n'avaient plus personne à leurs trousses, ils ralentirent le pas et se mirent à causer.

— Non ! il n'y a rien à faire avec un chrétien de cette espèce, dit l'un.

Après un moment, l'autre dit :

— Nous avons pourtant bien fait de lui vendre le petit lingot…

— Mal vendu ! reprit le premier.

— Il nous fallait de l'argent comptant : on ne paye pas le tavernier avec des rubis…

— Mais si pourtant : on dit rubis sur l'ongle.

Ils se mirent à rire.

Peter Ziegenbock ne perdait rien de leurs paroles. Lorsqu'il distançait trop les deux compagnons, il s'arrêtait un peu, comme pour s'orienter.

Les deux hommes, une fois arrivés au bout de la place, traversèrent un espace découvert, en prenant un petit sentier tracé dans la neige, et qui conduisait à l'une des rues voisines. Peter Ziegenbock s'engagea dans cette rue bien avant eux, et au risque de perdre de leur conversation. Quand il put aller moins vite, il se laissa rejoindre peu à peu et prêta de nouveau l'oreille.

— Sais-tu ce qu'il faut faire ? disait l'un des hommes.

— Il y a bien des choses qu'on peut faire, ne fais donc pas tant ton malin, répondit l'autre.

— Voyons ! écoute-moi… ou je lâche la boîte !

— Je t'en défie bien !

— Veux-tu m'écouter, Karl ? Tu sais bien cette boutique dans la maison neuve, en face du logeur ?

— Eh bien ?

— Elle est à louer. On a vendu pour rien un lingot, mais on possède cinq cents thalers ; il y en a assez pour ouvrir une boutique sur la rue, *meiner Treue*[5] *!* On a, je pense, de quoi faire un assez bel étalage !… Nous écoulerions les marchandises peu à peu… Qu'en dis-tu ?

L'autre ne répondait pas, il réfléchissait. À la fin, il frappa ses mains l'une contre l'autre et s'écria :

— C'est une idée lumineuse !

— Tu coupes là dedans alors ?

— Comme un diamant de vitrier !

— Eh bien ! copain, puisque tu m'approuves, prends la boîte à ton tour.

— Elle est lourde ?

---

[5] Ma foi !

— Non ! ce n'est pas ça. Je suis agacé par ce philistin qui marche devant nous. Je vais lui administrer quelques boules de neige dans le… dos.

Peter Ziegenbock jugea inutile pour l'exécution de son dessein de se transformer en cible : une petite ruelle s'ouvrait sur sa droite ; il s'y engagea et fit volte-face pour se préparer, au besoin, à une agression.

III

Un moment après, les deux voleurs présumés apparurent au bout de la ruelle, continuant paisiblement leur chemin.

Lorsque Peter Ziegenbock eut regagné la rue qu'ils suivaient il ne vit plus personne : les deux hommes avaient subitement disparu. L'agent du prince maugréait à part lui de s'être laissé dépister, lorsque soudain une fenêtre s'éclairant chez un logeur lui fit supposer que les deux hommes étaient rentrés à leur gîte. En face se trouvait cette maison neuve, – et même inachevée, – dont ils avaient parlé.

Peter Ziegenbock secoua la neige amoncelée sur lui, puis il se rangea sous un auvent et se mit à battre la semelle pour se réchauffer. Qu'attendait-il ? Il attendait le passage du crieur de nuit pour demander le nom de la rue où il stationnait ainsi. Sans cette précaution, avec la neige qui change l'aspect des lieux, jamais il n'eût pu retrouver cette rue à peine bâtie, çà et là, ouverte sur la rue d'Oranienbourg.

Le petit homme velu ne resta pas longtemps à attendre. Bientôt il vit une forme noire, comme celle d'un ours, s'approcher de lui. C'était le veilleur de nuit du quartier, enveloppé dans sa tunique, avec sa casquette à auvent blanche de grésil, sa barbe glacée, portant une lanterne à demi éteinte passée à son bras, – avec une ceinture de cuir où

pendaient d'un côté un trousseau de clefs et de l'autre un sabre, – et un revolver[6].

Peter Ziegenbock eut le renseignement qu'il lui fallait. Désormais, il se faisait fort de mettre la main sur les voleurs des diamants du prince, si ces hommes étaient bien ceux qu'il croyait.

Trois jours plus tard, dans une arrière-boutique de la rue Neuve-de-Sadowa, les deux hommes suivis par Peter Ziegenbock s'entretenaient de leurs petites affaires. C'étaient Hans Kralle et Karl Betrüger que nous avons laissés au moment où ils quittaient le château de la baronne de Kuppenheim sur les bords du Rhin. Pour mieux dérouter toute poursuite, ils avaient loué le magasin sous un seul nom, celui de Dietrich. Ils allaient faire mieux encore, à entendre Betrüger :

— Si tu as eu, ami Hans, disait-il, l'idée de te faire joaillier avec moi, – fameuse idée ! – avoue que mon invention a bien son petit mérite ?

— C'est selon, répondit Hans Kralle. Pour moi, je m'y prête volontiers ; nous verrons ce qui en résultera.

— Il faut que notre ressemblance soit poussée aussi loin que possible, reprit Karl Betrüger. Ce n'est rien que la ressemblance de deux jumeaux ; nous ne devons réellement faire qu'un.

— Dis donc ? si nous allions finir par ne pas nous distinguer nous-mêmes l'un de l'autre ?

---

[6] À Berlin, où il n'y a pas de concierges, c'est le veilleur de nuit oui ouvre à ceux qui n'ont pas la clef de la maison.



Karl se mit à rire.

— Tu as de bien belles dents, dit Hans, les miennes laisseront à désirer…

— Jamais deux créatures du bon Dieu – ou du diable, observa Karl, n'ont été favorisées d'une ressemblance aussi grande que la nôtre.

— Dis donc ? nous voterons comme un seul homme ! s'écria Hans Kralle, avec la carte de « Monsieur Dietrich. »

Karl se mit à rire de nouveau.

— Si en notre qualité de patentés nous sommes du jury, dit-il, nous ferons notre semaine à tour de rôle et l'on n'y verra que du feu.

— Eh bien, procédons, dit Hans Kralle.

Les deux hommes mirent habit bas.

Karl prit un rasoir et, tout en le passant sur le creux de sa main pour lui donner du mordant, il se mit à dire :

— Il faut, je crois, couper notre moustache, nous raser le menton et ne laisser de notre barbe que les côtelettes.

— J'y consens, fit Hans.

Karl continua de s'examiner dans une glace, reportant ensuite attentivement les yeux sur son associé.

— Nous laisserons, dit-il, les petites couettes de cheveux des tempes, en les tournant en accroche-cœur – avec du cosmétique.

— C'est dit !

— Nous taillerons nos cheveux de très près, je remarque que nos crânes ont la même conformation ; mes cheveux frisent un peu ; nous rétablirons l'égalité en coupant tout très court.

— Accordé ! fit Hans Kralle.

Les deux associés se mirent à l'œuvre.

Les ciseaux achevèrent la besogne du rasoir. Un quart d'heure après, grâce à deux cravates vertes, ils obtenaient une parfaite ressemblance. Un photographe ne les eût pas distingués l'un de l'autre.

— Superbe ! c'est superbe ! s'écria Karl Betrüger. Maintenant il ne reste plus que la voix. Si nous adoptions la prononciation effacée qui est de bon ton dans le grand monde berlinois ?

— Essayons, dit Hans.

Karl prit un air empesé. Selon lui, il imitait quelqu'un de bien, et nulle part on n'est autant amidonné que dans la belle société de la capitale.

— Mosieu, dit-il, en s'avançant vers son associé et sosie, affectant de prononcer les mots en adoucissant les syllabes dures, comme le firent autrefois les incroyables en France, Mosieu, je voud'ai voi des biyoux… ce qui se po't de mieux.

— Bravo ! s'écria Hans Kralle. À mon tour : — Mosieu, nous avons un asso'timent des bijoux du prince Fridolin.

Les deux voleurs éclatèrent de rire.

— Nous exagérons un peu, dit enfin Karl Betrüger ; mais en prenant un moyen terme, nous arriverons à avoir le même organe, la même prononciation. Et maintenant, Dietrich-Kralle, va-t'en donc trôner un peu dans la boutique. J'ai hâte de juger de l'effet de notre transformation.

— Et toi que feras-tu, Dietrich-Betrüger ?

— J'attendrai un moment qu'un chaland arrive, pour inaugurer notre substitution. Si personne ne vient, j'irai à la *conditorei*[7] en sortant par notre porte de derrière…

---

[7] Confiserie. On y lit les journaux en mangeant des gâteaux ou en buvant du café. – Berlin a aujourd'hui *un* café ; c'est un garçon de

Hans Kralle passa dans le magasin.

Justement une jeune femme, assez élégante sous ses vêtements de deuil, regardait dans la devanture. Il y avait là quelques bijoux, d'une provenance que le lecteur connaît, et, par surcroît, comme précaution, des reconnaissances de prêteur sur gages et du Mont-de-Piété ; enfin, quelques vieux galons d'or et d'argent.

La dame mit la main sur le bouton de la porte et entra.

Elle paraissait un peu embarrassée… C'est qu'elle n'était pas venue là pour acheter, mais pour vendre. Surmontant pourtant toute contrainte, elle tira du corsage de sa robe une montre dont elle déclara vouloir se défaire.

— Je suis étrangère, et j'ai besoin d'argent, dit-elle. Voyons à nous arranger.

Dietrich-Kralle prit la montre, l'ouvrit, la porta à son oreille comme pour examiner la précision du mouvement.

— Asseyez-vous un moment, dit-il.

Et il passa dans l'arrière-boutique.

Ce fut au tour de Dietrich-Betrüger de paraître.

Il entra tenant la montre.

— Combien en voulez-vous, madame ?

— Le plus possible. Faites-moi votre offre.

---

café viennois qui vient d'importer cet établissement sur les bords de la Sprée.

— Mais madame, c'est à vous de dire un prix : ici, vous êtes la marchande, et moi l'acheteur.

— C'est juste ! fit la dame. Mais comme je ne sais pas au juste, ajouta-t-elle, ce que cette montre a coûté, il me serait difficile de faire une évaluation… Voyez vous-même à quel prix vous pourrez la revendre et réglez-vous sur cela.

— Madame, je vais consulter un ami qui est là, et qui *fait* mieux la montre que moi.

Dietrich-Betrüger disparut de nouveau, et Kralle, qui ne perdait pas un mot de la conversation, revint un instant après continuer de débattre les conditions de la vente.

— Que dit votre ami ? demanda la dame.

— Il évalue la montre à cinquante thalers, dit Kralle.

— C'est peu. Mais donnez-les moi vite. J'ai hâte d'en finir.

Dietrich-Kralle s'assit, ouvrit un registre tout blanc et se mit en posture d'écrire.

— Quel nom, madame ?

— La colonelle veuve Von Brandt. J'habite Mayence. Actuellement, je suis à l'hôtel du Nouvel-Empire.

— Très bien, madame. Je vais vous compter votre argent.

Dietrich-Kralle s'esquiva et Dietrich-Betrüger vint aligner les cinquante thalers devant la dame, qui les mit dans sa poche avec une satisfaction visible et s'éloigna.

Betrüger se précipita dans l'arrière-boutique.

— Bien joué ! s'écria-t-il. L'expérience est faite ! Quant à la montre, elle vaut cent thalers comme un pfennig… Sais-tu, ami Kralle ? Eh bien, Mercure fait trop pour les marchands et pas assez pour les voleurs qui s'honorent de ce nom.

— Que parles-tu de Mercure ! dit Hans Kralle, c'est Vénus qui devrait être la patronne des bijoutiers. Pour nos débuts, elle nous a envoyé une bien jolie femme !

— Oh ! les cinquante thalers de bénéfice ne m'ont pas empêché d'admirer la dame… Tu sais, d'abord, que je suis un amateur du beau sexe.

— Quels yeux ! fit Hans.

— Et quels beaux cheveux blonds ! dit Karl.

— Quelle fraîcheur de teint !

— Quel embonpoint appétissant ! Mais attention ! on vient chez nous en carrosse.

Une voiture s'était arrêtée devant le magasin. Une jeune femme en descendit toute enveloppée de fourrures. Elle avait vu scintiller un rubis au pâle soleil de décembre, et elle subissait cette attraction qu'exercent mutuellement sur elles les fleurs, les femmes et les pierres précieuses…

Les deux Dietrich jugèrent superflu de recommencer l'épreuve qui avait tantôt si bien réussi.

— Reçois la belle, dit Hans à Karl. Pour moi, je vais rêver à la colonelle : quel morceau de roi !

En deux pas, la grande dame fut dans le magasin.

— Cette bague, dit-elle en désignant le rubis, combien ?

— À cinq cents thalers, ce serait pour rien, dit Karl. Mais c'est aujourd'hui notre premier jour de vente, *mon* premier jour de vente, et je vous la donnerai, madame, contre trois cents thalers, pour ne pas vous faire marchander, et afin que vous reveniez souvent…

La dame prit la bague, la mit à son doigt, la fit étinceler, et n'eut pas le courage de rabattre quelque chose sur le prix.

— Elle est bien belle, vraiment ! dit-elle comme un aveu, et vous me paraissez raisonnable.

Cette jeune femme était blonde comme celle qui l'avait précédée. Mais elle avait une désinvolture légère, un air éveillé et crâne, un regard hardi.

— Vous m'enverrez ce bijou tout de suite…

— À vos ordres, madame…

— Au consulat de Himmelstein ; vous savez où c'est ?

— Himmelstein ?

— Mais, non, le consulat ! Unter den Linden[8]…

Karl s'inclina.

— Votre facture, reprit la dame, au nom de M. de Lauter… Est-ce dit ?

— Sans doute ! sans doute ! madame, balbutia Karl Betrüger qui, aux mots de consulat de Himmelstein, avait pâli.

---

[8] *Sous les Tilleuls*, la rue la plus aristocratique de Berlin.

Son sosie avait pâli aussi dans l'arrière-boutique. Il avait reconnu dans l'élégante la grande dame avec qui il s'était trouvé un moment en relation à Berlin, et de qui avait obtenu une lettre de recommandation pour le prince Fridolin.

C'était presque une complice. Fort heureusement Karl Betrüger n'ayant jamais vu cette dame soutenait convenablement son personnage et sauvait sa situation. Toutefois il pensait qu'ils allaient peut-être se fourrer dans la gueule du loup.

La dame pirouetta sur elle-même, paraissant très satisfaite de son acquisition. Karl la reconduisit jusqu'au marchepied de sa voiture.

En rentrant dans le magasin il se trouva face à face avec son sosie. Ils n'eurent pas envie de rire, ni l'un ni l'autre, en se regardant.

— Qu'en dis-tu ? demanda Karl à Hans.

— Tu ne devinerais jamais à qui tu as parlé ?

— Assurément ! Mais pourquoi cet air effrayé ?

— Je n'en reviens pas ! C'est notre particulière !

— Quelle particulière ? Voyons ! parle !

— La dame à la lettre de recommandation, la fameuse lettre de M. de Lauter, donc !

— La dame avec qui nous nous sommes trouvés en rapport au commencement de l'année dernière ?

— Oui ! qui nous recommanda au grand-duc.

Karl réfléchit un instant profondément.

— C'est singulier ! dit-il enfin, ce qui nous arrive pour nos débuts. Il faut bien se garder d'aller lui porter ce bijou au consulat de Himmelstein ! Ce doit être… c'est, nous n'en pouvons douter, une intrigante… Et si son jeu était changé ? Si elle faisait actuellement les affaires de la police ? Je ne me trouve plus en sûreté ici.

— Ce n'est pas elle qui nous trahirait, observa Hans Kralle ; elle est trop intéressée à se taire. Et quant à toi, Karl, tu vois de la police partout. Et tu réussis à me faire peur avec tes idées. Tiens ! va-t'en au diable ! Tu me décourages…

Hans Kralle regardait au dehors en parlant ainsi.

— C'est dégoûtant, parole ! tu me fais perdre mon aplomb, ajouta-t-il en pâlissant.

Et il tourna le dos à la devanture.

— Qu'est-ce donc ? que vois-tu qui t'effraye ? demanda Karl Betrüger.

— Ne vois-tu pas sur le trottoir en face… ce petit homme, qui regarde la boutique avec tant d'intérêt ?…

— C'est qu'elle est nouvellement ouverte. Nous faisons peut-être sensation dans le quartier… Le voilà qui traverse la rue pour mieux voir… C'est un amateur.

Karl Betrüger cherchait à se rassurer.

— C'est le cas ou jamais d'user de l'arrière-boutique, dit Hans Kralle. Tu me parais avoir plus de confiance que moi,

mets-toi au comptoir. Je ne te perdrai pas de vue, et au besoin tu peux t'aider de moi. Je me cache et je guette.

Ces dispositions étaient à peine prises que le petit homme signalé, et qui avait regardé un moment les pierreries exposées, entra dans le magasin des deux Dietrich.

Il n'était autre que Peter Ziegenbock, l'agent du prince de Himmelstein.

IV

Peter Ziegenbock toisa Karl Betrüger longuement, en apportant dans son examen une attention qui fatigua le faux bijoutier et lui fit baisser les yeux.

— Monsieur, dit l'agent, je suis de la…

Puis, voyant que ces seuls mots, prononcés intentionnellement avec une suspension, avaient atterré l'homme à qui il parlait, il s'arrêta et fit semblant d'aviser subitement une épingle dans la vitrine placée sur le comptoir, devant lui, et s'écria :

— Comme elle est belle, cette épingle ! Cela doit valoir bien de l'argent !

— Ne croyez pas ça ! répondit Karl qui paya d'audace ; c'est du faux, pierre et monture : cela va dans les deux thalers, cinq silbergroschen (c'est comme s'il eût dit huit ou neuf francs de notre monnaie, et cette épingle valait cent fois plus).

— À ce prix, je me la paye ! dit Ziegenbock. Au fait, non, ajouta-t-il comme s'il se ravisait, il y a des bons marchés qui ruinent… un simple agent comme moi… Mais cette bague, ce n'est pas du faux ça ? demanda-t-il encore en désignant un autre bijou de prix.

Karl était à la torture. Quel était donc cet homme ? Que voulait-il donc ? Au milieu de sa perplexité, il ne savait que répondre à son singulier client.

— Il se pourrait qu'elle fût mêlée avec les imitations, dit-il ; l'installation est à peine commencée. Notre boutique n'est ouverte que depuis ce matin.

— *Notre* boutique, dites-vous ? Vous avez donc un associé ?

— Pas du tout !

— Il faut me dire cela à moi, très exactement, dit Peter Ziegenbock en attachant un regard perçant sur Karl Betrüger. Comment mettrai-je dans mon rapport ?

— Quel rapport ?

— Pour… la patente… J'appartiens à l'administration des contributions indirectes.

— Ah ! parfait, monsieur ! s'écria Karl en retrouvant une grande partie de son aplomb. Asseyez-vous donc !

L'agent du prince se mit à prendre des notes sur son portefeuille.

— Votre nom ? demanda-t-il.

— Dietrich.

— Dietrich ? bien. – Et les prénoms ?

— Hans-Karl.

— Un fort loyer ? Combien ?

— C'est hors de prix ! On ne sait plus où se loger.

— Pourtant la maison n'est pas achevée… c'est peu favorable pour la vente des bijoux. Nous disons un loyer de ?…

— Le montant en est fixé à cinq cents thalers, tant que la maison ne sera pas bâtie tout à fait.

— Cela me paraît pourtant raisonnable, dit le prétendu contrôleur des contributions, tout en continuant de prendre ses notes. Vous avez du logement ? Arrière-boutique ? Dépendances ?

Il quitta sa chaise et s'achemina dans le fond du magasin avec cette liberté dont jouissent les employés des administrations de l'État, et dont ils abusent parfois.

Karl le suivit.

Hans Kralle, qui était aux écoutes, n'eut que le temps d'appuyer ses bras sur une petite table qui se trouvait devant lui, et d'incliner sa tête comme s'il sommeillait.

— Ne faites pas attention dit Karl. Un ami qui a fait un long voyage…

— C'est moi qui dois m'excuser, dit Peter. Je vois… ce que je voulais voir. – Dites-moi donc, Monsieur Dietrich, vous tenez du vrai, vous tenez du faux… du vieux et du neuf… Je vais vous appliquer une patente de marchand de matières d'or et d'argent.

Dietrich-Betrüger salua en manière d'acquiescement.

— Prenez bien garde, reprit Peter Ziegenbock, lorsque vous achetez des objets d'or ou d'argent, de ne pas traiter avec des voleurs… Ceci, c'est un conseil que je vous donne. On dit qu'on a offert à des marchands de Berlin des bijoux provenant du vol de diamants du prince Fridolin…

Ziegenbock, en disant ces mots, fixait Betrüger de ses petits yeux perçants comme une pointe de poignard.

Dietrich-Betrüger joua la surprise.

Le dormeur fit un mouvement.

— Il paraît, au surplus, poursuivit Peter Ziegenbock, qu'on est sur la trace des voleurs, et qu'on pourra bientôt leur reprendre ce qui reste encore entre leurs mains des diamants et des pierreries du grand-duc de Himmelstein.

Karl Betrüger redevint pâle comme il l'avait été au commencement de l'entretien.

— On est sur leur trace ?… dit-il.

Et la parole expira sur ses lèvres.

— Ils sont deux poursuivit l'agent du prince ; de votre âge à peu près, et de votre tournure, – soit dit sans vous offenser.

Hans Kralle quitta sa position de dormeur et se leva.

Il fit un demi-salut et dit :

— Il me semble, monsieur, que pour un contrôleur des contributions, vous êtes joliment renseigné sur les choses de la police.

— Nous vous avons réveillé ? fit le petit homme au visage poilu, avec une politesse affectée.

— Je ne dormais pas, monsieur « le contrôleur », et il m'a paru remarquer dans vos paroles des insinuations…

— Des insinuations ? répéta Peter Ziegenbock.

— Bst ! bst ! pschau ! fit Hans Kralle, pour animer son complice en se donnant du courage à lui-même. Bst !

— Vous voulez m'imposer silence ? dit l'agent.

— Je veux vous donner une leçon, répondit Hans Kralle.

Ziegenbock recula d'un pas, et se tint sur la défensive.

— Avouez que vous êtes un agent de police, dit Hans Kralle en s'avançant sur le petit homme noir d'un air menaçant.

— Eh bien, dit Peter Ziegenbock, quand cela serait ? Qu'y a-t-il là d'injurieux pour vous… si vous êtes d'honnêtes commerçants ? Tous les moyens d'enquêtes sont bons pour la police, et il n'y a pas à se formaliser… Mais je ne suis pas de la police… de Berlin.

— Bst ! fit Hans Kralle en prenant un air sinistre.

— Alors on tient un langage plus mesuré, dit Karl Betrüger. Quant à moi, je me suis senti blessé… et mon associé…

— Vous avez donc un associé ? dit Peter Ziegenbock sans se déconcerter. Je veux être rasé jusqu'au bout du nez si jamais ressemblance a été plus frappante que la vôtre, messieurs !

— Bst ! bst ! pschau ! fit Hans Kralle pour couvrir la voix du petit homme.

Alors l'agent du prince Fridolin, sûr de se trouver chez les deux chevaliers d'industrie qui lui avaient jusque-là donné tant de mal, jugea prudent de songer à la retraite.

Il fit mine de quitter l'arrière-boutique.

Mais Hans Kralle lui barra le passage.

— Pas par là, dit-il, en jetant à son associé et complice un regard plein d'une expression farouche.

Peter Ziegenbock demeura interdit.

— Oui, dit Betrüger, il n'est pas nécessaire que nos clients rencontrent chez nous un homme de la police.

— Est-ce que c'est écrit sur mon front ?

— Oh ! certes, oui ! dit Kralle, et personne ne s'y méprendrait. Vous voudrez bien passer par la porte qui donne sur le derrière. Je vais vous montrer le chemin.

— Cela me détournerait trop de mes affaires, dit Ziegenbock. Avec votre permission, je vais traverser le magasin.

— Vous n'en ferez rien ! s'écria Hans Kralle. Je m'y oppose absolument…

Peter Ziegenbock recula d'un pas, et, sans affectation, sa main alla chercher dans la poche de son habit le revolver qu'il portait d'habitude sur lui.

Karl Betrüger, qui avait suivi ce mouvement, arrêta son bras et dit sans lâcher prise :

— Vous avez des armes sur vous ! et vous voulez vous faire passer pour un paisible employé d'administration !

— Bst ! fit Kralle, avec une signification plus menaçante. Pschau ! Allons, allons, déguerpissez de chez nous… ou mal vous en prendra !

Et il se mit à pousser le petit homme vers une porte qui faisait face à celle de l'arrière-boutique.

La porte céda sous la pression, et Peter Ziegenbock se trouva dans un étroit couloir. Karl Betrüger lui tenait les deux bras, paralysant toute défense, tandis que Hans Kralle le poussait violemment.

Au bout du couloir se trouvait un palier à ciel ouvert.

— Là ! fit Kralle, en désignant à Betrüger une petite porte basse formée de planches blanchies par le plâtre et la chaux.

— Au secours ! cria Peter en faisant des efforts surhumains pour se dégager.

— Ah ! canaille ! tu oses crier, dit Hans Kralle en lui posant une main sur la bouche. Bst ! bst ! bst ! Prends garde à toi !

— Si tu fais du bruit, je t'étrangle net, dit Betrüger.

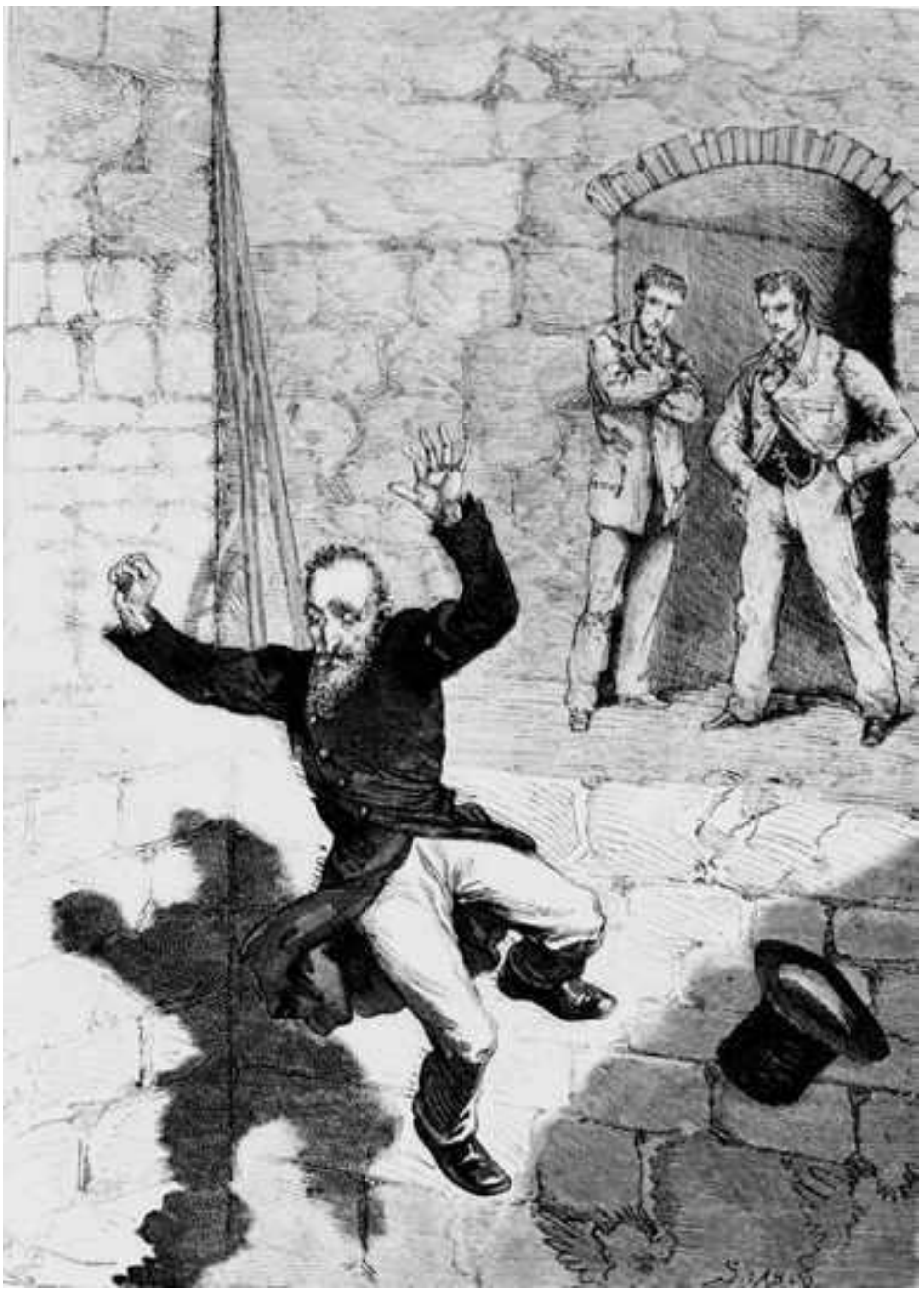
Et, parlant ainsi, il fit sauter d'un coup de pied la barre de fer retenue par un cadenas.

Peter Ziegenbock vit devant lui un trou noir béant.

Il poussa un cri qui fut étouffé par la main de Hans Kralle, et il s'arc-bouta sur le seuil de la porte, en réunissant toutes ses forces dans un suprême effort de résistance. Il mordit la main qui le bâillonnait.

Hans Kralle poussa un juron et fit ployer les jambes du petit homme en appuyant rigoureusement ses genoux contre ses jarrets.

Peter Ziegenbock, secoué par Betrüger, perdit l'équilibre et tomba de deux fois sa hauteur dans une cave dont l'escalier n'était pas encore construit.



Les deux Dietrich se regardèrent avec une expression de soulagement.

Hans Kralle tira à lui la porte de la cave, assujettit la barre tandis que son associé ramassait le cadenas, le mettait en place et le fermait à double tour.

— Nous ne sommes pas des assassins, dit Hans Kralle, et nous ne voulons pas l'être, n'est-ce pas ami Betrüger !

— Certes non, dit celui-ci. Il m'aurait répugné, je l'avoue, d'avoir à user de moyens plus violents…

— Cependant, il n'a plus rien dit une fois dans le trou…

— Est-ce que tu crains ?…

— S'il s'était tué en tombant ?

— Oh ! que non ! dit Karl Betrüger après un moment de réflexion. Il a pu être étourdi de sa chute, mais la fraîcheur de la cave le remettra.

Les deux sosies rentrèrent dans l'arrière-boutique, et là observèrent le magasin. Personne ne semblait y avoir pénétré.

— Tu l'as bien reconnu, dit Hans Kralle.

— À la fin, oui ! répondit Betrüger ; c'est le petit nabot qui nous a filés jusqu'à Worms, car c'était bien lui, j'en suis sûr maintenant, qui se trouvait sur la place du Dôme, devant la brasserie. Reinhard, qui est de Himmelstein, assurait qu'il appartenait à la police du grand-duc.

— Eh bien, ami Karl, dit Hans, il ne nous reste que deux partis à prendre, – car cet homme nous a découverts et il n'est pas venu chez nous au hasard. Il faut donc ou déménager d'ici sans tarder, à la cloche de bois, – ce soir le régisseur doit venir toucher le premier terme, et je vois sa tête s'il ne trouvait plus personne… L'autre moyen, tu le devines, c'est de nous débarrasser à tout jamais du policier, en l'achevant dans son trou noir. J'ai son pistolet. Le voici. Personne ne se doutera que nous avons fait suer le chef de la police du grand-duc Fridolin. Choisis l'un de ces deux moyens. Il n'y en a pas un troisième.

V

Il y avait quinze jours que Gaspard était arrivé à Berlin, ramenant de Rudolstadt Mlle de Demker.

Ses débuts dans la capitale « de la vertu et la crainte de Dieu » n'avaient pas été heureux ; notre trop confiant héros s'était laissé dévaliser par des filous, comme presque tous les étrangers qui débarquent pour la première fois à Berlin. En s'attablant dans une brasserie, il avait vu un monsieur bien mis lui adresser la parole. On parla des curiosités de la capitale… « Demain, lui dit ce monsieur, il y a une grande revue sur le *Tempelhof*. Si vous voulez y venir avec moi, nous prendrons une voiture ; cela nous coûtera moins cher. » Gaspard avait accepté. Il ne sut point si on le conduisit au Tempelhof, car le cocher paraissait s'entendre comme une vieille connaissance avec son compagnon. Ils descendirent à une petite auberge isolée. Là, ils trouvèrent trois ou quatre messieurs qui leur apprirent que la revue avait été contremandée. On dîna à la même table, et après le dîner, au moment du café, on proposa une partie de cartes… Gaspard fut nettoyé. Ces messieurs étaient des *bauernfænger*, c'est-à-dire des gobeurs de paysans, d'étrangers, qu'ils filoutent honnêtement au jeu… Rentré chez lui, il ne retrouva pas même son portefeuille dans sa poche.

Mais que lui importait de perdre son portefeuille et même le portrait de Lina ? Il avait fait de rapides progrès dans l'estime de Mlle de Demker. Il était devenu son confident, son ami. Il y avait bien dans tout cela une nuance, mais elle échappait au jeune Flamand dont nous racontons fidè-

lement l'histoire. Ainsi, la fille du baron s'était gardée de lui dire qu'elle était venue s'établir durant la saison d'hiver à Berlin pour entrer dans les vues de son père touchant son établissement.

Le baron songeait, en effet, sérieusement à se délivrer de la responsabilité de diriger la conduite d'une jeune fille évaporée se dérobant à toute contrainte. Il ne demandait pas mieux que de passer la main à un mari. Il aimait trop sa fille pour se résoudre à la contrarier dans ses volontés ; d'autre part, son affection paternelle lui faisait craindre que Lina ne commît quelqu'une de ces inconséquences qui sont préjudiciables à l'avenir d'une fille à marier.

Mlle de Demker avait avoué à son père dans quelles circonstances fâcheuses elle s'était trouvée à Rudolstadt ; elle n'avait tu ni la mort du comte de Neudorf, ni l'intervention officieuse et dévouée de Gaspard van der Gomm. Aussi le baron de Demker, très reconnaissant, faisait à notre héros le meilleur accueil. Il lui avait ouvert sa maison et sa bourse ; mais Gaspard s'était contenté de la permission de venir voir Lina chaque jour dans le petit hôtel que le baron lui avait loué tout meublé dans la Wilhelmstrasse, vis-à-vis du palais du prince Albrecht.

C'est là que Gaspard venait se réfugier lorsque, pris pour un Français par un agent de la police berlinoise, et filé d'établissement en établissement, de rue en rue, il sentait le besoin de se dérober à cette surveillance vexatoire.

Ces sortes de désagréments étaient journaliers.

Écrivait-il une lettre dans une *conditorei*, une « confiserie », – on sait que la confiserie est tout à la fois le café et le cabinet de lecture à Berlin, – un monsieur à favoris en saule

pleureur, à lunettes bleues, à redingote correctement boutonnée ne tardait pas à s'installer à côté de lui, lisant pardessus son journal déplié la lettre que le Flamand écrivait à M. Van der Gomm, le père, pour en obtenir des subsides, ou au bourgmestre de Lokeren pour le rassurer sur sa longue absence.

Entrait-il chez un tavernier ? À la première grimace que lui faisaient faire les étranges compromis de la cuisine berlinoise, à la première hésitation de sa fourchette, un personnage désagréable d'aspect dardait sur lui un regard magnétique et fatigant. S'il liait alors conversation avec un voisin de table, – notre héros parlait très couramment la langue allemande, on se le rappelle, – le personnage mystérieux tirait ses tablettes et prenait des notes.

Et quand il sortait de chez le tavernier ou de chez le confiseur, il sentait derrière lui, emboîtant son pas, le consciencieux salarié de la préfecture de police. Ce n'était pas sans quelque inquiétude qu'il avait entendu parler d'un abbé français emprisonné pendant plusieurs mois à Coblentz pour avoir conservé son franc-parler, et de quelques autres encore, plus ou moins molestés ; pour rien au monde il n'eût voulu être privé du bonheur de voir Mlle de Demker chaque jour.

Bien que Berlin ne parût pas à notre héros une ville fort séduisante, – l'hiver surtout, – on pouvait le voir du matin au soir aux quatre coins de la capitale, avec la démarche d'un homme affairé et obsédé d'une seule pensée.

On pouvait le voir sortir du marché des Gendarmes, où il était logé en face du Théâtre-Impérial, traverser la large avenue des Tilleuls, monter vers le nord, en suivant la façade de l'Académie des beaux-arts, passer les ponts pour aller

parcourir en tous sens, fouiller, pour ainsi dire, d'un regard rapide, le quartier d'Oranienbourg et des Invalides ; une autre de ses courses le conduisait au sud du Thiergarten, sur la route de Potsdam.

Dans la même journée, et grâce aux omnibus qui le jetaient d'un quartier à l'autre, – car Berlin est grand comme la moitié de Paris, on eût pu le rencontrer, tant il était infatigable, à l'est de la capitale, dans la Louisentadt, au delà de l'hôpital de Béthanie, et du côté de la barrière de Copernik.

Mais il avait tout à fait l'air d'un fou lorsqu'il s'engageait au bout de l'avenue des Tilleuls, hésitant sur le chemin à prendre dans cet amas d'édifices et de palais, singulièrement réunis au centre de la capitale qu'ils semblent y occuper les cases d'un vaste damier ; l'Université, l'Opéra, la Bibliothèque, la caserne des gardes, l'ancien palais royal, l'arsenal, le palais de l'Empereur, l'Académie de musique, la Bourse, la cathédrale : évidemment, il n'avait rien à faire là : il se montrait trop pressé d'en sortir.

Berlin, comme Paris, est traversé par une rivière de l'est à l'ouest. Il y a même, pour compléter la ressemblance sous ce rapport, un petit bras de la Sprée jouant le rôle du bras de la Seine qui, dans cette dernière ville, crée la Cité. Un grand parc, le Thiergarten, s'y trouve également à l'ouest, dans une situation analogue à celle de notre bois de Boulogne. Gaspard courait aux extrémités de la capitale ; dans le faubourg de Spandau, de Frederick, de Stralau, dans le faubourg royal, aux barrières, partout enfin où l'on trouve encore des espaces sans constructions…

Que cherchait-il ainsi ?

Nous allons le dire.

Mlle de Demker, à qui Gaspard avait appris que l'écuyère Carlotta Klussmann et la petite Lottchen devaient suivre à Berlin la troupe équestre dans laquelle Carlotta était engagée, avait fait promettre à son amoureux de lui amener secrètement la jeune fille que, selon toute apparence, elle pouvait appeler du nom de sœur.

Gaspard était donc à la recherche du cirque Renz, nouvellement arrivé. Le directeur du cirque avait donné quelques jours de congé à ses artistes, afin de leur permettre de se reposer un peu et, par surcroît, de voir la capitale ; les affiches des spectacles ne pouvaient donc renseigner Gaspard. Enfin, un jour qu'il était allé se perdre au sud de la ville, au delà de l'Observatoire, du côté de la porte de Halle, il aperçut, en face du cimetière où reposent le poète Chamisso et le conteur Hoffmann et non loin de la caserne des dragons, dans un terrain vague, les charpentes de bois déjà dressées en rond qui devaient servir à l'édification du cirque.

Des ouvriers mettaient en place des solives numérotées d'avance, pour rendre ce travail plus facile. L'un d'eux put donner à Gaspard l'indication de l'hôtel où la plus grande partie de la troupe avait fait élection de domicile.

Gaspard s'y rendit. Au moment où il allait entrer dans l'hôtel, Carlotta Klussmann en sortait.

Notre héros offrit son bras à son ancienne camarade et engagea la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

Carlotta lui apprit que la petite Lottchen l'avait quittée deux jours près l'arrivée du cirque à Berlin. Reinhard, – que l'écuyère maudissait maintenant, avait suivi la troupe, conservant sur l'esprit de la jeune fille un ascendant singulier, inexplicable. Carlotta regrettait d'avoir été amenée à confes-

ser à ce malhonnête garçon le secret de la naissance de sa fille, et elle le soupçonnait de songer à en tirer profit.

— Vous me voyez désolée de ce qui m'arrive, dit Carlotta en achevant de donner ces explications. J'en maigris. Je n'aurais jamais cru cette petite capable de me donner tant de chagrin !…

Mais ce que n'avait pas dit l'écuyère, c'est que si Reinhard avait pu si aisément enlever Lottchen à sa mère, c'était parce que celle-ci vivait dans l'intimité avec un artiste de la troupe, un nommé Schubart, et que ledit Schubart, homme sans scrupules, au demeurant toujours ivre de kummel et brutal à l'excès, tourmentait la jeune fille de ses obsessions.

Il était bien vrai, comme le pensait Carlotta, que Reinhard comptait exploiter à son profit la situation irrégulière de Lottchen. Ce riche baron de Francfort, dont il connaissait l'existence, ayant été chargé par Carlotta même de missions délicates auprès de lui semblait à ce garçon paresseux et réduit aux expédients pour vivre, une mine à exploiter. Il se disait aussi que s'il ne réussissait pas de ce côté, la gentillesse de l'enfant lui offrait une autre ressource. Son rêve avait toujours été de se mettre « dans ses meubles » pour ouvrir un tripot bien à lui ; les grâces de la jeune fille étaient fort capables d'animer sa maison. Il saurait y attirer des joueurs, – il se sentait les capacités d'un habile « charrieur », – et, il apprendrait à Lottchen comment, avec une amabilité intelligente, on peut retenir et fixer autour du tapis vert ceux qui ne feraient que passer et qui justement sont, d'ordinaire, du rendement le plus fructueux.

— Mais, dit Carlotta, je rattraperai la petite ! D'ailleurs, j'ai besoin d'elle. Il me la faut. Mon frère et ses amis la cherchent et me l'auront. Le moment est venu d'amener le baron,

– vous savez qu'elle est fille d'un vrai baron, et riche, – le moment est venu d'amener le père à composer ! Nous manquons d'argent. Schubart m'a fait des avances de fonds… qu'il faut que je lui rembourse.

— Schubart ? des avances ?

— Assurément… Mais j'ai tout préparé. J'ai su compromettre la fille légitime de ce fier baron… du négoce.

— Vous y avez réussi, s'écria Gaspard. Mais n'ayez pas une trop mauvaise opinion d'une jeune personne respectable et dont l'honnêteté ne saurait être mise en doute. Je connais la pureté de ses sentiments.

— Oui, oui, je sais ce que je dis, reprit l'écuyère. Une demoiselle qui se sauve de Weimar avec un Saxon… qui se fait enlever… Certes, c'est un beau parti maintenant ! La voilà digne d'une grande alliance !

— Par saint Bavon ! votre langage me fait frémir !

— Je dirai tout ! Vienne le baron de Kappler ou le comte de Rochlitz, et vous verrez quel effet produira ma petite révélation… Et s'ils ne viennent pas… je saurai les trouver !

Gaspard eut un mouvement de surprise.

— Vous connaissez donc ces messieurs ? dit-il.

— Si je les connais ? mais je ne serais pas une femme capable de me venger ! Mon frère est de la police impériale, vous le savez ; il me les a dénichés, ainsi que beaucoup d'autres, qui sont sur les rangs ; car la belle a de nombreux soupirants, à ce qu'il paraît.

Gaspard rougit.

— Et tenez, poursuivit Carlotta, la preuve que je suis bien renseignée, c'est que je sais que vous lui faites la cour très assidûment. Vous ne bougez pour ainsi dire pas de son hôtel.

— Alors, pourquoi me parler de vos projets, sans rien déguiser de ce qu'ils ont d'odieux ? Si j'allais vous trahir, ou simplement vous contrecarrer ? J'en suis capable, madame, je vous avertis.

— Parlez, mon cher, c'est ce que je demande ! Plus vous ferez de bruit autour de la petite, plus tôt le père arrivera à composition.

— Ho ! ho !… Mais enfin, que voulez-vous de cet homme ?

— Je veux… qu'il m'épouse.

Gaspard ne put dissimuler un sourire d'incrédulité.

— Cela vous paraît difficile ? dit Carlotta qui avait vu ce sourire. Eh bien ! je le ruinerai dans sa fortune et dans son honneur. Avant peu, le comte de Rochlitz et le baron de Kappler seront informés de tout ce qui leur importe de savoir.

— Pourquoi eux ?

— Parce qu'ils tiennent la corde ! Eux évincés, on saura, n'en doutez pas, évincer les autres à leur tour.

— Par saint Liévin ! vous êtes une diablesse, une véritable diablesse ! murmura Gaspard.

— Mais je fais vos affaires ! s'écria l'écuyère.

— Mes affaires ? Allons donc ! vous me révoltez, voilà tout ! Et vous pensez faire mes affaires !

— Certainement ! Croyez-vous que le baron de Demker vous donnerait sa fille ? Détrompez-vous – et désintéressez-vous en tout ceci. Je n'ignore pas que vous pouvez voir librement Mlle de Demker, et que vous êtes bien reçu par son père ; mais, mon cher, on se moque de vous ; entendez-vous ? on se moque de vous ! On vous invitera un de ces jours au mariage de la belle et riche héritière… et vous en serez pour vos idées chevaleresques.

Notre héros pâlit.

— Mais rassurez-vous ! l'héritière n'est pas encore casée. Je suis là… Et peut-être qu'un jour, de guerre lasse, elle sera encore trop heureuse de vous trouver, – puisque vous croyez en son honnêteté, vous ! La seule chose qui m'arrête, – un peu, – c'est de ne pas avoir Lottchen sous ma main. Mais cela viendra !

Gaspard ne sut plus que répondre. Cette femme, dont le langage était presque injurieux pour lui, se donnait pourtant comme capable de lui servir d'auxiliaire ; mais il lui répugnait de l'accepter pour telle.

Un moment, ce qu'elle lui apprit des dispositions du baron et de son intention formelle de choisir un mari à sa fille, vint paralyser en lui ce qu'il y avait de bons sentiments dans sa franche et loyale nature ; tant il est vrai que la passion impose silence aux principes les plus arrêtés ! Mais cette disposition dura peu.

Notre héros ne faiblit pas jusqu'à commettre une indélicatesse. Il se réserva de réfléchir aux périls de la situation où se trouvait Lina, et loin de songer à en bénéficier, il se promit de voir dans quelle mesure il lui serait possible de la secourir efficacement même en allant contre les intérêts de son amour.

VI

— Il eût mieux valu, observa Gaspard lorsque Carlotta Klussmann eut fini de parler et que lui-même fut rentré un peu en possession de son sang-froid, il eût mieux valu laisser la petite Lottchen auprès des dames polonaises : elle y était bien… Vous ne songeriez pas à ces moyens… que je blâme de toute ma puissance.

Il rappela à l'écuyère que c'était elle qui avait poussé Reinhard à l'enlever aux dompteuses.

— Mais j'ai besoin de Lottchen, je vous le dis, reprit Carlotta. J'avais chargé Reinhard de découvrir, en cherchant parmi les saltimbanques et les gens de vie nomade, l'endroit où pouvait être ma fille. Il m'en a coûté pas mal d'argent pour cela ; et le drôle s'est bien fait payer, je vous l'assure. Je voulais avoir cette enfant auprès de moi, – puisque aussi bien je ne jouais plus les ingénues dans les pantomimes du cirque… J'étais loin de m'attendre à ce qui devait m'arriver… Mais à propos des Polonaises, vous savez qu'elles sont ici ?

— Je l'ignorais.

— Vous avez vu où l'on dresse notre cirque ? Eh bien ! un peu plus loin se trouve le Kreuzberg (le mont de la Croix). À cent pas plus loin, les dompteuses ont tendu l'enceinte de toile de leur ménagerie.

— C'est si près d'ici, observa Gaspard, que je veux y aller en vous quittant, bien que la nuit approche. J'ai le cerveau troublé… un impérieux besoin de me distraire…

L’écuyère se mit à rire.

— Ah ! l’amoureux ! fit-elle d’un ton moqueur, vous en verrez bien d’autres !

— Si ces dames, reprit Gaspard, avaient entendu parler de Lottchen, je me ferai un devoir de vous renseigner…

Carlotta remercia Gaspard qui se dirigea vers le Kreuzberg. Il atteignit bientôt ce monument commémoratif des événements militaires de 1813 et 1815 : c’est une tour en fer fondu avec douze chapelles consacrées aux faits d’armes de cette époque. Du Kreuzberg il aperçut la ménagerie.



Un moment après, Gaspard trouvait Micheline Salomonska et Prascovie Korsak en parfaite santé et dans les meilleures dispositions du monde.

Les dompteuses, – à qui il avait pu serrer la main à Himmelstein, entre deux feux d'artifices, – rirent beaucoup avec lui de l'obligation où il s'était trouvé à Nauheim de les abandonner, pour ne pas augmenter leur mésintelligence. La paix était revenue, en effet, parmi elles. Notre héros avait constaté qu'elle était déjà complète dans la capitale du grand-duché ; l'amitié des deux dompteuses était plus grande que jamais.

En jetant un coup d'œil sur le personnel mâle de l'établissement, Gaspard crut reconnaître que les fonctions de régisseur avaient été dédoublées au profit d'un jeune docteur de l'Université de Himmelstein et d'un homme d'âge mûr.

Il apprit, une heure après, que le premier était le fils du propriétaire de la brasserie du Hérisson-Rouge, établissement où nous avons eu l'avantage de présenter à nos lecteurs, dans la première partie de ce récit, la fleur de la bourgeoisie de Himmelstein.

Micheline s'était attachée ce jeune homme.

L'autre était un certain quidam, à la voix doucereuse, un peu négligé de tenue, bien que ses cheveux raides brossassent incessamment le collet de son habit gothique. On le voyait rôder autour des cages des animaux avec une sollicitude toute paternelle, Prascovie l'appelait simplement Bartoloméus ; mais Gaspard sut bientôt, par une indiscrétion de Micheline, que le bonhomme n'était autre que l'apothicaire de la cour de Himmelstein, l'honorable Hinterweis, qui avait

abandonné son pilon et sa femme pour suivre la majestueuse Prascovie.

À cette heure avancée de la soirée, il donnait un dernier coup d'œil à sa famille d'adoption déjà plongée dans le sommeil.

Ces dames ne se sentaient pas assez sous la dépendance de leurs régisseurs intimes pour se priver du plaisir d'offrir un souper fin à leur ami Gaspard. On rentra donc en ville et on se rendit rue Frédéric, au fameux *Restaurant de Versailles*, établissement très en vogue en ce moment, grâce à la présence parmi ses sommelières, d'une jeune mulâtresse, dont tous les journaux donnaient le portrait sur cliché à la quatrième page. Cette fille, Hébé noire, vêtue de blanc, versait le vin aux convives, car dans ce restaurant le vin est servi au verre, par des filles.

Le *Restaurant de Versailles* est un de ces restaurants de nuit qui ne s'animent guère avant onze heures du soir. Les dompteuses et leur ami virent arriver là tous les petits crevés de Berlin et tous les noctambules, qui sont fort nombreux dans la pieuse capitale et qui vont de cafés en cafés, de brasseries en brasseries et restaurants de nuit, jusqu'à six heures du matin, pour finir par se faire conduire au buffet d'une gare de chemin de fer ; là les paupières lourdes, l'air hébété, ils se font servir une tasse de café au lait.

Notre héros s'était assis entre les deux Polonaises, tous trois du même côté de la table. En face d'eux, trônait la dame de comptoir, – une femme gigantesque qui se dégageait majestueusement d'un entourage de bouteilles aux gros ventres ou aux longs cols bariolés d'étiquettes, de flacons de liqueurs ambrées et rousses, de cruches de terre d'une origine monastique, certifiée par une sorte d'image de religion.

Sous un bouquet de fleurs artificielles, choisies avec art pour faire pâlir les hautes couleurs de la géante, – vêtue d'une robe grenat, avec des rubans jaunes, et décolletée très bas, – s'étendaient des portions préparées de saumon et d'anguille fumés, de jambon de Westphalie ; des boîtes de sardines à l'huile y disputaient la place à de petits tonnelets de caviar ; une pyramide d'œufs durs peints en rose s'élevait vis-à-vis du bocal où nageaient les rondelles de beurre, incessamment piquées à la pointe du couteau par la grosse dame ; enfin une coupe argentée retenait des bottes de cigares éventrées.

Lorsque les trois soupeurs eurent suffisamment examiné la dame de comptoir, puis les murs de la salle, décorés de batailles, – reddition de Metz, reddition de Strasbourg, reddition de Sedan, reddition de Paris, avec les têtes impassibles de Napoléon, de Bazaine, du général Uhrich et de Jules Favre sur le premier plan, et derrière eux un ramassis de soldats déguenillés comme des bandits, – la conversation s'établit.

Gaspard apprit la mort du pauvre turco Milout, survenue à la Hasselheck, comme on pouvait s'y attendre.

Tandis que ces dames remplissaient à l'envi son verre et chargeaient son assiette de mets plus ou moins indigestes, elles lui racontèrent certaines particularités de leurs pérégrinations. Elles n'étaient pas très contentes de la libéralité du grand-duc Fridolin à leur égard. Mais elles voyageaient par amour du métier, – il le savait bien ! – et en somme, elles n'étaient pas fâchées d'avoir vu de près la cour du grand-duc et les indigènes de Himmelstein.

Gaspard raconta ce qu'il savait de la petite Lottchen ; il répéta une partie de ce que Carlotta Klussmann lui avait dit,

et demanda aux Polonaises si elles n'avaient pas entendu parler de cette jeune fille. Ces dames ne savaient absolument rien d'elle.

— Voyez-vous cette petite gamine ? dit Mme Salomonska ; c'est encore en âge d'être fouettée et ça se fait enlever ! Il est vrai que j'en vois ici qui rôdent le soir le long des maisons… Tenez, autour de la caserne des dragons… Dans le nombre, il y en a qui n'ont pas quatorze ans. Quant à vous, Gaspard, je constate que vous vous intéressez toujours à cette enfant.

— Je vous en ai dit la raison à Marbourg.

— Oh ! ne parlez pas de Marbourg ! dit Mme Korsak d'une voix suppliante. C'est, pour moi, le plus vilain endroit de l'Allemagne.

Micheline, placée à la gauche de Gaspard, lui lança un coup de coude d'une force à lui enfoncer une côte.

— Ouf ! fit le brave garçon.

— Vous soupirez, ami ? Ah ! vous soupirez ! dit Prascovie. Cela fait votre éloge…

Micheline se mit à éclater de rire dans son verre. Elle trouva si plaisante la méprise de son amie et associée, qu'elle pressa fortement de son pied le pied de Gaspard, qu'elle chercha sous la table.

— Quel est donc, demanda celui-ci aux deux dames, ce garçon que j'ai vu tantôt mettant au courant les écritures de votre établissement ?

— C'est notre nouveau régisseur, dit Micheline en cessant de rire.

Mme Korsak, à son tour, posa un pied sur le pied de Gaspard resté en liberté.

— Mais nous avons un autre régisseur, reprit Micheline en pressant un peu plus fort de son côté le pied qu'elle tenait emprisonné. C'est une conquête de Prascovie. Il nous suit depuis Himmelstein. Il a trouvé un singulier moyen de faire la cour à mon associée : il purge à outrance les bêtes de la ménagerie ; c'est sa manière à lui de les dompter... et de se rendre aimable.

— Mais parlons un peu, ma chère, dit Prascovie piquée au vif, parlons donc un peu de votre adorateur ! Vous saurez, cher ami, que c'est tout simplement le fils du brasseur du Hérisson-Rouge que les beaux yeux de Micheline ont séduit.

— Comme votre port majestueux a séduit l'apothicaire Hinterweis ! riposta Micheline.

Et les pieds des dompteuses d'appuyer significativement sur le pauvre martyr placé entre elles deux.

— Enfin, dit Gaspard, je constate, mesdames, que vous avec eu de grands succès à Himmelstein. Fort heureusement pour son repos, le grand-duc Fridolin ne vous a point vues, j'en suis sûr, car il vous aurait suivies sous un déguisement quelconque. Il serait plaisant de le voir ici en casaque de toile, le balai à la main… Par saint Bavon ! vous êtes des enchanteresses !

Tandis que Gaspard parlait, Micheline échangeait des mines et des sourires avec un jeune homme au nez crochu, qui portait des cheveux soyeux et bouclés comme un agneau d'Israël. Il était assis à une table voisine et paraissait être en partie carrée avec un camarade et deux dames écrasées sous

le poids d'énormes chignons roux. Les soupeurs dévoraient une oie rôtie et se faisaient verser du vin de Bordeaux.

— Vous connaissez ces gens-là ? demanda Gaspard à la dompteuse. Ce brun, est-ce aussi une de vos conquêtes ?

— Non, non, répondit vivement Micheline ; et ce désaveu contrastait avec l'air aimable qu'elle avait pris vis-à-vis du jeune homme. Demandez plutôt à Prascovie, ajouta-t-elle.

— Ce sont des journalistes, dit cette dernière ; il en vient tous les jours à la ménagerie pour nous offrir des éloges payés – ou des menaces. Mais il serait singulier que des dompteuses de bêtes féroces, sachant faire siffler la cravache, ne missent pas à la raison ces reptiles… Nous leur laissons un vague espoir d'entrer dans leurs vues financières, nous tenant au surplus en garde contre eux. À Berlin, nous n'allons jamais seules voir les directeurs des journaux. Ces messieurs ont des façons à eux de procéder… Ils vous font asseoir sur leurs genoux, et ce sont là des familiarités que nous ne souffrons ni l'une ni l'autre.

— Êtes-vous édifié ? dit Micheline. Si vous avez un doute, écoutez leur conversation, tout en faisant semblant de rien.

Gaspard prêta l'oreille, et il entendit le jeune homme brun raconter sans contrainte, – comme un haut fait, – qu'il s'était présenté le matin même chez la petite Réséda de Belle-Alliance-Théâtre ; il lui avait fait lire les épreuves de deux articles, l'un de lui, dans lequel il était dit que l'actrice était une des actrices de Berlin à qui appartenait l'avenir ; l'autre, d'un confrère irascible, d'un rival besogneux, traitant la jeune femme de « cabotine infecte », lequel confrère ne démordrait pas de son opinion pour moins de cinquante tha-

lers. « Ce que c'est que la vanité chez les femmes de théâtre ! s'écria le jeune homme en finissant, Réséda a déchiré l'article fâcheux, et m'a remis les cinquante thalers, sans hésiter ! »

Et comme preuve à l'appui, le reporter qui n'était pas accoutumé à être cru sur parole, oubliant l'intervention du « confrère irascible », eut le cynisme de faire sonner les thalers extorqués, en frappant sur la poche de son gilet.

L'autre journaliste prit la parole, et déclara qu'il avait mieux encore en « persuadant » à la première chanteuse de l'Opéra qu'elle avait tout intérêt à prendre trente abonnements d'un an à son *Journal des Théâtres*.

— Deux jolis messieurs ! observa Gaspard. Quel dommage, mesdames, que vous ne puissiez pas faire garder votre porte par votre gros lion David !

VII

Tout en causant, le souper s'était achevé. Gaspard avait été invité par les dompteuses : il voulut leur faire, à son tour, une politesse, et il parla de les conduire au café chantant.

Prascovie et Micheline exprimèrent le désir d'aller voir un nouvel établissement de ce genre, un *Tingeltangel*, comme on les appelle, qui venait de s'ouvrir sous le nom de *Salon impérial allemand* (Deutsche Reichs Salon).

On faisait grand bruit de la variété des chanteurs ; on disait que ce *Tingeltangel* laissait loin derrière lui le *Sultan de Zanzibar*, l'*Ermite*, l'*Orient sous les Palmiers*, le *Chantant sans nom* et le *Salon des variétés*, et tous les antres « beuglants » que la jeunesse turbulente favorisait de ses préférences.

Le *Salon impérial allemand* se trouve encore aujourd'hui dans la rue Frédéric, au n°87.

Il y avait peu d'animation dans les rues. Çà et là, quelques cafés étaient ouverts, et Gaspard et ses compagnes rencontrèrent des dames seules qui, malgré le froid, n'avaient point l'air d'être pressées de rentrer.

Bientôt ils virent une grande maison dont les fenêtres hautes flamboyaient d'une lueur d'incendie, tandis que les persiennes du rez-de-chaussée et des étages inférieurs étaient hermétiquement fermées. À Berlin les cafés chantants sont ou dans des caves ou tout en haut des maisons.

Des droschkis s'arrêtaient devant la porte, et il en sortait des jeunes gens et des femmes.

— Je crois que nous y sommes, dit Gaspard.

Des individus coiffés de casquettes stationnaient devant l'entrée, un cachenez rouge autour du cou, les mains dans leurs poches, battaient la semelle d'un air piteux, échangeaient une sorte de mot d'ordre avec les femmes qui entraient, ou faisaient un imperceptible signe d'intelligence à celles qui sortaient accompagnées d'un cavalier…

Quelques-uns suivaient d'un œil moqueur les mouvements d'un grand gaillard coiffé d'une casquette à plaque de cuivre qui, armé d'un lasso et portant une hotte sur son dos, courait après un chien sans collier ni muselière, qui se dérobait le long des murs dans les ombres intermittentes jetées par les becs de gaz que fouettait le vent. C'était un de ces valets du bourreau de Berlin que le peuple, qui les déteste, nomme « les écorcheurs ».

Gaspard s'adressa aux drôles qui obstruaient la porte.

— C'est bien ici le Salon impérial allemand ? leur demanda-t-il.

— Oui, fit un des « Louis » interrogés – qui débita alors en dialecte berlinois une phrase que ni Gaspard ni les dompteuses ne comprirent, mais qui fit beaucoup rire la bande.

Ils montèrent un escalier éclairé, comme un escalier d'hôtel, par des becs de gaz au globe dépoli.

Dans une niche, il y avait une reproduction en stuc de la Vénus de Médicis. Bien que le Tingeltangel fût nouvellement ouvert, on avait déjà couvert les bras et les cuisses de la statue d'inscriptions et de devises qui jetteraient un singulier jour sur l'état moral des Berlinois si, dans la suite des siècles, les savants du nouveau monde devaient pratiquer des

fouilles sur les bords de la Sprée, devenus déserts, et fournir le déchiffrement de ces *graffitis* où le *witz* prussien s'associe à l'argot de mauvais lieu.

Au premier étage, on mangeait et l'on buvait. Toute une armée de sommelières, le corsage échancré, la jupe courte, circulaient entre les bancs et les chaises, les mains pleines de bocks écumants, en frôlant de leurs bras nus le cou et les joues des spectateurs.

Gaspard et les dompteuses montèrent au troisième, d'où descendaient des sons de voix, des harmonies de pianos et de harpes, des cris et des bravos, tout un tumulte de champ de foire.

Il était onze heures, et tout était plein ; c'est à peine si Gaspard, Micheline et Prascovie purent trouver une petite place. La salle rayonnait de gaz ; elle était dorée, ornée d'une décoration germanico-pompéienne, avec des zébrures aux couleurs impériales, des Cupidons bien portants, aux fesses marbrées, des aigles, des turbans et des croissants qui formaient comme un pot-pourri d'ornements baroques et sans goût.

Sur une estrade, une douzaine de femmes étalaient leurs chairs, avec une vanité bête. Elles avaient des attitudes de poupées de vitrine et répondaient par des sourires étudiés et convulsifs aux œillades et aux petits saluts qui leur étaient adressés de loin.

Leurs costumes, empruntés à toutes les nations court-vêtues de l'Europe et de l'Asie, formaient un composé bariolé de mousseline, de soies voyantes, de dentelles, de plumes, – avec une profusion de galons, de paillettes et de franges d'or. Une négresse, ayant un anneau d'argent dans le nez,

faisait une grande tache noire au milieu de cette blancheur de poudre de riz. Celle-ci, crevant d'appas, grasse comme une truie, s'étalait sur un fauteuil reps rouge ; celle-là, dans une robe rose qui la montrait nue, tant elle collait sur la poitrine et plaquait sur les hanches, avait une pose de bacchante ivre. Et des nuages de fumée de tabac formaient une atmosphère lourde et puante autour des tristes divinités de cet olympe éclairé au gaz.

Sur le devant, au pied de l'estrade, un pianiste maigre comme un faucheux était aux prises avec un piano, ainsi qu'un épileptique qui se débat. À côté de lui, une femme aux bras nus, en robe verte, ornée d'une chaîne d'or qui faisait deux fois le tour de son cou et descendait sur sa taille, pinçait de la harpe, plus préoccupée de dessiner sa jambe et de montrer son pied que d'observer la mesure.

À droite de l'estrade, on lisait sur une pancarte accrochée à une portière à grandes raies jaunes, noires et blanches : *Ici on ne boit que du champagne*. Et lorsque la portière se soulevait pour laisser passer une sommelière ou une chanteuse on apercevait, sur des divans, des femmes à demi-couchées dans des poses fatiguées ou des attitudes provocantes.

Le public était véritablement entassé dans la salle trop étroite et où, au dire de plusieurs, il ne restait même plus assez de place pour cracher par terre.

On pouvait diviser tout ce monde en deux ou trois classes ; les commis de magasins et de banque, les étudiants, les officiers et les cadets en civil. Quelle curieuse étude pour le philosophe ! Vis-à-vis du commis de première année, la chanteuse du Tingeltangel joue à la femme réservée. Le jeune blanc-bec doit en faire le siège, prendre la place

d'assaut, tandis qu'une simple tasse de café offerte par un étudiant est d'autant mieux accueillie que l'étudiant, à quelque Faculté qu'il appartienne, ne manque jamais de dire qu'il vient de passer ses examens de docteur en médecine. Si la tasse de café est suivie d'une tranche de jambon, d'une tranche de veau froid, ou même d'un morceau de fromage, c'est tout ce qu'il y a de plus galant, car ces dames ont toujours faim. Quant au lieutenant en civil, il n'a pas à payer ; c'est la chanteuse qui lui fait apporter des bocks, et il partage, avec les officiers en tenue, le privilège de ramener, chez elles ou chez lui, les dames restées disponibles.

À droite, à gauche, des messieurs donnaient ordre aux sommelières de servir un grog ou une chope à telle chanteuse désignée par eux, et demeurée sur l'estrade, – car plusieurs d'entre elles venaient tour à tour se mêler dans la salle, aux spectateurs, et même se percher familièrement sur leurs genoux. La chope ainsi envoyée équivaut à une déclaration. C'est le mouchoir jeté par le sultan aux femmes du sérail.

Une Danoise chantait un morceau au moment où Gaspard et les Polonaises entrèrent. Ses cheveux blancs, fins comme un brouillard, étaient piqués de pâquerettes. Ses yeux, d'un bleu céleste, ses dents éblouissantes, son teint de lait, la faisaient ressembler à un pastel ; elle avait un soupçon de jupe, un corsage de satin, découpé en carré avec un bouquet au milieu comme un pot de fleurs devant une fenêtre ouverte ; son tablier était large comme la main, et elle se haussait sur de mignonnes bottines, qui serraient amoureusement son petit pied.

Elle chantait un air de son pays. On applaudissait de confiance, ou plutôt ce qu'on applaudissait, c'était sa jambe

bien faite, sa gorge arrondie, sa fraîcheur et sa grâce allé-chantes.

Puis, ce fut au tour d'une artiste « de Paris », qui chanta avec un horrible accent luxembourgeois ou brabançon :

J' peux dire que j'ai du guignon,
Je suis la femme d'un hercule
Qu'est bâti comme un Apollon,
Et qu' j'aime… que c'en est ridicule…
Sur' la plac', tout le long du jour,
J' tiens l'orgu' pendant ses exercices,
Mais l' gredin me fait voir le tour
En faisant d'l'œil aux spectatrices.

Moi pendant c' temps-là
Je tourne la manivelle,
Et monsieur jou' de la prunelle.
J'peux pas souffrir ça !

Elle se campait sur les hanches, en redressant la tête d'un air impertinent et cavalier ; elle se tortillait, se secouait, se trémoussait, et alors toute la salle de rire à se tordre, pensant avoir devant les yeux une chanteuse plus forte que Thérèsa, une vraie Parisienne !

De triples applaudissements la rappelèrent, et toutes les voix en chœur, dans une grande gueulerie, crièrent :

— Le kankan ! le kankan !

Alors, vaillamment, avec un gros sourire effronté, relevant ses jupes, renversant son buste qui faisait saillir son poitrail, elle commença à chahuter avec un si diabolique entrain, que ses jambes, chaussées de bas de couleurs extrava-

gantes, semblaient en détresse dans une tempête de jupes blanches.

Un tonnerre de bravos accueillit cette danse de possédée dont l'impudeur faisait tout le mérite – relatif.

Puis une grosse femme, déguisée en bergère des Alpes, vint débiter une chanson de circonstance, plate et ordurière, sur la reine d'Espagne, chanson en vogue à ce moment dans tous les cafés chantants d'Allemagne :

Ah ! wie selig, selig,
War's mit Marfori[9]!

Toute la salle reprenait en chœur, en choquant les verres et en marquant la mesure à coups de talons :

Ah ! wie selig, selig,
War's mit Marfori !

On entendit ensuite le *Mariage des Hannetons* chanté avec des *yodels* par une Tyrolienne. La romance fut suivie de la ballade de *Saint-Antoine-de-Padoue*, débitée avec des mines polissonnes, des gestes impudiques, des œillades assassines.

— *Kostlich ! Kostlich*[10] *!* s'écriait-on à toutes les tables.

---

[9] Ah ! quelle béatitude ! quelle béatitude !
C'était avec Marfori !

[10] Délicieux ! délicieux !

Et l'on applaudissait à se briser les os ; l'assemblée entière faillit se lever pour aller embrasser la chanteuse.

La portière soulevée, laissa alors passer un général français qui traînait un large sabre de bois sur lequel était étiqueté le mot : *Revanche*.

Le pianiste et la harpiste entamèrent la *Wacht am Rhein*, puis sur l'air de *Bu qui s'avance*, ce personnage héroï-comique commença sa chanson :

J'avais un vieux camarade…
C'est l'empereur Napoléon.
À ses côtés je marchais
En temps de guerre et de paix :
Je m'appelle Mac-Mahon[11] !

En ce moment, Gaspard aperçut Reinhard étendu sur un petit divan, fumant avec volupté une cigarette et cherchant à attirer sur lui l'attention de quelques femmes élégantes et peu vêtues.

— Tenez, mesdames, dit-il à Micheline et à Prascovie, voilà le coquin qui vous a enlevé la petite Lottchen à Nauheim, et qui vient de l'enlever de nouveau à sa mère !

---

[11] Nous nous exposons peut-être, encore une fois ici, en voulant rester dans la vérité, à blesser des susceptibilités légitimes. Il nous semble que ce serait faire injure au lecteur que de lui dissimuler chez nos voisins une disposition d'esprit passagère, sans doute, mais que l'histoire a le devoir d'enregistrer.

— Il n'est vraiment pas trop mal, observa Mme Salomonska.

— Taisez-vous, Micheline, dit Mme Korsak. Il a des gens qu'il faut savoir détester… Ah ! pour l'honneur du sexe !

Reinhard vit que les deux Polonaises le regardaient et il reconnut Gaspard à côté d'elles. Bien qu'il ne se doutât point que celui-ci fût au courant de ses petites affaires berlinoises, le souvenir de l'avoir trouvé sur son chemin à Mayence et à Nauheim, et d'avoir été poursuivi par lui à Marbourg, lui inspira la pensée prudente de vider la place.

Il se leva et s'enfonça au plus épais de la foule.

Notre héros ne le perdait pas de vue, cherchant à voir s'il ne rejoignait pas Lottchen dans les groupes.

— Je crois qu'il est seul, dit-il aux Polonaises, et c'est bien dommage ! Il faut que je le suive alors, et que je vous demande la permission, mesdames, de vous abandonner…

— Eh quoi ! vous ferez cela ! s'écria Micheline. Comme c'est peu galant !

Gaspard remettait déjà à une sommelière le prix des consommations.

— Vous nous laissez, cher ami ? dit Prascovie d'un ton de reproche. Nous nous reverrons au moins ? Ne croyez pas à l'apothicaire !… ajouta-t-elle à voix basse.

— C'est un devoir à remplir, mesdames ! dit Gaspard. Heureux encore si je rattrape ce gredin-là !

— Qu'il est charmant dans sa folie ! dit Mme Korsak en le voyant s'éloigner.

— Charmant pour vous, peut-être, qui vous contentez de peu, dit Micheline mortifiée du départ subit de son ancien régisseur. Il ne m'a pas dit un mot aimable !

Des trépignements frénétiques, un délire patriotique annoncèrent la fin de la chanson du général français. Les officiers en tenue bourgeoise aiguisaient la pointe de leurs moustaches.

Après le chant, la danse.

Autour de l'estrade se pressaient, en foule compacte, les amateurs du quadrille qu'on allait exécuter et qui faisait fureur : il était dansé par quatre jésuites à longues robes noires, coiffés de chapeaux à la Basile et par quatre religieuses grotesques : lunettes de fer-blanc, jupes raccourcies sur le devant par un ventre postiche, seins ballants, barbe au menton. Et c'étaient des fous rires, éclatant comme des pétards, remplissant toute la salle, dont il faisaient trembler les vitres, lorsque les saintes filles montraient en sautant leurs jarretières – et le reste.

VIII

Reinhard, avec une souplesse d'anguille, s'était enfoncé au plus épais des groupes, et Gaspard rencontrait devant lui de fortes poitrines, de larges épaules, des coudes que rien ne pouvait faire plier : c'étaient des spectateurs bien déterminés à ne rien céder de la place conquise par eux.

Les danseurs continuaient de se trémousser aux sons d'une musique bouffonne dans laquelle revenaient, d'instants en instants, brochant sur les figures du quadrille, des refrains de cantiques. L'assemblée entière applaudissait, riait à couvrir le piano et la harpe, rutilait de joie à chaque posture indécente des religieuses.

Gaspard prit un parti décisif. Il descendit l'escalier et alla se camper sur le trottoir d'en face, non pas vis-à-vis de la porte de sortie, où il eût été aperçu, mais un peu plus loin, laissant au hasard d'amener le ravisseur de Lottchen de ce côté.

Au bout d'un quart d'heure, il vit sortir son homme, marchant à reculons, avec tant de soin de regarder s'il était suivi, qu'il ne s'aperçut pas que l'ennemi le guettait pour ainsi dire au passage.

Au premier détour de rue, Reinhard, s'arrêtant, revint brusquement sur ses pas pour se bien assurer qu'il avait échappé à ce désagréable personnage acharné à sa perte depuis Mayence.

Gaspard avait prévu ce mouvement stratégique et s'était dissimulé contre une porte.

Lorsque Reinhard eut constaté que Gaspard était distancé il s'en alla tranquillement devant lui les mains dans les poches.

Gaspard, qui marchait trente pas en arrière avec toutes sortes de précautions, l'entendait siffloter les refrains de cantiques intercalés dans le quadrille. Lorsque Reinhard passait près d'une femme, – il n'y en a pas d'honnêtes après dix heures dans les rues de Berlin, – il la poussait du coude, la bousculait ; et il s'établissait aussitôt entre le souffre-douleur et l'agréable voyou un colloque poissard où étincelaient les trésors de l'argot berlinois.

— Ohé ! on n'est donc pas à Lichtenstein[12] ce soir ? Il a tout mangé le « Louis » ? Il ne t'a laissé que la coquille[13]. Pas le moindre renard ? Peut-être pas même une pincée de farine ou un atome de poussière[14] !

— Passe ton chemin fainéant !

— Eh ! la gueuse ! va falloir aller au village[15].

— Tu sais, j'ai un protecteur[16], – à défaut de l'autre.

---

[12] Être à Lichtenstein, c'est avoir de l'argent.

[13] La coquille : le vêtement.

[14] Renard : pièce d'or ; – farine et poussière : menue monnaie.

[15] Aller au village : voler dans les poches de derrière.

[16] Le protecteur : un couteau.

— Faut-il t'envoyer le *poliquetsch*[17] ou le carabin ?

— Voleur ! filou ! Bauernfanger ! Habsbourg[18] ! pensionnaire de la Mère du Bois !

La « Mère du Bois ou Mère Verdure » (Muttergrün) est, dans le langage des vagabonds, l'hôtellerie de feuillage du Thiergarten, où plusieurs vont passer la nuit, sous les arbres, à la belle étoile.

Un peu plus loin, nouvel abordage de femme et nouveau froissement de toilette.

Après quelques mots échangés à voix basse :

— Ah ! je te reconnais : tu es le *Louis* de la grande Pepinka, et tu l'as épousée pour te rendre irréprochable !

— Eh ! va donc ! échappé du *Mokum !*

Le *Mokum* est, en langue verte berlinoise, la maison de correction – ou l'hôpital.

Notre héros était trop loin pour tout entendre, bien que les injures échangées fussent criées pour « la galerie ». Il ne saisissait aussi qu'imparfaitement le sens de ces aménités. Mais en voyant son homme se livrer à cette flânerie nocturne, il se demanda ce que le drôle avait bien pu faire de la petite Lottchen.

---

[17] *Poliguetsck :* soldat de police.

[18] *Bauerfanger, Habsbourg :* grecs, habitués de tripots. Les Habsbourgs sont considérés comme étant de l'espèce la plus dangereuse ; c'est peu flatteur pour la maison qui règne en Autriche.

Gaspard avait pour stimulant dans sa poursuite l'attachement quasi fraternel qu'il avait conçu pour cette enfant, et la promesse solennelle faite par lui à Lina de lui amener la fille de Carlotta Klussmann.

Les rues qu'enfilait successivement Reinhard étaient de plus en plus sombres, étroites, sales. Gaspard sentait qu'il se trouvait dans un quartier dangereux à traverser ; mais il n'y avait pas là de quoi l'arrêter. Il lui suffisait que le mauvais garnement qu'il suivait n'eût pas l'air de se douter qu'il était à ses trousses.

Reinhard pénétra dans une ruelle plus sombre, plus étroite, plus sale que les autres et bordée de hautes masures vieilles et noires.

Quelques-unes de ces masures étaient étayées par de grosses poutres, comme si elles menaçaient ruine. La plupart de leurs boutiques devaient être fermées depuis longtemps, à en juger par l'état délabré des devantures, les volets absents, les affiches collées çà et là. Dans ce boyau infect et glissant, dont de maigres rats avaient fait leur domaine, le brouillard semblait s'épaissir ; quelques becs de gaz ne donnaient pas plus de lumière que des morceaux de braise prêts à s'éteindre.

Il n'y avait, à vrai dire, d'autre éclairage que celui de quelques grosses lanternes placées au-dessus de plusieurs portes ; à leurs reflets, on pouvait lire sur des morceaux de papier cet avis écrit à la main : « Lits à deux places, à deux silbergrochen[19] la place ». Les morceaux de sacs et les

[19] Vingt-quatre centimes.

vieilles loques qui pendaient en guise de rideaux aux fenêtres de ces taudis laissaient filtrer la lumière vacillante d'un lumignon fumeux, ce qui indiquait que les chambrées étaient habitées.

Une grande voie nouvellement tracée venait couper la ruelle, ajoutant par l'encombrement des démolitions à l'obscurité du lieu. Reinhard la traversa et entra dans ce qui restait de la ruelle, qui avait l'air de se terminer en cul-de-sac.



Gaspard emboîtait son pas, au milieu des flaques d'eau croupissante… Il prêta l'oreille : on entendait un violon et une clarinette engagés dans une dispute sans fin, et qu'un trombone semblait s'efforcer de mettre d'accord.

Soudain Reinhard disparut.

En avançant un peu, et en cherchant autour de lui avec précaution, Gaspard s'assura que Reinhard avait dû descendre par un étroit escalier de pierre devant une cave où l'on faisait de la musique. Il se trouvait devant un établissement du genre de celui dont il sortait, – mais placé aux derniers degrés de l'échelle.

Il descendit à son tour le petit escalier et poussa la porte de la cave.

Il recula ébloui par le jour qui tombait des quinquets sous le chapeau desquels la fumée des pipes et celle de la cuisine formaient des cônes lumineux. Il fut assourdi par le bruit des conversations, les disputes entre hommes, les cris des femmes, les piailleries des enfants, le tout formant une clameur confuse. Une âcre odeur de tabac, de vin répandu, et l'arôme nauséabond d'aliments dans la préparation desquels dominait l'ail et l'oignon, le prirent à la gorge.

Il entra néanmoins malgré toute sa répugnance.

À peine la porte s'était-elle refermée derrière lui, par le poids d'une grosse pierre attachée à une corde, que le silence s'établit de proche en proche parmi les gens de mauvaise mine assis autour des tables graisseuses, sous la voûte basse. La musique même cessa. Les habitués de l'établissement avaient reconnu à première vue dans Gaspard un intrus, et ils le trouvaient bien osé.

Tous les regards s'étaient dirigés vers lui ; des regards curieux, craintifs ou stupides, et aussi des regards chargés de haine, pleins de menaces.

Il y avait là un rare assemblage de têtes ingrates, petites ou monstrueuses, carrées, déformées, osseuses, aux traits durs, des physionomies bestiales de quadrupèdes ou d'oiseaux de proie, dans lesquelles la férocité le disputait à l'idiotie, la sauvagerie à la ruse hypocrite ; des fronts rétrécis au niveau des sourcils et renflés vers les tempes, rappelant le crâne du renard, ou très larges sur les côtés comme ceux des carnassiers ; sur beaucoup de ces têtes les cheveux étaient coupés près du cuir, comme on le fait aux teigneux, et les oreilles poussées au dehors, dénotaient l'instinct de la destruction par la violence.

Tous ces caractères désignaient suffisamment des voleurs ou pis encore. D'autres têtes se montraient au contraire ébouriffées, avec leurs cheveux en broussailles, ou rejetés en arrière, et tombant sur les épaules : c'étaient des mendiants.

Les visages des uns et des autres avaient des teintes ternes et blafardes, cuivreuses ou plombées. Des grandes barbes, hideuses dans leur profusion et leur désordre, alternaient avec des mentons glabres, osseux, desséchés, terminés en pointe, et faisaient valoir, confondus au milieu de ces physionomies repoussantes, quelques profils anguleux de vieilles femmes, quelques doux visages de jeunes filles, avec des yeux bleus, des boucles blondes, de pâles sourires sur des lèvres décolorées ; enfin quelques têtes rondes d'enfants.

Tout ce monde se sentait mal à l'aise sous le regard de Gaspard. L'un enfonçait sa casquette graisseuse jusque sur la nuque, l'autre penchait son chapeau sur l'oreille en guise d'écran ; tous, autant que possible, s'effaçaient, aimant mieux montrer leurs épaules que leurs yeux.

L'attention fugitive de notre héros allait d'un groupe à un autre groupe. Sa vue papillotait. Quelques portraits, ins-

tantanément se dessinèrent dans sa mémoire et pour toujours ; mais la plupart des figures se confondirent vite, à ses yeux troublés, en un inextricable fouillis ; une délicate tête de femme lui apparaissait, plantée sur les épaules d'un athlète dépoitraillé ; un visage encadré de favoris noirs et épais, formant collier sous le menton, lui semblait se dégager d'une gorge luxuriante ; les mains, les bras surtout se mêlaient, se confondaient, s'enchevêtraient…

Gaspard se trouvait au milieu d'un repas de corps, repas sans ordre où chacun mangeait ou buvait selon sa fantaisie. Une odeur dominait même celle du ragoût de bœuf aux pommes de terre, largement assaisonné d'ail : le fumet de l'oie rôtie, le mets préféré, le *nationalbraten* (le rôti national) du peuple berlinois.

On fêtait la sortie de prison d'un nommé Schlange, dit le Rouge, malfaiteur des plus dangereux, qui n'avait pu être convaincu d'assassinat faute de preuves suffisantes, qui semblait, à le voir, capable de tout.

Le Rouge se tenait debout, s'imposait aux regards ; il semblait dire : Je suis le roi de la fête. C'était un homme de trente-cinq ans environ. Il méritait son surnom par les tons ardents de sa chevelure et de sa barbe, encadrant un visage allumé par un sang prompt à s'échauffer.

Notre héros, étourdi par le tapage, et soutenant mal l'attention dont il était l'objet, s'assit à la première table contre laquelle il butta.

Le comptoir du cabaret borgne lui faisait face. Dans un coin, il y avait un poêle éteint autour duquel séchaient encore, sous la voûte basse, quelques loques mouillées.

Au milieu de cette assemblée tumultueuse, bariolée et pittoresque à force de laideur, il ne perdait pas de vue Reinhard, placé à la table la plus rapprochée, à sa droite. Mais il ne lui échappait pas que le drôle avait pris un air narquois, et qu'il semblait maintenant le défier…

Un peu honteux de se trouver en une telle compagnie, Gaspard ne savait quelle contenance prendre. Il se décida à mettre, lui aussi, les deux coudes sur la table et posa sa tête sur ses poignets, comme s'il était fatigué.

Mais il s'attachait à observer en dessous les gens si visiblement hostiles qui l'entouraient : son œil commençait à s'habituer à la lumière blafarde de ce bouge, et ses oreilles se faisaient au brouhaha des conversations qui avaient peu à peu repris leur train.

Les cris, les interpellations bruyantes, les rires gutturaux et rauques couvraient presque clarinette, trombone et violon engagés dans un galop final, – vu l'heure avancée, comme dans une course au clocher. À tous ces bruits se mêlaient des aboiements de chiens, assez bien imités, et un retentissant coquerico !

Notre héros saisissait dans l'argot qui volait d'une table à l'autre, quelques locutions qui lui indiquait qu'on parlait beaucoup de lui. On le prenait pour un Français.

Au bout d'un moment, Gaspard sentit qu'on lui dérobait son mouchoir de poche. C'était un gamin qui se familiarisait avec lui.

— Eh ! le petit drôle ! dit Gaspard en lui prenant la main dans la poche même.

L'enfant se mit à rire, lâcha prise et courut se réfugier parmi de vieilles femmes, laides à faire peur, qui faisaient manger et boire des marmots mal débarbouillés confiés à leur garde ; ceux-ci, par leur air souffreteux et méchant, montraient bien qu'ils étaient les véritables rejetons du vice et de la débauche.

Les horribles « grand'mères » coupaient de la charcuterie étalée au milieu de vieux journaux, sur une table boiteuse, et la distribuaient aux enfants en paraissant faire force mécontents ; et il leur fallait allonger des gifles à toute cette engeance de petits bandits.

Le chef de la bande à laquelle appartenait le Rouge avait convoqué tous les « compagnons » de celui-ci, et chacun d'eux avait été « prié » d'amener ses amis de tous bords.

Il s'agissait de donner de l'éclat à une sorte de manifestation dirigée contre cette justice qui avait été forcée de lâcher son homme ; et les diverses catégories de scélérats, de gens sans aveu et de vagabonds étaient là brillamment représentées.

Or il y a à Berlin, comme à Londres et comme à Paris, comme dans toutes les grandes capitales, des spécialités qui trouvent l'emploi de leur temps sans être obligés de tout faire au risque d'échouer ; il y a les escarpes qui sont des assassins, et les grinches qui sont des voleurs et des filous, subdivisés en caroubleurs, chineurs, cambrioleurs, roulottiers, robignolleurs, cerfs-volants batteurs de dig-dig, avale-tout-cru, détourneurs et boucardiers ; et de plus une spécialité toute locale, le voleur d'oies, qui aide le campagnard à se défaire des denrées qu'il apporte sur les marchés publics.

Il eût été difficile de trouver autre part que dans ce *Tingeltangel* une plus belle réunion de la « pègre », comme on dit à Paris.

Assassins et mendiants y buvaient tour à tour de la bière blanche, dans de grands verres pour deux de la capacité d'un double litre, et fraternisaient, – en attendant que les couteaux sortissent de leur gaine de cuir.

D'autres y donnaient un solide coup de fourchette, penchés sur une assiettée de choucroute garnie, ou travaillant à belles dents un pilon d'oie. Sur quelques tables, déjà desservies, on jouait aux cartes.

Notre héros, bien qu'il fût un peu troublé dans son observation, distinguait aisément les mendiants des voleurs. Ces derniers paraissaient s'être appliqués à effacer tout relief de physionomie ; les autres, au contraire, s'abandonnaient à plaisir au luxe d'un débraillé original. C'était le triomphe de la guenille, du laisser-aller, du laisser-croître. On voyait dans leur clan des verrues sur le nez, des compères-loriots dans les paupières, de la chassie au coin de l'œil…

Un de ces mendiants arrêta le regard de Gaspard, tant son profil était régulier, presque noble ; mais sa barbe et ses cheveux mêlés de roux, de brun et de blanc, tombaient droit par mèches si inégales qu'il semblait que ni barbe ni cheveux n'eussent jamais été coupés. On l'appelait tantôt le Danois, tantôt le Cataleptique. Gaspard voyait, assis parmi les voleurs ou se vautrant par terre, des jeunes garçons de douze à quatorze ans, aux traits flétris ; ils fumaient la pipe ; c'étaient

des apprentis voleurs, des *mauerjunge* capables d'explorer des marmites[20] en dix minutes.

Le beau sexe n'avait pas été oublié dans les invitations. Gérard, dit Rossignol, le « patron » du Rouge, avait fait appel au ban et à l'arrière-ban des rabatteuses de gibier féminin, voleuses à la mitaine, rouleuses et receleuses ; dessalées et gourgandines de tous âges et de tous poils ; ambulantes et noctambules émérites, mendiantes affligées de lèpres inconnues, mères nourrices du bataillon d'apprentis voleurs – espoir de l'avenir ! – locataires taciturnes de la *Hasenhaide* et de la *Jungfrauhaide* (la Lande aux lièvres et la Lande aux vierges), habituées périodiques de l'Asile de la Fusiliers-trasse, qui se fussent bien gardées de ne pas venir là pour gobelotter un brin, boustifailler et gobichonner, se donner pendant une heure ou deux du plaisir à pleine ventrée, en cessant pour un moment de la faire à la fenêtre ou de ratisser le trottoir dans le Kœnigsmauer, le quartier le plus mal hanté de Berlin, bien que l'un des plus beaux.

Autour d'une table placée au milieu de la cave, Gérard dit Rossignol, avait pris place avec sa famille. Gaspard remarqua, non sans surprise, que les hommes, les femmes et les enfants de ce groupe formaient, par leur tenue et leurs vêtements soignés, un contraste sensible avec le gros de l'assemblée. C'est que cette famille de voleurs s'honorait de posséder dans le crime plusieurs quartiers de scélératesse bien prouvés. Le grand-oncle du côté maternel avait péri sur l'échafaud, l'aïeul était mort en prison. Le grand-père, chef actuel de la dynastie, portait fièrement une tête vénérable à

---

[20] Marmites : poches de gilet.

la saint Jérôme, capable d'inspirer un peintre par sa teinte bronzée comme sous le feu du soleil des Thébaïdes, et une barbe d'anachorète magnifiquement peignée et lustrée.

Il trônait au milieu des siens, comme un patriarche.

Son fils n'était autre que ce Gérard, dit Rossignol *(Nachtigal)*, dont on a tant parlé dernièrement, lorsqu'il a été arrêté avec les quarante-cinq voleurs des deux sexes de la bande qu'il dirigeait. Les yeux mi-clos, les mains croisées sur sa bedaine, la tête penchée sur l'épaule droite, il souriait avec béatitude en faisant tourner ses pouces : on eût dit un chanoine accomplissant sa digestion. Il méritait réellement cette épithète de *gemüthlich* donnée à la légère aux Allemands et qui signifie tout à la fois : liant, bonhomme, simple, jovial et candide.

La femme de Gérard, la grande Iette ou Henriette, surnommée la Colonne-de-Victoire *(Siegessaüle)*, gourmandait deux petits garçons espiègles et vifs qui lutinaient leurs sœurs, et elle rappelait incessamment à celles-ci, à Mina la blonde et à Fricka aux yeux noirs – ainsi qu'une duègne attentive eût pu le faire, – qu'il était séant de se tenir bien droites dans le monde, quand on est sous le regard des hommes…

IX

Les convives placés à la longue table, au coin de laquelle Gaspard avait pu trouver place, étaient fort nombreux ; c'était la table du héros de la soirée. Il y avait là, à gauche de Gaspard, trois ou quatre hommes pâles et maigres, d'un aspect sinistre, – avec leurs visages terreux, aux pommettes saillantes, où les masticateurs faisaient corde sous la peau des joues, leurs yeux éteints enfoncés dans l'orbite ou allumés d'une flamme qui n'était pas celle de l'intelligence, – qui maniaient fiévreusement de leurs mains osseuses, effilées et minces, des cartes écornées par un usage immodéré ; ils interpellaient d'une voix rauque et dissonante les partenaires non moins sinistres qui leur faisaient vis-à-vis.

L'un des joueurs était un petit boiteux rachitique. Côte à côte avec notre Flamand, un échantillon enfumé de la race zingaro-bohémienne élargissait malicieusement ses coudes, comme pour le chasser. Mais Gaspard n'était guère affecté que du fumet dudit bohémien, lequel paraissait exhaler une odeur de jambon avarié.

À la gauche du bohémien, un autre joueur, ivre déjà, avait mis sa tête sur la table.

— Il a une apoplexie de chevalier de l'ordre Teutonique, observa un des buveurs en désignant l'ivrogne du coin de l'œil.

Deux très jeunes femmes, presque des enfants, s'étaient assises en face l'une de l'autre, au centre de cette table. Schlange, dit le Rouge, en tenait une par la taille ; à demi

renversée en arrière, elle mettait au pillage, en riant aux éclats, la choucroute que mangeait une autre femme, jeune aussi, en robe de toile sale et grasse, assise à califourchon, en dehors de la table, sur les genoux d'un buveur malingre et fluet, à qui ses compagnons donnaient le nom de Furet-des-Bois.

En face de lui, Gaspard avait pour vis-à-vis un gros blond, bras nus, manches retroussées jusqu'aux épaules, taillé en hercule, et dont le métier devait être de faire montre de sa force en public. Cet homme saisissait le verre de bière placé à sa portée comme il eût soulevé un poids de vingt kilos à bras tendus ; il faisait saillir complaisamment son biceps ; il agaçait de l'œil toutes les femmes, paraissait ne voir qu'elles, les triant dans les groupes, et leur jetant des regards de tigre amoureux, au fond desquels luisait un charbon allumé. Par manière de passe-temps, il donnait des pinces dans le gras de la jambe aux sommelières, qui avaient quelque peine à circuler à travers les tables, très rapprochées les unes des autres.

L'hercule semblait avoir amené là une jeune femme rousse, qui avait des fleurs artificielles et des plumes dans les cheveux, et qui tenait un brûle-gueule entre ses lèvres. Elle répondait au nom de la Baladeuse *(Possenreisserin)*, qu'on lui donnait autour d'elle. Cette femme chantait à demi-voix, et pour son entourage seulement, une chanson en vogue qui commence ainsi :

Berliner ist *toujours* fidel.
Schwarmt fur Plaisir und fur Krakehl,
Fur Corso, Tanzerei und Ball.

Und dahi Suchet er allemal
Viel Vergnügen[21] !

La femme rousse avait pour voisin de table un vieux militaire qui, de sa main, tirait sans fin ni trêve sa moustache de grognard, et dont le nez passé à l'encaustique, comme on dit, pouvait expliquer la présence dans un tel milieu.

Gaspard regardait de temps en temps la table où avait pris place la famille du cénobite de la Thébaïde et de ses enfants, et l'aspect vénérable et digne de ce groupe le rassurait un peu.

Il saisit une sommelière au passage, et lui demanda un kummel avec l'aplomb d'un collégien émancipé.

— Il n'est pas « du pays », dit une voix rauque ; il a l'accent.

Celui qui faisait cette remarque disait cela comme on eût dit : Il n'est pas du bâtiment, il n'est pas du métier.

Ce fut le maître de l'établissement lui-même qui apporta à Gaspard le verre de kummel demandé ; un gros monsieur bien nourri, d'âge mûr, en habits fort sales, avec une figure de prospérité nullement gâtée par un œil crevé dans quelque pugilat sans gloire, mais non sans péril. Une superbe épingle – un diamant ? – brillait sur sa chemise tachée de vin. C'est avec une multitude de courbettes et de profondes saluta-

---

[21] Le Berlinois est toujours en train. – Il est fanatique de plaisir et de querelle. – De Corso, de danse et de bal. – En tout et partout il cherche – Beaucoup de plaisir !

tions, – ironiques peut-être, – qu'il s'avança jusqu'au client distingué qui lui tombait il ne savait d'où.

En ce moment, Gaspard vit un grand garçon maigre, très bien vêtu, myope ou affectant de l'être, s'approcher de Reinhard. C'était un avale-tout-cru du plus grand mérite. Il s'appelait Bitter-Longue-Face. Il donna à Reinhard une forte tape sur les omoplates en lui disant :

— Eh bien, docteur – ou sorcier – les affaires vont-elles un peu ?

— Ça boulotte ! répondit Reinhard. — Et voyez-vous Karl Betrüger et Hans Kralle ? demanda-t-il à son tour.

— Oh ! très calés !

— Les gueux ! Ils devraient être ici… Ils nous renient… après m'avoir dépossédé…

L'avale-tout-cru était un voleur qui exploitait les bijoutiers ; grâce à sa vue basse, il lui fallait regarder de si près les diamants non sertis qu'il se faisait montrer, qu'il lui arrivait toujours d'en avaler un ou deux. Singulière industrie dans laquelle il avait ses entrailles pour complices !

Reinhard, lui, recevait à bon droit ce titre de « docteur », qui lui était donné par l'avale-tout-cru. Il avait imaginé, pour échapper aux périls et aux tentations criminelles qui accompagnent le vol, un moyen assuré de vivre sans avoir maille à partir avec la police. Il vendait à des soldats un « secret » pour se donner une apparence de maladie et obtenir des congés ou même se faire libérer.

— Furet-des-Bois, s'écria tout à coup Schlange, dit le Rouge, en faisant un signe d'intelligence à ceux qui l'écoutaient, te rappelles-tu ce Français d'il y a neuf ans ?…

— Un nommé Grégy, je crois ? un professeur dit l'autre.

— Oui… qu'on tua à coups de hache dans cette même cave, et qu'on coupa en morceaux ? Il me semble que je le vois encore !… Ça me rajeunit !

Schlange avait, en parlant, des mouvements mous et souples. Il semblait qu'il allait bondir ; sous ses sourcils proéminents, dans son regard éteint, il y avait la fixité des prunelles d'une bête fauve guettant une proie.

Évidemment, il avait l'intention de tâter, d'effrayer même l'étranger qui était venu troubler la fête. Quant au fait du meurtre d'un sieur Grégy, on sait qu'il était vrai. Kilian Dornig, blessé mortellement par Peter Ziegenboch à Worms, avait pris part, on se le rappelle, à cet assassinat précédé de guet-apens qui produisit dans Berlin une sensation d'horreur d'autant plus marquée que la découverte du cadavre, abandonné dans un sac au courant de la Sprée, eut lieu le même jour que la capitale fêtait publiquement la nouvelle de la prise de Düppel. L'un des coupables, un jeune homme nommé Ludwig Grothe, expia son crime sur l'échafaud. Ajoutons, comme particularité bonne à noter, que Grothe a été le dernier criminel exécuté à Berlin, et que la hache et le billot ayant servi à son supplice ont été transportés, il n'y a pas longtemps, au musée de Brandebourg, comme si la peine de mort était abolie[22]. L'ancien titulaire de la charge du bourreau, nommé W. Reindel, devait borner son office à des fonctions accessoires, consistant à arrêter et à mener en fourrière, à l'aide de ses valets, les chiens errants par les rues.

---

[22] Ceci était écrit avant l'exécution de Hœdel.

Schlange avait pris un air mélancolique. Il se frappa le front.

— Comme le temps passe vite ! dit-il. Je me souviens que c'est Peter Gaup, celui que la Houlotte avait pris lorsqu'elle divorça avec le Philosophe…

— Gaup le Grafin ? dit une voix.

— Oui, le pauvre Grafin, mort depuis en prison, qui lui porta les premiers coups, soutenu par Kilian Dornig… Mais pourquoi la Houlotte n'est-elle pas des nôtres ce soir ? Eh ! Nez-de-Chien, ajouta-t-il en lançant un coup de pied sous la table à un des joueurs de cartes, qui était l'un des « ordonnateurs » de la fête, pourquoi la mère Gaup n'a-t-elle pas été invitée ?

Celui qu'on avait surnommé Nez-de-Chien, parce que son nez était fendu en deux, et dont le nom était Wenzel, essaya de prendre un air malin :

— Ah ! pourquoi ? répondit-il, c'est peut-être qu'elle fait bande à part, la vieille chouette. Mais je l'ai invitée, pas plus tard qu'hier… Et même elle voulait me faire prendre du vin chaud et me garder dans son boudoir.

— Oh ! oh ! firent les assistants avec des intonations railleuses.

— N'est-ce pas des jeunesses qu'il nous faut pour nous réjouir ? reprit Wenzel en faisant un salut à la fille qui était à côté de Schlange. À ta santé, Régina !

— Merci ! Nez-de-Chien ! à la tienne !

Et Régina vida son verre.

— Compliments, la belle ! nous avons de fameuses oranges sur l'étagère, ajouta Wenzel en fixant la poitrine de cette dernière. Tu es la reine de la fête, puisque Schlange en est le roi.

— As-tu fini ! dit une voix éraillée.

— Veux-tu de moi pour grand-chancelier ? reprit Nez-de-Chien. Je ne te ferai pas des yeux de merlan frit ; non, mais je ne te l'envoie pas dire : si Schlange a un revenez-y pour la Houlotte, tu n'as qu'à me demander chez la mère aux Herbes… Tu sais ! la borgnesse.

L'idée que la Houlotte pouvait occuper le cœur du prisonnier libéré fit éclater de rire tous ceux qui entendirent parler Wenzel, dit Nez-de-Chien.

Un coquerico moqueur vint couvrir bruyamment les rires.

Schlange ne paraissait nullement charmé. Ses sourcils rouges s'abaissèrent, se crispèrent, se rapprochèrent.

— Dis donc, toi, Nez-de-Chien ! s'écria-t-il, ne marche pas sur les terres que je fume et que j'ensemence, ou sinon je vais te casser ton os à moelle !

Et il lui mit le poing sous le nez.

— Que tu ensemences ! il n'y a pas si longtemps ! répliqua Wenzel, dont les petits yeux noirs inquiets erraient partout. Hier encore tu faisais des chaussons à l'ombre…

— Assez causé ! dit Schlange d'un ton d'autorité.

— Nous disions donc, reprit Furet-des-Bois, pour faire diversion et couper court à la querelle qui menaçait d'éclater

entre Schlange et Wenzel, nous disions qu'on avait coupé ce Français en morceaux et qu'on l'avait jeté à la rivière.

Nez-de-Chien, qui ne se tenait pas pour battu, interrompit Furet-des-Bois.

— Quand je dis, moi, que la Houlotte a nourri le Rouge au biberon, reprit-il, je sais ce que je dis ; il peut bien avoir un béguin pour elle, quand ça ne serait que par reconnaissance… Je connais le cœur humain, moi !

— Fais-le donc taire ! dit Régina à Schlange, ou je te plante là !

— De quoi ! fit Schlange.

— Je ne veux pas avoir l'air d'hériter des restes de la Houlotte ! acheva de dire Régina.

— Laisse-moi donc tranquille ! s'écria le Rouge en secouant brutalement cette fille.

Régina eut quelques larmes dans les yeux.

— Il y a de l'oignon ! fit Spohr-le-Bancal, le petit boiteux rachitique. Les coups et les pleurs sont à la tombante.

La partie de cartes était interrompue.

— Wenzel, retiens ta langue ! dit le Rouge. Ne me le fais pas répéter ! Tiens-le-toi pour dit, ou c'est à coups de poing que je vais écrire la chose sur ton ardoise !

Furet-des-Bois reprit avec une insistance tout à fait méritoire :

— On n'a jamais pu prendre tous ceux qui ont fait passer le goût du pain à ce Grégy.

— Ah ! il commence à nous laminer les côtes avec son Grégy, dit l'hercule.

— Aujourd'hui, ajouta Furet-des-Bois, ça ne serait plus possible ; il y en aurait toujours qui parleraient pour avoir des petits plats.

L'aimable chenapan faisait allusion aux soins, aux prévenances dont on entoure en prison les malfaiteurs de qui on attend des révélations sur leurs complices.

— Maintenant, reprit-il pesamment, car sa langue s'épaississait et il stationnait sur ses idées, maintenant, c'est à qui « se mettra à table[23] » ; nous « nous mangeons » les uns les autres, et nous avons bientôt fait de *servir* plusieurs compagnons. Il n'y a plus de camaraderie parmi les camarades, quoi ! Dès que l'un commence à parler, c'est à qui racontera le plus vite ce que les autres ont fait.

— A-t-il fini de nous sermonner, cet animal ? dit l'hercule.

— Ça a toujours été comme ça, Furet-des-Bois, mon ami, dit l'avale-tout-cru émérite, qui s'était rapproché de la table longue et, debout, sirotait religieusement un petit verre de quelque chose.

On entendit le claquement d'une gifle : c'était Régina qui se fâchait avec un nommé Krafft, dit le Ventriloque.

---

[23] Les romans judiciaires ont appris à tout le monde que se mettre à table, dans l'argot des voleurs, c'est faire des révélations.

— Fais donc pas ton michelin, lui dit-elle après l'avoir frappé.

Il paraît que celui-ci avait tâté trop profondément le grain de la robe de la maîtresse de Schlange.

— Ah ça ! c'est donc pour me faire sortir de mon caractère ? s'écria le Rouge. Tout le monde s'en mêle !

Et il se leva, toisant Krafft d'un air menaçant comme un adversaire plus digne de lui que Wenzel.

— Fainéant ! dit-il, numérote tes os, que je t'ébranche jusqu'au tronc.

Le Ventriloque se leva à son tour pour répondre à ce défi.

Le soufflet de Régina lui était allé au cœur. Il tenait à la main son verre d'eau-de-vie tout plein.

— Attends-moi un instant, le Rouge, attends-moi le temps de vider ma coquille de noix, et je te vas secouer les puces. Je te le dis, et tu sais que je n'ai pas l'habitude de badigeonner la vérité ?

— Eh là-bas ! s'écria le vieux soldat. Un jour de réjouissance comme celui-ci ! La paix, scélérats ! Je le veux ! Et s'il y a des récalcitrants… avec ma botte je mets dans le mille !

— *Sacrement !* père Mitraille, dit le Rouge, rendu furieux par toutes ces menaces, vous le prenez sur un mauvais ton !

— De quoi ? un bec-jaune ! Tu as beau faire le crâne et mettre ta bâche sur l'oreille : tu n'apprendras pas à un vieil artilleur, qui a fait la campagne du Schleswig et qui a été

blessé devant Düppel, tu ne lui apprendras pas à parler à un vaurien comme toi !

L'hercule forain prit la parole.

— Père Mitraille, vous vouliez mettre le holà, dit-il, et vous vous fâchez tout comme les autres.

— Qu'est-ce donc ? qu'est-ce donc ? demanda avec autorité un homme qui s'avança.

Gaspard ne l'avait pas encore vu.

C'était un nommé Georg Hippel, que l'on appelait le Gobilleur, parce qu'il avait l'air grave et le regard inquisitorial d'un juge d'instruction ; prenant son surnom au sérieux, il affectait de mettre une loque blanche à son cou, bien que le restant de son costume rapiécé aux genoux et aux coudes n'eût rien de la tenue d'un magistrat. Sa large mâchoire, son nez bourgeonné, son crâne rétréci au sommet, et son cou aux nerfs durs et apparents, le parquaient dans une classe très inférieure.

Un grand garçon d'une trentaine d'années, fortement constitué, marchait derrière lui : homme de main s'il en fut, voleur subtil, ingénieux, hardi, dont la prunelle noire, nageant dans un bleu obscur, jetait des éclairs qui illuminaient son visage pâle. On avait donné à celui-ci le sobriquet de Hurleur. C'était lui qui imitait les aboiements du chien.

Il excellait aussi à reproduire les hurlements de cet animal.

Le Gobilleur et le Hurleur s'interposèrent.

Si vous voulez absolument vous dire vos vérités, dit le Gobilleur aux deux mauvais drôles qui continuaient de se

toiser, il y a une cave vide au bout de celle-ci ; on peut y porter du luminaire… et revenir, après, achever de boire… comme si de rien n'était.

— Il parle bien, le Gobilleur, observa le père Mitraille. Au régiment, c'est comme ça qu'on vidait les querelles : il faut les mener dégonfler leurs vessies.

Une femme intervint à son tour. Elle se plaça devant le Ventriloque, lui faisant un rempart de son corps.

— Je ne veux pas qu'on lui fasse de mal, dit-elle.

— Laisse-moi, Giboulée, laisse-moi ! dit Krafft électrisé par la présence de cette femme, je vais l'endommager le Rouge, en ton honneur !

Gaspard regardait cette scène d'un air ébahi. Il n'était pas fâché, en somme, de voir ces gens-là d'un peu près, de se trouver une fois en sa vie dans ce singulier monde de voleurs, d'escrocs et de filles. « Reinhard finira bien par sortir ! » se disait-il naïvement.

— Êtes-vous assez bigeois ! assez michés ! pour vous disputer, vous menacer entre copains, dit une voix grêle, lorsque vous supportez ici la présence d'un ferlampier, d'un dépendeur de saucisses fumées que vous auriez dû déjà hisser sur le pavé du roi !

Gaspard se retourna et vit à son grand étonnement, que c'était Reinhard qui venait de parler, le désignant encore du geste.

— C'est vrai, ça, dit Giboulée dévisageant effrontément notre héros.

— À la porte le Parisien ! fit le Ventriloque, se retournant subitement sur cet adversaire commun, désigné à tous.

— C'est un autre Grégy ! exclama le Rouge.

— Si c'est un Français, dit le père Mitraille, on va lui faire son affaire dans le soigné.

Un coquerico se fit entendre.

L'hercule forain se tenait les côtes et riait, sans oublier de cligner de l'œil du côté des dames. Régina qui avait quitté sa place donnait un coup de coude à Reinhard pour l'encourager à soutenir le rôle qu'il venait de prendre.

— Courage ! lui disait-elle à demi-voix ; fais voir que tu as de l'atout !

Le Hurleur et le Gobilleur battaient des mains. Tout le monde montrait cette ardeur que les belligérants d'une querelle intestine mettent à s'unir contre un ennemi du dehors, survenu par hasard, et à remplacer la guerre civile par la guerre étrangère.

Gaspard vida ce qui lui restait de kummel, plus par contenance que pour se donner du cœur : il avait devant lui trop d'adversaires pour être en état de résister. Il lui fallait compter sur une intervention fortuite…

— Allons ! déménageons ! dit Reinhard, en donnant un coup de poing sur la table, à laquelle Gaspard était assis. *Messieurs*, dit-il en s'adressant aux voleurs, *Mesdames*, ajouta-t-il par civilité, ce roussin m'a suivi depuis le nouveau *Tingeltangel*. Que dis-je ? il me suit depuis Mayence.

— Ah ! mon pauvre Reinhard, dit Régina, c'est qu'il croit que tu as dans ta poche les diamants volés à Himmelstein ! Il ne sait pas que tu as été raflé comme un gogo !

Gaspard n'avait pas répondu à la sommation qui lui avait été faite si brutalement.

— Mais son plus grand tort, c'est d'être un Français ! dit Reinhard, s'exprimant avec force pour faire valoir cet argument décisif.

X

Le mendiant aux longs cheveux irréguliers, à la longue barbe, et doté de cette figure énergique et noble que Gaspard avait remarquée, vint dresser sa haute taille entre celui-ci et l'homme qui le dénonçait à la colère de ses hideux compagnons.

Il toisa Reinhard avec mépris.

— Et puis après ? dit-il froidement. Il est Français ?… Je suis bien Danois ! Oseras-tu me regarder en face ? Tu sais qu'un Danois qui veut risquer sa peau vaut dix Allemands. Laisse ce voyageur tranquille. Je te défends de dire un mot de plus qui puisse lui déplaire.

— De quoi te mêles-tu ? dit Reinhard au Danois.

— J'ai mon idée, reprit le mendiant. Je veux qu'il soit dit qu'un Danois a protégé un Français.

Reinhard promena ses regards sur l'entourage et s'assura à quelques grimaces encourageantes qu'il serait soutenu au besoin.

— D'abord, cet homme me persécute ! dit-il d'un ton agressif. Mal lui en prendra !

Gaspard eut une inspiration. Il lui sembla qu'il pouvait couper court à cette altercation dont il était l'objet. Il s'approcha de Reinhard et, lui parlant à demi-voix :

— Qu'as-tu fait de l'enfant ? demanda-t-il. Dis-le, et je te laisse tranquille tout de suite et pour toujours.

— Quel enfant ? répondit Reinhard en baissant aussi la voix.

— La petite Lottchen. C'est un diamant qui vaut à lui seul tous ceux du prince. Tu me comprends ? Dis la vérité, et je te tiens quitte du reste.

— *Messieurs,* dit Reinhard très haut, cet intrus ose me parler devant vous comme on parlerait à un voleur ! Concevez-vous une telle audace ?

Il y eut des *oh !* et des *ah !* indignés ou ironiques, des éclats de rire, des rugissements de bêtes fauves, des excitations comme on en fait entendre aux chiens prêts à en venir aux prises. Le Hurleur aboyait. Chacun de ces malfaiteurs, de ces vauriens, de ces gueux, commentait à sa manière les paroles de Reinhard et appréciait la situation à son point de vue. L'un donnait carrière à ses instincts sanguinaires, l'autre pensait tout simplement à se distraire.

Le Danois, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude de défi, regardait fixement Reinhard.

— Est-ce fini ? dit-il.

— Fini ? répondit l'autre. Ça va commencer, au contraire. Range-toi, où je te ferai repentir !…

Et il mit une main sur le Danois pour le repousser, tandis qu'il brandissait un poing menaçant.

Au premier contact, le Danois détendit ses bras croisés, et l'un de ses poings, mû comme par un ressort d'acier, alla frapper Reinhard à la tempe gauche.

Reinhard n'eut pas le temps d'atteindre son redoutable adversaire. Étourdi par le coup, il recula de quelques pas et

renversa derrière lui une table chargée de bouteilles et de verres. Le Danois avait montré que dans le pugilat, l'avantage est à la ligne droite sur la ligne courbe.

Reinhard se releva, le sang coulait de sa tempe ouverte. Il se préparait à fondre sur le mendiant.

Gaspard voulut s'interposer.

Mais vingt bras lui barrèrent le passage.

On le poussa, on le bouscula.

Cependant il s'efforçait de se rapprocher de l'homme qui était intervenu en sa faveur.

Il voulut lui faire un rempart de son corps, bien que celui-ci parût de force à se passer de tout secours.

Reinhard, que la colère aveuglait et à qui elle enlevait son sang-froid, marchait tête baissée sur son adversaire pour lui enfoncer la poitrine.

Mais celui-ci le vit venir, leva un genou, et saisissant à deux mains la tête du forcené, il lui heurta le front sur son genou comme sur un rocher.

Reinhard, encore plus maltraité cette fois, tomba comme une masse inerte.

— Bravo le Danois ! fit Gaspard.

— Bravo ! répétèrent quelques voix.

— Attends un peu, toi, dit l'hercule en s'adressant à Gaspard, tu vas avoir ton affaire tout à l'heure.

On relevait Reinhard.

Celui-ci ne se possédant plus, tira de sa poche un long couteau qu'il ouvrit, et il se précipita éperdu, non pas sur celui qui l'avait si fort maltraité, mais sur celui qui était la cause indirecte des humiliations qu'il recevait.

Gaspard vit luire la lame qui le menaçait.

Il saisit une bouteille sur la table voisine pour s'en faire une arme.

Mais le Danois, qui était demeuré calme au milieu de la surexcitation de tous, ne voulait pas que Gaspard fût substitué à lui dans la rixe ; il lui arracha des mains la bouteille, repoussa Gaspard dans le cercle épais de gens hostiles qui les entouraient et, résolument, il fit un pas vers Reinhard :



— Jette ton couteau, lui dit-il, ou je t'assomme !

Le Danois brandissait la bouteille au-dessus de la tête de Reinhard, et cette arme d'emprunt paraissait terrible entre ses mains.

Reinhard se fit petit, protégea son front en levant un bras, et sa lame chercha le côté faible de son adversaire.

Tous ces mouvements s'accomplissaient avec la rapidité de l'éclair et bien plus vite qu'on ne peut le raconter.

Derrière Reinhard on s'écartait : personne ne voulait recevoir la bouteille sur la tête. Le mauvais gueux, agitant son couteau, cherchait à éviter le coup qui lui était destiné.

Soudain il feignit de bondir sur son adversaire et se jeta de côté ; mais le Danois ne lança point sa bouteille.

Il se passait quelque chose de particulier chez le Cataleptique. Il se sentait envahir par une attaque de son mal, déterminée par sa violente colère. Sa face trahissait les symptômes d'une congestion cérébrale ; son teint s'animait, les artères des tempes et du cœur battaient avec force, sa mâchoire inférieure était abaissée par un mouvement convulsif, ses yeux grands ouverts montraient une pupille déjà immobile.

Il recula d'un pas et sembla faiblir, ou tout au moins vouloir gagner du temps.

Mais un traître, – l'entourage en était plein, – le repoussa violemment au milieu de l'arène tracée par la lutte, et il se trouva tout à fait à la discrétion de Reinhard. Celui-ci lui enfonça, à plusieurs reprises, son couteau dans les côtés.

Le Danois poussa un cri de douleur, laissa tomber la bouteille et saisissant à bras le corps le déloyal Allemand, il s'efforça de le désarmer.

— J'ai mon idée, balbutiait-il sous l'empire de la crise qui arrivait. Je veux qu'il soit dit… qu'un Danois a protégé…

Il n'acheva pas.

Tous deux allèrent rouler dans la poussière, Reinhard ne cessant point de frapper. Cependant le Cataleptique, dont la force nerveuse avait soudain décuplé, serrait Reinhard contre sa poitrine. Ses bras étaient un étau.

Enfin Reinhard perdit haleine et lâcha son arme.

Le Danois, par un effort de sa volonté expirante, put s'en saisir et trouver encore la force d'en larder à son tour son adversaire, sans compter, à coups précipités, au hasard, aveuglément, presque machinalement, sans plus proférer une parole.

L'autre poussait des gémissements lamentables et implorait du secours. Quelques-uns des assistants firent mine d'intervenir.

— Laissez-les faire ! laissez-les faire ! criait l'hercule ; ils sont de force !

— Mais ils s'assassinent ! dit Régina, qui ouvrait des yeux avides de ne rien perdre de cette scène émouvante.

Puis, n'y tenant plus, elle se pencha tout à coup vers eux pour désarmer le plus fort, venir en aide au plus faible.

La voix du Rouge domina le tumulte :

— *Sacrement !* Régina, ici ! ici ! Tu vas recevoir un mauvais coup !

Gaspard se jeta sur les deux hommes qui se roulaient à terre en se débattant, et il essaya de les séparer.

— Arrière le Parisien ! arrière ! crièrent plusieurs voix menaçantes.

Gaspard se trouva rejeté dans le cercle des spectateurs par une poussée brutale que lui donna l'hercule ; mais il avait la certitude que l'issue du combat était funeste.

Le Danois tenait Reinhard dans une étreinte. Il ne le frappait plus, mais il paralysait tous ses mouvements ; si bien qu'on ne pouvait savoir s'il l'avait tué d'un coup plus profondément dirigé, ou s'il voulait l'achever en l'étouffant.

Le Cataleptique prit enfin une rigidité cadavérique. Ses yeux, restés ouverts, avaient conservé l'immobilité des pupilles.

À travers la jaquette de vieux drap amadou du mendiant, un sang noir filtrait des blessures.

Ses membres craquaient et se tordaient dans une dernière convulsion.

Il était mort.

— Ils se sont refroidis l'un l'autre ! dit une voix.

Le Hurleur fit entendre un long hurlement plaintif, comme en poussent parfois les chiens lorsqu'ils se trouvent dans le voisinage d'un mort.

Chacun s'écarta devant le propriétaire de la *Spelunke*, qui, inquiété à la fin de voir se prolonger le vacarme, venait tardivement imposer son intervention.

— Ils ont bu, ces hommes, dit-il, en regardant les deux corps. Qu'est-ce qui coule sur eux ? Peut-on faire un pareil tapage ! Rossignol m'avait garanti qu'il y aurait de l'ordre. Où est-il donc, Rossignol ?

D'un geste, le tavernier écarta hommes et femmes, et on vit Rossignol à sa table, au milieu des siens, dans l'attitude nonchalante qui lui plaisait tant, presque endormi malgré le bruit de la lutte, et les cris des combattants et de leur entourage.

En ce moment, Gaspard ramassa dans la poussière le couteau ensanglanté. Il pouvait en avoir besoin bientôt…

Le tavernier s'avança vers le chef de la bande, en montrant un visage contrarié.

— Eh bien, quoi ? dit Rossignol, le prévenant dans ses récriminations. N'est-ce pas une affaire ? Morts ou ivres, fais-les monter là-haut ! L'air de la rue les remettra… s'il y a de la ressource…

— Mais la police ! dit le tavernier. Vous m'aviez promis, monsieur Gérard, que tout se passerait bien…

— J'ai répondu des miens ! mais ce mendiant… je ne le connais pas. C'est le Danois ?

— Je le connais bien moins que vous !

— Quant à l'autre… je sais… C'est ce garçon dont on a parlé au sujet du vol des diamants du prince Fridolin… À

propos, est-ce du vrai, ça ? ajouta Rossignol en montrant l'épingle brillante qui fermait la chemise du tavernier.

— C'est du vrai, papa Gérard.

— Mozart, t'occupes-tu du punch ? Il en faut pour tous, tu sais ! pour tous ! Et qu'il en reste au fond des saladiers. Le punch, le punch, mon ami !

— Voyons ! dit le tavernier en se tournant vers les gens qui l'entouraient ; il s'agit de me débarrasser de ces deux cierges éteints. En un tour de main, vous allez me déposer ça au fond du cul-de-sac… à la grâce de Dieu. Il y a là un herboriste… vous mettrez les deux corps contre sa porte et vous sonnerez à tour de bras, en déguerpissant aussitôt. C'est dit. À la besogne !

Quelques hommes qui n'avaient point joué de rôle dans le drame sanglant qui s'était dénoué par la mort des antagonistes, – les doublures du Rouge, de l'hercule, du Gobilleur, du père Mitraille, – chargèrent sur leurs épaules les deux cadavres et les montèrent dans la rue.

Le Hurleur marchait derrière en poussant un hurlement lugubre, – pour ramener un peu de gaieté dans la situation.

Il était une heure du matin.

— Et Lottchen ? comment la retrouver maintenant ?

Telle avait été la première pensée de Gaspard en voyant Reinhard étendu mort à ses pieds.

Reinhard n'existant plus, il ne lui restait plus rien à faire dans la *Spelunke*.

Il suivit les hommes chargés des corps saignants.

Une sommelière lui barra le passage.

— Eh là ! mon bon monsieur, on paye ce qu'on a bu, dans notre pays.

— C'est juste ! fit Gaspard.

Et il se mit à fouiller dans ses poches.

— Il s'en tirait à bon compte, le « beau monsieur », observa le Rouge, en appelant par un rire bruyant l'attention de ses compagnons du côté de Gaspard.

— C'est pourtant lui, observa à son tour l'hercule, qui est la cause de ce qui est arrivé. Deux bons de moins pour ce ferlampier ! ce Philistin de malheur !

Ces quelques paroles furent comme un thème sur lequel les membres de la réunion ajoutèrent en sourdine un accompagnement d'injures et de malédictions :

— Monteur de godans !

— Turco mal blanchi !

— Parisien à pendre !

Gaspard leva les épaules, évidemment impatienté.

— Vous m'agacez, dit-il, en m'appelant Parisien. Je ne le suis pas plus que vous.

Le Rouge vint se poser devant Gaspard, les bras croisés, l'air provocateur.

— C'est la peur qui te fait ainsi parler ! lui dit-il.

— Puisque tu crois que c'est la peur, je ne dirai plus rien… si ce n'est que je te défends à toi et à tes pareils, gueux que tu es, de m'adresser une seule parole !

Gaspard avait enfin trouvé dans la poche de son pantalon une menue pièce d'argent.

Comme il la tendait à la sommelière pour payer la liqueur qu'on lui avait servie : l'hercule donna un coup à son bras et la pièce de monnaie alla tomber au milieu d'un groupe d'enfants qui s'en saisirent avec avidité.

— C'est moi qui payerai pour lui ! dit-il à la sommelière avec un ricanement de mauvais augure :

— Non, c'est moi, dit le Ronge ; je le prends à mon compte, et je me charge de le rafraîchir encore.

Gaspard, indigné, avait tiré de sa poche le couteau souillé tombé des mains du Danois quelques instants auparavant.

En voyant dans sa main cette lame sale de sang et de poussière, on recula autour de lui.

Mais l'hercule n'avait perdu aucun de ses mouvements.

Il s'avança rapidement par derrière et lui prit les deux bras.

— Ah ! le traître ! s'écria Gaspard.

Le Rouge fit un pas vers notre héros.

— Prends-lui son couteau, dit-il à l'hercule, il n'y a que ce morceau de fer qui me gêne.

Gaspard fut aussitôt désarmé par ce dernier.

Par contenance il s'assit sur un tabouret de paille qui se trouvait à côté de lui.

Il jeta un regard de défi à toutes ces brutes qui l'entouraient avec des regards de haine et la certitude de prochaines satisfactions.

Le Rouge saisit par le goulot une bouteille pleine et il allait en frapper l'homme à la perte duquel il s'acharnait, lorsque le Hurleur, revenu de son expédition à la porte de l'herboriste, et voulant faire quelque chose, accrocha du pied le tabouret sur lequel Gaspard était assis, le tira à lui et fit tomber à terre notre héros, si malheureusement fourvoyé au milieu de la plus triste engeance que pouvait receler Berlin.

Régina, la Baladeuse et Giboulée poussèrent un cri et détournèrent la tête, comme pour ne pas voir les nouvelles violences qui allaient se commettre… Mais elles se rapprochèrent bien vite. Les visages de ces filles, qui auraient pu paraître belles dans un autre milieu, prirent une expression atroce d'indifférence, de sécheresse de cœur, de curiosité.

— Dehors les femelles et les mômes ! cria le Gobilleur. Dehors ! Dehors ! – Allons, mômes, poussez-vous de l'air ! ajouta-t-il en distribuant quelques fortes taloches.

Au lieu de sortir, enfants et femmes s'amassaient en troupeau serré autour des acteurs de cette scène d'agression.

— Dans l'autre cave ! dit alors le Gobilleur à demi-voix à l'hercule et au père Mitraille.

Ces deux coquins ramassèrent Gaspard dans la poussière.

Le Hurleur le prit par les pieds. Bien que Gaspard fît une résistance désespérée, il se sentit soulever de terre et tout à fait à la merci de ces scélérats.

Alors, au milieu d'une bousculade énorme, les trois hommes le transportèrent du côté que le Gobilleur désignait en ouvrant la marche.

Il fallait passer devant la cuisine. Le gros monsieur bien nourri, si obséquieux tout à l'heure, ouvrit de grands yeux, donna une chiquenaude sur son devant de chemise barbouillé de tabac, fit un demi-tour et s'en alla jeter un coup d'œil à l'eau-de-vie, qui chauffait doucement pour le punch monstre qui devait terminer la fête.

Le gros monsieur bien nourri était cependant le dernier espoir de notre Flamand.

Une porte grinça sur des gonds rouillés, et une odeur de moisi annonça qu'on avait pénétré dans la cave jumelle.

Gaspard fut remis sur ses pieds par les hommes qui l'avaient porté là.

— De la lumière, de la lumière ! cria le Gobilleur ; il faut voir sa frimousse. Il n'y aurait pas de plaisir !

Mais Gaspard n'attendit pas l'exécution de cet ordre.

Il culbuta le père Mitraille qui le tenait encore et s'enfuit dans le fond de la cave, aimant mieux s'exposer à se rompre le cou que de mourir par la main de ces hommes de proie et de meurtre, ivres d'eau-de-vie, excités par la rixe sanglante dont ils venaient d'être témoins.

Les lumières arrivaient. Elles servirent à Gaspard à s'orienter un peu au milieu des matériaux et des débarras

dont la cave était pleine : planches, pierres, copeaux, paille, vieilles futailles et vieilles caisses. Il se heurta à une échelle, grimpa à tout hasard, et se trouva sur une paroi avancée dont le sommet formait étagère et où était creusée une sorte de gouttière. Gaspard s'y laissa glisser et repoussa au loin l'échelle, qui toute vermoulue, alla se briser en tombant, ne figurant plus sur le sol de la cave que des débris informes.

Il était temps.

La meute sauvage de voleurs et de prostituées accourait avec des hurlements, des vociférations, des menaces de mort.

— Ah ! se dit Gaspard, si j'avais encore ce couteau ! Ici, je vendrais chèrement ma vie !

Il entendait la voix de Schlange le Rouge dominant toutes les autres.

— Où est-il ? disait celui-ci. Où est-il ce gobet, ce goureur, que je voie s'il a une cervelle dans sa tabatière !

— Il s'est esbigné à l'anglaise, sans dire bonsoir, – comme dans le grand monde, observa le Gobilleur.

Le Hurleur était arrivé au pied du mur de terre sur lequel Gaspard se tenait caché.

Il leva la tête, mesura de l'œil la hauteur de ce mur, aboya et dit :

— Quand il aurait le diable dans sa manche, il lui aurait été impossible de grimper là-haut ! Un lapin de lucarne n'y réussirait pas. – Dis donc, Sans-Remords-l'Affranchi, ajouta-t-il en s'adressant à un gueux malingre et olivâtre, favorisé d'une maigre barbe au menton, il faut remuer les futailles ; et

toi, le Ventriloque, tu devrais bien lui demander où il se tient caché, cet insecte !

Déjà les enfants furetaient partout. Les femmes s'avançaient courbées derrière eux, marchant avec précaution, comme si elles eussent craint de voir surgir soudain de derrière les planches dressées contre le mur, ou de dessous les vieilles caisses, l'homme qu'on cherchait pour le tuer.

Le Hurleur avait donné une bonne idée au Ventriloque. Celui-ci se mit, en effet, à interroger le fugitif, se donnant à lui-même, avec sa voix d'estomac, des réponses plaisantes, ou qui pouvaient paraître telles à en juger par l'ébahissement de l'abject troupeau humain qui se pressait autour de lui.

— Eh ! le roussin !

— Voilà ! voilà ! Demandez !

— Où es-tu, que je t'abatte un aileron, indigent ?

— Je suis… les mains dans mes poches.

— Tu n'as pas toujours eu les mains dans tes poches, coquin ! Et c'est pour ça que tu es lingé si finement. Si tu veux dégoiser ta confession, je t'accorde cinq minutes avant de te faire passer le goût du pain.

— Je suis un gentil Français… J'aime beaucoup les mademoiselles, et je bois du champagne quand j'ai la colique… Où qu'est ma pendule ?… Part à deux des cinq milliards !

À chacune des réponses supposées du « Français » c'était des éclats de rire formidables, – brusquement arrêtés par la crainte de perdre quelque chose du dialogue.

— Où es-tu, Parisien ? s'écria Régina. Sors de ton trou, que je t'arrache les tripes du ventre ! Je veux voir les tripes d'un Parisien !

— Tais-toi ! Régina ! dit le Rouge. C'est à nous à le manger tout cru !

— Est-ce drôle tout de même qu'il ait filé comme ça ! dit Furet-des-Bois.

— Je n'aurais pas dû le lâcher ! observa l'hercule forain.

— Ça donne soif de chercher dans une cave, dit sur un ton plaintif, le Hurleur.

Tout à coup, Giboulée se mit à appeler à elle. Elle venait de faire une découverte.

— Qu'est-ce donc, Giboulée ? lui demandait-on en la voyant revenir.

— Il y a une porte, dit celle-ci.

On la suivit dans la direction qu'elle indiquait.

Il y avait, en effet, une porte massive et grossièrement faite, qui permettait sans doute la communication avec une autre cave. Cette porte, examinée la chandelle à la main, se trouva être fermée à clef ; le pêne de la serrure, brun de rouille, n'avait pas joué depuis bien des années. Des toiles d'araignées étendues çà et là indiquaient, aussi sûrement qu'une apposition de scellés demeurés intacts, que le fugitif ne s'était pas échappé par là.

— Voyons, dit le Rouge, il ne faut pas s'amuser davantage à la moutarde. Mettons un peu d'ordre dans notre recherche, et je jure de ne plus boire de kummel si avant un quart d'heure ce trouble-fête n'est pas écorché de ma main… Il faut que sa mort rachète celle des deux autres !…

— C'est bien parlé ! observa le Hurleur.

— Allons, tous à la besogne, dit le Ventriloque de sa voix naturelle.

Il y eut un mouvement du côté de l'entrée de la cave.

Le saint anachorète de la Thébaïde arrivait tardivement, appuyé sur le bras de monsieur son fils. Iette, dite la Colonne-de-Victoire, se tenait à la gauche de Rossignol ; Mina et Fricka suivaient, conduisant chacune un de leurs petits frères par la main.

On eût dit l'entrée d'une famille royale dans la salle du palais où les invités sont réunis.

Chacun se rangea respectueusement.

— Eh bien, mes petits agneaux, dit avec douceur Rossignol, vous nous laissez arracher du chiendent à vous attendre ? Où l'avez-vous mis ?

— Il nous a échappé ! répondit le père Mitraille. Il est pourtant dans cette cave…

Rossignol sourit à la Colonne-de-Victoire.

— Qu'en dis-tu, papa ? demanda-t-il ensuite en se tournant vers l'anachorète.

— Hé ! fit celui-ci, les Parisiens, c'est tous des escamoteurs, des baladins, des danseurs de corde… et des perruquiers. C'est le Grand-Michel[24] qui l'a dit !

— Mes amis, reprit Gérard dit Rossignol, voici mon humble avis : le punch va se refroidir. Ce Babylonien de Paris (on voit que Rossignol avait retenu quelque chose de la prédication officielle) ne mérite pas tant de dérangement. J'aimerais mieux le voir à la rue qu'ici… Car vous le savez, je suis la douceur même. Mais puisqu'il s'y est fourré, qu'il y reste. Tandis que vous êtes en train, ajouta-t-il, donnez-vous de la joie, en allant jusqu'à l'extrémité. Faut pas mollir ! Avec ces vieilles caisses, ces débris de bois, et cette paille, – avez-vous vu s'il n'était pas sous la paille ? – nous allons tout simplement l'enfumer. Dépêchons. Tout ça en tas, dans le milieu, une allumette en dessous… et Mina va aller chercher une bouteille d'eau pour arroser la paille.

— Oh ! fit Giboulée empressée, je ne souffrirai pas… j'irai bien moi-même.

Déjà trois ou quatre chandelles s'abaissaient sur les matières combustibles réunies au milieu de la cave.

— Et maintenant, chauffez-vous, mes enfants, dit Rossignol ; et lorsque la fumée commencera à vous picoter là-dedans… (il montra sa gorge) venez vous rafraîchir le gou-

---

[24] C'est sous ce nom que M. de Bismarck est connu dans l'argot berlinois. Il y a là une allusion à saint Michel qui terrassa le démon comme M. de Bismarck a terrassé la France. On sait que le peintre Kaulbach a représenté sous les traits symboliques d'un archange vengeur, coiffé d'un casque pointu, l'Allemagne anéantissant la France, sous la figure allégorique de Napoléon III.

lot ; votre besogne sera terminée. Croyez-en mon expérience !

— Il chante bien, le Rossignol ! dit le Gobilleur.

Gérard offrit de nouveau son bras au Mathusalem du crime, et la famille entière se retira lentement, avec dignité, comme elle était venue un moment auparavant.

XI

La situation de Gaspard dans la cave de la *Spelunke* n'était nullement gaie, comme on peut le croire.

De l'endroit où il se trouvait blotti, il ne perdait pas un mot de ce que les bandits se disaient entre eux.

Il se crut voué à une mort certaine lorsque les premiers flocons de fumée arrivèrent jusqu'à lui.

Autour du feu allumé, Giboulée, Régina et la Baladeuse sautaient en rond, avec le Rouge et Furet-des-Bois réconciliés ; avec le Gobilleur, le Ventriloque et le Hurleur, à qui elle donnaient la main. Les silhouettes de tous ces coquins se dessinaient sur les parois de la cave, et leurs mouvements s'allongeaient parfois brusquement jusqu'au sommet de la voûte arrondie.

Ils chantaient, ils riaient, ils se démenaient, ils embrassaient les filles, les chatouillaient ; ils avaient tout l'air d'avoir oublié ce qu'ils étaient venus faire dans cet endroit.

Des enfants déguenillés formaient autour d'eux une autre ronde, à la vive clarté des planches de sapin et des vieilles douves qui flambaient. Quand une poignée de paille mouillée était jetée au milieu du foyer incandescent, la fumée se dégageait plus épaisse ; blanche, mais âcre. Alors les cris redoublaient, cris de joie et hurlements féroces de véritables cannibales.

— *Der Teufel !* il a du caractère, observa le Ventriloque, faisant allusion au silence gardé par notre héros.

— C'est égal, ça y sera tout de même, dit le Rouge, et avec moins d'histoires que pour Grégy, malgré que la rivière ne soit pas loin !

— Ce sera toujours un Français de moins, dit à son tour le Gobilleur en rajustant sa cravate blanche.

Gaspard se demandait au moment même où ces quelques mots étaient échangés par ses bourreaux, s'il ne devait pas essayer de parlementer avec eux, plutôt que de périr asphyxié…

Quand il vit qu'ils étaient dans les mêmes dispositions cruelles, il garda le silence, se résigna, aimant autant mourir dans l'endroit où il était que d'être insulté et massacré par la bande de Rossignol.

Il ramena ses pensées, – ses dernières pensées, croyait-il, – vers Lina ; il donna un souvenir à Lottchen et un à Liselotte, peut-être aussi un souvenir à Micheline et à Angélica ; puis faisant un retour jusqu'à Lokeren, il pensa que son père et sa fiancée Edmée n'auraient plus jamais de nouvelles de lui ; personne, – se disait-il, – ne pourrait réclamer la punition du forfait qui s'accomplissait dans ce quartier écarté, dans cette cave, dans cette nuit, – à moins que ces gens-là, eux-mêmes, qui le faisaient mourir, ne parlassent, ne s'accusassent mutuellement de sa mort. Il est triste de mourir ainsi à la fleur de l'âge, lorsque la maladie ne vous a pas détaché d'avance de ce monde ; il est triste d'abandonner la vie sans profit pour personne, lorsqu'on sent en soit bouillonner une sève généreuse : le soldat s'enveloppe dans son drapeau ; le martyr sait qu'il meurt pour une idée que son sang doit féconder ; le meurtrier même qui expie ses crimes est forcé de s'avouer qu'il paye une dette à la société. Mais lui, le brave garçon, il n'avait aucun espoir, aucune consola-

tion, il ne donnait pas sa vie, il ne faisait aucun sacrifice ; l'agonie se présentait à son cerveau surexcité, longue, douloureuse, impitoyable. Aurait-il seulement le courage de mourir jusqu'au bout sans pousser une plainte et se trahir ? sans demander grâce à ces êtres dénaturés qui sûrement se riraient de sa souffrance et insulteraient à sa faiblesse, comme à une lâcheté ?

La ronde infernale continuait en vociférant toutes sortes de cris. Les filles chantaient chacune sa chanson ; quelques vers touchants d'une ronde enfantine, retenus par une des jeunes femmes, arrivaient à l'oreille troublée de Gaspard, scandés par les mots obscènes d'un couplet de corps de garde.

L'excitation allait en augmentant. De gros baisers, alternant avec les refrains, claquaient sur les joues et sur les épaules nues des femmes, et Gaspard entendait celles-ci se débattre en riant entre les bras de ces bandits, ou fuir dans quelque coin, derrière une pyramide de tonneaux avec des éclats de voix provocateurs.

Cependant la fumée montait en spirale vers la voûte. Elle la couvrait peu à peu d'une nappe cotonneuse ; mais, grâce à l'activité entretenue par la flamme autour du foyer, les danseurs ne paraissaient encore nullement incommodés.

Gaspard toussa plusieurs fois, malgré tous ses efforts pour se retenir. Chaque fois il pensait s'être trahi ; mais il ne fut pas entendu.

L'air devenait plus rare autour de lui. Il respirait bruyamment, mais sa bouche demeurait ouverte en vain.

Il étouffait, il suffoquait, son oppression augmentait d'autant plus vite qu'il s'était agité violemment dans sa lutte

avec les gens de cette troupe sauvage, pour se dégager de leur étreinte. Son sang bourdonnait à ses oreilles. Sa respiration se trouva aiguillonnée par un besoin impérieux de se procurer de l'air ; il faisait de grands efforts pour opérer la dilatation de ses poumons, sans y réussir ; et il eut une angoisse indicible.

Son esprit se troubla, sa vue s'affaiblit, son ouïe ne le servit plus qu'imparfaitement ; il éprouvait un malaise extrême et se trouvait sur le point de perdre connaissance.



Soudain, il crut remarquer que sur sa gauche, la fumée qui par moments s'allumait de reflets rouges aux braises ardentes, semblait s'éloigner de la paroi sur laquelle il était.

Il se traîna alors de ce côté, pensant y respirer un peu mieux.

Quelles ne furent pas sa surprise et son émotion en sentant, à mesure qu'il avançait en rampant un courant d'air humide venir lui rafraîchir le visage !

La gouttière dans laquelle il s'était caché perçait la voûte de la cave, et établissait une communication avec un autre souterrain fermé par cette solide porte et cette serrure mouillée dont Giboulée avait fait la découverte un moment auparavant.

Notre héros respira largement.

Il était grand temps : quelques minutes encore et il était asphyxié.

Vint le moment où la cave fut tellement pleine de fumée, que les bourreaux de Gaspard durent l'abandonner. Celui-ci les entendit, avec joie, battre en retraite.

Ils tenaient d'ignobles propos et riaient d'un rire féroce, gras et saccadé.

Alors l'image du monsieur bien nourri s'imposa au cerveau du pauvre Gaspard : c'est avec lui qu'il allait avoir à compter probablement ; car il lui faudrait sortir de cet horrible lieu quand viendrait le jour.

Et cet homme qui n'avait rien fait pour s'opposer à l'acte criminel qui s'accomplissait sous ses yeux, de quelle oreille entendrait-il l'appel du réchappé ? Lui ouvrirait-il la porte ? le laisserait-il s'éloigner sans crainte d'être dénoncé ? ou, le gardant sous les verrous, n'ameuterait-il pas de nouveau contre lui sa clientèle ordinaire de voleurs, d'assassins et de prostituées ?

Gaspard était tout entier à ses réflexions anxieuses, lorsqu'il crut entendre un soupir assez près de lui.

Il eut un saisissement.

Même après les transes par lesquelles il venait de passer, ce soupir, dans ce lieu souterrain, à cette heure, était fait pour glacer bien des courages…

Il demeura immobile… Un instant après, il pensa s'être trompé ; il avait le cerveau vide, l'esprit fatigué par tant d'émotions…

Mais, un nouveau soupir, plus profond, plus rapproché, se fit entendre. C'était presque un cri de douleur.

D'abord il fit un mouvement comme pour se boucher les oreilles ; cependant il se défendit de cette puérilité ; il allongea le cou ; puis il fouilla de ses mains les ténèbres : il ne rencontra que le vide.

Il pensa que quelque malheureux avait sans doute subi dans ce souterrain des violences du genre de celles dont les malhonnêtes gens qui fréquentaient la *Spelunke* étaient coutumiers. Il n'y avait plus à douter : un troisième soupir fut poussé par quelqu'un qui souffrait non loin de lui. Cette fois Gaspard remarqua que le son était venu de la cave voisine.

S'il y avait quelqu'un là, peut-être serait-ce un secours pour lui. On pourrait donner l'éveil, amener la police dans le repaire, enfoncer la porte qui faisait du souterrain un *in-pace*.

Gaspard frappa légèrement ses mains l'une contre l'autre.

Rien ne répondit.

Il renouvela prudemment le même appel.

Cette fois on imita son action, et par trois fois un léger battement de mains fut perceptible à son oreille attentive.

Il avança la tête autant qu'il le put dans le trou percé dans la paroi de séparation.

Il ouvrit la bouche pour parler ; mais il n'avait plus de voix.

Enfin en réunissant toutes ses forces il put demander tout doucement :

— Y a-t-il quelqu'un là ?

— Oui, répondit-on ; quelqu'un qui souffre.

Et ces mots furent accompagnés d'un gémissement.

Dans son égoïsme, Gaspard sentit perler à son front une sueur froide. Hélas ! lui qui avait tant besoin d'être secouru, on semblait lui demander assistance !

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Pouvez-vous me tirer d'ici ? répondit celui qui geignait.

Gaspard ne s'était pas trompé.

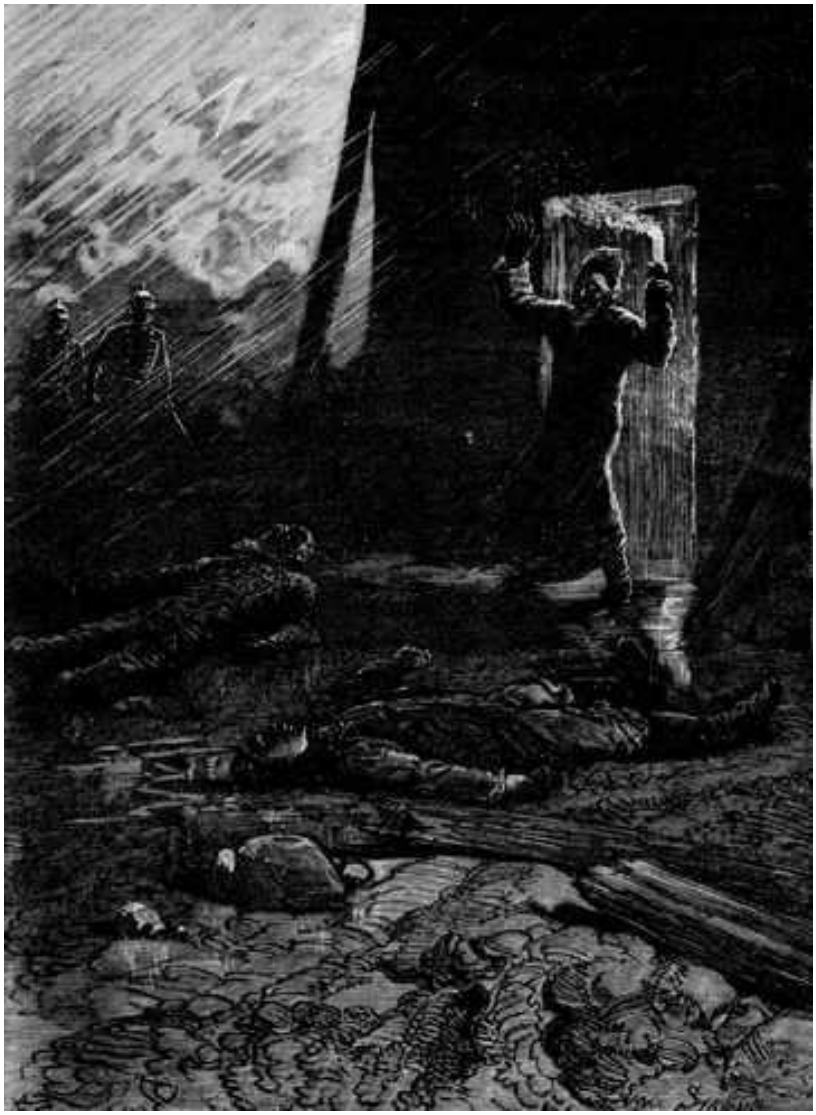
— Il faut d'abord pour cela, dit-il, que vous me fassiez sortir de l'endroit où je me tiens caché.

— Vous redoutez donc quelque chose ?

— On a voulu m'assassiner… m'asphyxier par la fumée… J'ai tout à craindre des gens à qui j'ai échappé.

— Moi aussi ; on a pensé se défaire de moi en me précipitant dans le trou noir où je suis depuis deux jours. J'en étais au regret de ne pas m'être tué en tombant… Qui que vous soyez, je vous conjure de me délivrer de ma prison.

XII



Quand l'herboriste à la porte de qui on avait sonné, après avoir déposé les corps de Reinhard et du Cataleptique, transportés hors de la *Spelunke*, descendit dans la rue, son bougeoir à la main, sa calotte de soie noire enfoncée sur les oreilles, il éprouva un véritable saisissement : deux cadavres, raides, froids, inertes sur lesquels la pluie tombait, étaient là, au milieu d'une flaque d'eau boueuse.

Perdant la tête, l'herboriste se mit à appeler au secours, à crier à l'assassin. Le cri d'un chat-huant répondit seul à ses appels réitérés.

Quelques têtes parurent cependant aux fenêtres des chambrées où on logeait à la nuit. Mais quand ces gens, à peine réveillés de leur lourd sommeil, virent un homme en robe de chambre, tenant devant son visage long, blême et étonné, une bougie allumée, ils le prirent pour un fou, un idiot ou un ivrogne, et ils rentrèrent l'un après l'autre.

Mais de l'ombre surgit, s'avançant prudemment, une forme incertaine ; l'herboriste vit luire deux yeux phosphorescents, fixes, dont le regard le fascinait. Il distingua bientôt une vieille femme. C'était la Houlotte qui arrivait en retard à la réunion que nous avons décrite.

La vieille sortit de l'obscurité, s'approcha tout doucement, regarda les deux corps étendus dans la boue, et palpa le cœur de Reinhard, – ainsi que ses poches. Tout en branlant la tête d'un air de singulière commisération, elle vida les poches du mort, poussa un nouveau houlement, accompagné d'une laide grimace, qui fit reculer l'herboriste, déjà passablement effrayé…

La Houlotte disparut. Le cadavre du Danois, couvert de guenilles, ne lui sembla pas sans doute, mériter la même attention que celui de Reinhard…

L'herboriste, qui tantôt criait : « À l'assassin ! » se mit à crier : « Au voleur ! » mais sans oser dépasser le seuil de sa boutique.

Des schutzmænner (sergents de ville) qui suivaient lentement la large voie transversale dont nous avons parlé, entendant enfin réclamer assistance au fond de ce cul-de-sac

qu'ils considéraient comme un véritable repaire, avec sa cave mal famée et ses logis à la nuit, pressèrent un peu le pas et furent fort surpris en arrivant devant la boutique de l'herboriste de voir, aux pieds de celui-ci, les corps raidis et les visages livides de deux hommes, sur lesquels se projetait la lumière incertaine de la bougie fouettée par le vent et la pluie.

L'herboriste n'eut pas de longues explications à donner, pour faire comprendre sa situation sa surprise, son embarras, sa terreur.

L'un des agents de police se détacha et alla chercher au poste de secours le plus voisin, brancard et brancardiers pour transporter les corps à la Maison des morts, – la *Todenhaus*, – car Berlin a sa Morgue comme toutes les grandes villes.

Les deux adversaires furent jetés, face contre face, sur le brancard, – réconciliés ainsi dans la mort.

Dans la cour de l'hospice de la Charité, entre ce qu'on appelle la vieille et la nouvelle Charité, se trouve un petit édifice élégant, bâti sur un monticule, au milieu d'arbustes toujours verts, et flanqué de deux tours carrées. C'est la Maison des morts.

Les brancardiers en passant devant l'hospice de la Charité, s'arrêtèrent un instant au parvis, et un interne en tablier blanc, après une rapide constatation de l'état des corps, fit un signe aux porteurs, qui voulait dire : — À la Maison des morts !

Il n'y avait peut-être pas deux heures que la rixe sanglante avait eu lieu dans la *Spelunke* que déjà les deux cadavres examinés, fouillés, – ni l'un, ni l'autre, n'avaient au-

cun papier de nature à établir son identité, – enregistrés, figuraient côte à côte sur les lits de camp en bois de la lugubre maison. On avait ôté leurs habits souillés de boue et de sang, pour examiner leurs blessures. Un cordon de sonnette dans la main, ils attendaient que le jour vînt ; et avec le jour les visiteurs habituels de l'endroit, le major Hacklaender, en tête, et les élèves du professeur Virchow, ainsi que ceux de la clinique de la Charité.

C'est une sage coutume dans la capitale de la Prusse de mettre une sonnette d'appel à la portée des hôtes passagers de cette demeure de la Mort, pour le cas, fort rare cependant, où l'un d'eux n'aurait pas tout à fait cessé de vivre, lui donnant ainsi le moyen de se faire promptement secourir.

Des veilleurs de nuit se tiennent incessamment dans un cabinet voisin de la salle d'exposition des morts, et prêts à tout événement.

Cette nuit-là, le veilleur de garde était un jeune Polonais de Posen qui, trop pauvre pour faire ses études médicales à l'exclusion de tout autre travail, avait obtenu un modeste emploi à la *Todenhaus*, lequel emploi lui permettait de vivoter tout en préparant ses examens.

Il était assis à côté de son poêle éteint. Sa pipe éteinte reposait près de lui sur une petite table, où une lampe à huile allait aussi s'éteindre, faute d'être remontée, – car notre étudiant avait abandonné son livre sur ses genoux et s'assoupissait… Ses longs cheveux blonds lui tombaient sur les yeux…

Soudain un violent coup de sonnette le fit dresser tout debout.

Il écarta de son visage ses cheveux, se frotta les yeux, remonta la lampe, – et parut manquer quelque peu du courage réclamé par la situation.

Il regardait d'un air effaré la sonnette. L'illusion n'était pas possible : le ressort d'acier était encore en mouvement.

Il pâlit.

— Les morts ressuscitent cette nuit, murmura-t-il, – ou bien on a apporté ici un vivant qui ne veut pas être dépecé par le prosecteur.

Il se décida à pousser la porte du cabinet, qui ouvrait sur la salle où sont déposés les cadavres provenant des cliniques de la Charité ; car c'est dans le même édifice que les professeurs font publiquement des dissections.

Il jeta un coup d'œil effaré dans les ténèbres, et aperçut une dizaine de cadavres dont les têtes, renversées en arrière, et les pieds dépassaient le drap blanc jeté sur eux. Il traversa cette salle sombre comme un caveau sépulcral, éclairée seulement en guise de lampe funéraire par le faible jet de lumière bleue d'un bec de gaz à moitié fermé.

Contre les murs se dressaient des cercueils peints en jaune ou en noir, destinés à ces mêmes cadavres.

Il pénétra dans la salle d'exposition des morts par accidents rejetés par la Sprée, trouvés refroidis dans leur galetas, ou ramassés sur la voie publique. Les murs de cette salle étaient badigeonnés à la chaux ; de longs rideaux blancs fermaient les hautes fenêtres donnant sur les jardins. Une fontaine coulait dans un coin.

Un homme, le buste nu, à demi soulevé, et s'appuyant sur un coude, ressemblait, au bruit de cette eau, grâce à ses longs cheveux et sa barbe limoneuse, à la statue d'un fleuve.

C'était le Danois de la *Spelunke*, le Cataleptique, qui avait survécu aux coups de couteau de son adversaire et qui achevait de sortir de sa crise.

Le Polonais vit tout de suite qu'il avait réellement affaire à un vivant.

Il s'approcha de lui sans plus de crainte.

Le sang recommençait à couler des blessures reçues dans la lutte.

Le Cataleptique, dont la pupille conservait encore son immobilité, semblait sortir d'un long sommeil, et il retrouvait sa pensée juste au point où il l'avait abandonnée. Il se mit à balbutier, en regardant le veilleur de nuit :

— … Qu'il soit dit qu'un Danois a protégé un Français !

— Il a le délire, pensa le Polonais.

Après avoir parlé, le Danois fit entendre une plainte que lui arrachait son état d'épuisement.

— Je suis mort ! s'écria-t-il en revenant à la vie. Je suis assassiné !

Il se retourna à demi.

À sa droite était étendu raide, le cadavre de Reinhard.

À sa gauche, le Cataleptique avait le corps tout habillé d'une belle jeune fille, aux longs cheveux blonds déroulés, aux traits sans altération. À côté de celle-ci, un autre corps

encore : celui d'un ouvrier, demeuré vêtu de sa blouse bleue (on ne met pas à nu tous les corps, comme à la Morgue de Paris). Son visage portait les traces de mort par strangulation.

— Et savez-vous qui vous a mis dans cet état ? demanda le Polonais.

— C'est celui-là, dit le Danois brusquement en montrant du doigt l'homme avec lequel il s'était mesuré.

— Le n° 3 ! s'écria le gardien de nuit vivement surpris.

C'était un spectacle saisissant, dans cette demi-obscurité de la salle de la Maison des morts, que ce mourant déjà couché pour l'éternité et se relevant pour désigner son assassin… Tandis que le Danois regardait son adversaire, un sourire cruel errait sur ses lèvres blêmies.

— J'en mourrai « peut-être », dit-il, se rattachant à la vie, mais c'était mon idée à moi de montrer qu'un Danois était en état de venir au secours d'un Français. Je ne regrette que mon verre de kummel resté sur la table presque plein…

XIII

Le « Français » que le Danois avait voulu secourir et dont, malgré lui, il avait augmenté les périls, était, dans le même moment, tout occupé de se tirer du mauvais pas où il se trouvait, et travaillait à sa propre délivrance et à celle de son voisin inconnu, lequel semblait plus maltraité que lui-même.

— Ne comptez pas sur moi tout de suite, mon pauvre compagnon, lui disait-il. Je ne puis quitter la position que j'occupe sans risquer d'être asphyxié. Mais je vais voir avec vous ce qu'il est possible de faire.

— Je suis blessé, je vous l'ai dit, répliqua le « voisin ». Je souffre même cruellement ; que voulez-vous donc que je fasse, si vous ne venez d'abord à mon aide ?

Gaspard soupira, mais il ne se décourageait nullement.

Au bout d'un moment, son voisin de cave reprit la parole :

— Tout ce bruit qu'on faisait tantôt, dit-il, c'était donc à cause de vous ?

— Mais oui !

— Je m'étais traîné du côté où j'entendais crier et chanter… Il paraît même qu'il y a là une porte.

— Oui, il y a une porte, dit Gaspard.

— Elle est cachée de ce côté-ci par des planches et des échafaudages de maçon. À tout hasard, j'ai appelé ; j'ai frappé avec une pierre sur une futaille vide…

— Ils n'ont rien entendu sans doute, répondit Gaspard ; moi non plus, je ne vous ai pas entendu ; et nous devons nous en féliciter l'un et l'autre : ces gens-là vous auraient fait un mauvais parti.

— J'aurais joué au plus fin avec eux, dit l'inconnu.

Il y avait dans sa voix comme un accent de regret.

— Soit ! répliqua Gaspard. Laissez-moi alors me féliciter tout seul de vous avoir encore auprès de moi ; nous nous concerterons, et, par les reliques de sainte Ursule ! nous trouverons bien moyen de nous tirer d'ici.

— Vous en parlez à votre aise, monsieur ; c'est qu'il y a deux jours que je n'ai pas mangé ; de plus, j'ai le poignet gauche foulé, cela me donne beaucoup de fièvre… une grande soif.

— Je vous plains ; mais ayez confiance !

— Ce ne sont pas des consolations qu'il me faut, mais du secours. Faites donc, je vous en prie, quelque chose pour moi !

— Ce n'est pas possible en ce moment, ami inconnu ; je suis enfumé comme dans un terrier ; je ne puis quitter l'ouverture où j'ai mis ma bouche et d'où je reçois un peu d'air de votre cave.

— C'est que la fumée ne va pas se dissiper de sitôt ! observa l'interlocuteur de Gaspard.

— Je le crains bien, dit celui-ci.

Après un moment de réflexion, notre héros renoua l'entretien.

— Voyons, mon voisin, dit-il, un peu de résolution, d'énergie ! Vous vous tenez sur vos deux jambes, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je n'ai qu'une main.

— Eh bien ! avec la main dont vous pouvez vous servir, faites donc tomber une à une ces planches d'échafaudage dont vous parliez tantôt ; vous arriverez à la porte, et j'ai une idée.

— Quelle idée ?

— Je vous la dirai quand le moment sera venu. Voulez-vous vous mettre à la besogne ?

— Je vais essayer, dit l'autre.

— Bien, mon ami, courage !

Gaspard prêta l'oreille, et il entendit tomber une lourde planche sur le sol.

— Très bien ! fit-il.

On ne répondit pas.

— Vous n'êtes pas blessé ? demanda Gaspard.

— Non… c'est la poussière… qui m'aveugle… et me remplit la bouche.

Un moment après, une deuxième planche tombait sur la première. Puis, Gaspard n'entendit plus rien.

— Ça ne va donc plus ? dit-il.

— Je rencontre plusieurs madriers liés ensemble… c'est fort lourd.

— Servez-vous donc d'une des planches pour faire un levier.

— C'est une idée ! répondit-on.

Gaspard était attentif et suivait en imagination le travail de son compagnon d'infortune. Il l'entendait faire de grands efforts, s'exciter lui-même par la parole. Tout à coup, un craquement annonça que la grande pièce d'échafaudage croulait bas.

— Je ne suis pas écrasé, et c'est heureux ! cria le travailleur. Je vois où doit être la porte, ajouta-t-il. Si elle se trouve au même niveau que le sol où je suis, elle doit être à moitié dégagée… Quelle est cette idée que vous aviez tantôt ?

— Recommandez-vous à Dieu, ami ! et cherchez la serrure ; il doit y avoir une clef de votre côté.

Gaspard, après avoir ainsi parlé, se recueillit et attendit anxieux : c'était l'annonce de sa délivrance qu'il allait entendre, ou peut-être son arrêt de mort.

— La clef y est ! lui cria-t-on.

— Nous sommes sauvés, alors ! répondit Gaspard d'une voix vibrante d'émotion.

L'inconnu se mit à l'œuvre. Il s'agissait d'ouvrir cette porte. Ce n'était pas une petite affaire. La clef ne bougeait pas dans la serrure rouillée. Il la retira, la frotta sur ses habits, la remit dans la serrure et, réunissant toutes ses forces,

il réussit enfin à faire jouer le pêne. La porte s'ouvrit du côté où était Gaspard.

— Eh ! monsieur… dit l'inconnu à demi-voix, et il se retira suffoqué par la fumée.

Gaspard avait entendu cet appel.

Il quitta sa cachette, se suspendit un instant d'une main sur le rebord de la paroi qui lui avait servi de refuge et se laissa tomber sur ses pieds.

La fumée l'étouffait ; son odeur âcre le prenait à la gorge ; mais il se précipita du côté de la porte entre-bâillée et rencontra une main libératrice qui l'attira à lui vivement, le retint et referma la porte.

— Prenez garde aux échafaudages, dit une voix que Gaspard croyait ne pas entendre pour la première fois.

Il respira à pleine poitrine.

— J'ai des allumettes, dit-il, en tirant de sa poche une petite boîte.

Il en fit éclater une, et poussa un grand cri, auquel un autre cri répondit.

— Eh quoi ! c'est vous, ami Peter !

— C'est vous, monsieur Van der Gomm ! Est-ce possible ?

Les deux hommes se regardaient étonnés, à la lueur rapide de l'allumette de cire qui déjà brûlaient les doigts de Gaspard, jetant de grandes ombres sur les murs décrépits.

— Par saint Bavon ! c'est incroyable, cela !

— Je veux être rasé jusqu'au bout du nez si jamais je vis rien de plus inexplicable, de plus inattendu !

L'allumette brûlée :

— Il faut que je vous embrasse, ami Peter ! dit Gaspard.

Et il cherchait dans l'obscurité le policier pour lui donner une vigoureuse accolade.

— Aïe ! fit celui-ci. Mon poignet !

— Eh ! qu'importe ! nous voilà sauvés ! s'écria Gaspard, sauvés, mon brave ami !

— Cela ne me semble pas aussi sûr ! dit Peter Ziegenbock.

— Je ne crains plus au moins d'être asphyxié !

— D'accord ! mais nous pouvons mourir de faim… Cependant il sera peut-être possible de faire à deux ce que je n'ai pas même pu tenter à moi tout seul.

— C'est justement ce que j'allais vous dire ! s'écria Gaspard. Vous avez été enfermé ici dedans ; on ne vous y a pas amené par la porte que nous venons d'ouvrir, cela va de soi, mais par une autre porte… Où est-elle ? À nous deux, nous pouvons la forcer, l'enfoncer… la brûler, s'il le faut ; – j'ai des allumettes, et il y aussi des charbons ardents dans le brasier allumé par les bandits de Rossignol.

— De Rossignol, dites-vous ? C'est un nom à noter.

— Je ne l'oublierai pas, je vous l'assure !… Savez-vous où est la porte de ce caveau ?

— À peu près, répondit Peter. On m'a précipité d'assez haut… Oh ! c'est toute une histoire !

— Mais comment êtes-vous à Berlin ? Est-ce encore pour le compte du colonel ?

— Quel colonel ?

— Le colonel Herr von Brandt, le mari de la comtesse…

— Je comprends, répondit Peter. Oh ! que non ! Il s'est passé bien des choses depuis ! Je suis envoyé par le grand-duc de Himmelstein à la recherche de ses voleurs de diamants…

— Vous débutez mal… dans cette cave…

— Détrompez-vous ! c'est que j'ai découvert nos *Bauernfaenger !* Je les ai trouvés, – je ne pourrais pas dire par hasard sans me faire tort, – je les ai trouvés chez un recéleur. Je les ai poursuivis jusque dans leur boutique, car ils ont audacieusement ouvert une boutique pour écouler le produit de leur vol ; – mais je n'ai pas pris assez de précautions… Ils se sont méfiés de moi… et me voilà !

— Ce sont eux alors qui vous ont jeté ici ?

— Ils auraient pu m'assassiner s'ils l'avaient voulu !

— Ils ont pensé peut-être que vous mourriez faute d'être secouru.

— Ah ! les brigands ! fit Peter. Il faut, ajouta-t-il, qu'en sortant de ce lieu souterrain, où j'attendais la mort, nous évitions de tomber entre les mains de ces deux filous ; car ils nous feraient un mauvais parti. Heureusement que la porte du caveau s'ouvre assez loin de leur boutique… Depuis deux

jours je vis dans l'appréhension de les voir, à chaque instant, venir me visiter pour m'achever ; je suis surpris qu'ils se soient contentés de me laisser pour mort… Mais vous, monsieur Van der Gomm, par quel enchaînement de circonstances vous trouvez-vous à Berlin ?

— Je vous conterai cela, dit Gaspard, lorsque nous serons tirés du mauvais pas où nous nous trouvons.

— J'y compte, dit Peter. Sortons d'ici.

En faisant le tour du souterrain, les deux prisonniers reconnurent que la porte était placée à une hauteur de quatre ou cinq mètres, et qu'aucune partie de l'escalier de la cave n'existait encore.

Gaspard émit l'avis de traîner jusqu'au-dessous de la porte l'une des échelles sur lesquelles des planches d'échafaudage étaient attachées avec des cordes.

En réunissant leurs forces, ils réussirent à dresser contre le mur une de ces échelles : le plus difficile était fait.

Alors Peter, malgré son poignet foulé, grimpa à l'échelle, tandis que Gaspard la maintenait solidement.

Peter secoua la porte et reconnut qu'elle était à peine fermée. Le cadenas qui assujettissait au dehors la verge de fer servant à la fermeture, laissait beaucoup de jeu. Gaspard passa à son compagnon un éclat de bois arraché à une planche, et avec ce levier improvisé, Peler se mit à fatiguer la porte, pour secouer les pitons dans leurs trous. Lorsque Peter fut las de cet exercice, Gaspard le relaya, et il eut le bonheur de voir la porte céder à une dernière secousse.

Notre héros poussa la porte avec précaution.

Il faisait au dehors presque aussi nuit que dans la cave.

Puis il aida Peler à sortir du tombeau où il avait été enfermé vivant.

Alors Peler désigna à Gaspard l'endroit où était le magasin des faux bijoutiers.

Ils firent ensuite le tour d'une cour qui leur parut sans issue.

— Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit Peter. Montons sans bruit aux étages supérieurs ; la maison est en construction ; nous nous cacherons jusqu'au jour, jusqu'à l'heure où, s'il le fallait, nous pourrions appeler les passants à notre secours.

Il fut fait ainsi.

Un instant après, les deux évadés se trouvaient confortablement installés, assis sur le parquet d'une pièce, au milieu des briques et des sacs de plâtre qui l'encombraient. Peter découvrit dans un coin, à la lueur des réverbères de la rue, une bouteille contenant un restant d'eau-de-vie déposée là sans aucun doute par les maçons. Il but quelques gorgées et pansa son poignet à l'aide de son mouchoir arrosé de ce liquide.

Ce fut au tour de notre Flamand de dire à Peter Ziegenbock ce qui lui était arrivé depuis le jour où ils s'étaient séparés à Grevenmachern. Il fut amené à parler de Reinhard et de Lottchen. Il raconta la rixe sanglante de la *Spelunke*. Il se montra tout désorienté dans sa recherche de la fille de Carlotta. Il ne cacha pas à l'agent du prince Fridolin qu'il avait un intérêt réel à retrouver cette jeune fille, laquelle était la

sœur inavouée d'une demoiselle très distinguée, actuellement dans la capitale, et dont il poursuivait la conquête.

Peter Ziegenbock lui dit qu'il n'était pas venu seul à Berlin ; le grand-duc lui avait donné deux agents subalternes pour l'aider dans sa tâche.

— Mais pourquoi, dit Gaspard, ne vous faites-vous pas seconder par la police berlinoise ? Que n'allez-vous au Présidium raconter votre cas et demander main-forte ?

— Ah ! voici ! C'est toujours le même mystère qu'autrefois ; le grand-duc veut se faire justice lui-même ! Il prétend que les codes et les tribunaux ont été créés pour protéger et encourager les criminels. Il a encore sur ces choses des idées d'autrefois, et je plains mes brigands si je les attrape ! Mais c'est leur affaire : la mienne est de leur mettre la main dessus. Reinhard, dont vous venez de m'apprendre la mort, se trouve hors de cause. Mais il en reste deux… et j'ai personnellement une dent contre eux, depuis l'incident de la cave. Je dois donc m'efforcer de les retrouver. Si j'y parviens, je les enlèverai comme si c'étaient deux belles filles ; je les transporterai à Himmelstein ; et ce n'est qu'à la dernière extrémité, – si moi-même j'étais pris pour quelqu'un qui attente à la vie et la liberté d'honnêtes particuliers, – ce n'est qu'à la dernière extrémité que je me ferais connaître comme l'agent du prince Fridolin. Mais dans ce cas, il me faudrait lâcher prise… et les juges de Berlin ne donneraient qu'une maigre satisfaction à mon souverain et maître. Sans compter que cette affaire des diamants est si entortillée, si ténébreuse, que mes filous se tireraient peut-être des mains d'un jury, – pour peu qu'on eût l'art d'y mêler la politique !

Le petit jour arrivait.

Les deux compagnons s'en aperçurent à l'obscurité plus grande de leur refuge, par le fait de l'extinction du gaz dans les rues.

Une heure après, des ouvriers ouvrirent la porte de la maison et pénétrèrent dans la cour.

— C'est le moment de déguerpir, dit Peter en se levant.

Il se heurta à un ouvrier qui venait chercher sa bouteille oubliée, et qui eut un mouvement de défiance en apercevant un petit homme au visage velu, flanqué d'un grand diable poudré à blanc de plâtre et de chaux.

— Ne cherchez pas votre eau-de-vie, dit Peter. Elle m'a servi pour un pansement…, et pour m'humecter légèrement le gosier. Mais voici de quoi en acheter d'autre, ajouta-t-il en mettant un thaler dans la main de l'artisan. Je ne veux pas vous faire supporter les frais de l'hospitalité que nous avons trouvée ici bien malgré nous !

— Il fallait, dit l'autre en mettant le thaler dans sa poche, entrer dans le magasin, vous y auriez été plus chaudement…

— Mais les bijoutiers ?

— Le bijoutier, vous voulez dire ? Il est parti depuis avant-hier, sans rien payer. Quelque voleur !…

— Vous y êtes, mon brave garçon, répondit Peter. Ils étaient deux sans en avoir l'air. Ils m'ont attaqué et précipité dans la cave de la maison, où j'ai assez crié pour qu'on vint à mon secours ! C'est avec l'aide de ce monsieur, ajouta-t-il en désignant Gaspard, fait comme un merlan enfariné, que je me suis enfin tiré d'affaire. Mais tout n'est pas terminé, murmura-t-il entre ses dents, se parlant à lui-même : J'ai eu la première à Francfort, où j'ai un peu contrarié mes drôles :

ils ont eu la seconde à Berlin. Nous voilà manche à manche. À qui la belle ?

— Et maintenant, poursuivit Peter Ziegenbock en s'adressant à Gaspard, voulez-vous que je vous dise ma pensée ? Par ces deux filous, je puis retrouver les traces de Reinhard, savoir où il demeurait avant d'aller dans l'autre monde ; c'est un acheminement pour rentrer en possession de la demoiselle enlevée.

— C'est une enfant !

— Soit ! De même, par cette demoiselle, si c'est d'abord elle que nous rencontrons, vous pouvez m'aider à mettre la main sur Hans Kralle et Karl Betrüger. Voulez-vous que nous associions nos efforts, notre perspicacité à l'un et à l'autre ? Le grand-duc m'a remis en provision une somme assez ronde. Nous la partagerons… Ne vous récriez pas ! Vous me rembourserez plus tard tout ce que vous croirez avoir reçu en trop. – Ou je me trompe fort, ou vous êtes au bout de votre rouleau ! Je connais ça… vous me l'avez laissé comprendre sans le vouloir… Ainsi, c'est entendu ?

— Par saint Bavon ! dit Gaspard, vous avez une manière unique de traiter les affaires, et il serait bien difficile de vous résister. J'ai eu tort de laisser percer quelque inquiétude dans mes paroles… C'est qu'en effet certaines politesses que j'ai faites hier au soir à des dames ont vidé le restant de ma bourse. Pour me consacrer à la recherche de cette petite gamine pour laquelle je me sens tant d'affection, il me faut une entière liberté d'esprit et de mouvements. J'ai refusé des offres d'argent faites par une bien jolie bouche ! (C'était une allusion à un refus qu'il avait dû faire à mademoiselle de Demker) ; de vous, ami Peter, je puis accepter ! Accordons nos guitares, je le veux bien, et faisons campagne ensemble.

XIV

Le même soir que Gaspard avait suivi Reinhard du *Tingeltangel* dans la *Spelunke*, en courant tant de risques, deux jeunes filles presque des enfants traversaient lentement, sous une pluie fine et pénétrante, un pont de bois de la Sprée.

Elles traînaient leurs pas, se montrant absorbées, indécises, la tête penchée sur la poitrine comme sous l'accablement de réflexions pénibles, et l'instant d'après, regardant vaguement çà et là, peut-être pour rencontrer un secours pour trouver une inspiration, pour ressaisir une espérance.

Les silhouettes de ces frêles corps reliés sur eux-mêmes, trahissaient par leurs lignes tremblotantes l'impression du froid humide de cette nuit d'hiver, la faim endurée, l'obsession de cette peur vague que donnent la souffrance, la fièvre, l'insomnie.

Il était tard, les passants devenaient de plus en plus rares.

Sur le fleuve, tout était endormi ; les bateaux à vapeur semblaient par endroits soudés à la rive par les glaçons de la dernière forte gelée ; ces longues barques, que l'on ne voit guère que sur la Sprée, et que les mariniers habitent avec leur famille dans une cabine située à l'arrière, montraient la porte de ces cabines hermétiquement closes. Quelquefois, pour prévenir les abordages, un falot brûlait à l'avant, à côté de la petite cuisine établie en plein air, et du linge étendu séchant au vent, malgré la pluie qui tombe.

Minuit sonna à l'horloge de l'église voisine, qui dominait les maisons basses aux étroites façades, percées d'ouvertures exiguës qui donnent une physionomie particulière à ce quartier de la Nouvelle-Cologne-sur-l'Eau. – Le nom primitif de Berlin était Cologne (Kôln).

Le premier des douze coups annonçait à ces pauvres jeunes filles que leurs peines de la journée étaient finies ; le dernier coup, que celles du lendemain commençaient, horribles par cette promenade lugubre sur les ponts, aux bords de la rivière glacée.

Elles se sentaient aux prises avec le froid et la faim ; l'abandon et la solitude paraissaient agir activement sur elles, tant le sentiment de leur misère était intense.

L'une de ces jeunes filles était Lottchen ; Lottchen, la charmante petite dompteuse, que nous avons vue pour la dernière fois à Eisenach ; Lottchen, qui s'était enfuie de la petite chambre que Reinhard lui avait louée dans la Paddengasse, rue mal famée située non loin de la Sprée. La fille de Carlotta Klussmann, dans sa vie nomade, avait acquis assez d'expérience pour être en état d'entrevoir le mal ; elle avait assez de courage et d'honnêteté pour l'éviter. Son ignorance à demi dissipée était plus utile pour la sauvegarde de sa vertu que n'eussent pu l'être l'innocence, la candeur parfaite d'une enfant de son âge.

L'autre jeune fille, qui avait comme Lottchen une quinzaine d'années ; paraissait plus chétive encore, plus endolorie, plus courbée par le dénuement. Lottchen lui prenait parfois les mains pour les lui réchauffer en les pressant contre ses lèvres. Oubliant ses propres souffrances, elle encourageait par de douces paroles cette pauvre créature moins courageuse qu'elle-même ou plus cruellement atteinte.

Celle-ci était une orpheline que de mauvais traitements avaient chassée de sa famille d'adoption. Lottchen l'avait rencontrée la veille dans le reluge de la Fusilierstrasse.

Ces deux êtres chétifs et intéressants, ces deux jeunes filles sœurs par le malheur et l'abandon, avaient uni leurs faiblesses sans parvenir à en faire une force ; dès le premier moment, après s'être regardées et s'être mutuellement apitoyées sur leur sort commun, elles s'étaient prises l'une pour l'autre d'une affection bien autrement solide que ne le comportent ces liaisons de hasard, nées en une heure, et qui peuvent procurer un compagnon, mais non un ami.

Elles pleurèrent l'une sur l'autre, les deux fugitives persécutées, et chacune d'elles essuya par un baiser les larmes d'attendrissement et de compassion qu'elle faisait couler.

Lottchen donnait le nom de Dorothée à l'orpheline ; mais cette dernière portait un nom illustre en France. Elle était de cette famille de Vergy qui a fourni une héroïne à la légende amoureuse et à la scène tragique. Ses parents s'étaient réfugiés en Prusse sous Louis XIV, avec beaucoup trop d'autres Français. Elle appartenait donc à ce qu'on appelle encore à Berlin, le refuge. Son oncle et sa tante – deux Allemands pur-sang, ceux-là, – qu'elle avait dû quitter, la détestaient cordialement et lui rendaient la vie insupportable, justement à cause de cette origine française et des sympathies pour la patrie de ses ancêtres que Dorothée n'avait pas su cacher.

Arrivées au bout du pont, les deux jeunes filles prirent un escalier de pierre qui conduisait sur la berge du fleuve. Cet escalier était raide et glissant ; la pluie de la journée et du soir l'avait mouillé et l'eau avait produit du verglas. Et cependant, bien que la descente fût difficile et même péril-

leuse, les deux malheureuses s'obstinaient à suivre cette voie.

Quand elles furent au bord de la Sprée, Lottchen dit à Dorothée :

— Pourquoi es-tu venue ici ?

Dorothée, sans oser lever les yeux, répondit :

— Et toi ?

— Moi… j'allais où tu allais…

— Tiens !… moi qui pensais te suivre, Lottchen.

— Avais-tu une idée ?

— Peut-être !… fit Dorothée avec un soupir.

Soudain, Lottchen effrayée recula de quelques pas.

— Non ! dit-elle ; l'eau est trop noire, trop froide, les ruisseaux qui s'y déversent sont des ruisseaux de boue liquide.

— Tu avais donc cette idée, toi aussi ? reprit Dorothée avec un soupir. Nous serions mortes en nous tenant embrassées, dis ?

— Oui, c'est ainsi que j'aurais voulu mourir… bien près de toi : je t'aurais entourée de mes bras, j'aurais préservé ta tête, pour que tu ne fusses pas défigurée en passant sous les bateaux…

— On nous aurait trouvées accrochées par nos robes aux pilotis qui sont sous les ponts…

— Oh ! dit Lottchen, il fait encore plus froid, plus noir, là que partout. N'aurais-tu pas peur sous une de ces arches ? Le bruit seul de l'eau se brisant contre les piles du pont me fait frissonner… Que serait-ce, si nous roulions dans cette eau noire toutes les deux !

Dorothée réfléchit un instant.

— Mais puisque nous aurions cessé de vivre, dit-elle, nous aurions cessé de souffrir et d'avoir peur, ma chère amie.

— Je ne sais… Ne regrettes-tu pas, Dorothée, d'avoir quitté tes parents ?

— Il me rendaient si malheureuse ! Ils me battaient…

— Ta tante ?

— Oui, répondit Dorothée confuse et qui n'osait pas tout dire. Et toi, demanda-t-elle à son tour, ne regrettes-tu pas d'avoir abandonné ta mère ?

— Je m'en repens un peu… Ma mère m'aime et doit être attristée… Mais elle avait des projets sur moi qui me répugnaient. Elle voulait se servir de moi pour faire de la peine… à mon père. Je ne connais pas mon père, mais je ne veux pas qu'on lui fasse de la peine.

Les deux jeunes filles se turent et regardèrent couler l'eau.

— Que deviendrons-nous ? demanda Dorothée.

— Je ne sais.

— Nous ne pouvons pas coucher toutes les nuits dans les asiles, puisque les règlements ne permettent de nous ad-

mettre que de temps en temps. Et pour manger ? N'as-tu pas faim ?

— Oui, j'ai faim, répondit Lottchen ; et cette faim qui me tourmente me fait penser aux bonnes choses qu'on mange quand on a une famille. Je suis devenue gourmande depuis quelques jours.

— Moi, dit Dorothée, j'ai toujours trouvé que s'occuper de sa nourriture était un bien mauvais emploi de son temps… Maintenant, il me semble que je verrais avec plaisir les préparatifs d'une bonne chère… un feu clair devant lequel la broche tourne… une marmite avec le bouillon qui déborde en écumant.

— C'est parce que nous avons faim, que nous faisons de ces rêves-là ! observa Lottchen. Ce sont nos estomacs qui déraisonnent… Du reste, je n'ai plus rien dans la tête, elle est comme vide…

— Je suis de même, dit Dorothée.

On entendit dans la nuit un cri lugubre, lamentable, prolongé, semblant courir sur la surface du fleuve.

— Il y a donc des chouettes au bord de l'eau ? demanda Lottchen à son amie. Ça fait frissonner ce cri…

— Ah ! vois-tu, si déjà nous nous étions jetées là-dedans, ce serait comme la plainte d'un oiseau de mort…

— N'est-ce pas de mauvais augure, ma Dorothée ?

— C'est peut-être un avertissement pour nous enlever toute espérance…

— Et nous ramener à notre résolution d'en finir avec la vie…

Un nouveau houlement plus rapproché celui-là, vint glacer les pauvres enfants.



— J'ai peur ! dit Dorothée à voix basse.

— Peur… de quoi ? de mourir ?

— Non, je n'ai pas peur de mourir… la vie est horrible ainsi… la mort est un refuge… certainement… mais…

Lottchen s'approcha de la rivière qui roulait des glaçons boueux, des paquets de neige, pareils à des corps morts. Elle sondait du regard, comme pour s'enhardir, cette eau qui s'avançait avec de petites vagues jusqu'à ses pieds. Puis elle revint vers Dorothée, qui semblait rivée à sa place.

— Alors, lui dit-elle, tu y penses de nouveau… Mais je ne veux pas, tu sais, que tu meures seule, ma pauvre Dorothée !

Lottchen saisit les mains de son amie, leurs bras se tordirent dans une étreinte douloureuse ; toutes deux détournèrent la tête pour cacher les larmes qui leur vinrent aux yeux.

XV

Tout à coup les jeunes filles eurent un mouvement d'effroi ; elles se serrèrent l'une contre l'autre, atterrées par une soudaine apparition.

Une vieille femme se tenait devant elles, immobile, grimaçante, ironique, autant qu'on en pouvait juger dans cet endroit peu éclairé.

C'était la Houlotte.

— Et qu'est-ce donc ? dit-elle, d'une voix cassée qui en s'élevant un peu était rauque ; qu'est-ce donc ? Semble-t-il pas qu'on n'a jamais vu personne ? Suis-je donc laide à faire peur ? Mais j'ai été jeune aussi, – et belle aussi ; et certes j'avais assez de galants qui me le disaient que j'étais belle, quand j'avais votre âge. On tâte donc l'eau… pour voir si elle est chaude ? Ce n'est pourtant ni l'heure ni la saison de se baigner en rivière, les enfants ! Qu'est-ce qu'on a donc, dans ces jolies petites têtes mutines ? Les lanternes des barques jettent comme un filet sur l'eau… Mais prenez garde ! les mailles sont larges… et vous passeriez au travers, bien sûr, – si légères que vous puissiez être, ajouta l'horrible vieille, avec une intention qui échappa aux jeunes filles.

Après avoir dit ces mots, elle s'approcha de Lottchen et, lui mettant la main sous le menton, elle lui releva la tête brusquement pour voir son visage, aux clartés douteuses du gaz qui arrivaient d'en haut jusqu'en cet endroit de la berge.

— Et celle-ci ? dit la vieille, en regardant à son tour, et de la même façon Dorothée, est-elle aussi bien que toi ?…

Après un moment d'examen, elle ajouta à demi-voix et pour elle-même :

— C'est tout à fait la frimousse d'Emmi… avec les années en plus, – que j'attendais…

Les pauvres enfants ne savaient que répondre. Elles ne savaient, non plus, quelle contenance prendre devant cette femme, qui, malgré ses yeux ronds, brillant dans l'ombre, son menton barbu, ne leur faisait plus peur.

— Mes petites, dit la vieille, il ne faut pas rester au bord de la rivière ; on s'y enrhume, – et puis vous pourriez faire quelque mauvaise rencontre. Ce n'est pas bon ici pour la jeunesse. Vous ne savez pas où aller coucher ? Hein ? ça se voit ! Et bien sûr que la personne charitable qui vous offrira un lit devra aussi vous servir à souper… La Houlotte vous fait-elle toujours peur ? Non ? Eh bien ! marchez devant moi. Venez, je vous emmène à la maison. Il y a un restant de choucroute sur le feu, et si vous n'êtes pas gourmandes de lard, vous pourrez faire un bon repas. Venez !

Lottchen et Dorothée, automatiquement, obéirent à la mère Gaup et s'acheminèrent vers l'escalier.

— Est-ce bien loin ? demanda pourtant Lottchen.

— J'aimerais mieux un remerciement que cette question, dit la vieille ; mais les enfants croient que tout leur est dû !

— Oh ! madame, nous acceptons et nous vous remercions de votre bon cœur, reprit Lottchen repentante.

— C'est trop maintenant. Trop ou pas assez ; toujours ainsi ! murmura la vieille.

— Et maintenant, dites-moi s'il nous faudra marcher longtemps ? Nous sommes si fatiguées !

— Combien avez-vous fait de lieues aujourd'hui, mes colombes ? demanda à son tour la mère Gaup.

Et elle prit le bras de Lottchen, s'appuyant de l'autre côté sur l'épaule de Dorothée.

— Oh ! nous avons tant marché, madame ! dit cette dernière.

— Elle a une jolie voix, la petite, observa la Houlotte en se tournant du côté de Dorothée. Eh bien ! dans cinq minutes, quinze au plus, nous y serons. Mais il faut m'aider pour cela… me soutenir… Allons, un petit effort. Faites comme si j'étais votre mère…

La vieille femme et les deux jeunes filles se mirent à gravir l'escalier glissant.

Quand on fut en haut, sous un bec de gaz, la vieille jeta un nouveau coup d'œil brusque, mais plus attentif, sur les deux fugitives, et dit :

— Je reviens de la pêche tout de même ! C'est ici justement que j'avais rencontré la petite Emmi, à qui le diable torde le cou si elle met le nez à la fenêtre du paradis ! Il y en a qui pêchent du poisson au bord de la rivière… Ah ! ah ! ah ! il y a aussi du poisson sans arêtes ! Avouez, les enfants, qu'un moment plus tard, il fallait vous pêcher dans l'eau ?

— Peut-être bien, dit Lottchen avec un soupir.

— Est-ce que la rivière est pour des jeunes filles gentilles comme vous ? Il y a de meilleurs lits, croyez-moi ! Il y en a même de dorés. Et pour commencer, vous serez chez moi à couvert de la pluie et du froid. Nous avons un poêle. J'y ai mis la choucroute à mijoter avant d'aller faire ma tournée… Demain, mes poulettes, il fera jour, et nous travaillerons. Vous ne voudriez pas, bien sûr, manger le pain d'une pauvre vieille…

— Est-ce vous, demanda Lottchen, qui avez fait ce cri, tantôt : Houhou ! houhou !

— Oui, bien sûr que c'est moi ! dit la vieille avec orgueil. C'est un de mes talents. C'est pourquoi l'on m'appelle la Houlotte. Écoutez encore.

Et la mère Gaup fit entendre son cri d'oiseau funèbre.

Lottchen et Dorothée tressaillirent.

La Houlotte ne plaisait pas beaucoup ni à l'une ni à l'autre, mais dès ce moment elles éprouvèrent pour elle une secrète répulsion.

Séparées par la vieille qui marchait entre elles deux, elles ne pouvaient se communiquer leurs impressions, leurs craintes qui allaient jusqu'à la terreur ; il leur était impossible de se concerter sur une résolution à prendre. Elles continuèrent d'avancer, quoique bien à contre-cœur.

À la pluie glacée qui tombait se mêlèrent quelques flocons de neige. Le vent s'éleva et se mit bientôt à siffler avec force dans les agrès des longues barques pontées balancées sur le fleuve. Du côté des quais, le vent ébranlait les portes des maisons, secouait les cheminées de tôle et fouettait la neige dans les yeux : il pleuvait et neigeait en même temps.

C'était une de ces soirées de rafales comme les aiment les voleurs, et qui font pester les sergents de ville et les patrouilles. Les becs de gaz s'éteignaient sous la violence du vent…

La vieille, qui semblait avoir puisé une sauvage énergie dans ce désordre des éléments, entraînait les deux jeunes filles dans l'obscurité.

Elles longèrent un moment les bords de la Sprée, vis-à-vis du marché au bois à brûler. Les deux jeunes filles se courbaient sous la tempête, qui les secouait, leur disputant leurs vêtements. Les dents de Lottchen claquaient ; Dorothée tremblait de froid et de peur.

Elles suivirent la vieille dans des rues tordues comme des boyaux.

Pas un seul passant ne se montrait.

Une fois, cependant, les yeux de la Houlotte crurent distinguer deux ombres qui se mouvaient. Elle poussa alors les fillettes contre une porte et s'y colla elle-même, retenant son haleine ; les ombres passèrent : des voleurs ou des schutzaenner, – puis la rue devint déserte.

En instant après, la Houlotte empoignait les deux fillettes et les poussait devant elle dans un couloir étroit, sans lumière, et où le vent de la rue s'engouffra avec elles.

C'était là que logeait la mère Gaup, dans la rue de l'Herbe.

— Attention ! dit la vieille. Levez haut le pied !

Les deux premières marches de l'escalier étaient absentes.

— Ohé ! Houlotte ! dit une grosse voix en haut ; attends un instant, le passage est barré.

— Tu rentres du butin ? dit la Houlotte.

— Oui. La prise est belle par un temps de misère comme ça. Noël approche. Faut-il pas songer à ma Kœlchen ? Je lui ai promis un petit mobilier. Voilà déjà les chaises et le lit.

Le voisin de la Houlotte poussa quelque chose de très lourd dans une chambre.

— Et toi, la vieille, es-tu contente ?

— Oui ; je ramène… Mais ça va me coûter plus cher que ça ne vaut.

— Tant pis, vieille sorcière ! tant pis !

— Que le diable te torde le cou : c'est le bonsoir que je te souhaite !

La Houlotte obligea brutalement les deux petites à reprendre leur ascension. Faibles comme elles l'étaient, c'était à en perdre haleine.

L'escalier devenait de plus en plus étroit.

— Nous y sommes, fit enfin la vieille en ouvrant avec une grosse clef une massive porte carrée qui roula sur ses gonds en grinçant.

La Houlotte, faisant les honneurs de son appartement, fit pénétrer les deux jeunes filles de plus en plus effrayées, dans un trou noir, éclairé seulement par le léger cercle de feu que laissait autour d'elle la marmite de fonte placée sur le poêle.

La mère Gaup frotta une allumette contre le mur et alluma un bout de chandelle posé sur une brique, qui éclaira un affreux taudis.

La vieille mégère mit sa chandelle sous le nez des deux jeunes filles pour les voir une troisième fois ; elle tenait donc bien à s'assurer qu'elles étaient jolies !

— Vous êtes chez vous, ici, mes poules d'eau ! dit-elle avec un affreux ricanement.

Puis elle prit un morceau de plâtre détaché du mur, et traçant des lignes irrégulières sur les carreaux brisés et vacillants sous les pieds, elle dit à l'une et l'autre des jeunes filles :

— Ceci, petite, c'est ta chambre ! – ça, la tienne ! Vos noms ? ajouta-t-elle. Dites-moi vos noms ? Les petits noms d'abord ; nous apprendrons plus tard ceux de papa et maman.

Les fillettes dirent leurs noms.

— Eh bien, Lottchen, mon cœur, et toi Dorothée, mon ange, vous ne sortirez pas de vos « chambres » sans ma permission… entendez-vous bien, petites coquines ? Et maintenant, pour vous coucher, je vais vous donner la moitié de mon lit, mes canards. On ne peut faire mieux !

Ce « lit », c'était, dans un enfoncement qui aurait pu servir d'alcôve, un tas de copeaux pourris sur lesquels étaient jetés des morceaux de vieux tapis et des lambeaux de couvertures de laine. Un sac de grosse toile, contenant ce que la Houlotte possédait de plus précieux, était placé, en guise d'oreiller, du côté où elle appuyait la tête lorsque rentrant

sans avoir trop bu, elle conservait le sentiment de sa droite et de sa gauche.

La vieille fit une distribution équitable des copeaux et des morceaux de tapis et de couvertures ; et tandis que Lottchen et Dorothée transportaient cette immonde literie dans les coins qui leur avaient été assignés, la mère Gaup dit en montrant un bâton noueux placé contre un bahut sans portes, le seul meuble de la chambre :

— Vous voyez ma trique, enfants ? Si vous n'êtes pas sages, mes belles mignonnes, c'est avec ça que je vous rendrai raisonnables. Mais c'est une manière de parler : vous ne me forcerez pas d'en user… Allons ! qu'on se dépêche ! Déshabillez-vous, la chandelle coûte cher !

Les deux fillettes étendaient les copeaux pour préparer leur coucher, tout en regardant autour d'elles avec dégoût et terreur.

Il y avait là, au pied du poêle sur lequel bouillait la marmite à la choucroute avec un mouvement de trépidation, quelques assiettes en terre grossière placées sur les carreaux, faute de table ; avec un pot à eau ébréché, un verre sale, quelques bouteilles vides, deux casseroles rouillées posées l'une dans l'autre, et deux ou trois cuillers ou fourchettes d'étain, c'était toute la richesse de la cuisine et du service.

Dans le bahut ouvert, il y avait la provision de pain, un pot de graisse d'oie, de vieux souliers de rechange, des outils, des clefs rouillées, des vêtements de soldats et d'ouvriers, tout ce qu'on peut trouver dans une armoire de voleuse.

La garde-robe en guenilles était disposée sur des cordes tendues d'une cloison à l'autre. C'est sur ces cordes que la

vieille jeta les loques mouillées et puantes dont elle se dépouilla une à une. Point de chaises, un escabeau boueux. Le plafond retenait une croûte de suie comme l'intérieur d'une cheminée, avec une place beaucoup plus noire au-dessus du poêle.

Lorsque la vieille n'eut plus que sa chemise, – une enveloppe sordide, sale et déchirée, – elle se mit à remuer sa choucroute avec une petite fourche, en posant sa marmite par terre pour cette opération. Du poêle demeuré ouvert un instant s'échappa une fumée de charbon de terre épaisse et grasse.

Les jeunes filles, obéissant à l'injonction qui leur avait été faite par l'affreuse mégère, étaient déjà étendues sur leurs couches infectes.



— Plus ça cuit, plus c'est bon, dit la vieille, en secouant sa marmite de fonte. Il est trop tard pour souper, mes petits anges ; je ne vous défends pas cependant de manger un morceau de pain…

Les deux fillettes avaient le cœur si serré, qu'elles ne dirent rien pour accepter.

— Dans quelques heures il fera jour, reprit la vieille. Il sera assez temps de se mettre à table. On mange toujours trop ! Quand je dis se mettre à table, vous me comprenez ? Ah ! il ne dépend que de vous que nous en ayons une de table, et bien garnie même ! Il y a dans la Wallstrasse une maison que je vous indiquerai d'ici. Laquelle de vous deux est la moins timide ? Est-ce toi, ma sarcelle ? dit-elle à Lottchen, ou toi, ma bergeronnette ? ajouta-t-elle en s'adressant à Dorothée. Nous verrons bien. Je dis qu'il y a quelque chose à faire, et mon petit Furet-des Bois ainsi que Nez-de-Chien sont deux garçons qui engageront vivement la partie, moyennant qu'une de vous m'apporte les renseignements dont j'ai besoin.

La Houlotte allait et venait par la chambre.

— Tu ne connais pas Wenzel, ma petite Lottchen ? reprit-elle. Nous l'avons surnommé Nez-de-Chien, parce qu'il a son malheureux nez fendu comme celui d'un chien de chasse… *Sacrement !* c'est un rude et solide gaillard, va ! et galant en diable !… Et toi, Dorothée, mon cœur, tu brûles déjà de faire la connaissance de Furet-des-Bois ? Quel joli nom ! Nous l'appelons aussi le Dérailleur, parce qu'il a montré ses petits talents sur les chemins de fer… Il n'a fait que

cinq ans… Je suis sûre qu'il te plaira… Tous les deux, quand ils travaillent en ville, sont d'habiles caroubleurs[25].

L'affreuse vieille clignait des yeux en parlant et elle ricanait d'une façon odieuse.

Quand elle en eut fini avec sa choucroute, elle se baissa pour ramasser les robes que les jeunes filles venaient de placer sur leurs pieds afin de se mieux préserver du vent qui passait sous la porte.

— Il n'y a rien de bon là-dedans ? dit-elle, en se mettant à fouiller toutes leurs poches. »

Lottchen et Dorothée avaient emporté dans leur fuite quelques objets sans valeur aucune, mais auxquels elles attachaient un certain prix ; un petit collier de faux corail dans la poche de Lottchen, des aiguilles, un cahier de lettres à marquer, dans la poche de Dorothée ; quelques bouts de ruban et de dentelles, un carré de tulle, une boucle d'acier ; la vieille s'empara de tout cela et le noua au coin d'un torchon qui séchait sur la corde.

Les deux jeunes filles, couchées au niveau du sol, regardaient d'en bas cette créature ignoble et repoussante. Par les trous de sa chemise, des extrémités osseuses faisaient saillie ; ses jambes noires, sales et desséchées, traînaient des savates boueuses ; la peau de son cou apparaissait rugueuse, jaunâtre, avec des écailles, comme la peau du cou d'une tortue ; ses seins dégonflés battaient dans le vide ; des cheveux gris qui n'étaient jamais démêlés que par ses doigts crochus,

---

[25] Voleur avec fausses clefs.

formaient sur sa tête comme le nimbe de la misère et de la malpropreté.

Elle se pencha vers la chandelle pour la souffler ; puis se ravisant soudain, elle dit à Lottchen :

— Lottchen, ma sarcelle, sais-tu lire ?

— Oui, dit Lottchen avec un peu d'hésitation.

— Eh bien, tu vas me lire bien haut tous ces papiers. Je te dirai ce que c'est après.

XVI

En parlant ainsi la Houlotte alla prendre dans une de ces poches longues placées à cheval sur la corde tendue, le portefeuille qu'elle s'était approprié en fouillant Reinhard, gisant mort devant la boutique de l'herboriste.

Elle le remit à Lottchen, en lui disant :

— Tu vas me dire, un à un, ce que c'est que tous ces papiers. Je t'écoute.

Et la vieille alla s'étendre sur son grabat.

La jeune fille fit un mouvement : elle avait reconnu le portefeuille de l'homme qui avait eu une si triste influence sur son sort. Elle l'ouvrit et demeura saisie à la vue de ces papiers qui pouvaient être intéressants pour elle et qui se trouvaient en la possession de cette vieille femme…

— Eh bien ? dit celle-ci, qui ne comprenait pas l'embarras de Lottchen, tu ne sais peut-être pas lire, coquine ?

— Si fait ! si fait ! dit Lottchen. Et ouvrant avec empressement une lettre, elle se mit à lire tout haut, mais d'une voix tremblante :

« Cher ami… »

Lottchen avait reconnu l'écriture de sa mère.

— À qui la lettre est-elle adressée ? demanda la vieille.

— À M. Reinhard, poste restante à Francfort, répondit Lottchen, en jetant un coup d'œil rapide sur la suscription.

— Lis, maintenant, petite guenon !… je veux dire sarcelle chérie !

Lottchen reprit sa lecture :

« Cher ami,

« Quand vous prendrez cette lettre à Francfort, peut-être vous saurez où est ma Lottchen. »

— Tiens ! ton nom ? interrompit Dorothée.

— Rentre ton morceau de drap rouge, dit la Houlotte. Il y a plus d'une chienne qui s'appelle Milady…

Lottchen poursuivit sa lecture.

« Dans tous les cas, allez donc dans le faubourg de Sachsenhausen et demandez le baron de Demker. Je ne puis pas vous donner d'adresse plus précise ; mais tout le monde le connaît dans le faubourg. Dites-lui que j'ai retrouvé ma fille et que je vais m'attacher à lui jusqu'à ce qu'il lui ait fait un sort à elle, et un sort à moi : je ne peux pas toujours faire la voltige, j'engraisse. Si le baron offre une somme d'argent pour qu'on le laisse tranquille, ne vous engagez à rien, mais prenez-la toujours, mon cher ami ; nous avons des frais. Qui sait ce qu'il nous en coûtera encore pour mettre la main sur la pauvre créature !… Tâchez donc d'obtenir une certaine somme. Nous ne sommes pas bien riches, ni Schubart ni moi. Une lettre chargée ne nous ferait pas trop de peine.

« Voici l'itinéraire que suivra le cirque Renz : Fulda, Eisenach, Weimar. Je compte sur vous pour agir auprès du baron, et je vous renouvelle mes recommandations pour la petite. Je sais que la ménagerie des Polonaises est en Allemagne. Schubart vous envoie une poignée de main. Moi, je vous embrasse.

CARLOTTA. »

Tandis que la jeune fille lisait cette lettre, de grosses larmes roulaient sur ses joues. Elle penchait le visage pour les dérober à la vieille et même à Dorothée ; mais sa lecture fut bien des fois suspendue.

— Hein ! si tu étais cette Lottchen-là, ma sarcelle, dit la Houlotte, nous irions bien jusqu'à Francfort. *Sacrement !* il y aurait de l'argent, à gagner je parie ! – Lis les autres lettres, ma petite propre à rien… Dorothée peut dormir si elle veut… pourvu qu'elle ne ronfle pas trop fort et que je puisse t'entendre.

Dorothée n'était guère pressée de profiter de la permission qu'on lui donnait.

Il y avait encore, dans le portefeuille, cinq lettres, dont deux de la même écriture que celle que Lottchen avait lue, et un papier plié en quatre sur l'une des faces duquel on avait tracé ces mots :

« Pour le cas où il m'arriverait malheur, ceci est à l'adresse d'un de nos bons commissaires au criminel. – N'importe lequel ! »

— Lis vite, mon enfant, fit la vieille, accroupie sur ses copeaux et qui semblait plus attentive que jamais.

La jeune fille déplia ce papier et en commença ainsi la lecture :

« Ceci a rapport à l'affaire des diamants.

« Si c'est nécessaire dans mon intérêt, voici le vrai du vrai sur cette histoire du vol des diamants de cet excellent prince Fridolin, – un fameux magot ! Il est bien entendu que je ne veux dénoncer personne, quoique je n'aie à me louer ni de Hans Kralle, ni de Karl Betrüger. Ces deux messieurs, puisque je les ai nommés, étaient donc en relation avec une grande dame et futée, qui voyageait tout le temps. Elle passait pour la nièce d'un diplomate du grand-duché de Himmelstein. Moi, ça ne me regarde pas. Au printemps dernier, M. Hans, M. Karl et moi nous vivions à Berlin, comme nous pouvions, – sans dotations ; la grande dame, dont je ne veux pas dire le nom, était aussi en ce moment-là à Berlin. Elle connaissait le projet auquel M. Hans Krall, et M. Karl Betrüger m'associaient. Elle offrit une recommandation de son oncle, le comte de L***. Naturellement, il devait lui revenir une part dans les bénéfices de l'opération. C'est Hans Kralle qui l'avait dénichée et qui traita avec elle.

« Nous voilà partis pour la cour du prince Fridolin. Or voici en quoi consistait ce qu'avaient imaginé ces messieurs mes amis et associés. Il s'agissait de faire croire au grand-duc qu'en donnant en présent à un très illustre personnage, à qui tout est possible, les diamants qu'on savait en sa possession, il s'assurerait à tout jamais la protection de ce personnage, et n'aurait plus à craindre d'être dépossédé, médiatisé, roulé, quoi ! Suivant nous, le grand personnage en question

devait vivre longtemps avant de voir briller une seule des pierres précieuses du trésor du grand-duc. Si le grand-duc gardait ses États héréditaires, c'est que le hasard y aurait mis du sien…

« Justement, nous trouvâmes le prince de Himmelstein en train de mûrir de son côté le projet de gratifier ledit illustre personnage de tout ou partie de ses diamants. C'est incroyable, mais c'est comme ça ! Grâce à la recommandation du comte de L***, le grand-duc nous reçut très bien. Voici où il en était, cet homme inventif : il avait imaginé de se faire voler ses richesses ; il n'osait pas avouer à sa maîtresse et à ses familiers que s'il gardait sa position, c'était grâce à l'achat de la protection dont il s'agit. Nous arrivons donc à pic. Naturellement, nous offrîmes d'être « les voleurs. » Est-ce assez gentil cela, monsieur le commissaire au criminel ?

« Le grand-duc voulait que les diamants fussent d'abord transportés à Londres. Une fois-là, il devait charger ce même comte de L*** de les offrir audit illustre personnage, en s'y prenant avec tous les ménagements qu'enseigne la diplomatie. On voit d'ici quels brillants résultats pour nous dans cette affaire si bien entamée ! Il y a des avale-tout-cru qui, en cent ans, ne parviendraient pas à avaler des diamants seulement gros comme du millet autant que nous allions avoir en quelques jours en notre possession des diamants comme des noisettes. Et pourtant, il ne s'agissait, comme les avale-tout-cru que de travailler avec la langue ! Ce que c'est que l'esprit ! Malheureusement, le grand-duc nous a lâché sa police dessus un peu trop tôt.

« Nous avions pensé qu'il se repentait de nous avoir confié ses richesses ; mais il y a eu des manigances du côté de

Berlin. Puis les journaux s'en mêlant, nous avons eu toute la police allemande à nos trousses. Je défie bien les camarades que, dans les mêmes conditions, ils fassent mieux que nous. Il a fallu faire la part du feu, – bien grosse, quand j'y songe ! – Mais au bout du compte, qu'est-ce que ça me fait ? puisque M. Hans et M. Karl ont trouvé le moyen de garder ce qu'ils ont pu sauver et qu'ils m'ont exclu de l'association. Tant pis ! Le prince Fridolin est un niais, Hans Kralle et Karl Betrüger sont des coquins, et moi je suis un maladroit. Je pouvais les jouer : je me suis laissé jouer. J'aurais dû m'en douter dès Francfort. Voilà tout ce que j'avais à dégoiser. On me dit que M. Hans et M. Karl pourraient me faire, à l'occasion, un mauvais parti. Ils n'ont pourtant jamais joué du couteau, – à ma connaissance. N'importe ! dès que j'aurai quelque chose à craindre, ce papier sera déposé aux mains d'une personne sûre pour ma vengeance en ce monde, – et même dans l'autre : Vas-y voir.

REINHARD. »

Pendant toute cette lecture, la Houlotte, immobile, avait tenu ses yeux fixés sur le papier. Lorsque Lottchen fut arrivée au dernier mot, à la signature, elle allongea son bras maigre et s'écria :

— Je les connais ces messieurs ! je les ai vus ! je suis sûre de les avoir vus chez Roboam… Ah ! la boîte de fer-blanc !… Quel beau coup c'était ! Je les vois d'ici. Quand je devrais vivre mille ans, je les reconnaîtrais ces deux blondins, avec leurs nez en lame de couteau et leurs mentons massifs ! Qu'est-ce qu'il y a à faire de ce papier, ma Lottchen ?

— Comment ? dit celle-ci.

— Quel profit peut-on en tirer ?

— Je ne sais pas.

— Tu es une grue, ma sarcelle ! Va te coucher !

— Mais je le suis, couchée ! dit Lottchen avec un faible sourire.

— Je vais y songer, moi, à ce qu'on peut faire de ce papier. Je suis sûre qu'il y a de l'argent à gagner avec ça. Tu ne me réponds pas ?

— Je voudrais savoir, dit Lottchen, où vous avez trouvé ce portefeuille.

— Qui te dit que je l'ai trouvé ?

— Enfin… comment il est en votre possession ?

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Puisque vous voulez que je vous conseille…

La Houlotte réfléchit un instant.

— Au fait ! dit-elle, je puis bien te le dire. Je l'ai trouvé dans la poche d'un homme étendu raide mort par terre dans la rue, à côté d'un autre, mort aussi.

— Reinhard ! mort ! s'écria Lottchen.

— Reinhard ? Peut-être bien est-ce celui qui avait ces papiers-là sur lui, dit la vieille. Si on allait dénoncer toute cette manigance à la police ? Tu pourrais y aller, toi… en faisant semblant de rien… Mais, donnant donnant !

— Le difficile, dit Lottchen pour faire encore parler la vieille, le difficile serait de dire comment on a eu ce portefeuille.

— C'est pas le cours de la rivière à changer ! J'y penserai. Ah ! si je retrouvais le petit homme qui voulait me faire parler devant la boutique du fourgat ! Celui-là me donnerait quelque chose de ce papier !

La chandelle était usée. La mèche tomba dans le suif fondu et projeta une grande lumière, avec des intermittences qui annonçaient qu'elle allait s'éteindre.

— Nous n'allons plus y voir, mes enfants, dit la veille. Rentre les papiers dans le portefeuille, ma petite, et jette-le-moi. Nous lirons le reste au grand jour.

Lottchen obéit.

— Pour ce qui est de ce vol des diamants, reprit la Houlotte, je consulterai Furet-des-Bois et Nez-de-Chien. Ils doivent venir ensemble demain au soir. Faudra être gentilles avec eux. Ils sont d'attaque, en tout et pour tout, et de bon conseil. Vous verrez, mes petites canes, comme ils sont gentils ! Si je n'étais pas une honnête femme et l'épouse légitime d'un philosophe, j'aurais des idées sur Nez-de-Chien. Et maintenant, satanées coquines, je vous permets de dormir. Bien sûr, vous allez rêver de Nez-de-Chien et de Furet-des-Bois ! Moi, je vais préparer la journée de demain !

Les fillettes, muettes de saisissement et de honte, entendirent la vieille s'allonger sur ses copeaux. Puis un singulier bruit parvint jusqu'à leurs oreilles : la vieille femme se grattait furieusement avant de s'endormir.

Ni Lottchen ni Dorothée ne pouvaient fermer l'œil. Lottchen pensait à Reinhard, dont elle venait d'apprendre la mort, et à ces choses si singulières révélées par la lecture des papiers de son portefeuille. Elle ne regrettait certes pas d'avoir abandonné Reinhard à son sort, et elle se disait que ce malhonnête garçon, – dont la moralité lui était maintenant connue, – devait trouver une fin telle qu'il l'avait eue. Elle savait maintenant le nom de son père et l'endroit où il vivait. Mais quel parti lui convenait-il de tirer de ces indications ?

La pauvre enfant rougissait de sa mère eu se rappelant dans quels termes celle-ci chargeait Reinhard de demander de l'argent au baron. Elle se disait aussi, en envisageant sa situation présente, qu'elle était bien mal récompensée de ses bonnes résolutions, puisqu'elle se trouvait dans cette affreuse maison de voleurs et sous la main d'une vieille coquine capable de tout. Pourtant n'avait-elle pas le droit d'être heureuse !

La jeune fille faisait un retour vers le temps de ses triomphes enfantins dans la ménagerie des Polonaises ; elle se rappelait ce beau lion David sur lequel elle se couchait aux applaudissements de la foule, et dont la fourrure était si douce, si chaude. Elle regrettait même la vie un peu aventureuse qu'elle avait ensuite menée avec sa mère, à la suite du cirque Renz…

Dorothée avait aussi des regrets ; mais la pauvre enfant ne pouvait s'accrocher à rien dans son passé, de tout temps si triste. Ce qu'elle regrettait, elle, c'était de vivre. Oh ! comme elle aurait voulu, à cette heure, – être encore au bord de la Sprée, au moment où elle sondait le fleuve du regard, prête à se laisser glisser à l'endroit où la glace brisée laissait un trou béant !

Par moments, elle se figurait être au fond de la rivière, sous les glaçons s'amassant au-dessus de sa tête et formant une voûte ; elle se voyait dormant, les mains croisées sur la poitrine, comme une sainte de cire dans sa châsse de verre ; et, bien qu'elle n'eût pas perdu dans ce nouvel état imaginaire le sentiment de l'existence, elle se sentait devenue insensible à ce qui se passait autour d'elle ; elle n'avait plus de douleurs à ses pieds brisés par des marches au-dessus de ses forces ; elle ne souffrait plus ! Oh ! échapper à tout ! que c'était bon ! Que c'était bon, le néant, la mort !…

Des larmes remplissaient les yeux de la jeune orpheline : elle pleurait sur sa vie, dont l'espérance semblait bannie à tout jamais. Elle aurait voulu avoir sous la main un poison sûr, prompt, capable de tuer sans une agonie trop longue. Un moment elle pensa à s'étrangler : mais, c'est lâche cela, se dit Dorothée, de laisser ainsi Lottchen sans ami, sans défense dans ce monde si ingrat, dans cette ville si grande, si déserte pour ceux qui sont abandonnés, dans cette maison si sale, si hideuse, seule aux prises avec cette horrible mégère qui s'était imposée à elles…

Et cependant mille projets roulaient dans sa tête : si seulement elle avait eu un couteau, peut-être elle se serait senti le courage de tuer la vieille ! Eh quoi ? elle, voler ! oh ! jamais. C'était pourtant à ce prix que le pain du lendemain était promis !

Dorothée se mit de nouveau à pleurer silencieusement.

Tout à coup elle sentit deux bras qui l'enlaçaient et un baiser descendre sur ses yeux. C'était Lottchen qui avait rampé sans bruit jusqu'à elle, malgré la défense de ne pas dépasser les lignes tracées sur les carreaux.

— Courage, amie ! lui dit-elle à voix basse. Dieu ne nous abandonnera pas !

— Quel malheur que nous ayons suivi cette femme ! dit Dorothée.

— Entends-tu les souris ? repris Lottchen.

Les souris trottinaient par la chambre, rongeant quelques croûtes de pain oubliées. L'une d'elles passa sans doute sur le visage de la vieille qui s'écria en se mettant sur son séant :

— Qui va là ?

Lottchen et Dorothée retinrent leur souffle.

La vieille toussa, tourna, remua, se gratta de nouveau, parut s'endormir ; mais Lottchen, saisie par le froid, jugea prudent de regagner le « carré » qui lui avait été assigné.

Les jeunes filles, désespérées, attendaient le jour, et le jour n'arrivait pas. Elles ne pouvaient fermer l'œil.

Soudain un cri étrange, lamentable, – très proche ou très éloigné, on ne pouvait le savoir, – vint les glacer d'horreur…

C'était la Houlotte qui, en rêvant, faisait entendre son cri de chouette.

Dorothée ne pleura plus. Elle s'assit toute tremblante sur ses copeaux pour se bien tenir éveillée. Lottchen en fit autant dans son coin.

Les deux enfants semblaient veiller comme des anges sur le sommeil de la sorcière… Les souris trottaient menu aux alentours.

C’est ainsi que s’acheva cette longue nuit d’hiver commencée sous la pluie dans les fanges de la grande ville sur les quais, sur les ponts de la Sprée, dans le voisinage de la Mort.

XVII

La Houlotte habitait une de ces petites rues qui aboutissent à la Sprée. Celle-ci semblait embusquée au bord de la rivière comme un malfaiteur. Les maisons, bâties sur pilotis, y sont en bois. Les escaliers vermoulus y conduisent à d'infectes taudis, habités par Misère et compagnie ; par des gens qui deviennent là jaunes et fiévreux comme s'il y soufflait la malaria des marais Pontins.

Les façades décrépies ont pris la livrée de la caducité ; les briques tombent des murs comme tombent, d'une vieille mâchoire, les dents.

À mesure que ces maisons sont plus rapprochées de la rivière, elles deviennent plus misérables ; ce ne sont plus à la fin que des masures branlantes. Les plafonds des sordides demeures sont supportés par des poutres massives ; les fenêtres s'y montrent rares, inégales, percées de travers, bizarres de formes, avec de petits carreaux de vitres enchâssés dans des treillis de plomb. Beaucoup de ces vitres sont remplacées çà et là par des morceaux de journaux.

Telle était la rue de l'Herbe.

Des chats maigres, que la faim rendait féroces, circulant jour et nuit, le long des gouttières usées et percées auxquelles la glace mettait des stalactites, se suspendaient en miaulant au bord des toits pour attraper des moineaux engourdis par le froid.

C’est dans une de ces plus sinistres demeures que la Houlotte avait établi son repaire.

Lottchen et Dorothée, éprouvées par tant d’émotions endurées, par la faim, l’insomnie, ne purent pas, le jour venu, quitter les ignobles couches sur lesquelles elles étaient étendues.

— Bon ! dit la mère Gaup, va-t-il falloir vous envoyer des femmes de chambre pour vous vêtir, mes princesses ?

Les jeunes filles répondirent par un soupir et un regard éteint.

— Ma maison n’est pas un hôpital, les filles, reprit la Houlotte sur un ton rude, il faut travailler, – ou faire ses paquets… Pas d’autre pain que celui que voilà, ajouta-t-elle en prenant de ses mains sales un morceau de pain de seigle d’une livre. Allons ! déjeunez… et ensuite, à l’ouvrage !

En achevant de parler, la vieille saisit un couteau et coupa deux tranches de ce pain, qu’elle jeta aux fillettes. Les pauvres petites, malgré leur répugnance, portèrent ce pain à leur bouche et assouvirent une faim de quarante-huit heures.

— Bon appétit ! dit la Houlotte. C’est un plaisir de vous voir manger ; mais si vous avez si faim, que l’une de vous se lève. Il n’est pas besoin de tant de robes que vous en avez à vous deux ; vous sortirez l’une après l’autre. Viens, Lottchen, viens avec moi, ma sarcelle. C’est à côté. Mets la robe de Dorothée : la tienne est la meilleure, et on en aura bien deux thalers, – surtout présentée par une jolie fille comme toi.

Lottchen et Dorothée se consultèrent du regard et se résignèrent à obéir.

L'occasion de fuir, qu'elles attendaient, n'était pas encore venue.

L'une et l'autre préféraient engager leurs vêtements que de voler ou d'aider à commettre quelque mauvaise action. Elles ne voulaient pas davantage de ce pain d'aumône, qui n'avait pas même été gagné par celle qui le leur distribuait. Elles se comprirent.

Mais, les honnêtes filles, elles oubliaient que mettre les robes chez le prêteur sur gages n'était pas un acheminement vers cette liberté qu'elles brûlaient de reconquérir.

Lottchen, promptement habillée et vêtue de la robe de Dorothée, voilà la vieille prête à entrer en campagne.

La jeune fille alla embrasser son amie et la suivit.

La mère Gaup ferma la porte à double tour sur Dorothée, et Lottchen crut entendra alors l'orpheline éclater sans contrainte et donner un libre cours à ses larmes.

Dans plusieurs quartiers de Berlin, on voit encore, çà et là, une maison de peu d'apparence portant un écusson blanc sur lequel on lit un nom hébreu et ces mots : *Prêts sur gages.*

C'est devant la maison d'Isaac Éphraïm que la Houlotte s'arrêta. Il y avait au deuxième étage des guenilles derrière les vitres du prêteur. La pauvreté de l'extérieur, l'obscurité de l'allée et de l'escalier étaient bien faits pour attirer le malheureux, qui se glisse ainsi furtivement. C'est à peine, si arrivées au deuxième étage, la Houlotte et Lottchen purent voir l'écriteau de papier collé sur la porte…

Elles poussèrent cette porte, et la Houlotte fit marcher Lottchen devant elle en ébauchant un sourire de satisfaction, – affreuse grimace que lui arrachait le plaisir d'avoir réussi

dans son odieux calcul : mieux que par la porte de son logement fermée à double tour, retenir toujours l'une de ces fillettes qui paraissaient tant s'aimer, en n'ayant de vêtements que pour l'une d'elles, était un excellent moyen de faire faire à l'autre… bien des choses, – avec la certitude de la voir toujours revenir au logis.

Une odeur de linge blanchi à la hâte et mal séché, de lainages encrassés, de vieilles chaussures, « l'odeur des pauvres gens » enfin, impressionna Lottchen dès son entrée chez le prêteur sur gages. Quant à la mère Gaup, il lui eût fallu autre chose pour la faire reculer.



Un vieux juif, à la peau huileuse, debout derrière le comptoir, était en train d'évaluer des hardes présentées à

son appréciation par une femme misérablement vêtue, ayant un œil poché, avec des tons bistres et bleus. Elle portait sur son bras un enfant de la plus chétive apparence. Le vieux juif fit une offre, débattit un moment le montant du prêt et, d'une main adroite, enleva et mit de côté les objets engagés, tandis que la femme disait :

— Donnez-moi vite mon argent, si je tardais, *il* me battrait encore.

Derrière un grillage en bois se tenait le commis du juif : un jeune homme mal rasé, remplissant de chiffres un grand registre. Autour de la pièce, des cases de bois, – comme, du reste, dans tous les bureaux d'engagement du monde…

La Houlotte, poussant le coude de Lottchen, présenta, par ce mouvement, à l'estimation la robe de la jeune fille. Le juif la prit, la palpa, la secoua et l'étendit devant lui en écartant les bras ; et Lottchen, par un sentiment de pudeur, se mit à rougir en voyant sa robe entre les mains de cet homme. C'était une robe de tartan où le gris dominait.

— Un thaler ! dit le juif en rejetant la robe avec dédain.

— Mettez-y encore un marc, dit la mère Gaup.

— Pas un pfennig de plus ! Je n'ai qu'un mot, la mère !

— *Sacrement !* ce n'est pas être raisonnable, cela ! s'écria la Houlotte, devenue rouge de colère.

— Oh ! madame ! je vous en prie, ne jurez pas ! dit Lottchen toute confuse.

Elle avait à peine prononcé ces mots, qu'un soufflet tombait raide sur sa joue.

C'était la vieille, dont la colère débordait.

— Oh ! fit la pauvre enfant en portant les mains à sa tête.

— Ça t'apprendra à m'appeler madame ! dit la mégère. Suis-moi, fainéante ; prends ton paquet, ta guenille. Au Mont-de-Piété, la mère Gaup sera mieux traitée.

Et la vieille entraîna Lottchen dans l'escalier en poussant son cri familier, son cri d'oiseau de nuit.

D'un pas rapide, elle conduisit la fillette jusque dans la Jagerstrasse, devant une belle maison encore toute neuve, construite pour servir de Mont-de-Piété royal, – actuellement impérial. Là c'est sous le contrôle de l'État que sont inscrits bien des fois les noms de la grande famille des pauvres…

Nombre de gens se pressaient, montant et descendant les larges escaliers. En haut, du côté gauche, sortaient les heureux, ceux qui venaient de retirer leurs effets ; ils s'en allaient d'un pas assuré, objets de l'envie de ceux qui se dirigeaient vers la salle de droite où, derrière une grille, sont assis indifférents et flegmatiques les employés de l'administration, se passant de l'un à l'autre des papiers de couleur, étiquetant les gages, comptant les espèces.

Lottchen regardait cette foule que la misère conduisait là : c'était une jeune femme qui, arrivée devant les estimateurs, se dépouillait de son manteau, bien qu'elle fût vêtue très légèrement en dessous. Un commissionnaire, envoyé par un étudiant, apportait une trousse de chirurgien. Une dame assez âgée, proprement mise, retenant avec peine ses larmes, déposait sur le bureau de lourds couverts d'argent. Un commis présentait une tabatière de vermeil ; un autre un frac, auquel il avait dû bien des succès dans le monde, et

qu'on lui refusait impitoyablement dans cet endroit, où on lui trouvait moins de valeur qu'à un gilet de flanelle à demi usé. Un menuisier demandait à emprunter sur ses outils : trois rabots, une varlope, débordant de son mouchoir à carreaux bleus ; une fille fardée détachait ses boucles d'oreilles ; une veuve s'était assise essoufflée sur un matelas roulé, apporté là par elle à grand'peine. Formant un contraste avec toutes ces mines allongées, sérieuses ou navrées, une fille du peuple étalait avec insouciance ses effets et ceux de son fiancé. Après le mariage on travaillerait ; on dégagerait tout ça. Elle reçut, en poussant un cri de joie, trente thalers : une fortune, pour entrer en ménage !

Lottchen à son tour fit passer sa modeste robe. L'estimation alla, cette fois, à deux thalers, sur lesquels la vieille mégère étendit sa main noire et crochue avec autant de plaisir qu'avait pu en avoir cette jeune fille qui venait chercher au Mont-de-Piété la somme nécessaire pour équilibrer le budget de la lune de miel.

— Tu as deux thalers, ma fille, dit-elle, et un soufflet en plus. Il faut se former.

Lottchen rentra à la maison de la rue de l'Herbe, ayant un pain sous le bras, une bouteille d'eau-de-vie à la main. La Houlotte tenait un papier gras contenant des saucisses fumées cuites et chaudes ; c'était, à peu de chose près, le montant de l'argent reçu. Alternativement, elle bourrait son nez de tabac et aspirait la bonne odeur des saucisses.

— Et la reconnaissance ? demanda Lottchen.

— Va donc toujours ! dit la vieille d'un ton brutal.

La reconnaissance du Mont-de-Piété, elle l'avait vendue en route chez un brocanteur, où elle s'était gardée de faire

entrer Lottchen, – et chez ce même brocanteur, la vieille coquine s'était approvisionnée de quelques boîtes de plumes métalliques, de crayons et d'enveloppes de lettres. On saura bientôt à quoi cette papeterie devait servir.

Le restant de la journée fut bien triste dans le galetas. Les jeunes filles eurent quelques aliments ; mais la mère Gaup se soûla d'eau-de-vie, cria, entama des disputes, menaça de son bâton, et finalement se jeta sur ses copeaux pour y cuver le total de ses trop copieuses libations.

Elle demeura deux heures sur son tas d'ordures, – deux heures pendant lesquelles Lottchen et Dorothée qui, anxieuses, surveillaient son sommeil, eurent la pensée de déguerpir. Mais le gros bâton noueux effrayait les pauvres petites. Elles se prenaient les mains, se communiquaient leurs impressions, se réconfortaient l'une l'autre avec quelque douce parole enfantine, trouvaient même encore de temps en temps un motif de sourire, – tant la jeunesse a de privilèges. Lottchen avait rendu sa robe à Dorothée, afin qu'elle pût se lever ; et elle, en jupons, avec sa chemise qui laissait voir de belles petites épaules arrondies, elle essayait, pour se réchauffer un peu, de mettre quelque ordre dans le misérable taudis, – d'un œil guettant toujours l'Ogresse, comme elle appelait la vieille mégère.

Soudain « l'Ogresse » fit un mouvement et se trouva subitement réveillée.

— Laquelle de vous deux va aller à la Wallstrasse ? dit-elle. Je ne sais pas le numéro. C'est la quatrième maison à gauche, avec porte cochère ; au bel étage. (C'est le premier qu'on appelle ainsi en Allemagne.) Voilà ! on entre poliment avec ses enveloppes dans une main, ses boîtes et ses crayons dans l'autre, et on demande à parler à la dame… Rien que

ça ! Il s'agit de savoir si la domestique est encore seule ou si la dame est revenue de voyage. Pas malin ! Qui y va ? – Vous ne répondez pas vite, mes petites canes…

— Si nous y allions… toutes les deux ? dit Lottchen timidement.

— Comme ça ? en chemise ? répliqua la vieille. On vous prendrait pour des coureuses, pour des voleuses… C'est Dorothée qui va y aller. Elle a l'air moins futée que toi, petite… et c'est ce qu'il faut pour cette commission.

Dorothée eut des larmes dans les yeux.

— Eh bien ? Qu'est-ce donc ? On résiste ? s'écria la hideuse mégère. Faut-il que je prenne mon bâton ?

— Je ne sais pas où est la Wallstrasse ! murmura Dorothée.

— Je te le vas enseigner à coups de trique.

— Oh ! madame ! dit Lottchen suppliante.

— Tu y reviens à ta « madame ! » dit la vieille d'un ton menaçant. Je suis la mère Gaup, – et je m'en flatte. – J'ai comme oublié le nom de mon premier, le Philosophe, puisqu'il se promène les mains dans les poches, sans se soucier de moi. Appelez-moi la Houlotte, si vous aimez mieux, entendez-vous, poules d'eau ! C'est pas pour renier mon second, mon pauvre défunt, bien qu'il ne soit pas mort dans son lit, mon Gaup, avec un herboriste d'un côté et un croque-mort de l'autre, mais la Houlotte ça dit mon talent… C'est pas tout ça ! Qui marche ? À qui est-ce que je parle ?

— J'irai demain, ma bonne mère Gaup, dit Dorothée ; je suis si fatiguée d'hier ! Je suis comme malade… et il pleut si fort !

— Demain ! demain ! grommela la vieille. Ce sera-t-il encore temps demain ? D'abord, nous n'aurons plus de pain, ni d'eau-de-vie. Et puis il y aura autre chose demain… Il faudra retourner au Mont-de-Piété… Si je ne craignais pas que la pluie gâte la pacotille…

— Eh oui ! bien certainement, s'empressa de dire Lottchen, que la pluie abîmerait les enveloppes et les boîtes de plumes… Vous avez raison, mère Gaup.

— Taisez-vous, petite drôlesse. Vous répondrez quand on vous parlera, dit la vieille qui, malgré tout, se rendait aux supplications de Dorothée, sans doute à cause de la pluie. Si c'est ainsi, ajouta-t-elle, je vas en repiquer un ! Lorsque Nez-de-Chien et Furet-des-Bois viendront, vous me réveillerez.

Et elle s'étendit de nouveau sur les immondices qui lui servaient de couche ; et les jeunes filles recommencèrent à chuchoter, à se consoler mutuellement, à s'encourager, jusqu'à ce que la nuit eût pénétré dans la mansarde, et que le sommeil eût gagné les deux chétives et touchantes créatures.

Nez-de-Chien et Furet-des-Bois ne s'étaient pas rendus à l'invitation de la mère Gaup. Pourtant il y avait une bien « belle affaire » à entamer dans la Wallstrasse !

XVIII

Le lendemain, au jour, un grand tapage réveilla toute la maison en sursaut. La rue de l'Herbe était pleine de cris, et dans l'escalier on entendait des pas pressés de gens qui montaient ou descendaient ; les locataires d'à côté s'habillaient à la hâte, les enfants criaient, les portes claquaient, les fenêtres s'ouvraient avec fracas.

La mère Gaup s'échappa de son étrange literie avec une agilité de fauve que la vieillesse ne paralyse pas. Elle croyait déjà que la maison était cernée par les schutzmænner, et qu'on venait pour l'arrêter. Elle se glissa à pas de loup près de la croisée, écouta, souleva le lambeau de toile qui formait rideau, et essaya de plonger jusqu'au pied des maisons ses regards d'oiseau de nuit offusqués par la lumière ; mais elle était logée trop haut et la rue était trop étroite. Elle ne vit que des femmes dans les masures voisines apparaissant échevelées aux fenêtres et montrant des figures effarées.

La Houlotte n'osait pas descendre.

— Lottchen, dit-elle à la petite qui s'était mise sur son séant, entourant de ses bras croisés ses genoux repliés devant elle, il faut descendre dans la rue et voir ce qui se passe.

La jeune fille répondit qu'elle distinguait des cris de gens qu'on bouscule ou qu'on frappe, et qu'elle n'osait pas aller seule…

— Comment ! petite poltronne, s'écria la vieille ; et elle leva son bâton ; mais elle se ravisa aussitôt : la police pou-

vait entrer d'un instant à l'autre ; battre l'enfant serait aggraver sa position et se faire d'elle une ennemie.

C'était le moment de filer doux.

— Eh bien ! sarcelle, dit-elle de sa voix la plus fausse, car elle voulait la rendre caressante, tu n'iras pas seule, je t'accompagnerai jusque sur le palier.

— Je veux que Dorothée vienne avec moi, dit Lottchen d'un ton ferme et décidé ; autrement, je ne fais pas un pas au dehors.

Le tumulte grandissait de plus en plus.

On enfonçait des portes à coups de hache et de merlin, et à l'aide d'une poutre transformée en bélier : on démolissait une maison à coups de pioche.

La vieille dut se décider.

— Eh bien ! petites, dit-elle, allez ensemble, mes canes, avec précaution, et revenez tout de suite ; je vous promets à chacune un beau ruban pour dimanche, vous rendre au bal.

Les deux jeunes filles se prirent par la main. Lottchen avait jeté sur ses épaules, pour en couvrir la nudité, un lambeau de tapis ramassé sur sa couche.

Elles sortirent de l'ignoble refuge où elles avaient été attirées, comme deux passereaux qui échapperaient aux serres cruelles d'un oiseau de proie.

La Houlotte ne devina point toutefois leur intention de s'enfuir. Elle ne vit dans l'attitude décidée des jeunes filles que des velléités d'insubordination.

— Les gueuses ! murmura-t-elle, elles me payeront leur désobéissance tantôt !

Lottchen et Dorothée eurent beaucoup de peine à franchir le seuil de la maison ; mais elles auraient passé sur des charbons ardents ! Elles se tenaient étroitement par la main ; et Lottchen remorquait Dorothée avec toute la vigueur et la sollicitude d'une grande personne…

La rue était pleine de gens à peine vêtus, qui criaient et s'excitaient les uns les autres à résister à une violence qui semblait leur être faite.

— C'est une émeute ! dit Lottchen. Ne nous séparons pas, ma chère !

Voici ce qui était arrivé. La rue de l'Herbe venait d'être achetée en totalité par un groupe de spéculateurs qui avaient, du jour au lendemain, doublé les loyers, avec l'espoir de faire déguerpir tout ce pauvre monde et de tirer bon parti des masures qui bordaient les deux côtés de la rue, se réunissant presque à la hauteur des toits.

Il faut savoir que les propriétaires berlinois sont plus inexorables encore que ceux… Mais n'établissons pas de comparaison… Ils font certainement plus de cas de l'argent des *filles*, rondement compté par elles, que de celui de l'ouvrier, arraché sou à sou de leurs mains calleuses.

Le gérant de la Compagnie qui avait acheté la rue de l'Herbe, était venu de très grand matin pour signifier l'augmentation des loyers et en toucher le premier terme d'avance. On l'avait jeté à la porte de la grande maison ; on l'avait insulté, bousculé, roué de coups ; mais ne se tenant pas pour battu, il était allé chercher la police.

Au moment où les jeunes filles se faisaient faire place dans les groupes, on annonçait l'approche des sergents de ville.

— Les schutzmænner ! criait-on de toutes parts. Les voilà donc, ces canailles !

Au bout de la rue, on vit bientôt une escouade de schutzmænner à pied, – longues redingotes amplement boutonnées – et, derrière, un peu plus loin, une escouade à cheval, casque en tête, conduite par un lieutenant.

— Place ! place ! allons, place ! criaient les schutzmænner à pied.

Ils s'avançaient sur trois rangs, la main sur la poignée de leur sabre.

Cette attitude provocante exaspéra les récalcitrants.

Ils accueillirent la police avec des huées, des sifflets et des menaces de mort.

Ce fut bientôt comme une tempête dans cette rue sinistre, tempête humaine aux flots aveugles et sans remords d'où s'élevaient des cris de haine et de vengeance.

Des hommes hâves, aux bras nus, rendus pâles comme des cadavres par l'émotion et la colère, traînaient en travers de la rue les boiseries, les fenêtres arrachées à la maison que l'on continuait de démolir, avec un bruit lugubre de cloisons croulantes.

On les voyait s'élancer au milieu de la poussière de ces plâtras, et en retirer des poutres, des planches, des meubles, – peut-être même les meubles des locataires occupés à exercer leur rage sur les murs qui, une heure auparavant, les abri-

taient encore, – ils amoncelaient tout cela ; tandis que les femmes, plus acharnées, si c'est possible, que les hommes, armées de pierres, de briques, de fers à repasser, de bouteilles vides, maintenaient à distance les schutzmænner en faisant pleuvoir sur eux une grêle de projectiles.

Un haquet de brasseur fut hissé avec tous ses barils sur les débris de toutes sortes qui formaient la base de la barricade, et le tout fut consolidé avec les pavés de la rue, les poutres et les briques de la maison qu'on achevait de démolir.

Déjà des hommes armés de grosses pierres ou brandissant des soliveaux, prenaient position derrière cette barricade improvisée. Ils vomissaient de là des torrents d'injures ; montraient le poing aux soldats de police, les défiaient d'approcher, les accusaient de manquer de courage.

Les schutzmænner à cheval, ne pouvant plus charger, firent un détour pour pénétrer dans la rue de l'Herbe par l'autre bout.

Mais tout le quartier était en insurrection. On disait qu'on massacrait les femmes et les enfants, non loin de là, dans la rue aux Fleurs, la Blumenstrasse.

Quelques sergents de ville, – les plus hardis, – s'étaient trouvés pris dans la barricade. Ils dégainèrent, et il y eut alors une immense bagarre, où l'on se battait corps à corps, à coups de pied, à coups de bâton, à coups de pierres.

Les jeunes filles cherchèrent un abri sous l'allée d'une maison, tandis que les schutzmænner, à qui la retraite était coupée, s'en allaient, se frayant un passage avec le plat de leur sabre, du côté où devait venir le secours de l'escouade à cheval.

Le mouvement prenait une certaine gravité. Tous ces hommes en bras de chemise, saignants, déchirés dans la lutte, avec leurs cheveux hérissés sur la tête, ressemblaient à des brigands. Il y avait aussi parmi eux des physionomies bestiales et sauvages, des yeux sombres et fixes de bêtes fauves, des fronts contractés par la colère, des lèvres serrées et blêmies par la convoitise et la rage.

Une femme ayant décroché de sa fenêtre un rideau de percale rouge, l'attacha à un manche à balai et descendit dans la rue en criant :



— À bas les accapareurs ! Vive la sociale[26] !

D'autres femmes, qui combattaient de leurs fenêtres, descendirent sur le seuil de leur porte ; c'étaient de laides créatures qui n'avaient rien de leur sexe : plusieurs semblaient des reproductions de la Houlotte.

Celle-ci parut, à son tour, ajoutant par sa présence au milieu de ces créatures disgraciées à l'effroi de Lottchen et de Dorothée, qui se faisaient petites dans le coin où elles s'étaient réfugiées.

Toutes ces femmes parlaient à la fois :

— Les chiens sont mieux traités que le peuple !…

— Je payais le taudis vingt thalers avant la guerre ; depuis que nous avons des milliards, j'ai payé trente, puis quarante, et on en veut soixante maintenant : eh bien ! qu'ils y viennent, nous mettre à la porte !

— C'est une indignité de jeter ainsi le pauvre monde sur le pavé !

— La police qui devrait nous protéger ne vient ici que pour nous provoquer !

— Qu'est-ce que ça nous fait à nous que la population augmente ! Qu'on renvoie dans leur pays tous ces gens qui viennent à Berlin nous manger l'herbe sous les pieds. Les « milliards » sont dépensés !

---

[26] Tous ces détails et ceux qui suivent sont rigoureusement historiques.

— Il n'y a bientôt plus de place chez nous que pour les « bécassines » (les *Schnæpfe*) ; mais il leur suffit d'un sourire à celles-là, pour payer le propriétaire !

— Nous payons un loyer, c'est vrai ; mais depuis tant d'années… tant d'années… que c'est comme si les logements étaient à nous !… Nos vieux y sont venus au monde, et nous avons le droit d'y vivre !

— Voyez-vous ça ! il nous faudrait bientôt aller camper hors de la ville, comme des bohémiens ! Et notre travail, alors ?

— Nous démolirons plutôt les maisons !

— Nous y mettrons le feu !

— Et la ville entière brûlera, s'il le faut !

— Comme cela, riches et gueux, nous serons tous logés à la même enseigne !

L'agitation allait grandissant.

L'escouade à cheval était à l'autre bout de la rue aux prises avec la population insurgée.

On entendait les cris des combattants, des gémissements ; quelques coups de feu étaient échangés.

Une vingtaine d'agents de police avaient été tués, disait-on. On exagérait ; mais il y en avait eu de grièvement blessés. Le lieutenant, qui avait chargé à la tête de son escouade, avait été atteint à la tête, enlevé mourant du lieu de la lutte, et porté dans une maison du voisinage.

Plus près des deux jeunes filles, la résistance s'organisait à la vue des soldats de police, réduits à l'impuissance. On était en train de piller une cave.

On monta dans la rue un tonneau d'eau-de-vie qu'on défonça. Des hommes agenouillés se mirent à boire, en se faisant une écuelle de leurs mains. L'eau-de-vie coulait dans le ruisseau, à la grande désolation des assistants. On l'y retint au moyen de quelques pierres, en amont et en aval, et un pain de sucre de même provenance que l'eau-de-vie, fournit l'élément solide d'un punch en plein air, dont la flamme fut entretenue par les femmes à l'aide de casseroles de fer-blanc.

But qui voulut.

XIX

La lutte continuait sur plusieurs points du quartier.

À midi il y eut suspension des hostilités.

On parlementa.

Les insurgés à bout de force, ayant satisfait les premiers besoins de leur colère, menacés de cruelles représailles, ne demandaient pas mieux que de prêter l'oreille à un accommodement.

Il leur fut proposé de quitter en masse la rue de l'Herbe ; on leur offrait de les aider à s'établir à Barakia, faubourg improvisé avec des planches et de la toile au milieu d'une plaine sablonneuse, du côté de la Cottebaser Damm.

Ils sortiraient de leurs retranchements avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec tout ce qu'ils pourraient emporter de leurs maigres mobiliers. Aucune poursuite ne devrait être exercée contre eux. Telles étaient les conditions offertes par M. Von Madaï, président de la police de Berlin.

Quelques ouvriers, – de vrais ouvriers, – acceptèrent, pour ne pas empirer la situation de leurs familles par l'emprisonnement et ses suites. Les pauvres, les mendiants, les gens sans aveu, cédèrent aussi par amour de l'inconnu ou la crainte de voir régler en une fois tous leurs comptes avec la police.

Deux heures furent accordées à tout ce monde pour se mettre en route, sous l'escorte de soldats de police à cheval.

Les deux jeunes filles ne voyaient plus dans les groupes la vieille coquine à qui elles avaient échappé. Elles se faisaient toutes petites, se disposant, elles aussi, à suivre la colonne qui se préparait à se diriger vers la Cottebaser Damm, où se trouvait le campement de Barakia.

On travailla à défaire la barricade pour rétablir la circulation.

Enfin on se mit en marche pour le faubourg improvisé.

Mais tout ne semblait pas fini par la capitulation de la rue de l'Herbe.

Des gens sortaient des rues avoisinantes, poussés par une curiosité inquiète. On disait que la boutique d'un armurier venait d'être pillée. On voyait dans des carrefours étranglés quelques barricades à peine ébauchées, dont les schutzmænner désagrégeaient les matériaux enchevêtrés.

Partout luisaient les sabres et les casques à pointe dorée des soldats de police ; des cris séditieux étaient encore poussés dans les groupes ; et de toute cette foule s'élevait un mugissement plein de menace.

Les visages étaient violemment contractés ou assombris.

Parmi ces gens qui assistaient au défilé du lamentable cortège, les plus hardis semblaient les moins estimables ; c'étaient des hommes exaltés par une vie fiévreuse et qui sortaient on n'aurait pu dire d'où : les combattants de la première heure dans tout mouvement insurrectionnel ; derrière eux, calmes, tristes, réfléchis, mais bien mieux préparés à une lutte sérieuse et décisive, se rangeaient des ouvriers arrachés à l'atelier par le grondement de l'émeute.

Les schutzmænner faisaient quelques arrestations ; mais ils étaient débordés et semblaient ne pas entendre des orateurs improvisés criant à la foule : « Secouons la tyrannie du capital ! Ces vampires de riches nous sucent le sang ! C'est assez souffrir, c'est assez lutter avec la misère ! Guerre à l'argent ! »

Lottchen et Dorothée virent cinq ou six schutzmænner qui voulaient disperser un groupe au bout d'une rue, assaillis par des hommes armés de bâtons, et dispersés à coups de pierre.

On apercevait par des échappées, sur la rivière, des barques pleines de soldats de police remontant la Sprée pour prendre les émeutiers à revers dans les environs de la Heustrasse (rue du Foin).

Les soldats de police blessés étaient tirés des endroits où on les avait provisoirement déposés, pour être transportés dans les hôpitaux voisins ou ramenés au Molken Markt (Marché au petit-lait), où se trouve la préfecture de police de Berlin, le Presidium.

On portait sur un brancard le cadavre du lieutenant de l'escouade à cheval, qui avait été tué raide d'un coup de revolver.

Il était tombé, frappé à la tête.

Sur son corps on avait jeté un linge à travers lequel suintait du sang ; les bras du lieutenant tombaient inertes, et tous les yeux étaient attirés, fascinés par ce spectacle d'horreur de la bataille des rues.

Les deux jeunes filles étaient haletantes de cette marche précipitée ; il leur fallait emboîter le pas de gens encore exci-

tés par le mouvement de la lutte. Effrayées de tout ce qu'elles voyaient, elles craignaient par-dessus tout de voir surgir tout à coup la vieille Houlotte derrière elles, leur mettant la main dessus, les ressaisissant ou les désignant, les livrant aux satellites de M. de Madaï, exaspérés de l'échec subi par leurs camarades.

C'était un lamentable défilé, un tableau poignant, que cet exode d'une population hâve, déguenillée, souillée de sang et de boue dans la lutte qui venait d'avoir lieu, repoussante par l'excès de sa misère ou les stigmates de ses vices.

Ces malheureux portaient tout leur avoir avec eux ; ceux-ci sur leur dos, ceux-là traînant, dans de petites charrettes à bras, trois chaises, un bois de lit, une paillasse, une table, et, dans un panier d'osier, quelques pièces de grossière vaisselle. Au milieu de ces débris de mobiliers, on voyait assis de petits enfants malingres, souffrant du froid et de la faim, pleurant ou regardant d'un air ahuri.

Le haquet du brasseur, dégagé de la barricade du bout de la rue, avait été réquisitionné par les plus faibles pour transporter leurs pauvres hardes. Un homme, en manches de chemise, bras nus, et deux femmes aux jupons déchirés traînant dans la fange, s'y étaient attelés ; des enfants à peine vêtus, sans rien à la tête, poussaient le haquet par derrière.

Quelques pères de famille ployaient sous un fardeau plus lourd et plus embarrassant que précieux. De jeunes femmes serraient contre la poitrine leur nouveau-né ; des vieilles, avec leurs cabas bourrés de cafetières de fer-blanc, de bougeoirs en zinc, d'éventails fanés, débris d'une ancienne splendeur, suivaient en boitant, glissant sur le pavé gras des quartiers populeux qu'on traversait, se servant pour se sou-

tenir de béquilles ou de bâtons, s'accrochant parfois d'une main crispée aux petites charrettes traînées devant elles.

Une vieille femme impotente était portée par deux jeunes filles qui l'avaient assise sur une chaise dégarnie de sa paille ; elles paraissaient exténuées par ce labeur au-dessus de leurs forces ; tandis que de faux paralytiques, mendiants de profession, avaient tout d'un coup retrouvé, ô miracle ! leurs jambes et, avec un sourire cynique épanoui sur le visage, distançaient les autres d'un air de défi.

Un vieillard aveugle s'avançait péniblement, appuyé sur l'épaule d'un jeune garçon sans casquette ni souliers. Un ouvrier blessé dans l'échauffourée était couché sur un mince matelas dans une petite voiture, que tiraient sa femme et ses trois enfants ; sa tête, bandée d'un mouchoir taché, ballottait, décolorée, à tous les mouvements du véhicule.

Quelques autres combattants, moins grièvement atteints, pouvaient suivre la colonne d'émigrants ; celui-ci le bras en écharpe ; cet autre une compresse au front ou une mentonnière nouée derrière la tête.

Des jeunes filles portaient un petit paquet sur l'épaule, au bout d'un bâton ; quelquefois toute une garde-robe dans un mouchoir de poche. On emportait ce qu'on possédait : c'était si peu de chose ! Les serins dans leur cage, un perce-neige dans un pot de terre, une mésange, une pie, le chat miaulant au fond d'un panier moisi, le petit toutou d'une bonne femme porté par elle-même entre ses bras comme un enfant chéri, dorloté, chaudement enveloppé d'une couverture, – tandis que la vieille grelottait sous les morsures du froid, – et aboyant capricieusement aux curieux qui formaient la haie sur tout le parcours.

Deux schutzmænner à cheval ouvraient la marche forçant la foule, qui stationnait dans les rues, à faire place ; d'autres soldats de police flanquaient la colonne, s'arrêtant parfois pour presser les retardataires ; les obliger avec force jurons à refaire le chargement d'un chariot dont le contenu, mal équilibré, avait roulé à terre…

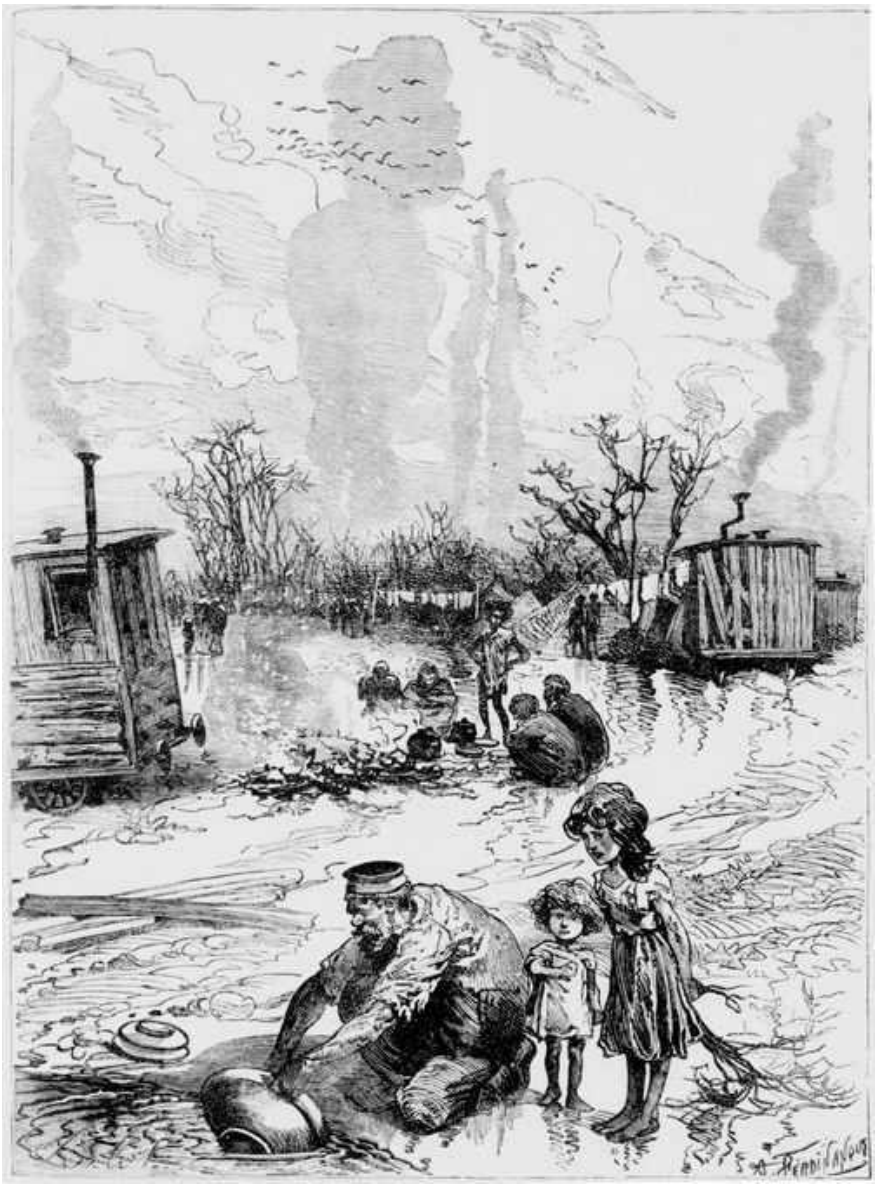
Lottchen et Dorothée se dissimulaient autant qu'elles le pouvaient parmi les gens de ce cortège ; honteuses de traverser ainsi le faubourg en plein jour, escortées par des gendarmes, dans une compagnie où, parmi de pauvres ménages d'ouvriers, il y avait des mendiants endurcis, des voleurs dangereux et des femmes de mauvaise vie.

Elles baissaient la tête et voilaient leur visage de leurs petites mains blanches.

XX

Après avoir traversé la Sprée, on arriva clopin-clopant, aiguillonnés par les schutzmænner, à la porte de Kopenick.

La colonne, laissant à gauche la gare de Görlitz, s'avança péniblement à travers une plaine boueuse. On était enfin sur le Cottbus-Ufer (la digue de Cottbus), au campement de Barakia.



C'était là que, quelques semaines auparavant, on avait vu, à la suite d'une émeute aussi, et d'une émigration en masse de tout un quartier, s'élever une ville par enchantement, ainsi que cela se produit si souvent en Amérique.

Les transfuges de la capitale étaient allés chercher à la gare voisine des wagons hors de service, disloqués, à moitié pourris ; on les avait traînés et alignés ; et de la sorte s'était formée une première rue.

Dans chacune de ces voitures se logèrent dix, vingt personnes…

Quelques-uns des émigrants réussirent à élever des baraques avec de vieilles planches. D'autres, moins heureux, durent se creuser de véritables terriers : une fosse profonde fermée par des poutres et des planches recouvertes de terre. D'autres enfin n'hésitèrent pas à s'établir en plein air, bivouaquant comme des fils de Bohême…

Bientôt, un cabaret s'ouvrit, puis un magasin d'épiceries ; pauvre magasin où l'on trouvait du fil, des chandelles, de la farine et du café, – un de ces magasins comme on en doit voir en Australie dans les régions colonisées de la veille.

Deux jeunes filles mirent sur un écriteau de papier : *Couturières*. Un peu plus loin, une revendeuse de pain de seigle plaça à côté de sa porte des piles de pain noir. La ville eut une sorte de vie propre, forma un ensemble ; mais ce fut la capitale de la misère.

Les enfants, à moitié nus, se mirent à courir au milieu de la boue et de la neige ; et dans la vraie capitale, la ville de pierre, – aux cœurs de pierre aussi, – personne ne s'attendrit, personne n'eut pitié de ce peuple d'opprimés, de déshérités,

personne n'eut souci de retrancher quelque chose de son superflu pour secourir ceux qui souffraient non loin de là.

Lottchen et Dorothée regardèrent de leurs yeux grands ouverts cet amas de baraques aux formes étranges, de tentes dressées à l'aide de perches et de pieux, de wagons de chemin de fer privés de leurs roues, de charrettes couvertes de leur bâche de toile, s'étendant en files nombreuses jusqu'à perte de vue, en laissant entre elles des boyaux tortueux où fleurissait l'ornière, où des flaques d'eau savonneuse attestaient que les habitants de la cité lavaient parfois leur linge.

Quelques-uns de ces baraquements avaient été édifiés avec toutes sortes de débris de constructions, ou même avec des meubles mis en pièces. Des planches de sapin reliaient le tout grossièrement. Des morceaux de toile remplissaient les vides laissés pour servir de fenêtre ; deux planches en croix formaient la porte, qu'il fallait franchir en se baissant comme pour entrer dans une caverne, ou une hutte d'Indien.

Tel était le faubourg né de l'affluence des milliards français à Berlin, et auquel on avait donné le nom de Barakia. Ce faubourg ou plutôt cette ville improvisée avait acquis bientôt une physionomie originale et quasi fantastique.

Sous un ciel bas et nuageux, au bout de la plaine immense et nue, quelques usines élevaient leurs hautes cheminées rouges, empanachées d'une fumée noire : plus loin encore se montraient de minces lignes de verdure, des squelettes d'arbres fichés dans la terre brune, une maigre campagne ; à l'horizon, sur des élévations du sol, deux ou trois moulins battaient le vide de leurs ailes désolées, et sur la gauche, en contre-bas, dans la rivière, un remorqueur qui remontait le cours de l'eau faisait entendre le souffle bruyant de sa machine épuisée, un roulement de chaîne, et, de temps

en temps, comme pour égaler la monotonie de son ascension un sifflement haché et strident.

Quelques rares carrés où poussaient deux ou trois choux malingres se voyaient çà et là, sur le derrière des constructions établies sur les « rues ». Ces « jardins » appartenaient aux plus actifs. Les autres émigrés laissaient les alentours de leur établissement encombré de tout ce qui n'avait pas pu prendre place à l'intérieur : tonneaux, planches, lits de fer, établis de menuisier, outils et vieille ferraille. Un âne pelé et un vieux cheval tondaient l'herbe courte qui poussait par hasard dans ces parcs du pauvre.

Le froid bleuissait, noircissait tous ces malheureux qui avaient assis là leur demeure, dans une terre détrempée par la pluie et les neiges.

Ces « naturels » faisaient aux arrivants de la rue de l'Herbe un accueil bien peu empressé, sachant, hélas ! par expérience, que misère et misère n'engendrent que misère. C'était de la vermine en plus qui leur arrivait, pensaient-ils, voilà tout !

Les plus heureux parmi les anciens de Barakia habitaient une bicoque sans autre parquet, il est vrai, que la poussière noirâtre, le sol de la plaine, une bicoque secouée par le vent, mais d'où sortait triomphalement un bout de tuyau de poêle. Avec quoi se chauffait-on là-dedans ? Il eût été difficile de le dire, à en juger par l'odeur de la fumée ; sans doute avec toutes sortes de débris végétaux et animaux.

Quelques-uns de ces « palais » étaient surmontés de petits drapeaux aux couleurs impériales le noir et le blanc, – qui ne sont pas faits pour réjouir la vue. – C'étaient des débits d'eau-de-vie installés et tenus par des juifs.

Le travail n'était pas tout à fait absent de cet asile ingrat. Quelques femmes, aidées de leurs jeunes enfants accroupis sur le seuil d'un triste logis, tordaient et tressaient de l'osier pour en faire des paniers ; il y avait plus loin un rempailleur de chaises qui devait aller chercher de l'ouvrage dans la « capitale » : un cordonnier en vieux ; les petits métiers enfin.

Quant aux hommes vigoureux, ils étaient occupés en ville, et à la nuit, ils regagnaient leur trou en dirigeant leur marche à travers la plaine spongieuse, du côté où brûlaient çà et là quelques lanternes accrochées aux portes, et d'où s'échappaient des cheminées de tôle les étincelles des feux de paille.

Les nouveaux émigrants rôdaient à travers les sinuosités de Barakia, à la recherche d'un gîte. Tout ce qu'il restait de planches, de toiles cirées, de cages à poules, fut mis à contribution. Lottchen et Dorothée ne s'effrayaient pas tant de la perspective d'avoir à passer la nuit au milieu de cette semence de ville, – dans le fumier, – que de rencontrer sur leur chemin la Houlotte irritée.

Il y avait eu un partage de pain noir, fait par la police au départ de la rue de l'Herbe. Les deux jeunes filles mangèrent leur morceau avec appétit.

La nuit arrivait.

Soudain, de derrière une ancienne voiture de saltimbanques, la mère Gaup s'élança sur Lottchen en poussant son cri de chat-huant comme un « cri » de guerre.

Elle était effrayante avec son front plissé, ses yeux ronds hors de leur orbite, sa bouche écumante.

Elle arracha violemment de dessus les épaules de Lottchen ce lambeau de tapis dont l'enfant s'était couverte le matin, et se mit à vomir un torrent d'injures :

— Ah ! voleuse ! Ah ! coquine ! Ah ! effrontée coureuse ! dessalée ! chienne ! guenon ! poule de marais !

Et elle la secouait d'une main brutale, tandis qu'elle levait l'autre main, semblait attendre de s'être suffisamment excitée pour commencer à frapper.

On s'ameuta autour des deux fillettes tremblantes.

La population souffrante de ce repaire avait des dispositions malveillantes.

— Faites du bien ! criait la Houlotte. Faites du bien ! Je vous en souhaite, de la récompense ! Voilà des filles de dessous les ponts qui mangeaient mon pain et qui me volent mes pauvres affaires !

Lottchen était interdite.

— Mais, madame… balbutia-t-elle, croyez que…

— Il n'y a donc pas de police ? criait la vieille. Il n'y en a que pour nous expulser de chez nous, bon Dieu de bois ! Faudra que ces coureuses des rues aient le droit de dépouiller le pauvre monde. Ah ! scélérate ! puisque tu as les mains blanches, c'est que tu ne gagnes pas ton pain à la sueur de ton front ! Mais regardez-moi ces deux drôlesses avec leurs mains blanches ! Oui, oui, pleurez ! Les schutzmænner ne sont pas encore bien loin, et vous rentrerez en ville entre

deux gendarmes comme des satanées voleuses que vous êtes !

Les femmes qui formaient cercle regardaient les deux jeunes filles d'un air irrité.

Un défenseur surgit inopinément ; un homme grand et fort, à la trogne rouge, aux yeux éraillés, à la bouche lippue.

— Qu'est-ce que c'est donc ? qu'est-ce que c'est la vieille ? dit-il. Que de bruit pour une guenille !… – Prends-en une ! ajouta-t-il d'un ton familier en ouvrant une large tabatière de corne. Faut-il pas que ces jeunesses montrent tout ce qu'elles possèdent ?

— C'est des voleuses ! hurlait la vieille.

Mais elle plongea ses doigts dans le tabac et s'en barbouilla le nez.

— Ah ! ta, ta, ta ! D'abord moi, reprit le défenseur, je les prends sous ma protection ; je vais les emmener coucher chez moi. Elles sont gentilles, et si elles ne sont pas difficiles sur les descentes de lit, on pourra s'entendre avec ces demoiselles.

Et le « défenseur » s'empara de vive force de Lottchen et de Dorothée et les entraîna en leur entourant la taille de ses deux bras.

La Houlotte vit qu'elle avait affaire à forte partie. Elle éclata de rire, d'un rire injurieux.

— Ah ! ah ! ah ! voilà leur affaire, à ces guenons ! dit-elle. Vous savez, vous l'homme ! ajouta-t-elle, c'est moi qui les loge et les nourris, – et elles sont mineures.

— Alors, prends encore une prise ! dit l'homme à la tabatière.

Et sa figure déjà bien laide s'enlaidissait encore d'une expression de mépris.

— Je vous dis qu'elles sont mineures, répéta la Houlotte, et que je réponds d'elles.

— Prends-en toujours une !

— Où voulez-vous les mener ? dit la Houlotte en se bourrant le nez.

— Chez moi… un nid d'amour !

— Loin d'ici ?

— Viens avec nous, tu le verras.

L'homme à la tabatière lâcha sa double proie et s'approcha de la vieille pour parlementer.

Tandis que se débattaient sans doute les conditions de quelque odieux marché, Lottchen et Dorothée fendirent la foule, la nuit aidant, pour échapper à celle qui les persécutait et à celui qui voulait les défendre.

Elles couraient en se tenant par la main.

Tout à coup le sol manqua sous leurs pieds, et elles roulèrent dans une de ces fosses creusées pour servir d'habitation, et dont la fermeture en planches laissait un vide.

— Où sommes-nous ? murmura Dorothée en se relevant.

— T'es-tu fait du mal ? demanda Lottchen.

— Peut-être ; mais je ne l'ai pas senti ; j'avais si peur !

— Il ne faut pas bouger.

Le terrier était peu profond, inachevé ; c'est pourquoi elles avaient roulé sans faire de chute.

Là, blotties et tremblantes, elles entendirent longtemps encore la voix de la Houlotte, qui les cherchait. « Sarcelle de prison ! bergeronnette d'hôpital ! » disait-elle. Et de temps en temps l'horrible vieille, pour s'exciter, faisait entendre ses affreux cris d'oiseau qu'elle imitait si bien. C'était véritablement la chasse d'une chouette poursuivant deux blanches souris.

Les pauvrettes s'assirent sur une caisse qui se trouvait dans le trou, se serrèrent l'une contre l'autre pour ne pas périr de froid.

Au milieu de ses souffrances, Lottchen continuait d'avoir pour son amie, – pour sa chère sœur Dorothée, comme elle l'appelait, – des tendresses de mère, les soins les plus touchants.

Enfin tout bruit cessa dans Barakia, – et alors commença pour les deux jeunes filles la nuit d'hiver à passer dans cette fosse, – nuit longue et froide. Dorothée portait un petit châle. Les deux intéressantes créatures s'en enveloppèrent les épaules et la tête. Lottchen soufflait sur les doigts de sa compagne et parvenait à lui réchauffer les mains. Mais l'une et l'autre avaient leurs pieds glacés.

— J'ai bien froid, murmura Dorothée, dont les dents claquaient.

— C'est moins le froid qu'un peu de fièvre, ma Dorothée. La scène de cette méchante femme t'a bouleversée.

— Et cet homme !

— Notre défenseur ? Ah ! Dieu ! faut-il être malheureuses et tombées bas pour être secourues de la sorte !

— Courage, ma bonne Lottchen !

— Si tu as du courage, j'en aurai, sœur chérie !

— J'ai du courage… Mais j'ai bien froid…

Et les dents de Dorothée recommençaient de claquer.

— Dors-tu ? demanda Dorothée au bout d'un moment, en voyant que Lottchen ne bougeait plus.

Lottchen feignait de dormir pour que sa compagne s'endormît.

— Oui, je dormais, dit-elle. Tâche d'en faire autant.

— Je ne peux pas. J'ai trop froid. Quelle heure penses-tu qu'il soit ?

— Oh ! il doit être au moins… minuit !

— Jamais nous ne pourrons attendre jusqu'au jour.

— Si nous nous sauvions tout de suite ? dit Lottchen. Je crains tant de revoir la Houlotte !

— Oui, sauvons-nous ! cela nous réchauffera, répondit Dorothée.

Et toutes deux se dressèrent d'un seul mouvement.

À l'aide de cette caisse sur laquelle elles avaient passé de si misérables heures, posée contre la paroi de terre dans sa hauteur, elles purent sortir de la fosse où elles avaient trouvé un refuge.

Au bruit qu'elles firent dès leurs premiers pas dehors, un chien se mit à aboyer, et un instant après s'élançait sur elles.

Dorothée poussa un cri de terreur.

— Ne dis rien, chère sœur, fit Lottchen ; si la vieille allait nous entendre ! Laissons-nous mordre plutôt…

Dorothée se fit violence pour garder le silence.

Le chien s'approcha d'elle et vint lui lécher la main.

— Cet animal vaut mieux que bien des gens d'ici, pensa-t-elle.

Les jeunes filles se trouvaient dans une sorte de rue.

De quel côté devaient-elles se diriger ? Où était Berlin ?

C'est ce qu'elles se demandèrent anxieusement.

Tout était noir autour d'elles…

Dorothée vit un petit drapeau flottant au-dessus d'un toit très bas.

— Hier, dit-elle, en venant, le vent nous fouettait le visage. Si le vent n'a pas changé de direction, ce drapeau nous indique notre chemin.

— Eh bien, alors, dit Lottchen, tournons le dos au vent et allons devant nous. À la grâce de Dieu !

Elles se mirent en marche, s'enfonçant à chaque pas dans de profondes ornières.

— As-tu peur ? demanda Dorothée.

— Non ! je n'ai pas peur, répondit Lottchen. Je n'ai peur que de la Houlotte.

Un oiseau de nuit, chat-huant ou orfraie, passa au-dessus du campement et poussa son cri sinistre.

Un double cri de frayeur y répondit. Les pauvres jeunes filles croyaient voir déjà la Houlotte et sentaient ses doigts crochus sur leurs épaules…

— Je n'ai plus de jambes, dit Lottchen.

— Tu verras que nous finirons tristement, murmura Dorothée. La peur nous fera mourir.

— Oh ! ayons du courage, chère sœur Dorothée, ayons du courage ! C'est une rude épreuve que nous subissons ; mais nous devons la surmonter. Dieu ne peut pas nous abandonner, puisque nous n'avons pas fait de mal !

— Donne-moi un baiser alors, dit Dorothée. Toi seule peut me rendre le courage et la foi, ce dont j'ai besoin.

Elles avançaient péniblement.

Le petit châle de Dorothée servait tour à tour à couvrir les épaules de l'une et les épaules de l'autre ; puis Dorothée le déchira en deux, et elles purent avoir chacune un fichu autour du cou.

Déjà les baraques du campement étaient plus clairsemées. Enfin, elles mirent le pied sur la route qui les avait conduites à Barakia.

— Dieu soit loué ! s'exclama Dorothée.

Lottchen poussa un soupir.

— Dieu soit loué ! répéta-t-elle.

Au bout d'un moment, elle reprit :

— J'ai une idée.

— Une idée ?

— Oui ! je crois que Dieu a voulu nous éprouver, nous punir.

— Pourquoi cela, chère âme ?

— Parce que l'autre soir nous avons douté de lui, dit Lottchen.

— Nos projets de suicide, au bord de la rivière ?

— Oui.

— Peut-être ! fit Dorothée, après un instant de réflexion.

La capitale s'éveillait à peine que déjà les deux jeunes filles trottinaient dans la Blumenstrasse. Il restait encore dans ce quartier quelque chose de l'effervescence de la veille.

Sur le seuil des boutiques qui s'ouvraient, on causait de l'émeute en exagérant les faits. Dorothée et Lottchen entendaient répéter que ce n'était pas fini comme cela…

Les deux fillettes, marchant d'abord au hasard, se décidèrent à aller demander quelque secours au Presidium de police, situé sur la place du Marché-au-Petit-Lait *(Molken-Markt)*. Elles entrèrent dans la rue des Juifs, en rasant les murs.

Sans s'inquiéter de ce qui s'était passé de l'autre côté de l'eau, les marchands israélites faisaient l'article devant leurs boutiques, dont les portes cachées sous des arcades sombres étaient obstruées de vieux pantalons rouges de soldats français, d'habits de livrées, de bottes remontées, de robes de

femmes, et de toutes sortes de costumes que les voleurs ont l'habitude d'aller louer chez le « changeur », suivant la physionomie qu'ils veulent se donner.

Dorothée et Lottchen ne purent s'empêcher de jeter un regard curieux sur les devantures remplies d'objets de toute sorte et de toutes provenances, où le butin de la guerre se mêlait au butin du vol.

Il y avait là, chez les marchands richement approvisionnés, de merveilleux verres de Baccarat en cristal, au chiffre de leur premier possesseur, des services à café avec plateau à galerie Louis XVI, des pendules de toutes les dimensions et de tous les styles, des candélabres dorés, des cages chinoises, des chenets Louis XV, des montres, des bracelets, un buste en marbre de Mac Mahon, signé Crauk, et dont le nez avait probablement été coupé d'un coup de sabre, une esquisse du *Combat de coqs* de Gérôme, ainsi qu'un lot de pastels d'un « célèbre » peintre français. Sur une pancarte collée avec quatre pains à cacheter contre la vitrine, on lisait en français :

« Le total est garanti de Paris. »

Il y avait là encore, chez ces marchands juifs, de belles bagues qui brillaient comme l'or des étoiles et faisaient envie à Lottchen, car elles lui rappelaient celle qu'elle avait reçue en présent, à Nauheim, du malheureux Reinhard.

De la rue des Juifs elles débouchèrent sur la place du Château-Vieux où l'on travaillait aux préparatifs de la foire de Noël. Des boutiques construites en matériaux légers s'élevaient en bon ordre. Déjà des charrettes venues des bois environnants stationnaient, chargées de jeunes sapins, – les arbres de Noël !

Il était midi quand elles arrivèrent au Molken-Markt. Les ouvriers descendaient dans des caves pour y dîner. Nos jeunes filles plongeaient leurs regards dans ces antres noirs, où il y avait de grands étalages de fruits, d'œufs, de harengs, de jambons, de beurre. Des saucisses cuisaient à l'entrée, et la cheminée du petit four poussait des jets de vapeur qui étaient comme une invitation… Elles auraient bien voulu suivre les fillettes qui allaient là prendre leur repas de midi !… Plus loin, d'autres caves, qui tenaient plus du cabaret que de la crèmerie, étaient envahies par les commis de boutique, les petits employés…

Elles avaient bien faim. Leur démarche était chancelante. Leur dénuement se devinait.

Un soldat de police s'approcha d'elles, les questionna, ne reçut en retour que des paroles incertaines, entrecoupées de pleurs.

Il leur fit signe de le suivre au poste du Molken-Markt.

Elles n'eurent pas la force de répondre qu'elles s'y rendaient d'elles-mêmes.

XXI

La satellite de M. Von Madaï marchait devant.

Les deux jeunes filles le suivaient, s'efforçant de retenir leurs larmes, Lottchen réconfortait Dorothée ; il lui paraissait avec raison que les pleurs seraient un moyen insuffisant de se justifier, d'expliquer leur conduite, dans un endroit où la sensibilité doit être rare.

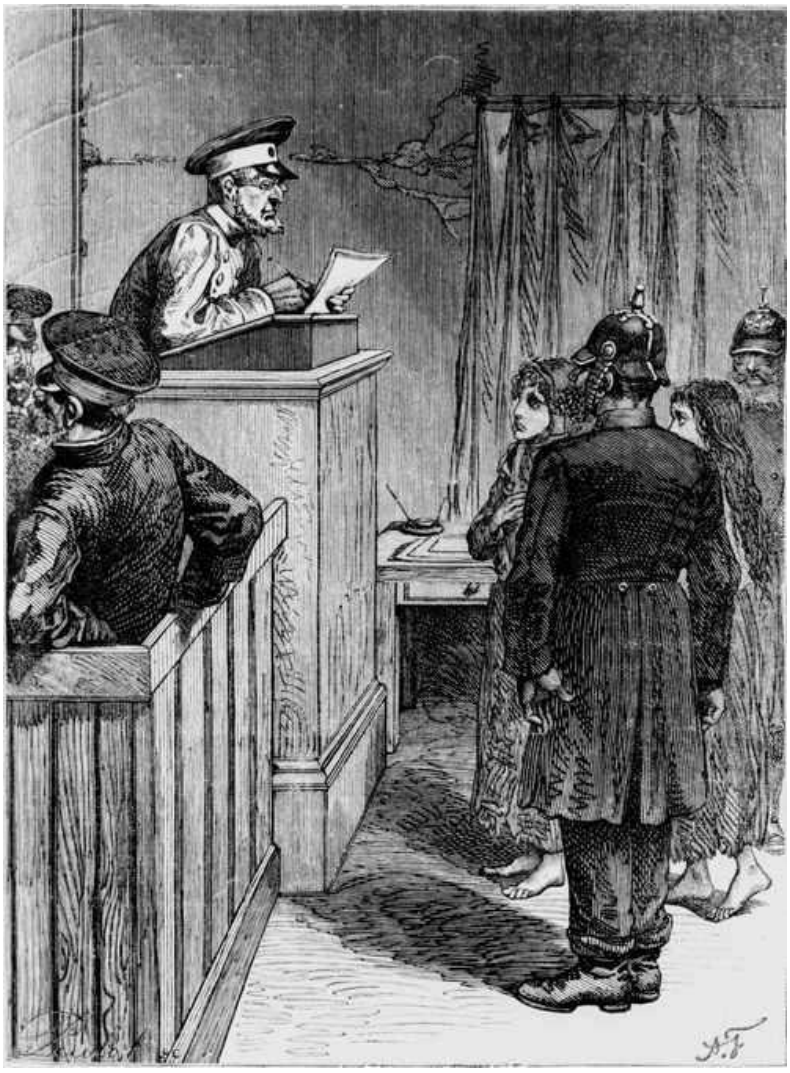
Une voiture cellulaire, le *Grüner Wagen*, la voiture verte, comme l'appelle le peuple, frôla leurs robes, leur donnant un frisson d'épouvante : elles se voyaient déjà dans les compartiments de l'affreux véhicule, conduites en prison sans avoir rien fait de mal…

Le policier pénétra dans la petite cour qui sépare la prison de la prévôté, des bâtiments de Presidium. Il prit un petit escalier ; les jeunes filles gravirent aussi le petit escalier.

Il traversa plusieurs salles basses et étroites, les forçant d'avancer. Dans une de ces salles on amenait des hommes en guenilles ou qui semblaient s'être vautrés dans la fange, des mendiants à l'air effronté, des ivrognes vacillant sur leurs jambes et des vagabonds inquiets et repentants ayant commis quelque larcin.

Toutes ces salles étaient chauffées à l'excès. L'air qu'on y respirait était lourd et méphitique.

Lottchen et Dorothée furent amenées devant le commissaire.



Il les questionna sans trop de rudesse. Les jeunes filles lui racontèrent comment elles s'étaient trouvées involontairement mêlées à l'émeute de la veille, et pourquoi elles avaient fui Barakia. Lottchen dit que la Houlotte, après les avoir sauvées d'elles-mêmes au bord du fleuve, pensait les amener à voler. Elle déclara qu'elle était une fille honnête, qu'elle s'était exposée à toutes les souffrances qu'elle endurait pour demeurer honnête. Elle raconta ses voyages à la suite de la ménagerie des Polonaises.

Dorothée, voyant qu'on écoutait Lottchen avec bienveillance, se mit aussi à dire son histoire, – l'histoire de son long martyre chez son bon oncle August Eberlein et sa bonne tante Margarethe. Mais elle ne put dire que ce qu'elle avait

souffert. L'orpheline ne connaissait ses parents d'adoption que par leurs sévérités envers elle, leurs violences, leur sécheresse de cœur, enfin l'acte de brutalité qui l'avait déterminée à fuir ; elle ignorait, elle ne pouvait savoir ce qu'il y avait d'astuce, d'hypocrisie, de froid calcul dans ces deux êtres.

À nous d'y suppléer.

Dorothée était la fille du comte de Vergy, officier du génie, appartenant, nous l'avons dit, à une famille française émigrée à Berlin sous Louis XIV. Le comte s'était épris follement de la sœur de Margarethe Eberlein. À la mort de son mari, tué à Gitschin, la veille de la bataille de Sadowa, la sœur de Margarethe était venue s'établir auprès de cette dernière. Elle y était morte, léguant l'orpheline à sa sœur et à son beau-frère August.

L'enfant ne fut pas tout à fait à la charge du ménage Eberlein ; la pension de veuve de la mère avait été reportée sur la tête de la fille du chef de bataillon du génie. Le père ayant été décoré de l'ordre du Mérite, il eût été facile de faire admettre Dorothée dans un établissement d'éducation de l'État. August Eberlein préféra la garder. C'était un homme de lettres, vivant d'exploitation et de rapine.

Un jour, Mme Eberlein prétendit que sa nièce était affligée de cette infirmité qu'on a appelé le daltonisme, et qui consiste à voir les couleurs sous un jour particulier : à ces yeux-là, le bleu paraît vert, le vert jaune ou orange, et ainsi des autres couleurs. En ce qui concernait sa nièce, cette infirmité était de l'invention de dame Margarethe, qui ajoutait à tous ses défauts de se croire une femme incomprise. C'est en vain que Dorothée avait protesté. À partir de ce moment, son oncle se mit à rédiger des mémoires sur cette particulari-

té étrange ; il fit un beau bruit du dévouement de sa femme, et une Société pour l'encouragement au bien décerna un prix à Mme Eberlein, ignorant que la femme de l'homme de lettres avait déjà reçu des encouragements, sous forme pécuniaire, de trois associations de gens charitables de Berlin, et de deux associations du même genre existant à Stettin et à Torgau.

Eberlein avait fait de sa nièce une enseigne pour les personnes compatissantes. La petite était une occasion de se faire bien venir auprès de toutes les bonnes âmes en général. August Eberlein eût pu écrire un livre sur la charité à Berlin ; il connaissait toutes les ressources de la bienfaisance officielle et privée ; et il ne se faisait pas faute, – comme on le voit, – d'y recourir. On comprenait, du reste, que cet homme de lettres, n'ayant que sa plume, se trouvât dans l'obligation d'être aidé dans l'accomplissement de sa bonne œuvre. Et les secours ne se faisaient pas attendre. Bon an, mal an, Dorothée apportait à ses parents adoptifs, – grâce à l'ingénieuse industrie de son oncle, – cinq ou six cents thalers ; en y ajoutant la pension de l'État, cela faisait environ deux mille quatre cents francs de notre monnaie de revenu presque assuré. En ce moment Eberlein travaillait à y faire ajouter la valeur d'une médaille d'or.

Il convient de dire que Mlle de Vergy économisait à ses oncle et tante les gages d'une servante, car elle en remplissait l'office avec avantage : nulle mieux que la fille du comte de Vergy ne savait laver le linge fin avec plus de soin, repriser les chaussettes, les bas et les serviettes, allumer les feux l'hiver, entretenir la netteté des parquets préparer les aliments, – sauf le rôti, qui rentrait dans les attributions de son oncle. Dorothée allait même faire le marché, tantôt avec Mme Eberlein, « la charitable dame », tantôt toute seule ; et

les revendeuses de la halle connaissaient bien « la petite aveugle », ainsi désignée par sa tante ; elles étaient émerveillées de la voir marcher sans tomber, et jamais elles ne la faisaient surpayer, ni même ne l'obligeaient à marchander.

L'entretien de la jeune fille ne coûtait pas beaucoup aux Eberlein. On lui faisait des robes avec celles que Margarethe avait portées. Elle usait aussi le vieux linge de corps, les bottines défraîchies, les chapeaux passés de mode.

Dorothée raconta la vie qu'elle menait chez ses parents ; la manière dont ils se comportaient envers elle, l'accablant de mauvais traitements pour la moindre faute, la plus petite négligence ; l'abreuvant d'humiliations ; lui faisant expier cruellement son extraction française et les sympathies d'enfant quelle affichait étourdiment pour son pays d'origine. C'étaient des coups, c'étaient des couchers sans souper, c'étaient des journées de dimanche passées attachée au pied de son lit, à peine vêtue, des tâches de couture qu'il fallait accomplir avant d'avoir le droit de dormir.

Toutes ces exigences, toutes ses cruautés, Dorothée les eût peut-être subies avec résignation lui venant de toute autre personne que de la sœur de sa mère. Malgré tout, elle s'efforçait de ne pas haïr des parents qu'elle « devait » aimer, et elle y réussissait presque. Mais, un soir, son oncle se comporta avec elle de telle façon que, soudainement, la résolution vint à la pauvrette de quitter la maison où elle souffrait tant.

C'était assez avant dans la nuit. Mme Eberlein, qui allait fort régulièrement à des séances de spiritisme, tardait cette fois de rentrer. Elle semblait depuis quelque temps se passionner plus que de raison pour les exercices imaginés par le groupe de spirites auxquels elle était affiliée. Ces bons Berli-

nois travaillaient à évoquer feu M. de Humboldt, dont la grande âme s'était, à les en croire, logée dans une immense tortue, à la forte carapace, qui soutenait le monde. C'était la fable d'Atlas renouvelée par des cerveaux malades. Cette insanité séduisait Mme Eberlein et avait le don de la captiver pendant de longues heures passées loin de M. Eberlein. Celui-ci, suffisamment sceptique d'ordinaire, manquait absolument de foi ce soir-là. Il se mit à faire un grand bruit dans la maison. Chaque fois que l'heure sonnait à la pendule, il recommençait à pester et à jurer, maudissant les femmes en général et particulièrement celles qui s'en vont en ville tutoyer les esprits frappeurs.

Dorothée assistait toute troublée aux violences de M. Eberlein. Elle ne s'était pas couchée pour attendre sa tante. Elle éprouvait une véritable inquiétude de ne pas la voir rentrer et, dans sa naïveté, la colère de son oncle n'avait pas d'explication. La pauvre enfant essaya même de justifier sa tante de quelques accusations malsonnantes qu'elle entreprit de réfuter, bien qu'elle n'en comprît pas toute la portée. Son bon oncle rencontrant de l'opposition, fit rage. Il ne se contenta plus de jurer, de crier, il s'en prit à la porcelaine, à deux heures du matin, ce fut une explosion terrifiante. Dorothée balbutia quelques paroles de consolation qui ne réussirent qu'à exaspérer l'homme de lettres. Il accusa sa nièce de soutenir honteusement sa tante, et comme Dorothée relevait la tête avec fierté, il s'élança sur elle et la souffleta.

Dorothée, plus morte que vive, terrifiée, suffoquée par l'indignation, rouge de honte, mais n'ayant pas une larme à l'œil, se leva et se dirigea vers la porte. Elle était habituée aux mauvais traitements de Mme Eberlein, mais tous ses instincts de femme délicate et bien née se révoltaient en elle

sous le coup de l'outrage quelle venait de recevoir, de la part d'un homme qu'elle méprisait trop pour lui pardonner.

Elle sortit.

Sans ajouter aucun vêtement à ceux qu'elle portait sur elle, sans rien mettre sur sa tête, sans argent dans sa poche, n'emportant enfin de cette maison maudite que son humble livrée de servante, elle se trouva, au milieu de la nuit, errant par le froid, dans les rues mal éclairées de la triste ville. Le lendemain au soir elle demanda l'hospitalité dans un refuge. C'est là qu'elle rencontra Lottchen, qu'elle se lia avec la fille de Carlotta Klussmann, l'écuyère du cirque Renz. On les a vues ensemble prêtes à prendre une tragique résolution, puis devenant entre les mains de la Houlotte des instruments destinés à des actes coupables. Maintenant elles comparaissaient devant un commissaire au criminel du Presidium.

Le commissaire fut séduit par les grâces ingénues de ces deux charmantes filles. Son œil exercé les lui faisait distinguer de celles de leur âge journellement amenées au poste du Molken-Markt. Il fit appeler l'agent de police qui les avait arrêtées, et en attendant que cet agent vînt lui donner un supplément d'informations sur les faits et gestes des fillettes au moment où il les avait rencontrées, il les fit conduire à la salle de dépôt réservée aux femmes.

— Allez, mesdemoiselles, leur dit-il d'un ton paternel. Je crois à la vérité de tout ce que vous m'avez dit, et dans un moment j'espère pouvoir vous laisser partir. Mais ne recommencez pas à errer dans la ville ; rentrez chez vos parents ; leurs plus mauvais traitements sont encore préférables, – croyez-moi, – à ce que vous rencontrerez ailleurs. Avec votre inexpérience… vous finiriez par tomber dans quelque piège…

Lottchen eut sur les lèvres un sourire finement railleur, qui semblait dire : « Qu'on y vienne ! » Mais tout d'un coup elle pensa tristement : « Si seulement nous avions du pain ! »

On fit entrer Lottchen et Dorothée dans la salle des femmes. Elles virent, sur des bancs placés contre les murailles, des femmes de divers âges et, semblait-il, de diverses conditions. Auprès d'elles se trouvaient aussi des enfants. Quelques-unes parmi elles s'étaient endormies ; celles qui souffraient trop de la température très élevée de l'endroit avaient suspendu derrière elles leurs vêtements de dessus et restaient là en chemise et en jupon. De fraîches et jolies jeunes filles étaient assises à côté de vieilles femmes aux traits flétris sur lesquels la misère et le vice avaient mis leurs stigmates.

Une femme vêtue d'une robe de laine noire, les épaules couvertes d'un fichu blanc, assise devant un bureau, et qui était la surveillante, dressait le procès-verbal d'entrée d'une jeune fille, mise avec élégance, et qu'on venait d'amener.

La toilette de cette dernière formait un contraste frappant avec les guenilles des femmes et des enfants accroupis à terre ou dormant sur les bancs de bois. Elle relevait par devant sa robe de soie comme si elle eût craint de la souiller au contact des impuretés environnantes ; elle portait une casaque en velours ponceau, et son chapeau accusait la dernière mode ; mais ses manières étaient vulgaires et hardies, et on pouvait penser en la voyant qu'elle était tombée plus bas que les malheureuses jeunes filles pauvrement vêtues qui l'entouraient.

L'inscription de la demoiselle en chapeau était à peine terminée, que les deux amies virent pénétrer dans ce triste lieu une autre jeune fille, plus jolie encore, mais échevelée,

que la main rude d'un agent lança sans ménagement au milieu de la salle.

Lottchen et Dorothée poussèrent un cri de réprobation au spectacle de cette brutalité.

La surveillante leur jeta un coup d'œil sévère.

En ce moment, on vint les chercher sur l'ordre du commissaire. Celui-ci, son enquête terminée, décida leur mise en liberté.

Quand elles se trouvèrent dehors, après avoir échangé un sourire, puis un soupir, Dorothée dit à Lottchen :

— Qu'allons-nous faire ! Qu'allons-nous devenir ? Si nous pouvions nous procurer quelque ouvrage ? Pour moi, je ne veux pas, quoi qu'en ait dit le commissaire, rentrer chez mon oncle et ma tante.

— Ni moi chez ma mère, dit la fille de Carlotta Klussmann. Ce n'est pas moi qu'elle aime le plus, – et son affection la plus forte est indignement placée. Dans son intimité, vit un être dont je ne veux pas avoir de nouveau à repousser la persécution. Quand je me suis plainte à ma mère, elle m'a traitée de folle, de visionnaire, d'hystérique… Tous les torts étaient de mon côté !…

— Eh bien ! allons devant nous, alors, murmura Dorothée. Nous trouverons peut-être une bonne inspiration, et le ciel aura pitié de nous…

— Si nous rencontrions quelque âme véritablement compatissante ! dit Lottchen, quelque personne charitable !…

— Oh ! il doit y en avoir ! repartit Dorothée.

Et voilà les deux jeunes filles de nouveau sur le pavé de Berlin, tantôt marchant vite pour fuir les regards, tantôt se traînant fatiguées ou curieuses devant les étalages des magasins.

Elles en étaient à se demander à qui elles s'adresseraient pour avoir quelque secours.

XXII

Elles s'engagèrent sous les Tilleuls.

Il tombait une petite pluie froide.

Les deux jeunes filles, se serrant l'une contre l'autre, avaient rejeté sur leurs jolies têtes la robe de l'une d'elles, celle de Dorothée (on sait où était la robe de Lottchen). Elles s'abritaient sous le large capuchon improvisé, que la bise froide gonflait, en faisant voltiger les boucles folles de leurs cheveux blonds ou bruns. Elles étaient charmantes ainsi dans leur dénuement, avec leur teint pâli, cet air grave, presque austère qui seyait si bien à leurs visages d'enfant : le malheur et l'expérience les avaient vieillies de plusieurs mois en quelques heures.

Elles s'en allaient tristement, mélancoliques, se souriant parfois pour s'encourager, avec cet abandon de la jeunesse, de l'enfance, où le sourire est si près des larmes, et elles se sentaient heureuses de mettre leurs souffrances en commun.

Lorsqu'elles passèrent devant le palais de l'empereur, il y avait dans l'air une bonne odeur de rôti ; cette odeur les poursuivit, leur creusant l'estomac à mesure qu'elles marchaient.

Arrivées à la place de Paris, elles tournèrent à gauche, entrèrent dans la nouvelle rue Guillaume, puis dans la rue Louise.

Avisant une maison de belle apparence, elles y pénétrèrent avec l'intention de se recommander au bon cœur de

quelqu'un ; mais sur le mur, elles lurent sur un écriteau : *Hausiren ist verboten*, la mendicité est interdite. Cette défense d'entrer s'adresse aussi bien aux colporteurs qu'aux mendiants ; n'en point tenir compte, c'eût été s'exposer à être arrêtées de nouveau.

Elles pénétrèrent dans la maison voisine et gravirent l'escalier. Il n'y a pas beaucoup de concierges à Berlin. La dame qui ouvrit à leur coup de sonnette les accabla de sottises en leur montrant, au-dessus de la petite boîte aux lettres en fer battu, qui orne les portes des appartements des maisons qui n'ont pas de concierge, cette inscription : *Membre de la Société de secours aux pauvres*. Ce titre s'achète moyennant une redevance et vous met à l'abri des sollicitations des mendiants. À cette époque ces sollicitations étaient par trop nombreuses et pressantes : des individus s'introduisaient chez vous et vous déclaraient ne pas vouloir s'en aller avant que vous leur eussiez fait l'aumône.

La faim aiguillonnait cependant les pauvres filles. Elles ne se découragèrent pas.

— Dire, observait Dorothée, que je suis la fille d'un comte, d'un officier !…

— Et moi, répondit Lottchen, si je ne puis le dire, je *sais* que je suis la fille d'un homme très riche, un baron…

— Et nous n'avons pas de pain !

— Et nous grelottons de froid.

— Ah ! ayons confiance en Dieu, qui a soin des pauvres petits oiseaux.

La troisième maison où elles entrèrent était nouvellement bâtie. Un bel escalier de pierre conduisait au premier.

Sur une porte à deux battants, une plaque de cuivre brillante portant cette inscription : *Banque brésilienne*. Les fillettes ne la virent point ou ne la lurent pas, et sonnèrent.

Une jolie soubrette en cornette de toile, agrémentée de rubans roses, vint au-devant d'elles. Sans même leur demander ce qu'elles voulaient, elle les fit entrer.

La porte d'un grand salon était ouverte, et ce n'étaient pas des commis de banque qui s'y montraient, mais des jeunes femmes en toilettes fort décolletées. Quelques-unes même étaient enveloppées d'un simple peignoir.

Lottchen et Dorothée furent reçues par une belle dame d'une trentaine d'années, magnifiquement vêtue de soie et de velours, – avec des bagues à tous les doigts. Elle leur demanda ce qu'elles voulaient :

— Nous cherchons du travail… nous avons faim, dit Lottchen.

La dame de céans soupçonnait tout autre chose.

Mais les deux fillettes lui fournissaient d'elles-mêmes une excellente entrée en matière ; elles étaient jolies, et la *Banque brésilienne* avait une réputation à soutenir, – mais non une réputation de crédit…

La maîtresse de la maison leur fit servir à manger.

Les dames du salon venaient jusque sur le seuil de l'office les regarder, – et elles se communiquaient entre elles leurs réflexions en riant.

— Ne restons pas trop longtemps ici, chuchota Lottchen à l'oreille de Dorothée.

La belle dame voulut les retenir.

Elle leur fit toutes sortes de propositions équivoques et de promesses ; elle parlait de toilettes, de spectacles ; mais Lottchen fut d'une fermeté qui la déconcerta.

— Il nous faut la permission de nos parents, dit-elle finement pour couper court à toutes ces instances. Nous allons la leur demander, madame, ajouta-t-elle en souriant d'un air moqueur, – et nous reviendrons s'ils nous la donnent.

La dame aux bagues, ne perdant pas tout espoir, les reconduisit avec toutes sortes de câlineries, et la porte à deux battants de la *Banque brésilienne* se referma sur les deux jeunes filles, – qui avaient échappé à un grand danger[27].

Il était trois heures.

Lottchen et Dorothée, qui avaient repris quelque force en apaisant leur faim, sentaient maintenant avec plus de vivacité l'horreur de leur situation.

Elles marchaient devant elles sans pouvoir prendre un parti.

— Si nous allions chez tes parents ? essaya de dire Lottchen.

— Je t'en supplie, n'y pense pas ! s'écria Dorothée aux premiers mots. Leur maison n'existe plus pour moi… Si tu

---

[27] Certaines maisons, *non tolérées* à Berlin, ont recours à de fausses enseignes et autres stratagèmes pour se soustraire à la police.

savais quel traitement j'ai subi !… Quelle humiliation m'a forcée de m'enfuir !…

— Où coucherons-nous ? La nuit va venir dans une heure ou deux… Il est trop tard pour continuer de demander du travail dans les maisons… Ça nous a, du reste, mal réussi. On nous insultera… on nous repoussera… même la charité qu'on nous fera sera injurieuse comme tantôt…

— Tout !… répondit résolument Dorothée ; tout excepté mon oncle August et ma tante Margarethe !…

— Tout ! c'est beaucoup dire pour des demoiselles de notre âge ! observa Lottchen.

Près de la place Charles, les jeunes filles crurent être tombées au milieu d'une nouvelle émeute. Il y avait là un grand rassemblement d'ouvriers devant un groupe de maisons en construction. Parmi eux, debout sur une pierre de taille, un grand garçon, dont la chevelure était rouge, et qui paraissait en colère, pérorait avec animation. Les autres ouvriers, leurs instruments de travail à la main, l'écoutaient, ouvrant des yeux dans lesquels passait la colère de l'orateur ; quelques-uns d'entre eux, assis sur des poutres, avaient sur leurs genoux une boîte grande comme une boîte à cirage, tenaient d'une main un couteau, et de l'autre un morceau de pain, et prenaient dans la boîte une graisse jaune, peu appétissante, qu'ils étendaient sur leur pain pour leur goûter.

Lottchen et Dorothée ne saisissaient que des lambeaux de phrases : « C'est une exploitation indigne !… Il est temps d'organiser la commandite sociale et nationale… Nous voulons l'émancipation de l'ouvrier !… Il faut nous soustraire à la tyrannie du capital ! L'empire-féodalité a été détruit par l'empire-révolution… Le moment est venu de remplacer

l'empire lui-même par rétablissement du socialisme, par la république sociale !… »

Tout à coup les maçons semblèrent prendre un parti décisif.

Avec de grands cris, ils jetèrent leurs outils à terre et, tous en bande, chantant la *Marseillaise des Travailleurs* ils quittèrent les chantiers.

C'était une grève qui se déclarait.

Les grèves berlinoises ne se manifestent pas toujours par des chants. Souvent les agents de police sont criblés de pierres dans les rues, car le prolétariat prussien est sanguinaire et sauvage. À Wilmendorf, près de Berlin, des charpentiers ont démoli la prison dans laquelle on avait enfermé un des leurs à la suite d'une rixe.

Quelques jours auparavant, ces mêmes ouvriers maçons qui venaient d'abandonner le travail, s'étaient amusés d'une manière fort originale à vexer la police. Ils étaient venus au chantier coiffé de bonnets rouges « à la Robespierre ».

Les schutzmænner leur firent des observations très modérées sur cette coiffure révolutionnaire dans un pays monarchique. Le lendemain les mêmes ouvriers arrivèrent avec des chapeaux ronds, un monocle dans l'œil, lorgnant les schutzmænner d'un air narquois. Cette fois ceux-ci se retirèrent sans rien dire.

Lottchen et Dorothée allaient toujours à l'aventure.

Le soleil, tout baigné d'eau, se couchait, pâle, dans des nuages blancs comme des linceuls.

Elles s'étaient assises pour se reposer un instant sur le pont d'Als, presque en face d'un grand réservoir appelé le port de Humboldt.

La Sprée charriait de gros glaçons veinés d'azur qui descendaient lentement en se heurtant et en tournant sur eux-mêmes comme d'énormes poissons morts.

Lottchen et sa compagne regardaient couler silencieusement la rivière.

Dorothée semblait de nouveau fascinée par le mouvement de l'eau, le tourbillonnement des glaçons. Ses yeux fixes avaient un éclat plus brillant, quelque chose de farouche et d'égaré.

Lottchen lisait ses pensées sur son visage ; elle la saisit par la main avec force, et l'entraîna du côté du Thiergarten, dont les arbres montraient leurs rameaux mouillés et noirs sur la rive gauche de la rivière.

Le soir venait rapidement.

Les lointains des avenues se brouillaient ; un amas de tons terreux indiquait sur la gauche la ville, et au bout de l'avenue des Tilleuls, du côté du Thiergarten, les chenaux de cuivre surmontant la porte de Brandebourg semblaient galoper dans les nuages.

Cependant, il y avait une certaine animation sur la route de Charlottenbourg, qui traverse la partie supérieure du Thiergarten. Les petits employés, les commis qui demeurent hors des murs, regagnaient leurs logis d'un pas hâté : les ouvriers exténués de leur journée de travail se traînaient sur les côtés de la route bordée d'arbres. Les tramways circulaient rapidement, le conducteur agitant la cloche placée sur le de-

vant des voitures pour appeler les voyageurs ou éloigner de la voie les lourdes charrettes…

Puis, à mesure que le crépuscule devenait plus sombre, d'autres figures moins rassurantes surgissaient. C'étaient des individus déguenillés, hâves, qui disparaissaient comme des ombres irritées dans les longues allées du Thiergarten, de préférence dans les parties du parc plantées de sapins et d'ifs, qui conservaient au milieu de l'hiver leur sombre ramure.

La nuit était venue.

Les fillettes, qui s'étaient amusées un instant à faire gambader un gros chien noir perdu, songèrent à trouver un gîte.

Dorothée avait souvent entendu parler du Thiergarten comme d'un endroit où dormaient beaucoup de gens à Berlin ; elle savait qu'on l'appelait l'*Auberge de la Mère Verdure* ou de la *Mère Du Bois*.

— Nous y serions bien plus en sûreté que n'importe où, dit-elle à sa compagne.

— Et nous serions du reste bien embarrassées d'aller loger ailleurs, repartit Lottchen.

Elles causaient de la sorte tout en suivant un chemin sinueux qui les conduisit à un beau bois de pins dont les rameaux formaient, à peu de distance du sol, un plafond de verdure. La mousse qui tapissait le bord des allées n'avait pas été mouillée.

Il ne s'agissait plus que de trouver un grand tronc contre lequel elles pussent se blottir.

Tout à coup Lottchen s'écria en montrant le ciel entre les interstices du feuillage :

— Oh ! mais vois donc ! sœur chérie, comme le ciel est rouge !…

— C'est un incendie, bien sûr ! dit Dorothée.

Et les deux fillettes épouvantées, sortirent de la forêt et revinrent sur le chemin qu'elles venaient de quitter.

En prêtant l'oreille, une rumeur lointaine arrivait jusqu'à elles.

Elles distinguaient dans le tumulte des cris de désespoir.

On criait : « Au feu ! »

Et l'on sonnait le tocsin à l'église la plus voisine…

Au-dessus de leurs têtes une rougeur sinistre emplissait le ciel, s'étendant à vue d'œil. Au nord, près de la rivière, la fumée montait noire, et se colorant, par éclairs, de fauves reflets ; elle s'élevait à l'extrémité de la ville vers l'hôpital de la Charité et l'hôtel des Invalides.

Les anneaux de ses tourbillons livides s'enroulaient l'un autour de l'autre, se confondant, issus qu'ils étaient de la même fournaise.

Et dans l'immense solitude du ciel, la statue colossale de la Victoire, qui surmonte le monument consacré aux succès des armées allemandes, surgissait comme une de ces apparitions menaçantes que les Livres saints ont prédites et enregistrées. Les bras étendus de la statue, éclairés de reflets rougeâtres, semblaient trempés de sang ; sa robe l'enveloppait comme une tunique de flamme ; et on eût dit

qu'elle n'agitait pas une palme, mais qu'elle secouait sur la capitale une torche, comme un ange exterminateur descendu d'en haut pour châtier une nouvelle Gomorrhe.

Au milieu des rayons lumineux brusquement projetés dans les airs par le foyer de l'incendie, cet ange de la destruction traçait au loin une ombre noire qui allait s'agrandissant…

Et cette vision farouche, courroucée, apocalyptique, dominait le spectacle d'horreur qui s'étalait au-dessous d'elle ; elle le faisait, pour ainsi dire, pâlir, oublier. Elle était effrayante. Et l'on ne voyait que cette figure dorée, planant dans le ciel rouge ; le regard en était fasciné et les deux faibles créatures, épuisées par cette rapide succession de tant d'événements lugubres, se sentaient glacées d'épouvante.

Avec cet égoïsme qui étreint les cœurs les plus humbles, il leur semblait que dans leur misère le ciel, à défaut de secours, leur offrait une vengeance, – à elles et à tous les faibles, à tous les opprimés, à tous ceux qui souffrent dans ces luxueux cloaques qu'on appelle les capitales du monde !

XXIII

— Ce n'est plus la Victoire dorée… sur toutes les coutures… qui est là-haut, dit tout à coup une voix traînante et railleuse qui fit tressaillir Lottchen et Dorothée, c'est un démon endiablé qui vomit des malédictions sur – les autres ! C'est le mauvais ange…

Elles se retournèrent vivement et virent à côté d'elles, surgissant elles ne savaient d'où, un homme âgé, de médiocre grandeur, presque un vieillard, décharné, pâle d'épuisement.

Mais sous les haillons sordides dont il était couvert, on devinait « un homme », peut-être même un sage.

Bien que son abord fût repoussant et que son usage eût des dessous de bestialité, il ne paraissait ni méchant ni dangereux. C'est que si le bas de la tête appartenait à un animal inférieur, le front, le crâne étaient d'un Socrate. La large bouche, – museau de babouin aux lèvres épaisses et informulées, – demeurait ouverte par un sourire moqueur, et le seul œil qui éclairât le visage ajoutait à l'expression de raillerie. Il semblait cligner l'autre œil d'un air entendu, en réalité il était borgne. Sa face carrée, osseuse, simiesque, toute plissée, grimaçant autour d'un soupçon de nez, était comme perdue dans un flot de barbe blanchâtre et des cheveux jaunes. Des sourcils buissonneux et des pinceaux de moustaches en faisaient l'ornement.

Il était drapé avec une sorte de majesté dans un vieux châle troué, effiloqué, qui ne pouvait lui donner beaucoup de

chaleur, mais qui servait à cacher les trous de sa redingote. Son pantalon, court de jambes, déchiré, rapiécé, s'en allant en morceaux, avait l'air dans sa vétusté d'une loque informe ramassée au coin d'une borne. Avec cela, de larges souliers avachis, lacés au moyen de ficelles et dont les semelles jouaient de l'accordéon ; pour un tel homme, des chaussettes et une coiffure devaient être des superfluités. Il se tenait raide, digne, presque fier, sous cette défroque, comme s'il eût voulu en faire valoir le pittoresque, prêt à braver tous les regards malveillants, non pas grâce à une attitude cynique, mais en rendant surprise pour surprise et en montrant autant d'étonnement de voir les autres différents de lui, que ceux-ci pouvaient en éprouver à la vue de son étrange personne. C'était, à en juger par l'apparence, une sorte de Thomas Vireloque berlinois, – moins les lunettes de fer-blanc sur le front ; un Thomas Vireloque, sans l'air gouailleur de son congénère parisien.

Involontairement, les deux jeunes filles s'étaient reculées en l'apercevant.

— Faut pas avoir peur de moi, mes petites, leur dit-il ; il ne faut avoir peur, du reste, ni des coups, ni des hommes, ni de la prison, ni même de la mort ; faut avoir peur de la peur. Faut craindre aussi les médisants et les flatteurs, mes petites : les loups et les renards. C'est entendu, hein ? Voyez-vous, on peut n'avoir pas d'abri et se sentir encore du cœur au ventre. Y en a qui sont riches et puissants et qui sont amoureux de leur carcasse ; ils se font danser l'anse du panier à eux-mêmes. Mon mépris des richesses me rend l'égal du riche qui méprise ma pauvreté : mépris pour mépris ! Dépend-il de moi d'être riche ? Non !… mais d'être heureux ?… Et l'on est heureux, mes petites, sans que ça y paraisse… et quoique divorcé… peut-être même parce qu'on est divorcé…



— Est-ce Berlin qui brûle ? demanda Lottchen, qui ne comprenait pas grand'chose aux phrases aphoristiques de ce philosophe du ruisseau.

— Oui et non, ma petite. C'est une fabrique dont les ouvriers sont en grève depuis ce matin… Oh ! ça va être drôle : les cochers, les cuisiniers, les commissionnaires, les sommeliers vont à leur tour se mettre en grève… Si la contagion pouvait s'étendre, et si les rois se mettaient aussi en grève… l'humanité ferait mieux ses affaires… Mais il n'y a pas de danger ! La place est trop bonne !

Un autre individu s'avança dans l'allée du Thiergarten.

— Hé ! l'ami ! lui dit le vieux mendiant, grande illumination ce soir !

— Hélas !… c'est encore nous, les ouvriers, sur qui cela retombera, dit le nouveau venu, qui était vêtu d'une longue capote usée et coiffé d'une casquette plate ornée d'un galon vert ; on dit déjà que ce sont les socialistes qui ont mis le feu à l'usine qui brûle depuis une heure.

— Faut laisser dire, repartit le mendiant, faut être comme le sage… Quelqu'un vous dit des choses blessantes, des injures, on lui rend grâce de ce qu'il n'a pas tapé jusqu'à ce que le sang coule ; s'il a tapé fort, on lui rend grâce de ce qu'il n'y est pas allé jusqu'à ce que mort s'ensuive…

— En ce cas, vieux, il faudrait tout souffrir.

— C'est selon comme on se taxe… Chacun vaut ce qu'il s'estime.

Puis, se tournant vers les fillettes :

— Venez, dit le Diogène de la forêt, on n'a qu'un œil, mais on sait trouver les bons endroits. J'en connais un où, sous la toiture du ciel, l'on peut dormir comme à l'Hôtel impérial.

Il prit les devants, et les fillettes, suivies de l'autre homme, s'enfoncèrent sous bois.

En passant devant une statue, le philosophe du ruisseau s'inclina profondément.

— Pourquoi salues-tu ? demanda l'autre vagabond.

— C'est pour m'accoutumer aux rebuffades. Je suis sûr que ce dieu de marbre ne me rendra pas mon salut…

Ils arrivèrent à un endroit où le Thiergarten était très touffu et où une belle mousse épaisse couvrait le sol. C'était aux environs du Jardin zoologique.

Le Philosophe, c'est le nom qu'il aimait à se donner, et nos lecteurs ont déjà entendu ce nom, y avait sa place marquée.

— Voilà ma couchette… système primitif, breveté par la Providence, sans garantie du gouvernement prussien…

— J'ai couché plus durement que ça, pendant tout un hiver, dit l'autre homme… Ah ! nous aurions payé cher une couche comme celle-ci !… Nous faisions des creux dans la neige… et plus d'un ne se relevait pas…

— Tué par un frère !

— Non, par un Français. – Allemands et Français ne sont pas frères, tué ou gelé.

— On était donc de la grande boucherie ? demanda l'homme au châle.

— Oui. Et à l'époque dont je parle, nous nous trouvions à Saint-Cloud, bivouaquant dans le parc, derrière le palais que nous avions incendié. Mes camarades avaient réussi à attraper des coussins de soie pour oreillers, des tapis de Turquie qui leur servaient de draps ; moi, j'avais dû tout vendre au juif ; ma mère était malade ; le seigneur à qui elle demanda du secours lui répondit à coups de bâton.

— Monnaie des grands frappée sur les épaules des petits ! Bon aloi ! murmura le nouveau Diogène.

— Pour nous consoler, nous buvions du *schnaps* dans des services à thé en porcelaine de Sèvres, marqués de l'N impérial. Nous avions la gloire aussi…

— C'est bon pour les sots, la gloire ! observa le Philosophe.

— Le jardin du prince impérial de France, reprit l'ancien soldat, était une large pelouse ayant un chemin de fer en miniature au milieu ; un bien joli joujou, avec tunnel, ponts et stations, où des soldats de plomb auraient pu partir ! Il y avait au centre du jardin une hampe au bout de laquelle on hissait le drapeau quand le fils de Napoléon était là.

Nous brûlions les poutres encore fumantes d'un gymnase, pour faire cuire la soupe ou le café.

Des deux côtés, le jardin était bordé par des tilleuls, et il y avait au fond un groupe de statues qui nous amusaient beaucoup… Prenant pitié de leur nudité, nous avions mis en réquisition tous les oripeaux d'une garde-robe pour les couvrir : Junon avait une crinoline et une robe à jupe plissée ; Vénus un chapeau fermé et un manchon passé à son bras ; Apollon était coiffé d'un tuyau de poêle de larbin, avec une cocarde noire et blanche ; sur ses épaules, nous avions jeté un habit noir à larges boutons blancs…

L'ancien soldat parlait encore que depuis un moment Lottchen et Dorothée, serrées l'une l'autre pour se réchauffer, s'étaient endormies.

Le Diogène du Thiergaten se souleva à demi, les regarda un moment de son seul œil, et il parut s'attendrir.

— Elles dorment, dit-il. Les pauvres enfants !

Puis il se leva, défit le châle qui l'enveloppait et alla en couvrir la tête et la poitrine des deux jeunes filles. Il s'y prit avec tant d'adresse et de douceur qu'elles ne se réveillèrent pas.

L'ancien soldat poursuivit ainsi son récit :

— Quelques jours après, c'était la fête de Noël. J'avais été blessé par un obus, un matin, en sortant d'un tunnel où nous passions la nuit, officiers et soldats. Les entrées des tunnels avaient été murées et on n'y pénétrait que par une étroite ouverture fermée par des nattes de cordes disposées en rideaux. Nous y avions transporté des poêles et des meubles trouvés dans les maisons de campagne du voisinage. Nos officiers y avaient fait traîner des cabanes d'aiguilleurs transformées par eux en boudoirs. Le vin ne nous manquait pas, les villas de Sèvres et de Ville-d'Avray en avaient fourni en abondance. Mais il fallait nous rendre de nos casemates à nos batteries en rampant sur le ventre, car l'endroit était périlleux. Nous montrions le poing au Mont-Valérien, au *grand cochon* comme nous l'appelions, qui nous envoyait ses « marcassins » sans les compter.

Donc, j'avais été mordu à la jambe par l'un d'eux, un matin. On me transporta à l'ambulance et je me trouvai à Versailles pour la Noël. J'étais avec les camarades dans une des plus belles galeries du palais, avec des dorures partout, des portraits de guerriers et de grandes dames, des batailles… Le soir de Noël on nous donna une fête… Tous les lustres avaient été allumés ; les murs étaient ornés de guirlandes de lierre, et d'une extrémité à l'autre de la galerie, s'étendait une longue table chargée de cadeaux pour les blessés. On y avait placé trois arbres de Noël enguirlandés et illuminés – comme si nous étions des enfants gâtés.

Les blessés étaient assis sur des banquettes, le long du mur, vis-à-vis de la porte d'entrée. Nous étions pâles, défaits et pas du tout en train de rire. Au bout de la galerie, il y avait dix ou douze lits ; chacun d'eux occupé par un blessé trop faible pour se lever. D'un lit à l'autre allaient de bonnes dames de la ville cherchant à consoler les pauvres garçons. L'un n'avait plus qu'un bras, un autre plus de jambes, ils se soulevaient sur leurs lits de douleur et regardaient avec curiosité cette fête qui se donnait à leur intention. Mais ils étaient bien tristes !

Alors la porte s'ouvre, et le commandant, suivi de son état-major, fait son entrée. Une musique jouait des hymnes de Noël. Et puis, un ministre s'avance et fait un sermon pour nous vanter, à nous autres pauvres diables écloppés par la guerre, les douceurs de la paix au coin de son feu, dans son pays. Les camarades écoutaient d'un air stupide. Nos officiers, qui comprenaient mieux sans doute ce beau langage, y allaient de leur larme. Ce n'était pas gai ! non, ce n'était pas gai, cette fête-là !

Après le sermon, on fit la distribution des cadeaux de Noël aux pauvres blessés. Il y avait pour chacun de nous quelque chose à se mettre sur le corps, quelque chose à manger – et puis un souvenir. Ou voyait là un Polonais mourant à qui on avait coupé les deux bras, et qui expira au moment où une religieuse déposait sur son lit un stéréoscope. La bonne fille porta son joujou sur le lit d'un artilleur éborgné par l'explosion d'un caisson.

Et la musique jouait toujours. On pleurait, on soupirait, on poussait des cris arrachés par la douleur, on se consolait entre malades, on riait même un peu…

— Ah ! tenez, taisez-vous ! interrompit le Philosophe. Ça me fait bouillir le sang de vous entendre raconter de ces choses-là. Tout ça pour l'ambition de quelques-uns ! Voyez-vous, il n'y a pas de société sans loi ni gouvernement, c'est sûr ; mais quand le gouvernement, la loi et la société ne valent rien, il devrait être permis de marcher à quatre pattes, et de brouter l'herbe des chemins…

— Quel est ce bruit ? dit tout à coup l'ancien soldat, en se levant sur son séant. – Qui vive ? ajouta-t-il plus haut.

— Qui vive toi-même ? répondit une voix impérative.

Au même moment, cinq schutzmænner apparurent, marchant sur une même ligne à quelques pas l'un de l'autre.

Leurs casques jetaient dans l'ombre de fauves reflets.

— Sauve qui peut ! cria l'ancien soldat, en faisant un mouvement pour s'esquiver.

— Inutile ! trop tard ! dit le Diogène du Thiergarten. C'est une razzia.

Et il ne quitta pas la position nonchalante qu'il avait sur la mousse.

XXIV

— Eh ! vieil orang-outang, dit l'agent de police le plus rapproché, faut-il t'aider à te lever ? La chambrière a donc trop bordé la couchette ? Debout ! debout ! et plus vite que ça ! On ne dort pas ici.

— Je ne dors pas, répondit le Philosophe du ruisseau sans s'émouvoir. J'écoute le récit de la grande guerre. En voilà un bon, là, ajouta-t-il en désignant son compagnon, et qui était à Versailles le soir de Noël, quand on distribuait des lorgnettes aux aveugles, des gants aux manchots et du bouillon de veau aux morts…

Le schutzmann s'adressant alors au narrateur, lui dit d'un ton fort radouci :

— Puisque vous avez été soldat, obéissez, vous, et en route ; en avant, marche !

— Faut-il emporter le mobilier de la chambre à coucher ? dit le Thomas Vireloque berlinois ; les tapis ? mon matelas, que j'ai fraternellement partagé avec cet autre ? Voyez-vous, tout est commun entre ceux qui ne possèdent rien. C'est la seule égalité possible sur cette terre, mes amis !

Les deux vagabonds se mirent sur pied, se préparant à marcher devant les soldats de police qui faisaient la battue.

— Eh bien ? et ce tas de chiffons ? dit l'un d'eux. À qui ?

Il montrait le châle sous lequel dormaient Lottchen et Dorothée.

— Ça des chiffons ? dit le Philosophe. C'est les plus jolies mignonnes créatures… Deux amours, quoi !

— Ah ! c'est pour ça qu'ils ne veulent pas démarrer, les vieux, observa un soldat de police, – il y a du sexe !

— Toi, d'abord, tu n'y connais rien, répliqua le cynique. Et si tu veux que je te donne un conseil, va trouver les puissants qui t'envoient ici, mais ne t'en approche pas trop : c'est comme le soleil, ça réchauffe ; de trop près, ça brûle !

— Ah ! c'est Christoph Kobrich, dit un des soldats, tandis qu'un de ses camarades réveillait les jeunes filles. Je reconnais le vieux mendiant.

— Eh bien, après ? Est-ce une honte de mendier ? Que de riches du jour sont des gueux de la veille, – et qui seront gueux demain ! À ceux-là, faut demander beaucoup et tout de suite et d'une voix… claire, – parce qu'il est fort douteux qu'ils soient en état de donner encore une fois, dans un quart d'heure.

— Allons, les gamines, debout ! disait le soldat de police en secouant Lottchen et Dorothée endormies dans les bras l'une de l'autre.

— Du ménagement, fils, s'il te plaît, dit le mendiant. C'est fragile, ça ; on le lit sur leur front que c'est fragile !

— De quoi te mêles-tu, vieil incorrigible ! Toutes les femmes sont fragiles… à commencer par la tienne…

— Toutes… oui ; mais je m'entends… De quoi je me mêle ?… Ce sont mes filles. Je les adopte… c'était même une chose faite dans mon idée… Ma femme, de son côté, adopte de petits filous. Cela fera compensation. Vous la con-

naissez tous, la Houlotte ! Eh bien ! c'est ma femme, à moi, le Philosophe !

À ce nom abhorré de la Houlotte, les deux jeunes filles, qui s'étaient levées, s'écartèrent du mendiant avec un mouvement de répulsion qu'il ne comprit pas.

— Vous êtes le mari de la Houlotte ! dit Lottchen en réunissant toutes ses forces. Mais nous ne vous connaissons pas !

— Soyez tranquilles, mes doux agneaux. Il y a divorce depuis longtemps pour cause d'incompatibilité… c'est comme ça qu'on dit au tribunal, hein ?… Je répare à ma manière le mal que la coquine fait de son côté. C'est entendu. Vous serez mes filles, – jusqu'à la prison, où l'on va nous mener, mes pauvres enfants ; puisque ces messieurs de la police sont des réveille-matin à deux pattes, et qu'ils aiment mieux faire une razzia dans le Thiergarten que de dormir tranquillement dans leur lit, – eux qui en ont !

C'était bien une razzia qu'on faisait, comme le disait le mendiant Kobrich. Les événements de la veille, la grève du jour, l'incendie de la fabrique avaient exigé un grand déploiement de police. M. de Madaï put penser avec raison que les vagabonds et les gens dangereux ne se tiendraient pas sur leurs gardes. D'un autre côté, il fallait rassurer la population paisible, un peu effrayée par cette fermentation populaire qui agitait la capitale. Une razzia dans le Thiergarten avait donc été décidée au Presidium, bien que les Schutzmænner à pied et à cheval fussent tous très fatigués.

À Berlin, les razzias, véritables chasses indiennes à l'homme, sont exécutées fréquemment dans les lieux où se réunit la gent nomade aux environs de la ville, à la Hasen-

haide, à la Jungfernhaide, à Moabit, et surtout au Thiergarten. Le soir à dix heures, lorsqu'on peut supposer que les promeneurs sont rentrés chez eux et que les vagabonds seuls errent encore, des colonnes de soldats de police, guidées par des commissaires au criminel, partent de la grande cour des bâtiments de la police du Molken-Markt, et suivent silencieusement diverses directions. Quatre ou cinq cents hommes sont parfois mis en mouvement pour ces sortes d'expéditions.

Les colonnes doivent se rejoindre dans le voisinage du lieu destiné à être exploré ; elles marchent alors dans un ordre combiné pour cerner les hôtes nomades, les vagabonds qui hantent la nuit ces rendez-vous de la misère et du crime.

Quand le terrain est cerné, les hommes de police, divisés en petits groupes, commencent une battue générale. Ils entrent dans les guinguettes, visitent les maisons suspectes établies sur la lisière des bois, fouillent ensuite les buissons, auscultent les massifs d'arbres, sondent les roseaux bordant les mares.

Le cercle se resserre de plus en plus étroitement autour du point de réunion indiqué. Les schutzmænner poussent devant eux comme un vil bétail, vagabonds, malfaiteurs, ouvriers sans domicile, femmes de mauvaise vie, apprentis voleurs de tous âges arrachés aux douceurs du sommeil au milieu d'une belle nuit d'été, ou brutalement secoués de leur engourdissement glacé, par les froides nuits, – alors que les refuges, la Maison de travail, la prison même sembleraient des asiles enviables à des gens soumis encore à quelque discipline sociale.

Une razzia heureusement exécutée peut être accomplie en deux ou-trois heures. Le nombre des prisonniers faits

dans cette campagne, rarement ensanglantée par la rébellion des récalcitrants, est parfois de plusieurs centaines d'individus.

Cette nuit-là, une colonne de cent hommes s'était avancée par la porte de Potsdam. Une douzaine de schutzmænner la suivaient à cheval ; quelques agents de la police criminelle enveloppés dans leurs manteaux, marchaient en tête ; une autre colonne de même force devait arriver par la Louisenstadt, et une troisième colonne marchait plus au nord. La Grande-Étoile ou rond-point du Thiergarten était le rendez-vous indiqué.

La première colonne, après avoir fait une station sur la place de Leipzig, pénétra dans le Thiergarten par l'allée de Bellevue. Onze heures moins un quart sonnaient à l'église Saint-Mathieu.

L'allée de Bellevue était silencieuse. On ne voyait que de rares lumières dans les maisons d'habitation dont les jardins bordent l'avenue. Un employé du gaz, armé de sa longue perche, courait le long des trottoirs pour éteindre les lanternes allumées. L'almanach marquait la pleine lune ; et bien que le ciel fût couvert de nuages, les conventions du cahier des charges étaient rigoureusement exécutées. Disons, en passant, qu'il y a peu de villes importantes aussi mal éclairées que Berlin.

La colonne arriva au point de jonction des rues du Thiergarten, de Victoria et de Bellevue, et des chemins pour les cavaliers et les piétons qui traversent le Thiergarten.

— Halte ! cria le commandant de la colonne.

Celle-ci s'arrêta, et se forma d'abord en une longue ligne contre le parc, puis en petits groupes de dix hommes chacun. Les cavaliers furent divisés en cinq petites troupes.

Le premier coup de onze heures sonna.

C'était le signal attendu par les diverses colonnes pour commencer leur mouvement.

Les schutzmænner à cheval se mirent à galoper dans les allées destinées aux voitures, qui conduisent à travers des bouquets d'arbres jusqu'à la chaussée de Charlottenbourg. La lune se montrait parfois à travers les nuages et jetait une faible lumière.

Le Thiergarten, nous l'avons dit, est situé à l'ouest de Berlin. Il est longé au nord par la Sprée. C'est un des plus vastes et des plus beaux parcs de l'Europe. Il est planté de magnifiques massifs d'arbres et orné de grandes pièces d'eau, disposées avec beaucoup de goût au milieu des pelouses. C'est un véritable jardin anglais qui s'étend de la Grande-Étoile à Charlottenbourg. La partie du parc la plus éloignée de la capitale est celle que les noctambules préfèrent.

La battue commença.

Les schutzmænner entrèrent dans la futaie, écartant avec précaution les branches de certains arbustes restés verts malgré la saison. Bientôt ils rencontrèrent les premiers groupes : hommes, femmes et enfants, tous déguenillés, étaient couchés sur le sol trempé.

C'était un véritable campement d'ouvriers expulsés, avec leurs familles, par des propriétaires intraitables, qui, pour s'indemniser du loyer dû, avaient saisi les quelques

meubles de ces malheureux, – et jusqu'à leur lit. Ils logeaient chez la « Mère Du Bois » depuis plusieurs semaines, très éprouvés par la rigueur de la saison. Ils n'avaient pas voulu demander asile à la Maison de travail qui leur faisait horreur, et qui du reste était pleine.

Il y avait aussi parmi eux quelques-uns de ces vagabonds connus des soldats de police pour former le noyau de cette population nomade qui vit en plein air.

Non loin de là, d'autres groupes étaient formés pour la plupart de femmes et d'enfants appartenant aux villages voisins ; ils se trouvaient à Berlin, assuraient-ils, depuis quelques jours seulement, cherchant à se créer des moyens d'existence ; et bien qu'il y ait des maisons où, pour quelques silbergroschen on leur eût donné un abri pour la nuit, ils avaient préféré demander un asile à la forêt.

Tout à coup, un agent à cheval apparut poursuivant un homme en haillons, coiffé d'un feutre et brandissant un énorme gourdin. Le vagabond donna un coup de son gourdin au cheval et fit un crochet pour s'échapper ; mais il vint tomber sous la main des soldats de police qui s'avançaient avec leurs prises dans sa direction. L'un d'eux lui arracha son bâton, l'autre le saisit à la gorge.

La lune éclaira un visage barbu, à l'expression sauvage, et qui joignait à la laideur naturelle, celle du vice et de la misère.

Le commissaire au criminel reconnut l'homme.

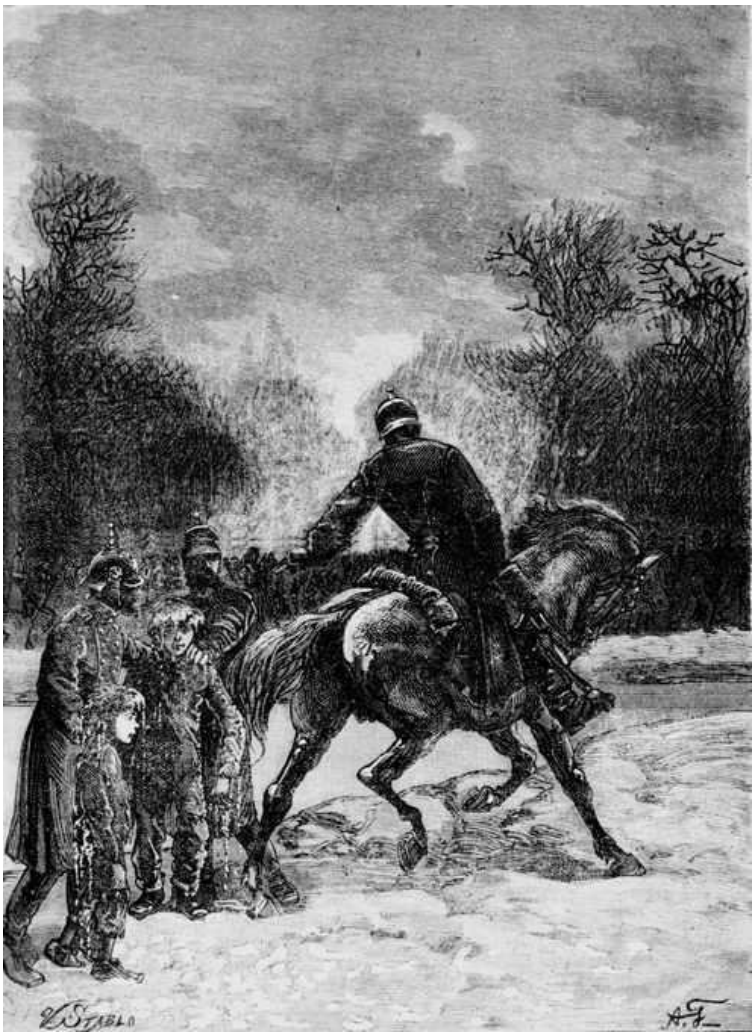
— Bonne prise ! fit-il. Depuis huit jours, j'ai visité à son intention tous les mauvais lieux de Berlin. – Sois tranquille, la nuit prochaine, tu ne t'enrhumeras pas : une place t'attend à la prévôté.

L'homme barbu ne fit pas une plus longue résistance. Sur un signe du commissaire, des soldats de police lui lièrent les mains derrière le dos.

Un peu plus loin, une jeune fille qui faisait partie d'un groupe de dormeurs réveillés par le bruit de la lutte que venait de soutenir l'homme barbu, tenta d'échapper aux agents en grimpant à un arbre avec l'agilité d'un écureuil.

Les soldats de police durent parlementer longuement avant de la décider à redescendre, tandis que les vagabonds déjà arrêtés, qui s'amusaient fort de cette scène, prenaient parti en riant, les uns pour la fillette, les autres pour les agents.

On arriva devant un étang dont la surface était gelée.



Là ce fut autre chose : trois gamins, voulant se sauver, se précipitèrent comme des crapauds dans l'eau peu profonde, à la grande joie de leurs compagnons d'infortune ; mais arrivés à l'autre bord ils durent se rendre à discrétion à un schutzmann à cheval qui n'avait pas eu de peine à leur couper la retraite, pendant qu'ils écartaient devant eux les minces glaçons que le poids de leur corps jetait à droite et à gauche.

C'est pendant que s'accomplissait cet incident de pêche au milieu de la chasse humaine, que le Diogène du Thiergarten, son compagnon l'ancien soldat, et les deux malheureuses jeunes filles qui s'étaient réfugiées auprès d'eux, furent capturés.

Christoph Kobrich se mit tout de suite à philosopher ; le soldat fourra les mains dans ses poches comme s'il était au piquet ou à la salle de police ; Dorothée et Lottchen se répandirent en pleurs, au grand étonnement des soldats de police surpris de rencontrer autant de sensibilité, – chose rare parmi les êtres disgraciés de la fortune, ou brouillés avec la société avec lesquels ils se trouvaient d'ordinaire en contact.

Peu à peu, de massif en massif, d'arbre en arbre, la razzia s'éleva à plus de deux cents individus.

On les réunit au milieu d'un carrefour.

Il y avait là des coquins à figures patibulaires, des gueux de profession prêts à tout faire, des vagabonds appartenant à la grande famille dont Christoph Kobrich faisait partie, gens à qui leur conscience n'avait rien à reprocher, – si ce n'est leur paresse, – des vieilles personnes éplorées, tremblantes de peur et de froid, des campagnardes, tête nue, cheveux dénoués, serrant fortement leurs marmots contre elles, des

prostituées à l'allure hardie, des enfants amaigris à peine vêtus ; les malfaiteurs dangereux qui arrêtent les passants à main armée, et les petites mendiantes qui forcent la charité en présentant un bouquet de fleurs fanées. Il y avait là surtout en majorité, des voleurs, des filous, aigres-fins, grecs, *Bauernfænger*, comme on les appelle à Berlin, depuis le vulgaire jusqu'au rusé et adroit *Habsburg*, toujours bien mis, à qui l'argent a tout à coup manqué ; sans oublier les voleurs d'oies, dont la spécialité est de détrousser les paysans sous prétexte de les aider à décharger les voitures qui amènent leurs denrées sur les marchés.

Lottchen et Dorothée regardaient curieusement, avec des larmes pleins les yeux, ces gens qui grouillaient autour d'elles, parlant l'argot, se donnant des poussées, riant de leur misère commune.

Ce fut avec un véritable soulagement qu'elles entendirent donner l'ordre du départ.

Le père Kobrich s'était placé près d'elles et les encourageait de quelque aphorisme de sa façon.

Elles rentrèrent dans Berlin au milieu de ces groupes hideux ou pitoyables, escortées par les soldats de police, obligées de courir presque pour suivre le pas de ces hommes. Elles longèrent les Tilleuls et, pour la deuxième fois en quelques heures, pénétrèrent dans les lugubres cours du Molken-Markt.

Il allait être fait une répartition du produit de la razzia du Thiergarten entre les prisons de la prévôté, la Maison de travail et les hospices publics, le surplus devant être expulsé de Berlin, notamment les femmes et les enfants venus des villes

et campagnes voisines sur lesquelles la capitale exerce sa force d'attraction, au détriment de sa propre tranquillité.

Devant la porte par où pénétrait la colonne, un homme se tenait debout, attentif ; sa physionomie craintive, malgré la grande barbe rousse qui lui envahissait le visage, son air préoccupé, sa tenue humble et raide, et surtout l'endroit où il se trouvait, permettaient de penser qu'on avait affaire à un homme de police.

C'était en effet Fritz Klussmann, le frère de Carlotta.

Il regardait particulièrement les jeunes filles ; – il était venu là pour voir si, – par hasard, il ne découvrirait pas la fille de sa sœur.

Chistoph Kobrich suivit son regard et le vit s'arrêter sur les deux jeunes filles qu'il s'était proposé de protéger. Il pensa qu'elles pouvaient courir quelque danger, – quoiqu'il eût mieux valu pour Lottchen qu'elle fût réclamée par sa mère, – et se réglant sur son appréciation, il dit en élevant la voix et de manière à dérouter l'agent :

— Mes chères filles, voilà tout ce que votre père peut vous offrir pour cette nuit : un banc de bois dans le *mokum*.

Fritz Klussmann, qui ne brillait pas, on le sait, par l'intelligence, laissa passer le groupe.

Lorsque le vieux mendiant eut pénétré dans la cour où l'on fit halte, il questionna les deux jeunes filles :

— Avez-vous quelque chose à démêler avec la police, mes enfants ?

— Pourquoi nous demandez-vous cela, monsieur ? répondit Lottchen, tandis que Dorothée interrogeait du regard.

— Parce que, tantôt, j'ai vu un agent en bourgeois qui n'était pas à la porte du Molken-Markt pour rien, et qui vous examinait toutes les deux attentivement.

— Nous n'avons contre nous que notre misère, répondit Lottchen avec un accent de fierté et de réelle franchise ; et, ajouta-t-elle, le tort d'appartenir à des parents qui n'ont pas eu pour nous l'amour et le respect auxquels nous avions droit.

Dorothée n'avait pas d'autre réponse à faire. Son cœur se gonfla et elle essuya une larme. Lottchen la prit alors dans ses bras, la tenant embrassée, et la jolie tête blonde de son amie se pencha sur son épaule comme une fleur brisée, dans une indéfinissable attitude de tristesse et de douleur.

XXV

Les deux jeunes filles après un court interrogatoire, reçurent un billet pour leur admission d'urgence dans une maison de refuge nouvellement ouverte pour les femmes. Un agent de police les y conduisit, au milieu même de cette froide nuit, si longue, si pénible pour elles !

Lottchen et Dorothée eurent chacune en partage une légère couchette fort propre, aux deux extrémités d'un grand dortoir chauffé et bien aéré, où elles auraient reposé tranquillement sans les cris de quelques enfants encore à la mamelle.

Le matin, Lottchen fut réveillée par sa plus proche voisine. C'était une jeune ouvrière qui lui demanda son histoire et lui raconta la sienne. Cette histoire n'était qu'une longue suite d'épreuves. Elle l'acheva en disant que depuis trois jours elle couchait dans le refuge en attendant un travail qu'elle devait commencer ce jour-là même ; on n'avait pas voulu lui faire d'avance d'argent, et c'est pourquoi, une fois de plus dans sa vie d'ouvrière honnête, elle avait dû venir s'abriter dans l'asile municipal.

Lottchen lui demanda si deux ouvrières de plus pourraient prendre leur part du travail dont elle parlait, assurant sa nouvelle compagne que ce serait la tirer elle et son amie, – qu'elle lui montra déjà levée au bout du dortoir, – de la plus cruelle des situations.

La jeune ouvrière fit avec beaucoup d'empressement et du meilleur cœur du monde les plus belles promesses, et une

heure après l'écuelle de la charité vidée, les trois jeunes filles prirent le chemin de la Holzmarktstrasse, la rue du Marché-au-Bois, où demeurait la petite ouvrière qui avait pris Lottchen et Dorothée sous sa protection. Elle s'appelait Amélia.

C'était une grande et pâle jeune personne, vêtue d'une robe noire tournant au roux, d'un aspect misérable, et dont les traits tristes et doux trahissaient bien des souffrances endurées ; ses grands yeux bleus se montraient rougis prématurément par les veilles et les larmes.

Amélia alla ensuite présenter ses nouvelles amies à Mme Gérard qui les reçut cordialement. Cette dame avait une entreprise de sacs pour l'armée. Dix ouvrières, l'aiguille enfilée de gros fil, étaient déjà à l'œuvre dans les diverses pièces de son petit appartement. Du dehors des femmes apportaient des paquets de grosse toile écrue que la fille aînée de Mme Gérard, Mina, recevait et vérifiait. Mme Gérard remettait ensuite aux porteuses de paquets le montant de leur travail.

Mme Gérard, en femme d'ordre, inscrivait sur un registre tout ce qui sortait de chez elle, tout ce qui y rentrait. Elle tenait sa caisse avec beaucoup de méthode.

Elle tenait aussi avec le plus grand soin la comptabilité de son mari, M. Gérard (dit Rossignol dans un certain monde, avec lequel notre héros Gaspard avait fait connaissance malgré lui, dans la *Spelunke* où il faillit être enfumé), afin que le digne homme pût savoir d'une manière exacte quels étaient les profits de ses petites « affaires ».

Mme Gérard était une véritable ménagère allemande.

Pour suffire à toutes les dépenses de la maison, maintenir l'équilibre dans son budget, tout en faisant la part de l'avenir, la dot des filles, l'éducation des deux jeunes gar-

çons, elle devait faire des miracles d'économie. Par bonheur, on lui avait enseigné dès l'enfance qu'un peu d'avarice ne messied pas à la femme honnête, et que d'autre part rien ne porte autant de préjudice à sa considération que l'absence d'ordre. Elle connaissait peut-être cette maxime qu'on lit dans *Hermann et Dorothée*, et que Goethe tenait sans doute de sa mère, de la « Frau Rath » : « La libéralité est une qualité de l'homme, et l'économie une vertu de la femme ».

Mme Gérard faisait ses chapeaux et ceux de ses filles, et de même les robes ; elle servait de tailleur à son mari et aux petits Walter et Max ; elle était le pâtissier dans sa maison, le tapissier, – sans jeu de mots, – le sommelier ; elle repassait le linge fin ; tout cela en veillant à la sortie et à la rentrée de ses sacs de toile. Elle se parait de son activité comme d'autres de leur paresse.

Après s'être levée à la chandelle, elle lavait et habillait ses marmots, faisait le ménage à l'aide de ses deux filles, se mettait à distribuer ses sacs aux ouvrières qui travaillaient dans sa maison ; cela tout en jetant de temps à autre un regard aux marmites.

Elle ne sortait pour faire ses achats qu'à la nuit tombante, pour n'avoir pas à perdre de temps à faire toilette. En rentrant, elle se métamorphosait en maître d'étude pour faire répéter aux marmots la leçon apprise à l'école ; ce petit monde se mettait à griffonner autour de la table ronde de la *Wohnstube*, la chambre commune. Puis, une fois les enfants au lit, elle se faisait rendre compte par ses deux filles, de la dépense du jour. Fricka, la cadette, allait vendre sur les petits marchés de la menue mercerie des bijoux d'occasion, des morceaux de tapis et de rideaux ; on notait les profits ; on traçait le plan de la journée du lendemain. Ce n'était qu'alors

que la Colonne-de-Victoire, – pardon ! – la vertueuse Mme Gérard se donnait le luxe d'une lecture sentimentale. Elle prenait dans la bibliothèque de ses filles les poésies d'Uhland ou de Justinus Kerner, ou encore un roman de Frederica Bremer ou de Henriette Hanke. Elle avait souvent les paupières encore mouillées des douces larmes de la sensibilité lorsque M. Gérard rentrait vers onze heures au logis.

Le dimanche, la famille entière ne manquait jamais les offices religieux. Après les offices, l'excellente dame se montrait supérieure dans la confection de *Berliner Pfannkuchen*, gâteaux ronds de la grosseur d'une belle pêche, au milieu desquels elle mettait de la confiture, et qu'elle faisait frire dans la poêle ; elle avait aussi un véritable talent pour pétrir et faire cuire ces galettes cassantes composées de farine, de sucre, de cannelle et de zestes de citron qu'on appelle *Knappuchen*.

M. Gérard avait une profession avouable qu'il exerçait à l'entre-sol de la maison dont il habitait le premier avec sa fille : il était *changeur* pour hommes et pour dames. – Changeur ? Oui, il louait dans les prix doux, à des gens désireux de faire figure dans le monde, l'habit d'un dragon ou la redingote-lévite d'un ministre du culte, la veste et la culotte d'un groom ou la jaquette d'un commis, cela suivant les dispositions humoristiques – ou autres, – de sa clientèle.

Ces vêtements, confiés à des gens capables de certains scrupules, étaient toujours rapportés exactement. L'opération ne devenait ruineuse que dans les cas, heureusement assez rares, où le client se laissait happer au collet de la lévite ou saisir par la basque de la jaquette, et où il lui fallait user le susdit vêtement pendant les mois qu'il passait sous la protection de la police.

M. Gérard louait aussi aux vierges folles, habituées des *Tingeltangel* et de la villa Nova, de l'Orpheum, du Colosseum, de l'Odéon, des costumes de princesses de théâtre et de grandes dames, des robes de velours, des bas de soie, des bottines de satin, des colliers de fausses perles, et même des chemises propres.

Il avait sous ses ordres, pour veiller sur cette partie de sa garde-robe, toute une légion de « Louis » déclarés responsables de la défroque et qui accompagnaient les dames ou ne les perdaient pas de vue.

M. Gérard payait patente et était électeur.

Lorsque Lottchen s'adressa à Mme Gérard, elle ne se doutait pas que son ami et protecteur, M. Gaspard van der Gomm, avait assisté à un repas de corps présidé par la haute dame, quelques jours auparavant, dans la *Spelunke* de maître Mozart.

La maison de Mme Gérard était fort bien fréquentée.

Lottchen, qui avait obtenu de coucher chez cette dame ainsi que Dorothée, était traitée avec plus de familiarité que les autres ouvrières. Dès le second jour de son entrée dans la maison, elle avait fait connaissance avec Jérémie Pardon, un honorable juif d'origine française qui en était à sa douzième femme. Ce n'est pas qu'il eût été veuf onze fois : il s'était marié un peu partout, selon la loi du Talmud, – en Pologne, en Russie, en Roumanie, en Angleterre, en Portugal. Jérémie Pardon était un homme habile à fondre les bijoux de peu de valeur artistique pour en faire des lingots ; mais sa véritable profession était le mariage. Il lui devait une honnête aisance, ayant su mettre d'accord ses inclinations avec les apports estimables des futures. Avant la fin de la lune de miel, il prenait

le chemin de fer ou le bateau à vapeur, ne laissant à l'épouse de son choix qu'une chemise et des regrets.

Jérémie questionna avec beaucoup d'intérêt Lottchen sur ses ressources particulières, – peut-être avec l'idée d'en faire sa treizième femme. Les réponses ingénues de la jeune fille consolidèrent la situation de la douzième Mme Jérémie Pardon.

Il y avait un autre personnage considérable qui fréquentait la maison et qu'on appelait le Gobilleur. Lottchen trouvait que M. le Gobilleur parlait bien, que c'était un homme de bon conseil.

Les ouvrières de Gérard étaient pour la plupart des personnes fort recommandables et que Lottchen et Dorothée se montraient désireuses de fréquenter. Quelques-unes cependant étaient de véritables ouvrières, aux mœurs faciles, se nourrissant de quelques radis et d'un morceau de pain noir, et consacrant le peu qu'elles gagnaient à leur toilette.

Mme Gérard reconnut bien vite que les petites mains de Dorothée et de Lottchen s'accommodaient mal de ce travail de grosse toile. M. Gérard avait besoin d'une personne de confiance pour raccourcir un pantalon, au besoin, au moyen d'un ourlet ou en agrandir la ceinture en donnant quelques coups de ciseaux. Lottchen ne paraissait pas lui déplaire pour l'aider à tenir son vestiaire à la mesure de tous ses clients. D'autre part, Fricka, qui s'était prise d'une véritable amitié pour Dorothée, réclamait une aide pour sa vente sur les marchés. Mme Gérard donna Dorothée à Fricka et Lottchen à son mari. Au bout de trois jours, les deux jeunes filles regrettaient beaucoup, l'une dans son entresol, l'autre en « faisant l'article » en plein vent, d'être si souvent séparées. Mais elles prenaient patience. Elles se disaient, le soir autour

de la table de famille, en se pressant les mains, qu'elles étaient si heureuses d'avoir été en quelque sorte adoptées par ces bonnes gens ! et lorsque le dimanche arriva, elles eurent le plus gros Berliner Pfannkuchen et les Knappuchen les mieux réussis.

Seulement, le lundi vint, et avec le lundi la police : la douzième femme de M. Jérémie Pardon avait tout gâté !

Mme Pardon s'était rencontrée par hasard avec Mesdames Pardon n° 10 et 11, philosophiquement associées dans la Paddengasse pour la vente de mirlitons et autres jouets d'enfant. La douzième madame, subitement éclairée sur les antécédents de Jérémie et devinant le sens de ses allées et venues auprès d'une femme de chambre qui avait des économies, pensa à faire donner à M. Jérémie, pour treizième épouse, – la prison.



On fit appeler M. Jérémie au Presidium, avec la presque certitude qu'il ne se rendrait pas à l'invitation des magistrats. En effet, ce jour-là, M. Jérémie ne sortit de chez lui qu'en tenue fort négligée, une lourde malle sur le dos. Mais un agent veillait non loin de sa porte ; il le pria de rentrer chez lui. Ce fut en vain que Jérémie cria le Talmud et autres commentaires de la loi judaïque. L'agent, passant rapidement sur le côté religieux et matrimonial de la situation, demanda des éclaircissements sur les moyens d'existence du trop fidèle adepte des principes mosaïques.

Les lingots furent regardés d'un peu près ; les registres d'achat de matières d'or et d'argent ne parurent pas tenus avec une régularité parfaite. Jérémie se troubla, se mit à pleurer, – comme son patron le prophète, – sur la ruine de son établissement ; et finalement, serré de très près par le policier, il nomma Gérard, dit Rossignol, comme le client avec lequel il faisait la plupart de ses affaires. C'était Gérard, assurait-il, qui envoyait journellement fondre à son creuset les bijoux cassés ou simplement démodés et repoussés comme tels par ses filles.

— Que voilà des demoiselles capricieuses ! observa l'agent. Et ce bougeoir en argent, vient-il aussi des filles de M. Gérard ? demanda-t-il.

— Quelque souvenir ! fit Jérémie mystérieusement.

Tout cela parut à l'agent de M. de Madaï, peu romanesque de son naturel, d'une haute fantaisie. Jérémie fut conduit au Presidium ; et une heure après, une descente de police avait lieu chez Mme Gérard. M. Gérard père, – le Mathusalem que nous avons déjà présenté à nos lecteurs, – Mme Gérard, Mina et Lottchen, ainsi que plusieurs ouvrières,

interrogés rapidement, furent emmenés à « l'hôtel » où M. Jérémie Pardon était allé leur arrêter une chambre.

On avait promis à Mme Gérard d'envoyer prendre les enfants à l'école, avec tous les ménagements dus à leur âge tendre.

Une souricière habilement dressée eut raison, le soir, de Fricka et de Dorothée lorsqu'elles revinrent avec leurs cartons sous le bras et sur le dos ; – puis M. Gérard, après avoir fait sa partie de cartes dans une confiserie de bas étage où il avait l'avantage de se rencontrer avec des clients, trouva à qui parler en rentrant chez lui.

Lottchen ne revit Dorothée que devant le commissaire au criminel.

Les deux jeunes filles se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre, et confondirent leurs larmes et leurs baisers. Elles parurent au commissaire de bonne foi dans leurs réponses ; mais l'affaire à laquelle elles se trouvaient mêlées était des plus graves. Plusieurs révélations avaient été faites par les ouvrières arrêtées chez Mme Gérard.

Elles donnèrent lieu à un grand coup de filet qui ramena le Gobilleur, Furet-des-Bois, l'Avale-tout-cru, Régina (sans le Rouge), et plusieurs des comparses du double drame qu'avaient vu se jouer les caves de la *Spelunke*, le soir qu'on fêtait la mise en liberté de Schlange, que Reinhard fut tué par le Danois, et que Gaspard fut enfumé.

— Hé ! la Colonne de Victoire ! dit une des filles arrêtées, changeant subitement de ton envers Mme Gérard, était-ce pour t'accompagner en prison que tu nous faisais venir coudre des sacs chez toi ?

— Brouf ! faisait une autre ; j'aime autant la prison ; il m'aurait été impossible de la faire plus longtemps à la vertu !

— Moi, dit une troisième, je suffoquais de ne pas pouvoir chanter les refrains favoris de mon uhlan.

L'une de ces deux filles reprit :

— Ce sont les deux dernières venues, ce sont les fleurs-de-mai qui nous ont porté malheur !

— Des fleurs-de-mai ! dit une autre, avec un rire grutier ; mais vois donc : la petite Lottchen a l'air de mieux connaître que nous « L'hôtel de l'Aigle-Noir ».

Le fait est que Lottchen commençait à se trouver dans la maison de M. de Madai comme chez elle.

Dans Berlin, tous les chemins, pour la pauvre enfant, conduisaient au Presidium.

XXVI

Que faisait pendant ce temps-là l'agent du prince de Himmelstein ?

Il avait établi son quartier général dans un cabaret borgne, situé dans une ruelle étroite et sombre, qui conduisait à la Sprée, et dont l'enseigne était : Au Saumon-Salé.

Peter Ziegenbock avait découvert que ce modeste établissement, fréquenté en apparence par les seuls mariniers et débardeurs, était un centre de réunion affectionné par une certaine catégorie de voleurs.

Il se rendit donc au cabaret, en revêtant un costume qui lui donnait l'air d'un constructeur de chaloupes, comme on en voit dans les petits chantiers établis au bord du fleuve, près de l'Oberbaum. Il portait chapeau goudronné, vareuse de laine, large pantalon de toile, passé par-dessus son pantalon de drap, et des bottes.

— Je suis sur une nouvelle piste, avait-il dit mystérieusement à Gaspard. Quand le moment sera venu j'aurai recours à vous.

Peter Ziegenbock sentait qu'il n'avait pas pied à Berlin. Ne pouvant s'aider de la police locale, il demeurait isolé et dans une ignorance absolue touchant l'existence des bandes de voleurs organisées pour l'exploitation de la capitale et de sa banlieue.

Il ne manquait pas d'audace, et il était capable même de s'affilier à une bande, comme moyen de faire connaissance avec le monde des coquins dans lequel il lui fallait opérer.

Mais au petit cabaret du Saumon-Salé, il trouvait tout d'un coup à qui parler. Son attitude d'ouvrier paresseux devait lui mériter la sympathie des désœuvrés volontaires qui levaient le coude à côté de lui.

En faisant semblant de dormir, il avait entendu discuter le plan d'une expédition qui devait donner des profits au-dessus de tout ce qu'il est possible d'imaginer : au dire de ceux qui échangeaient leurs confidences, après le beau coup de filet projeté, on dédaignerait même de se baisser pour ramasser la couronne impériale.

L'agent du prince de Himmelstein pensa tout de suite aux diamants de son souverain, détournés par Hans Kralle et Karl Betrüger. Quelques mots lui firent croire que les voleurs au milieu desquels il se trouvait avaient l'intention de dévaliser les possesseurs de la partie dérobée des écrins du grand-duc.

C'est dans une barque de la Sprée que ces hommes se donnaient rendez-vous. Peter Ziegenbock sut l'endroit où était cette barque. Il sut aussi le moment du départ de l'expédition projetée.

Il résolut alors de surprendre le secret des voleurs et il pensa y réussir en se cachant dans la barque même.

Pour cela, il s'agissait seulement de pouvoir y pénétrer.

Tandis qu'il se concertait avec Gaspard et qu'il lui faisait connaître ses espérances, tout en se promenant le long des chantiers où l'on construit des chaloupes et des chalands, un

homme qu'on a vu parmi les plus acharnés contre notre Flamand, parmi les brigands de la *Spelunke*, et qui n'était autre que le Hurleur, rencontrait un peu plus loin, sur un pont de la Sprée, cet étranger aux longs cheveux de chanvre, à la barbe inculte qui avait pris fait et cause pour Gaspard.

Le Danois ressuscité avait été rendu à la vie et à la liberté par la Maison des morts. Il devait à sa terrible infirmité d'avoir été relaxé par la police après une courte instruction. Il était blessé, il est vrai ; mais sur cette âpre nature quelques entailles de couteau ne signifiaient pas grand'chose.

— Vieux marsouin ! lui dit le Hurleur, puisque te voilà – et tu l'as échappé belle ! – tu vas nous aider ; nous avons besoin de quelqu'un comme toi. Viens avec moi !

— Où faut-il aller ? dit le Cataleptique, tout en faisant volte-face avec cette facilité de l'homme errant.

— Tu le sauras !

— Pourquoi faire ?

— Une bonne action.

— Alors, j'en suis.

— Imbécile ! murmura le Hurleur.

— Que dis-tu ? reprit l'autre.

— Je dis qu'en te rencontrant, j'ai décidé que ce serait toi.

— Que ce serait moi ?

— Oui, il faut que quelqu'un se sacrifie.

— C'est assez dans mon genre ; cependant…

— Tu sais nager, peut-être, veau marin de la mer Baltique ?

— Je puis traverser le fjord de Rœskilde, dans sa plus grande largeur, aussi vite qu'un bateau de pêche servi par le vent.

— J'aurais dû m'en douter, puisque tu es Danois.

— On peut être Danois et ne pas savoir nager… Est-ce un inconvénient pour cette affaire ?

— Quoi ?

— De savoir nager ?

— Oui et non. Au fait, non ! dit le Hurleur, prenant résolument un parti. Tu connais l'Hercule ?

— Oui, dit le Danois.

— Tu connais Schlange ?

Le Danois fit un geste qui signifiait que la question lui semblait superflue.

— Tu connais le Ventriloque ? poursuivit le Hurleur.

— Mais oui ! fit le Danois.

Eh bien, ils en sont ! Et Nez-de-Chien aussi.

— Et c'est… tu dis, pour une bonne action ?

— Une fois n'est pas coutume, aimable requin ! observa le Hurleur.

— Et… cette bonne action ? demanda le Danois. Il faut me dire ce que c'est, de quoi il s'agit.

Le Hurleur était passablement embarrassé. Il fouillait dans son esprit comme un escamoteur fouille dans son sac.

— Tu es bien curieux, dit-il enfin, lorsqu'il crut avoir trouvé une défaite.

— C'est assez naturel… répondit l'autre.

— Tu sais, reprit le Hurleur, en entraînant le Cataleptique en un endroit désert des quais de débarquement, tu sais qu'il y a à Spandau une forteresse ?…

— Oui, je le sais, dit le Danois ; c'est là que se trouve le trésor de guerre ?

— Justement ! fit le Hurleur. Tu penses bien qu'il ne s'agit pas d'enlever le trésor de guerre ?

Le Danois sourit.

— Je ne m'en mêlerais pas ! dit-il.

— Je m'en doute bien, poursuivit le Hurleur. Aussi s'agit-il d'autre chose. Le Ventriloque qui est de bonne famille…

— On ne s'en douterait pas !

— C'est pourtant ainsi, dit le Hurleur. Eh bien, le Ventriloque a son père détenu pour dette, ou pour banqueroute simple, ce qui est à peu près la même chose, je crois, dans la prison de Spandau.

Le fait était exact ; mais tout ce qu'allait y ajouter le Hurleur était imaginé pour les besoins de la cause.

— Le Ventriloque, reprit-il, a une sœur qui se meurt, et il lui a promis de lui amener son père, coûte que coûte ; ce

n’est pas bien difficile. Nous avons pris nos mesures. Et c’est un ancien associé du détenu qui finance !

— Ohé ! fit le Danois devenu attentif.

Le Hurleur lui laissa le temps de réfléchir.

— Hein ! fit-il ; c’est une affaire ça ! Bonne action et bien payée.

— Bien payée ?

— Vingt thalers pour chacun de nous. Trente thalers pour celui qui prendra un bain en pleine eau. C’est toi !

— Et cet enlèvement est réellement praticable ? demanda encore le Danois.

— Tout à fait praticable. Est-ce que je voudrais en être, triton amoureux ? Le plan est bon, bon, bon ; nous en faisons notre affaire… Et tu es des nôtres, n’est-ce pas ?

— À te dire vrai, répondit-le Danois, je ne serais pas fâché de gagner trente thalers, car les affaires sont déplorables ; les voleurs sont aujourd’hui volés !… Et puis, je suis bien curieux aussi de voir d’un peu près cette tour du trésor de guerre dont on parle tant. C’est donc bien vrai qu’il y a là tant de richesses ? Des montagnes de pièces d’or auprès desquelles la Californie n’est rien ?

— Oui, c’est vrai, et il y en a encore plus qu’on n’en dit. Il y a d’abord les milliards des Français, et puis les économies du père Guillaume.

— Mais les milliards des Français, objecta le Danois, on les a écornés pour doter les généraux ?

— Va toujours ! fit le Hurleur. Il en reste encore assez !

— Pourquoi faire ? demanda le Danois.

Le Hurleur s'aperçut qu'il s'était trahi.

— Eh bien donc, dit-il, pour entamer une nouvelle guerre !

— Ah ! fit le Danois froidement.

Puis après un court silence, il ajouta :

— À quand l'exécution ? J'en suis.

— C'est pour ce soir, c'est pour cette nuit. Où allais-tu tantôt ?

— Moi ? Nulle part. Je songeais en marchant. Je songeais dans ma barbe que j'ai sauvé ce Français, tout de même ! C'était mon idée de le tirer des mains de Reinhard.

— Vieux hareng-saur ! Tu t'es fatigué là bien inutilement.

Pour ne pas mécontenter le Danois, le Hurleur se garda bien de le mettre au courant de ce qui s'était passé dans la *Spelunke*.

— On a dû le secouer après ton départ, ce Français de malheur ! se borna-t-il à dire. Mais ça t'a fait faire connaissance avec les lits de camp de la *Todenhaus*.

— Tant pis qu'on l'ait secoué ! ça avait l'air d'un bon diable… et je suis Danois.

— Oui, oui, je sais ; et chevalier du Danebrog et de l'Éléphant, sans doute. Si c'était de l'Hippopotame, j'en douterais encore moins ; car tu t'es joliment vautré dans la

fange, et tu portes les crottes de l'ordre. Peut-on compter sur toi ?

— De ma vie, je n'ai dit *peut-être*. Avec moi, c'est oui ou c'est non. J'ai dit, j'en suis : – c'est que j'en suis.

Le Hurleur tendit sa main ouverte au Danois en lui disant :

— Eh bien ! tope-là ! Il y aura trente thalers pour toi, baleine du désintéressement, trente thalers ! Et vite gagnés.

— Mais encore, qu'aurai-je à faire ?

— Tout simplement à faire semblant de te noyer, en criant le plus fort possible.

Le Danois jeta sur le fleuve qui coulait devant lui, large, souillé, glacé, un regard scrutateur.

— Tu n'as pas peur de l'eau froide ? dit le Hurleur qui avait compris que son compagnon « tâtait l'eau ».

— C'est un détail, répondit celui-ci. Je ne suis pas une demoiselle ; malheureusement mon mal me donne quelquefois à réfléchir. Mais ceci me regarde. Je serai le noyé ! c'est pour une bonne cause. Il suffit ! On me comptera trente thalers. Donc, à ce soir ! où cela ? et à quelle heure ?

— Ici même, à cinq heures. Tu vois cette barque jaune, derrière les deux chalands amarrés ? – un marinier qui la garde est des nôtres. Il nous la prête, et il vient avec nous. C'est le Goudronné que nous le nommons. Je te ferai faire sa connaissance. Il sera l'amiral de l'expédition ; il sera aussi le patron pêcheur, et c'est toi que nous pêcherons, comme une vénérable morue – salée d'avance. C'est dit !

Le Danois serra la main du Hurleur et s'en alla par les quais tout ragaillardi. Il ne regrettait qu'une chose : de ne pas avoir demandé un à-compte qui lui aurait permis d'entretenir la chaleur de son corps avant l'heure de la baignade en pleine rivière.

Le Hurleur enjamba plusieurs batelets, grimpa à bord du brick, le traversa et se laissa couler dans la longue barque nouvellement peinte en bel ocre, qui dansait en plein courant.

— Qui va là ? cria le Goudronné, mais c'était par habitude ; il sortit de la cabine, et s'avança vers le Hurleur.

Celui-ci montrait un visage épanoui.

— Plus rien ne nous retient, dit-il avec animation. Je viens de mettre la main sur notre noyé. Il ne se doute pas qu'il n'a échappé l'autre jour au couteau de Reinhard que pour trouver peut-être ce soir dans la Havel une mort plus atroce.

— De qui parles-tu ? demanda le marinier.

— Du Cataleptique. C'est lui que j'ai « engagé » pour jouer le rôle humide. C'est un brave Danois.

— S'époumonera-t-il convenablement au moins ?

— Je m'en charge. S'il ne crie pas assez fort, on tapera sur lui comme sur un cachalot qu'il s'agit d'étourdir. Je le recommanderai particulièrement à l'Hercule. Au besoin, tu sauras bien l'émoustiller un brin à coups de gaffe, hein ?

— Est-il payé d'avance ? demanda le Goudronné.

— Non pas, mon brochet frétillant ; car dans ce cas il aurait fallu l'assurer contre les risques… de mer, pour trente thalers. S'il veut être payé, ça dépend de lui – et de vous deux. Allez-y gaillardement, mes drôles ! C'est un Danois.

— Alors tout est prêt ?

— Tout ; nous avons un plan du local qui vaut de l'or et de l'argent. Les deux soldats qui l'ont dressé ont été fusillés. Vrai ! c'est comme je le dis. D'après nos indications il y a une poterne d'eau dont la grille peut être ouverte avec notre irrésistible *dietrich* (c'est le nom donné par les voleurs berlinois à leur rossignol). Tu vois ça d'ici ?

— Ce n'est vraiment pas trop mal.

— Le difficile donc c'est d'arriver jusqu'au pied des murs. Que le Danois se noie convenablement dans la Havel et je me charge, avec Schlange, le Ventriloque et Nez-de Chien, de conduire jusqu'au pied de la tour du trésor de guerre le batelet que voilà.

Et le brigand donna un coup de pied dans les bordages d'un petit bateau qui se trouvait hissé à bord de la barque, pouvant aisément être mis à flot.

— Pourquoi veux-tu noyer le Danois dans la Havel, dit le marinier ; n'y a-t-il pas assez d'eau dans la Sprée ?

— Tu vas comprendre, répondit le Hurleur. Nous abordons la forteresse du côté qui est longé par la Sprée ; mais la noyade, pour détourner l'attention des sentinelles, doit avoir

lieu devant la façade principale de la forteresse, qui est sur la Havel. Maintenant, ajouta-t-il, il nous faut un deuxième bateau, quand ce ne serait qu'une coquille de noix.

— Le canot de la barque que nous avons à bâbord ? dit le marinier. On me le prêtera et nous l'amarrerons à la poupe.

Le Hurleur se frotta les mains.

— Sommes-nous malins ! s'écria-t-il. Tout va bien pour nous. Nous ne risquons pas grand'chose, et jamais aucune « affaire » n'a présenté des bénéfices approchant de ceux-là. Quant à « l'autre », il a besoin d'une douche d'eau froide, cet amphibie du Danemark ! Ça le guérira peut-être de sa catalepsie – et de sa bêtise.

XXVII

Une heure plus tard, Peter Ziegenbock qui avait filé le Hurleur et le Danois et qui observait le fleuve, vit le Hurleur et le marinier auquel il donnait le nom du Goudronné prendre le chemin du Saumon-Salé.

Alors, il alla chercher une boîte de calfat, dont il avait eu soin de se munir, et il se dirigea vers la barque qui semblait le centre des réunions des « monteurs de coups ».

Avec sa petite boîte noircie, – pleine d'étoupes et d'où émergeaient ostensiblement un maillet et un ciseau à froid émoussé, – retenue à son bras par une anse carrée formée de trois petites planchettes, avec ses mains et son visage enduits de goudron, son mouchoir de poche à carreaux noué autour de son cou, sa démarche traînante et molle, il avait bien la tournure et le physique de l'emploi.

Il enjamba par-dessus plusieurs chalands et atteignit la barque jaune. Cela ne demandait aucune précaution. À la rigueur on pouvait croire qu'il se trompait.

Quand il fut dans la barque, il posa sa boîte sur le pont et s'assit sur l'anse, lentement et tout en laissant son regard errer vaguement aussi loin qu'il lui était possible d'atteindre. Il tira de la poche de sa vareuse une pipe et se mit en devoir de la bourrer.

Rien ne menaçait.

Alors le faux calfat se glissa dans la cale de la barque – en se gardant bien d'allumer sa pipe. Il comptait attendre là

le retour du gardien de ladite barque et de ses aventureux compagnons, et il se promettait de tirer parti de ses bonnes oreilles de policier.

Que n'aurait pas fait Peter Ziegenbock pour rentrer en faveur auprès de son bien-aimé souverain le grand-duc de Himmelstein !

La nuit tomba sur la capitale, les becs de gaz commencèrent à s'allumer dans les brouillards sortis de la rivière.

Alors arrivèrent deux à deux les hommes réunis par le Hurleur, pour l'expédition dont un lieutenant de Rossignol faisait les premiers frais, contrairement à ce qu'avait dit le Hurleur au Danois, tandis que Rossignol gémissait sous les verrous. Le nouveau chef de la bande opérait libéralement, à en juger par les bouteilles d'eau-de-vie et de kummel dont tout ce monde était muni, – histoire de ne pas s'enrhumer sur l'eau.

Peter reconnut quelques-uns des habitués du Saumon-Salé. Il vit aussi l'homme aux cheveux filasse, – le Danois, – racolé par le Hurleur dans l'après-midi du même jour.

Un quart d'heure après, on eût pu voir, en suivant avec attention le mouvement de la navigation sur la Sprée, une barque se détacher de la légère flottille au milieu de laquelle elle se trouvait enchevêtrée, et prendre le milieu de l'eau.

Le personnel de l'expédition était au complet, – en plus Peter Ziegenbock dans la cale, sans qu'on s'en doutât. – Le Goudronné, en possession des connaissances nautiques nécessaires, y commandait sans conteste à l'Hercule, au Ventriloque, au Hurleur, au Danois et à Nez-de-Chien. À Spandau, les rôles devaient être plus sérieusement distribués.

Qui fut surpris ? ce fut l'agent du grand-duc, lorsqu'il sentit que la barque démarrait et suivait le courant de l'eau. Mais il se tint coi, – et il écouta.

Ceci prenait pourtant à ses yeux le caractère d'une aventure désagréable.

Cependant toutes les paroles qui arrivaient à Peter le persuadaient qu'il ne s'était pas trompé en pensant qu'il s'agissait pour ces hardis brigands d'une expédition dans laquelle on comptait par millions, – comme les tuiliers ; – mais au bout d'un moment l'ami de Gaspard sut à quoi s'en tenir sur la provenance de ces richesses. Hélas ! ce n'étaient pas les débris des écrins du prince. Il entendit le Hurleur revendiquer le mérite d'avoir conçu le plan de mettre la main dans les coffres de son empereur.

Le bandit berlinois méditait depuis quelque temps déjà de pénétrer jusqu'aux fortes réserves métalliques accumulées par le gouvernement impérial en vue d'une guerre à soutenir.

Il s'était procuré, on l'a vu plus haut, des plans de la forteresse. Les merveilles et les terreurs de cette tour du trésor de guerre défrayaient bien des conversations dans la capitale besoigneuse et cupide. On racontait aux foyers des gens crédules, dans les cabarets, dans les mauvais lieux, toutes sortes de choses effrayantes, sombres et presque fantastiques. Il y avait une légende, il y avait dix légendes ! L'imagination populaire surexcitée était saisie de cette idée qu'à une faible distance de la capitale gisaient, sans emploi, des richesses immenses ; là-dessus les têtes faibles se montaient, s'égaraient, se détraquaient. Chacun prenait sa part de ce trésor selon son appétit et ses goûts. Celui-ci préférait de la monnaie de France, les napoléons, les louis, brillants et

de bon aloi, cet autre les billets de banque, comme plus faciles à emporter. Plusieurs pensaient aussi que le père Guillaume avait mis là, dans un coffre d'airain, une réserve de frédérics d'or de Prusse tout neufs, de florins d'argent autrichiens luisants comme des casseroles fraîchement étamées. Et tous auraient voulu se rouler, se vautrer, se noyer dans le métal précieux, s'abandonner à l'ivresse de l'or et de l'argent. Ceux qui avaient de l'imagination voyaient, comme avec leurs yeux, les sacoches de cuir crevant sous le poids de ce qu'elles renfermaient, éventrées du bas en haut, d'un seul coup de couteau ; et, de la blessure, jaillissaient et coulaient en ruisseaux des pièces d'argent, francs, marcs, thalers, florins, serrées, luisantes, bien frappées, bien crénelées toutes neuves.

C'étaient des piles de rouleaux qui, en sortant de la plaie béante, se tordaient comme des boyaux, se déchiraient, tombaient en cascades, roulaient par-dessus les bords des coffres et s'éparpillaient en pluie magnifique et sonore.

Puis tout d'un coup, dédaignant ce métal inférieur, ils substituaient aux groups[28] d'argent des groups plus riches, dont l'or s'échappait avec des chatoiements, des reflets fauves. L'or sortait pesamment, par masses pareilles à des lingots, semblait devenir liquide comme un métal en fusion, et cette pâte d'or fermentait, se répandait au dehors, se figeait en larges gouttes d'un jaune rouge, pâle ou verdâtre… C'était un éblouissement… c'était à en avoir le vertige !

Rien n'était capable de réfréner les appétits excités.

---

[28] Sac cacheté servant à l'expédition d'argent ou de valeurs (note de la BNR).

On parlait cependant de sentinelles poignardées ou égorgées. L'une d'elles, s'il fallait en croire les narrateurs, avait été étranglée par un voleur qui l'avait saisie à la gorge avec ses grandes mâchoires, lui enfonçant ses dents, ses crocs, dans les chairs, à la façon des dogues qui ne lâchent prise que lorsqu'ils ont déterminé l'asphyxie et la mort.

On disait que, sous les fondations de la forteresse, il existait, creusé dans la roche, un labyrinthe, où toutes les galeries souterraines conduisaient, et duquel personne n'était jamais revenu. D'autres racontaient des histoires de trappes, d'oubliettes, de portes de fer s'ouvrant à la moindre pression et demeurant ensuite impitoyablement fermées, de murailles mobiles mises en mouvement pour écraser les téméraires. C'était la prose de la poétique fable du dragon des Hespérides.

La salle même où se trouvaient accumulées les énormes sommes mises en réserve faisait l'objet de plus d'une description mystérieuse. C'était une vaste rotonde en entonnoir, percée tout autour, dans le haut, de petites fenêtres rondes, comme des yeux qui épient sans fin ni trêve.

Cet endroit avait, disait-on, un aspect des plus singuliers. On avait réuni là en nombre incalculable, des coffres de fer, des caisses de chêne cerclées d'acier, des groups de cuir rebondis, de grands sacs de toile bien pleins. Les coffres et les caisses étaient rangés symétriquement sur les dalles des gradins inférieurs. Les sacs et les groups étiquetés s'élevaient en pyramides sur des gradins en maçonnerie qui montaient circulairement, jusqu'au plafond de la salle, ne laissant de vide dans le milieu qu'un étroit espace arrondi.

Dans cet espace, une machine en fer, reluisante d'huile, s'élançait jusqu'à la voûte avec ses colonnes, ses chaînes, ses

roues dentées, ses tambours. Cela ressemblait à un grandiose mouvement d'horlogerie.

Cette machine qui, dans l'imagination populaire, devait saisir et broyer les violateurs du lieu, n'était peut-être bien qu'une sorte d'ascenseur approprié à un usage particulier.

Pour les filous, la tour du trésor de guerre était « l'affaire » idéale, unique, sublime, après laquelle il est permis de se reposer. Le bruit de cet or si proche, remué à la pelle, trié, vanné, empilé, roulé dans des tonneaux, secoué dans des sacs, troublait ces cerveaux enfiévrés par des soifs criminelles, affaiblis par la misère, pervertis par le besoin.

La barque sur laquelle se trouvaient le Hurleur et sa bande se laissait aller au fil de l'eau, silencieuse, sans falot allumé à l'avant, au risque de heurter d'autres embarcations. Mais le Hurleur qui tenait le gouvernail, en sa qualité de chef de l'expédition, était bien tranquille là-dessus : il savait la barque solide et capable de résister à tous les chocs. L'obscurité était complète, profonde, intense. On ne distinguait pas même les rives, fort rapprochées cependant. À de longs intervalles, des petites lumières piquant l'obscurité indiquaient les fenêtres d'une maison de paysans ou la lucarne d'une cabane de pêcheurs.

Tout favorisait les audacieux coquins, véritables pirates d'eau douce, – ou, pour leur faire honneur d'une comparaison plus noble, Argonautes modernes à la recherche d'une nouvelle toison d'or.

Ils étaient couchés sur le pont, devisant à voix basse et buvant ferme.

Peter Ziegenbock, lui, dans son trou noir, avait la fièvre. Il ne les apercevait pas, mais leurs chuchotements arrivaient

jusqu'à lui ; et il sut ainsi que trois ou quatre de ces hommes appartenaient à l'ancienne bande de Rossignol.

Il n'y avait guère plus d'une heure qu'on était sorti de Berlin lorsqu'on passa devant Charlottenbourg ; le château et les casernes des gardes du corps dormaient, ensevelis dans la même paix funèbre que le mausolée de la reine Louise qui est dans leur voisinage.

La Sprée, en sortant de Charlottenbourg, fait des courbes et des détours nombreux, bordée d'un côté par la forêt de Spandau. Mais le Hurleur connaissait parfaitement ces parages, théâtre de ses exploits de jeunesse ; il connaissait jusqu'aux moindres détails de la rive et, grâce à cette faculté qu'ont les mariniers et les voleurs, de voir dans les ténèbres comme les loups et les lynx, il ne montrait pas la moindre hésitation.

Une nouvelle heure s'écoula.

Tout à coup, il y eut au ciel un brusque effondrement de nuages, comme des pans de murs tout noirs qui croulent, et une lumière douce, bleuâtre, éthérée coula sur la rivière qui prit des reflets brillants et métalliques. Puis un léger croissant de lune se montra en haut sans lumière, sans éclat, dans un ciel nuageux. On approchait de Spandau. La plaine sablonneuse, au milieu de laquelle roule la Sprée, restait partout obscure, quelques grands pins dessinant seulement çà et là leur silhouette fantastique. À droite un château aux toits pointus apparaissait entre deux hauts troncs d'arbres dont les racines faisaient comme des ponts dans un coin du fleuve. Sur la rive opposée, une suite de maisons basses émergeait vaguement des hautes herbes, une petite rivière s'enfonçait dans des profondeurs boisées.

À un moment, le Hurleur, qui tenait la barre et dirigeait le gouvernail de façon à demeurer en pleine eau, dit à Schlange, qui se tenait assis à ses pieds :

— Nous quittons la Sprée et nous entrons dans la Havel.

La barque emportée rapidement par le courant dépassait l'embouchure du fleuve.

Peter Ziegenbock, qu'inquiétait la nouvelle vitesse imprimée à la barque par le double courant, dressa un peu la tête par l'ouverture de la cale, et aperçut la forteresse de Spandau qui s'élevait noire, sinistre à ses yeux troublés. À mesure que la barque s'en approchait, ses tours, ses bastions, ses courtines, les constructions intérieures abritées par les remparts, la caserne, le pénitencier, la massive poudrière surmontée d'un paratonnerre, semblaient sortir de l'eau avec des proportions agrandies. La grosse tour ronde, en briques, appelée la tour de Jules César – la tour du trésor de guerre, la tour des milliards, grand coffre-fort de pierre du nouvel empire – profilait sa lourde masse arrondie, percée de soupiraux grillés, et se détachait visiblement de l'ensemble de cet enchevêtrement obscur de murailles, avec les quelques archières et les mâchicoulis d'un autre temps qui ont survécu aux restaurations successives. Debout sur son île, la vieille tour paraissait écouter dans la nuit le tragique chuchotement des flots, et elle semblait postée au bord du fleuve comme pour guetter une proie. On pouvait distinguer aussi, dans la citadelle, les parapets recouverts de gazon, et les emplacements des portes, des ponts-levis protégés par des ouvrages de terre et de maçonnerie.

La ville se montrait accroupie, comme endormie à l'endroit où la Sprée déverse ses flots bourbeux dans la Havel. Les hautes cheminées des ateliers de la fonderie de ca-

nons laissaient échapper, après le travail de la journée, un restant de fumée. Dans la sombre forteresse quelques rares lumières piquaient l'obscurité. Çà et là, le fusil d'une sentinelle immobile jetait un éclair. L'eau venant battre les basses murailles était le seul bruit qu'on entendît.

Peter Ziegenbock, bien que courageux, était impressionné par le désagrément de sa situation. Il n'était pas armé, et cela pour ne pas exciter de défiance dans le cas où il aurait été découvert, caché dans la barque. Il rencontra heureusement à côté de lui une barre de gouvernail et il la saisit d'une main fiévreuse. Avec cela il pourrait, pensait-il, se défendre, – ou même au besoin attaquer.

Soudain un sifflement strident lui fit tourner la tête : au nord, sur un viaduc, un train suivant la voie ferrée de Berlin à Hambourg, rapidement traversait la Havel, se dirigeant vers la grande et froide ville où Gaspard devait attendre en vain, ce soir-là, au Saumon-Salé, le retour de Peter.

À mesure qu'on approchait, le Hurleur redoublait de précautions et d'attention, et la forteresse se détachait plus nettement, avec ses hautes murailles crénelées, pareilles, dans les ténèbres, à d'énormes mâchoires ouvertes vers le ciel. Mais c'était la tour de Jules, la tour du trésor de guerre, que le Hurleur dévorait des yeux. Devant lui, la tour magique grandissait, grandissait, s'éclairant de mille feux et s'ouvrant toute large à son imagination surexcitée. Il descendait dans le caveau central, il comptait les sacs d'or entassés jusqu'aux voûtes, et les coffres de fer mus par des ressorts invisibles s'ouvraient d'eux-mêmes devant lui, pleins d'or, pleins de napoléons aux reflets fauves, mordorés et rutilants. Il plongeait avec volupté ses mains au milieu de ces pépites chaudes et caressantes, il les touchait, il les palpait, il les

pressait d'une étreinte passionnée et amoureuse, et il en mettait dans ses poches, il en remplissait des sacs, et il revenait sur sa barque, il rentrait à Berlin – et lui aussi était riche, lui aussi pouvait acheter des maisons, jouer à la Bourse ; – et il était respecté, considéré, recherché surtout des femmes et des journalistes… Oh ! le beau rêve qu'il faisait !… Mais était-ce un rêve ? Non… car la tour de Jules était là devant lui, en pleine réalité !

La barque descendait le cours du large fleuve dans lequel elle était maintenant entrée. Une légère courbe des berges permit d'accoster à une faible distance de la forteresse, tout en se dérobant à la vue des sentinelles.

Les dernières dispositions furent prises sous les saules d'un jardin de plaisance, au bord d'un quai en miniature. Le canot fut démarré et la chaloupe de la barque mise à flot en un rien de temps.

L'Hercule se jeta dans le canot avec le marinier, et les autres prirent place dans la chaloupe.

— Tout le monde est-il à son poste ? demanda le Hurleur.

Chacun de ces hommes répondit par un mot qui témoignait de sa confiance.

Alors le Hurleur laissa échapper un formidable juron : ce fut le signal du départ.

On se mit aux avirons.

Peter Ziegenbock vit s'éloigner les deux batelets avec une vive satisfaction. Il allait pouvoir respirer un peu, pensait-il.

La chaloupe passa devant le canot en remontant péniblement le courant du fleuve. Cette dernière embarcation devait atteindre à force de rames la Sprée d'où l'on était sorti tantôt. Il s'agissait de s'abandonner de nouveau au cours de l'eau, sans bruit, lorsque le moment serait venu d'opérer cette manœuvre d'où dépendait le succès de l'expédition.

Ce qu'on attendait pour cela c'étaient les cris de détresse, les appels désespérés du Danois au milieu de la Havel qui baignait l'autre partie des fortifications.

Le canot côtoyait du côté de la Sprée la place de guerre, pour en reconnaître les dispositions extérieures, lorsqu'une voix se fit entendre :

— Passez au large ! cria la sentinelle.

— Passez au large ! répéta une autre sentinelle quelques secondes après.

Le canot se rapprocha de la rive opposée.

Soudain, le silence fut déchiré par un cri lamentable courant comme un frémissement sur la surface de l'eau.

C'était le Danois qui appelait au secours, vers la pointe de la forteresse. On entendit ensuite distinctement les gémissements funèbres de quelqu'un qui se noie – ou qu'on vient d'assassiner.

Peter demeuré seul, avait rampé sur le pont de la barque. Il était à peu près au courant de ce qui allait s'accomplir sur les deux cours d'eau. Néanmoins il fut profondément troublé de ce cri et de ces gémissements. Il put voir qu'on abandonnait les avirons du canot. Les hommes se glissèrent sous une toile brune qui devait servir à les dérober aux regards des sentinelles, et le Hurleur, à demi caché sous

cette toile, dirigea le gouvernail pour friser les sombres murailles, les batteries basses, et pénétrer jusqu'à la grille qui fermait la poterne établie dans l'angle d'une courtine. Il fit suivre au batelet un étroit canal, fossé toujours rempli d'eau. À gauche on distinguait l'escalier sans rampe pratiqué dans le revêtement de maçonnerie du glacis qui encaissait le fossé.

Sous une voûte noire qui laissait entrer l'eau du fleuve dans un cagnard, était le port de cet endroit ténébreux, qui avait dû servir jadis pour amener secrètement des prisonniers ou les enlever pour quelque destination inconnue.

Il s'agissait, pour les quatre hommes qui montaient la chaloupe, de profiter de ce que l'attention des sentinelles allait se porter, malgré les consignes, du côté où se passait la scène émouvante dont le Danois était le principal acteur.

Tout cela réussit pleinement. Aucun cri d'alarme ne fut poussé, aucune injonction d'avoir à s'éloigner ne fut faite, et la chaloupe heurta l'énorme grille de fer rouillée.

Quatre hommes se dégagèrent de dessous la toile, et se cramponnant aux barreaux, cherchèrent du regard dans l'obscurité comment on pourrait forcer les deux serrures de la grille de fer.

Au loin, le Danois criait toujours ; mais sa voix allait s'affaiblissant : la comédie, si c'en était une, devenait lugubre, tournait au tragique.

Cependant un grand mouvement s'était fait à l'intérieur de la forteresse. Du haut des remparts, on voyait, grâce à la lanterne dont s'étaient munis l'Hercule et le Goudronné, un homme qui se débattait dans l'eau, entraîné par le courant. Peter Ziegenbock voyait aussi le Danois. Ce malheureux fai-

sait des prodiges pour se rapprocher du bateau qui, mal gouverné, ne lui donnait pas assistance. C'était un spectacle pénible à suivre.

— Lancez le canot avec quatre hommes vigoureux, ordonna le commandant de la citadelle, qui était descendu dans la batterie basse du bord de l'eau, dès les premiers cris d'alarme.

Un bateau fut débarrassé de la chaîne qui le retenait dans un petit bassin, et les soldats qui y entrèrent, poussèrent au large.

XXVIII

En ce moment, Schlange fit passer au Hurleur le trousseau de fausses clefs et de crochets dont il était muni.

Les serrures jouèrent. Elles n'étaient pas rouillées : chaque soir, après examen de leur fermeture, les clefs étaient déposées, selon l'usage des places fortes, au chevet du lit du commandant. La grille tourna sur elle-même, sans trop de grincement, et le batelet fut poussé sous la voûte suintante et moisie.

Le Ventriloque fit alors éclater une allumette et mit le feu à une bougie roulée.

La voûte se trouva subitement éclairée et l'œil put pénétrer jusque dans ses profondeurs. À l'aide de la main l'adroit filou empêchait les reflets de s'égarer au dehors du côté du fossé.

Le Hurleur prit la bougie roulée des mains du Ventriloque.

Sur la droite, un large escalier, fermé par une grille, semblait conduire dans une des cours de la forteresse. Ce n'était point là évidemment le chemin à prendre. Vis-à-vis de cet escalier, un étroit chenal, sorte d'égout infect, s'ouvrait béant et noir. C'est par là qu'il fallait passer.

Les quatre hommes s'enfoncèrent alors, en marchant courbés, dans la profondeur du chenal. Un moment auparavant ils naviguaient sur un large fleuve aux flots rapides, avec des horizons infinis autour d'eux ; maintenant ils se

traînaient sous terre, respirant un air fétide et comme écrasés sous le poids de la formidable forteresse.

Au bout de quelques minutes ils arrivèrent à un couloir transversal qui mit une muraille devant eux. Ce couloir s'allongeait à droite et à gauche.

— Nous sommes volés ! s'écria le Hurleur en examinant le carré de papier qu'il tenait à la main. Le plan qu'on nous a vendu ne répond à rien !

— Mais pourtant… les deux soldats fusillés ? objecta Schlange qui avait traité l'achat de ce plan.

— Ah ! bien oui ! les deux soldats !… c'est sans doute un conte, répondit le Hurleur. De quel côté devons-nous prendre ?

Le Hurleur réfléchit une seconde ou deux, puis résolument, il dit :

— Prenons à gauche ; nous verrons bien !

Le couloir suivait un plan incliné ; au milieu, sur le radier, rendu glissant par une moisissure verte et savonneuse, courait un filet d'eau sale.

Ils n'avaient pas fait cinquante pas qu'ils entendirent distinctement couler la Sprée.

Un instant après, ils aperçurent une grille ouvrant sur le bras du fleuve qui remplissait le fossé formé par les glacis. L'eau entrait dans le couloir.

Le désappointement des quatre coquins se manifesta par force jurons.

— Il faut revenir en arrière, commanda le hurleur.

— C'est à droite qu'il aurait fallu prendre, dit le Ventriloque.

— Le Ventriloque est sorcier après coup, observa Schlange.

Nez-de-Chien était un personnage absolument muet. Il était pâle d'émotion et de crainte.

Ils remontèrent le couloir, dépassèrent le premier boyau qui les avait amenés là, et reprirent confiance en arrivant devant une forte porte en partie pleine et en partie grillée qui barrait le chemin.

— Une porte ! C'est notre affaire ! dit le Hurleur, nous nous éloignons des poissons et nous nous rapprochons de la cantine.

L'obstacle n'était pas infranchissable, en effet, pour des gens habiles comme ceux-ci et munis de fausses clefs, de scies et de vilebrequins.

Le Hurleur projeta la lumière de la bougie à travers les barreaux de fer, tandis que tous se mettaient à regarder dans l'obscurité soudain dissipée.

— Il y a quelqu'un là, balbutia le Ventriloque.

Les quatre coquins reculèrent d'un pas. Le Hurleur se rapprocha le premier et vérifia la cause de leur effroi à tous les quatre.

— Oh ! s'écria-t-il tout à coup, ce qu'il y a là est horrible !

Schlange, le Ventriloque et Nez-de-Chien ouvrirent de grands yeux effrayés ; mais cette fois ils s'approchèrent.

Ce qu'on voyait derrière cette porte était bien fait pour surprendre et troubler.

De chaque côté du souterrain, un peu élargi en cet endroit, se trouvait accroupi sur une pierre, un cadavre desséché, chargé de chaînes, retenu au mur par un carcan de fer entourant le cou. Les os, le squelette perçait sous la peau bistrée, à travers des lambeaux de vêtements. C'était un spectacle hideux, capable de terrifier, dans ce lieu méphitique et fangeux, par le froid et la nuit, les incertitudes d'une situation abandonnée à tous les hasards.

Du milieu de la voûte, une goutte d'eau filtrait et tombait à temps égaux, marquant dans cet ossuaire les secondes de l'éternité.

— Ceci est un avertissement, murmura Nez-de-Chien, le moins courageux des quatre coquins. C'est peut-être ainsi qu'on arrange ceux qui viennent rôder autour du coffre-fort de l'empire.

Le Hurleur haussa les épaules.

— Faut-il ouvrir cette porte ? demanda-t-il à ses compagnons en les consultant du regard, l'un après l'autre.

Schlange et le Ventriloque ne se pressaient pas de répondre.

Soudain ils entendirent un bruit du côté de la poterne donnant sur l'eau, par laquelle ils s'étaient introduits dans la forteresse en suivant les égouts et les souterrains.

C'était comme si un homme était tombé d'assez haut dans la chaloupe amarrée à la grille.

Ils écoutèrent.

Le même bruit se répéta une demi-minute après.

— Notre retraite est coupée ! s'écria Schlange. Nous sommes découverts.

— Allons voir ce que c'est, dit le Hurleur. Peut-être que c'est l'eau qui secoue la chaloupe et qui l'a fait battre contre la grille. C'est ce qu'il y aurait de moins dangereux pour nous. Retournons sur nos pas…

En disant cela, le Hurleur eut soin d'éteindre la bougie.

Ils avancèrent, en rampant presque, à travers le couloir qu'ils avaient suivi.

Arrivés sous la voûte de la poterne, ils ne virent plus la chaloupe.

Deux soldats descendus du rempart à l'aide d'une corde à nœuds s'en étaient emparés et la tenaient à quelques brasses de là.

— La chaloupe s'est-elle démarrée toute seule ? murmura le Hurleur, ou bien ?…

Et il se pencha un peu pour voir au dehors.

Une sentinelle allait et venait sur le glacis. L'éclair de sa baïonnette planait au-dessus des remparts comme un feu follet. L'eau roulait tapageuse autour de la citadelle dont elle venait battre les flancs. La nuit demeurait noire. Le croissant de lune s'était enveloppé de vapeurs.

Tout à coup un feu de peloton illumina la voûte. Au milieu d'une formidable détonation les balles sifflèrent en ricochant sur les murs.

À la lueur de l'éclair, le Hurleur et le Ventriloque virent tomber comme foudroyés Schlange et Nez-de-Chien.

C'est de l'escalier donnant accès dans le cagnard, de derrière la grille, demeurée fermée, qu'on avait tiré.

Les deux survivants entendirent comme un bruit d'armes qu'on recharge.

Il n'y avait pas à hésiter. Il leur fallait fuir.

Le Hurleur entra dans l'eau. Le Ventriloque l'imita. Les deux coquins virent alors leur chaloupe gardée au dehors par deux soldats.

Le Hurleur, qui était un nageur habile, s'élança vers la chaloupe, y pénétra, et avant que l'un des soldats eût pu faire usage de son sabre, il l'étendit raide d'un coup de couteau.

Pendant ce temps l'autre soldat, plus heureux, s'était débarrassé du deuxième bandit en lui fendant la tête d'un large coup de taillant.

Le Hurleur éloigna la chaloupe du rempart par une poussée vigoureuse.

Il se trouvait dans le fossé alimenté d'eau par la Sprée, en arrière du chemin couvert et de l'étroit glacis qui bordait le fossé. Une sentinelle s'était un peu rapprochée. Le Hurleur vit le mouvement de son fusil et comprit qu'il était couché en joue.

Hardiment, il se coiffa du casque du soldat tué, et s'emparant d'un aviron, il effectua à la poupe de la chaloupe cette manœuvre bien connue pour laquelle l'aviron sert à deux fins, remplaçant gouvernail et rame.

En dressant la tête, il vit que la sentinelle le tenait au bout de son fusil.

— Qui vive ! cria-t-elle.

Le Hurleur ne répondit pas et précipita le mouvement de son aviron.

La lune éclaira le casque à pointe dont il s'était coiffé. Favorisé par des vêtements sombres, il pouvait être pris pour un soldat.

La sentinelle eut un moment d'hésitation, qui permit au hardi coquin d'arriver jusqu'au grand courant du fleuve.

— Qui vive ! répéta cependant la sentinelle d'une voix qui cette fois exigeait une prompte réponse.

— Feu ! feu ! cria le soldat qui avait tué le Ventriloque, et qui s'efforçait d'atteindre la chaloupe en nageant.

Le coup partit, la balle effleura l'oreille du chef de l'expédition avortée. Il était perdu s'il n'eût eu la présence d'esprit de se laisser tomber dans l'eau. Dans ce même instant un second coup de fusil fut tiré sur lui. Il vit l'éclair et distingua dans le bruit de la détonation la balle qui passait au-dessus de sa tête. Il sentit, lui froissant le visage, un bout d'amarre qui traînait dans l'eau ; il le saisit d'une main crispée, et se laissant glisser du côté du bateau qui pouvait le dérober à la vue des sentinelles, il put en quelques brasses gagner la partie du fleuve où l'eau coulait avec plus de force, entraînant la chaloupe avec lui.

Il était sauvé peut-être ; du moins il pouvait se croire sauvé.

Mais il avait compté sans le deuxième soldat, habile nageur s'il en fût, et qui atteignit la chaloupe.

Le soldat entra dans la chaloupe. Son attention se porta d'abord sur son camarade gisant mortellement blessé, renversé sur le dos, les jambes au-dessus du banc des rameurs.

D'un rapide coup d'œil il vit qu'il avait cessé d'exister.

Alors son regard se porta sur le fleuve.

Il aperçut à huit ou dix brasses, le bandit faisant force de bras et de jambes pour atteindre la rive.

Il n'y avait plus qu'un aviron dans la chaloupe. Et le soldat ne pouvait l'utiliser qu'en imitant la manœuvre qu'il avait vu faire un instant auparavant à l'homme qui nageait et allait lui échapper. Il essaya de se servir de la sorte de cet unique aviron et y réussit.

Le Hurleur reconnut, à son grand désespoir, que la rive n'était pas abordable. Il s'y dressait un mur assez haut, que l'eau venait battre. Il dut se laisser dériver, espérant arriver le premier à l'endroit où l'on avait laissé la barque.

Là, pensait-il, il trouverait du secours si l'Hercule et le marinier étaient revenus. Et puis, il y avait des armes à bord de la barque : il saurait se défendre. Mais le brigand comptait sans Peter Ziegenbock.

Celui-ci, en voyant approcher un homme qui nageait, suivi de près par la chaloupe ramenée par un soldat, devina toute la catastrophe. Surpris, alarmé pour son propre compte, il se déroba derrière la cabine, voyant avec terreur que si ce soldat arrivait jusqu'à la barque, il se trouverait, lui, l'agent de confiance du grand-duc de Himmelstein – obligé de garder le secret sur sa personne et son titre, – impliqué

dans la tentative criminelle des malhonnêtes gens qu'il avait suivis bien malgré lui.

Comme il réfléchissait à cela et prenait ses dispositions en conséquence, sans abandonner la barre de gouvernail dont il était muni, – le chef de l'expédition grimpait à bord de la barque.

Se débarrassant vivement de sa vareuse imbibée d'eau, le Hurleur courut dans la cabine et en sortit quelques secondes après avec un pistolet à chaque main.

En ce moment, le soldat accostait la barque et se hissait des deux mains, le sabre nu entre les dents.

— Rends-toi, misérable ! cria-t-il à l'homme qui s'avançait vers lui. Rends-toi !

Pour toute réponse le Hurleur déchargea sur le soldat l'un de ses pistolets, – sans l'atteindre.

Puis il fit quelques pas en avant pour le viser plus sûrement.

Le soldat qui n'avait que son sabre pour se défendre, recula un peu.

Mais c'en était fait de lui, si Peter, oubliant et sa sûreté et les intérêts du grand-duc, ne se fût élancé, sa lourde barre de bois levée en l'air. Il en asséna un épouvantable coup sur la tête du Hurleur, dont le pistolet partit toutefois, mais détourné.

— Assassin ! hurlait le soldat qui avait senti la balle lui érafler la joue.

Le Hurleur était tombé foudroyé.

Le soldat regardait Peter Ziegenbock, fort étonné de son intervention.

— Qui êtes-vous ? lui dit-il. Je crois que vous m'avez sauvé la vie.

— Vous croyez ? répondit Peter. Moi, j'en suis sûr.

— Mais qui êtes-vous ? répéta le soldat, encore échauffé du mouvement de la lutte.

— Vous me permettrez de garder le silence sur ce chapitre, dit Peter.

— Vous étiez avec ces scélérats ? reprit le soldat dont la voix devenait sévère et menaçante. Cette barque les a amenés ici. Est-il vrai ?

— Oui, dit Peter, qui ne jugea pas utile à ses intérêts de nier ce point.

— Alors, il faut venir avec moi à la forteresse, dit le soldat du ton du commandement. Vous vous expliquerez avec le colonel.

— Non, je n'irai pas… et je ne m'expliquerai pas, répondit résolument l'agent du prince de Himmelstein.

— Pourquoi cela ?

— J'ai mes raisons ! Voulez-vous me donner le regret de vous avoir secouru ? Sans moi vous étiez mort.

— Je ne dis pas non.

— J'étais avec ces gens, cela est vrai ; mais je ne suis pas de leur bande. Chargé par… quelqu'un de les épier… je

me suis caché dans la cale de cette barque… et je n'en suis sorti que fort à propos pour vous.

— Vous êtes donc ?… dit le soldat. Un hochement de tête complétait évidemment la question et signifiait : de la police ?

— Oui, répondit Peter, avec un autre signe de tête qui montrait qu'il avait compris la question tout entière.

Le soldat réfléchit un instant.

— Je vous crois, dit-il enfin, et je ne veux pas vous tourmenter davantage. Ne restez pas là. Les misérables ont tué mon camarade…

Peter vit alors un corps étendu dans la chaloupe.

— Il faut, reprit le soldat, que je ramène mon camarade mort, à la forteresse. Tâchez qu'on ne vous attrape pas.

Sur ce conseil donné un peu rudement, le soldat prit dans la barque un deuxième aviron et sauta de nouveau dans la chaloupe ; mais non sans avoir remué du pied brutalement le bandit étendu couché sur le pont et râlant.

Déjà il faisait force de rames lorsque Peter lui cria :

— Vous pouvez dire que ces coquins appartenaient à l'ancienne bande de Rossignol.

— Ya ! fit le soldat demeuré debout dans la chaloupe et pesant de tout son poids sur les avirons en se penchant en arrière.

Il lui fallait remonter un courant rapide.

Peter Ziegenbock vit bien qu'il était sage et prudent de suivre l'avis du soldat, de déguerpir sans tarder, sous peine de se trouver obligé de dire qui il était, ce qu'il était venu faire à Berlin, etc., car on entendait battre la générale dans l'intérieur de la forteresse pour appeler les soldats aux armes.

Abandonnant à regret sa caisse de calfat, Peter sauta à terre, sans regarder si la vase était molle ou dure. Il barbota, et se tira de là comme il put. Quand il sentit la terre ferme sous ses pieds, il prit la direction de Berlin, en suivant le cours de la Sprée. Ce n'était pas chose bien facile la nuit, avec des ruisseaux, des haies, des murailles qui à tout moment lui barraient le chemin.

Il s'agissait de faire ainsi trois ou quatre lieues.

Il les fit, et toucha enfin à la taverne du Saumon-Salé. C'est là que Gaspard vint le retrouver dans la matinée et apprit sa mésaventure.

Notre Flamand ne se priva pas, comme on le pense bien, de se moquer du brave homme qui l'avait choisi pour auxiliaire et confident ; mais Peter fit valoir la moralité du châtiment qui atteignait plusieurs des affiliés de cette bande Rossignol dont Gaspard avait eu tant à se plaindre.

XXIX

Pendant que l'agent du grand-duc de Himmelstein s'abandonnait à toute sa fantaisie de policier, notre héros ne demeurait pas inactif.

Il passait ses journées à chercher Lottchen, pour satisfaire au désir de Lina, et à chercher les deux Dietrich pour obliger Peter Ziegenbock ; ses soirées, il les employait à faire sa cour à la fille du baron de Demker, tantôt dans des tête-à-tête ravissants, au coin du feu, pendant que le mauvais temps retenait chez eux les amis de la maison moins courageux que lui ; tantôt au milieu des gens de marque qui fréquentaient assidûment le petit hôtel de la Wilhelmstrasse.

Pour l'excellent M. de Demker, ce Flamand était un amoureux sans conséquence, et le baron lui laissait ses grandes et ses petites entrées chez lui.

Gaspard aurait voulu vivre éternellement de la même manière. Il ne s'apercevait pas, le pauvre garçon, que Lina le traitait en camarade, avec trop de sans-façon, et qu'elle réservait ses œillades sentimentales et ses poignées de main significatives pour le comte de Rochlitz, le baron de Kappler et quelques autres jeunes gens qui lui faisaient une cour assidue. Gaspard ne pressait plus Lina de se décider en sa faveur, dans la crainte de voir s'évanouir tout à coup cet état présent qui le rendait si heureux.

Il n'était pourtant pas venu en Allemagne pour « flirter » à l'anglaise avec une jeune fille coquette et passablement excentrique ; mais sa passion l'absorbait tellement qu'elle lui

faisait oublier qu'il ne pouvait obtenir la main de Lina qu'après s'être créé par un coup de fortune une situation capable de le faire marcher de pair avec ses redoutables compétiteurs.

Il donnait trop de valeur aux petites familiarités de la fille du baron, sans voir assez qu'il en coûtait peu à une jeune personne émancipée et d'allure passablement hardie, et qu'au fond tous ses petits soins, si cordialement reçus, n'avançaient nullement ses affaires de cœur…

Sans Lottchen, que Lina tenait beaucoup à retrouver, sans le voyage forcé de Rudolstadt, dont Gaspard connaissait les incidents et péripéties, peut-être notre héros eût-il reçu déjà très carrément son congé. Lina ne voyait en lui qu'un charmant garçon, très aimable, très empressé ; mais l'ambitieuse fille du baron de Demker cherchait autre chose, – parfaitement d'accord sur ce point avec monsieur son père.

Il fallait être aveugle comme notre Flamand pour ne pas s'apercevoir qu'il tenait une place toujours moins grande dans la société qui se réunissait deux fois par semaine chez le baron.

S'il y avait une petite fête à donner, une sauterie à organiser, c'est Gaspard qui en était l'ordonnateur, le metteur en œuvre ; c'est lui qui dressait la liste des invitations : c'est à lui qu'on se recommandait pour choisir parmi les romances nouvelles en vogue dans les cafés chantants, – cela se fait aussi à Paris, – celles qui se trouvaient écrites dans les moyens vocaux de la jeune baronne. C'est encore Gaspard qui allait relancer la modiste ou la couturière en retard… À lui aussi incombaient toutes les corvées dépassant l'intelligence du nègre Donka, au crâne étroit. Sa connaissance

de la musique lui permettait de tourner les pages lorsque Lina chantait en s'accompagnant au piano.

Mais tous ces petits services le ravalaient aux yeux de l'orgueilleuse fille, et Gaspard ne lui paraissait point un prétendant sérieux.

Carlotta Klussmann avait pourtant prévenu notre Flamand qu'il en serait ainsi ; mais ses paroles s'étaient effacées bien vite de la mémoire de l'amoureux…

Le comte de Rochlitz et le baron de Kappler paraissaient être décidément les favoris du père, sinon de la fille. Parmi tous les autres soupirants, « ils tenaient la corde », ainsi que l'avait dit Carlotta Klussmann.

Ils étaient les plus exacts à se rendre aux soirées du lundi et du vendredi.

On rencontrait aussi à ces soirées le poète Vogelsang que Gaspard avait aperçu à Nauheim ; habituellement les poches du poète apparaissaient garnies de feuilles détachées sur lesquelles ses pièces, plus ou moins interdites, étaient imprimées par des éditeurs apocryphes ; c'étaient pour la plupart, des variantes du chant fameux : « Allons, prince, décampons, voici le banquet des peuples ! » Il distribuait volontiers à ses amis, anciens et nouveaux, ces feuilles volantes.

Enfin on y voyait venir de temps en temps une vieille connaissance de notre héros, l'original et sympathique Max Roller. Il avait été introduit dans le cercle intime du baron et de sa fille par la comtesse de Herrenfeld, dont il s'était fait, en tout bien et tout honneur, le cavalier servant. Nous raconterons plus tard l'histoire de la liaison du démocrate socialiste et de la grande dame allemande.

Gaspard avait été fort heureux de retrouver ce fougueux jeune homme, dont il s'était séparé à Nauheim, ou plutôt à la Hasselhecke, d'une manière si singulière – après ce duel dont nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié les circonstances, – et Max Roller, de son côté, avait paru ravi de pouvoir racheter aux yeux du Flamand sa brusquerie et ses façons de *carbonaro ;* car s'il y avait du sectaire en lui, il y avait aussi du gentilhomme. C'était un homme très distingué que Max Roller. Il venait de publier un ouvrage d'économie sociale dont toute l'Allemagne s'occupait. Il devait à un récent procès de presse, plaidé par lui-même, une véritable réputation d'orateur politique. Les démocrates allemands avaient jeté les yeux sur lui comme sur un champion qui ne leur ferait jamais défaut.

Le baron de Kappler parlait souvent, depuis quelque temps, d'une résidence seigneuriale qu'il possédait au bord de la Havel, près de Potsdam. Il semblait attendre avec impatience le retour des beaux jours, et comptait sans doute faire un coup de maître en enlevant la belle Lina à tous ses rivaux ; ce qui était bien facile : le baron de Demker, aux premiers mots d'une invitation au château du baron, s'était montré gagné à la cause du jeune Kappler.

Rochlitz en avait conçu un secret dépit.

Justement en ce moment Carlotta Klussmann, l'écuyère du cirque Renz, venait de se faire présenter le comte par quelques officiers, anciens camarades de celui-ci, qui formaient autour d'elle un petit cortège d'admirateurs, dans la brasserie qu'elle fréquentait.

À l'aide des informations qu'elle possédait sur ce qui se passait à l'hôtel de la Wilhelmstrasse, Carlotta jugea que le moment était venu de parler de l'équipée de Rudolstadt. Elle

le fit à mots couverts, pour exciter la curiosité du comte, se réservant de la satisfaire plus tard d'une manière pleine et entière.

Celui-ci en sut dès lors assez pour se permettre des allusions qui troublaient Mlle de Demker et irritaient son fidèle ami Van der Gomm.

Tandis que Lina cherchait la signification réelle de certaines paroles, et se demandait si elles avaient été dites intentionnellement, Gaspard, se rappelant les menaces de Carlotta, en était à craindre qu'elles eussent reçu un commencement d'exécution… Le baron de Kappler, lui, ne saisissait rien, ne se doutait de rien, ne craignait rien : fort d'avoir pour lui le baron de Demker, il s'abandonnait à un bonheur anticipé.

Gaspard se promettait bien, s'il réussissait à retrouver Lottchen, de ne la rendre à sa mère qu'après la promesse solennelle obtenue de celle-ci de ne rien entreprendre contre Mlle de Demker qui fût de nature à porter atteinte à sa réputation.

Et il montrait dans sa recherche une ardeur nouvelle que Lina ne s'expliquait pas autrement que par le désir de lui donner, enfin, la satisfaction de voir cette jeune fille à laquelle l'attachait un lien secret.

Notre héros redoublait donc d'activité.

À force de questionner partout, de se renseigner continuellement et sur la fille de Carlotta et sur les deux coquins que Peter Ziegenbock tenait à retrouver, il finit par savoir que la Bourse était fréquentée par un – ou deux Dietrich,

qu'on pouvait peut-être identifier avec les bijoutiers en vieux du même nom dont l'agent du prince Fridolin avait tant à se plaindre.

C'est Roller qui avait parlé de Dietrich, l'agioteur, à Gaspard. Roller voyait quelquefois le problématique financier chez la baronne Zingarelli.

Gaspard, afin de s'assurer de la valeur de cette information, se mit en tête de découvrir le domicile du double personnage en question. Il ne lui fut pas difficile de le connaître en visitant quelques agents de change. Dietrich demeurait Landsbergerstrasse, n° 7 de cette rue : ce n'était pas plus compliqué que cela ; et Gaspard se disait déjà que la police se faisait un trop grand mérite de la découverte des coquins qu'elle prend sous sa tutelle, lorsqu'en se présentant, avec les précautions requises pour la circonstance et les antécédents de ces messieurs, à la demeure indiquée, il apprit : 1° que la maison n'avait pas de concierge ; 2° qu'elle possédait deux issues ; 3° que M. Dietrich ne venait chez lui que pour prendre ses lettres dans la petite boîte établie à sa porte, – au premier étage.

Gaspard dépité, jeta sa carte dans cette boîte – comme une menace, comme un défi…

XXX

Arrêtons-nous maintenant un instant pour jeter un coup d'œil d'ensemble sur ce Berlin si agité, si fiévreux, transformé par la rosée des milliards français, et essayons de donner au lecteur une idée de ce qu'était, à l'époque où se passe notre récit, l'état physique et moral de la grande ville devenue subitement capitale impériale.

En mettant sur sa tête, à Versailles, la couronne de Barberousse, l'empereur Guillaume avait déclaré qu'il allait fonder « l'empire de la vertu et de la crainte de Dieu ». On put voir bientôt que c'était une chose plus facile à dire qu'aisée à réaliser.

Hélas ! ce ne fut ni la renaissance de la vertu, ni le triomphe des bonnes mœurs, qui marquèrent la date de la rentrée triomphale des troupes à Berlin.

On eût dit qu'elles rapportaient tous les vices qu'elles étaient allées combattre en pays ennemi, augmentés de tous ceux que la violence engendre.

Il y a des épidémies morales à la suite des grandes guerres ; de même qu'il y a des typhus qui émanent des champs de bataille arrosés de sang et des fosses à peine comblées.

Du jour mémorable de la victoire data pour Berlin une ère nouvelle caractérisée par une course au clocher de tous les vices sociaux, de tous les appétits malsains ; ce fut une chasse infernale, sans repos ni trêve, à la pièce d'or, ce gibier

jusque-là presque inconnu, levé et traqué en France, et ramené dans les sables stériles du Brandebourg. La nation entière était persuadée que les cinq milliards, enfermés d'abord dans la tour du Trésor de guerre, filtreraient peu à peu – tous les cinq, – à travers les murailles de la tour, sous forme de dotations pour les diplomates et les généraux, de subventions pour les entreprises d'intérêt public… Ceux qui ne le croyaient pas, ou qui furent vite désabusés, feignaient d'y croire plus encore que les autres, afin d'en tirer profit.

Tout bourgeois de Berlin s'imaginait, la nuit, entendre des voix mystérieuses, aux sons argentins, l'appelant à la curée ; et il pensait se lever toujours trop tard pour prendre sa part des brillants bénéfices qui s'offraient à tous.

Il y avait eu de si fructueuses leçons données par les armées d'invasion ! La Bourse devenait une nouvelle province conquise ; toute une bande de gens honorables qui auraient répugné à « travailler » dans la Forêt-Noire, s'organisèrent en une véritable société secrète, qui eut ses affiliés dans la presse, dans les ministères, partout, et dont les vastes et puissantes ramifications enveloppaient l'Allemagne entière, la torturant, et plongeant jusqu'aux sources mêmes de la vie nationale.

L'empire se débattait sous la terrible étreinte comme Laocoon sous celle du serpent, et, de ses plaies béantes saignait de l'or.

Malheureusement, si le désir de gagner de l'argent, si l'avidité étaient extrêmes, un point faisait défaut : ce qui manquait, c'étaient les affaires sérieuses. Le pays est pauvre et les capitaux étrangers n'y venaient pas. Et il est à remarquer que la Prusse présente le contraste d'un gouvernement plus riche que tous les autres (la dette publique y étant en ef-

fet insignifiante) et de citoyens généralement moins aisés que dans la plupart des États européens.

Il devait y avoir, il y eut un écroulement gigantesque qui demeurera sous le nom terrifiant de *Krach* dans l'histoire financière et morale du pays.

Aujourd'hui, les plaies ne sont pas fermées. Tout est en souffrance au-delà du Rhin, jamais la misère n'y a été aussi grande et le socialisme plus puissant. L'émigration, arrêtée par la situation économique de l'Amérique, augmente l'armée des socialistes, c'est-à-dire des mécontents. On les a vus à l'œuvre.

Au moment où notre héros se trouvait à Berlin avec les vues passablement singulières qu'on lui connaît, la spéculation était prise de vertige et préparait la crise que la fortune publique devait subir.

On ne parlait que de canaux à creuser, de chemins de fer à tracer, de quartiers nouveaux à bâtir.

Il y en avait parmi les plus hardis qui voulaient relier la mer Baltique à la mer du Nord afin que, lors d'une nouvelle guerre, le Danemark ne pût pas fermer cette mer.

Il était question d'unir Dresde à Berlin au moyen d'un canal, et il paraissait même facile de faire de la capitale de la Prusse un port de mer en prolongeant ce canal jusqu'à la mer du Nord.

On avait conçu le projet de percer le Saint-Gothard qui devait amener au cœur de l'Allemagne une grande partie du commerce des Indes, et un groupe de financiers s'était constitué à Berlin pour préparer l'émission de cette affaire. Quelle objection sérieuse aurait-on pu produire ? Les Français

n'ont-ils pas percé le canal de Suez et le mont Cenis ? Pourquoi l'Allemagne n'aurait-elle pas eu sa voie ferrée transalpine lui permettant au besoin de verser un jour ses armées en Italie ? Et cependant, bientôt après la mise à l'étude de ce beau projet, les actions et les obligations du Saint-Gothard ne valaient plus que le poids du papier. Mais de hautes influences planaient invisibles sur les lanceurs de cette entreprise.

Il y eut des sociétés pour exploiter des mines, des carrières, des fonderies, des restaurants, des cafés-chantants, des brasseries, des bains, etc. Plusieurs spéculateurs se rendaient propriétaires d'une usine achetée par eux huit ou dix mille thalers ; ils la mettaient en actions en lui assignant une valeur triple et quadruple.

Il résulte d'accusations qui se sont produites à la tribune du Reichstag, que souvent les fondateurs de ces sociétés faisaient des apports fictifs ; que d'autres, pour avoir le droit de se constituer, payaient d'énormes pots-de-vin : que le chantage était organisé en grand. Jamais à Paris ou à Londres, aux périodes les plus aiguës de la fièvre de l'agiotage, la spéculation ne s'était laissée aller à de pareilles turpitudes.

La plupart de ces affaires rappelaient les créations industrielles qui sont du gai domaine du vaudeville : l'extraction de l'huile comestible de l'asphalte usé, le gaz de pommes de terre, le crédit aérostatique, etc.

On comptait en Prusse, en 1870, 279 sociétés par actions et en commandite ; quelques années après, il y en avait 600 de plus.

Ce développement exagéré devait avoir une influence considérable sur la constitution économique du pays.

Les journaux financiers accueillaient moyennant finance, les réclames les plus fantastiques, les puffs[29] les plus extravagants.

On trouvait, par exemple, dans la *Berliner BœrsenZeitung* (la *Gazette de la Bourse*) des indications dans le genre de celles-ci :

Bauverein Born. – Dernier dividende, 40 pour 100. Même chiffre pour la prochaine répartition. – Le cours du jour à 134 ½ montera avant peu à 240.

Elbinger Fabrik. – Gain déjà réalisé : 300,000 thalers, ce qui assure un dividende de 25 pour 100.

Leopolds Halt. – Dividende distribué, 15 pour 100. – Dividende net pour tout l'exercice, 20 pour 100. Les actions monteront de 50 pour 100.

Birkenverder Actien. – Dividende certain, 30 pour 100.

Disconto Commandit. – Cours du jour 294¾. – Montera à 400. – Bénéfice du premier semestre, 30 pour 100. Le dividende de l'année atteindra certainement 40 pour 100.

Le reste à l'avenant.

La plupart de ces sociétés nouvelles « entretenaient » un agent politique capable de représenter leurs intérêts auprès des puissants du jour.

Les conseillers du souverain fréquentaient la maison Bleichrœder ; plusieurs ministres ou leurs secrétaires étaient

---

[29] Publicité mensongère ou outrancière. *(BNR.)*

connus comme des familiers de la maison Hansemann Hammacher, un archimillionnaire et l'un des « faiseurs » du parti national-libéral, travaillait avec des députés de ce parti à soutenir le crédit du juif Bleichrœder ; et dans cette année d'agiotage effréné on trouva mêlés à des révélations ou à des procès scandaleux les plus grands personnages du monde financier et politique et de la haute bourgeoisie prussienne.

La trésorerie militaire elle-même se livrait à des spéculations sur les terrains ; et des faits relatifs à cet audacieux agiotage furent révélés par le député Richter, dans une séance du Landtag où assistait, muet, le ministre de la Guerre.

Toute la presse était au service des chevaliers d'industrie qui, dédaignant de « faire » le foulard, exploitaient en grand le crédit national. La *Gazette de la Croix* elle-même, malgré ses fameux articles contre certains spéculateurs audacieux, contre leur rôle et leur influence dans la politique économique et financière du gouvernement, ne parvenait pas à écarter de ses colonnes les réclames perfides et les bulletins ravageurs. Son directeur déclarait publiquement que la chose lui était impossible, toute sa rédaction étant « achetée ».

La Bourse était donc devenue un véritable tripot où les grecs dépouillaient les honnêtes gens, avec l'autorisation et sous la protection de la police.

L'usure pratiquée en grand, les émeutes dans les rues de la capitale, l'émigration à Barakia, les invasions nocturnes du Thiergarten et de la Hasenhaide, les grèves d'ouvriers, les incendies de fabriques pouvaient être considérés comme une conséquence de cet état de choses. L'exaspération était grande dans les classes souffrantes. Or, il faut savoir que

d'après des chiffres officiels, sur 965,000 habitants, il y en a à Berlin 910,000 qui gagnent moins de 523 francs par an, c'est-à-dire qui sont nécessiteux, indigents.

Les ouvriers ne se gênaient pas pour dire : « Attendez un peu, bourgeois : à chacun son tour ! Nous préparons aux patrons une seconde édition de 1848 ».

« Notre situation, disait à cette époque la *Landes-Zeitung*, peut se résumer en deux mots : en haut des spéculateurs, en bas des pétroleurs ! »

Il y avait à la fin de cette année-là, dans Berlin, 140 établissements de prêts sur gages tenus par des juifs, où les ouvriers et les petits bourgeois venaient apporter leurs outils et leurs meubles pour avoir un peu de pain.

Le prix excessif des loyers, surélevés à la suite des spéculations sur les maisons et les terrains, augmentait sensiblement la misère du peuple.

Au dernier terme d'octobre, il y avait eu vingt mille déménagements !

Les saisies pour le recouvrement des dettes privées se multipliaient d'une manière telle qu'on dut créer de nouveaux offices d'huissiers, les huissiers en exercice ne suffisant plus aux nécessités de la procédure.

19,000 ivrognes furent arrêtés cette même année sur la voie publique ; 19,000, – sur lesquels 8,234 femmes : ces gens-là trouvaient sans doute le « schnaps » moins cher que le pain de seigle.

« En face de cette misère, de cet appauvrissement du peuple, s'écriait la *Germania*, que signifient les fêtes

d'Arminius et de Sedan, et autres manifestations de même farine ? C'est du pain qu'il faut ! »

Les cochers de Berlin venaient de se mettre en grève, suivant en cela l'exemple qui leur était donné par les ouvriers de plusieurs industries. L'or sonnait dans tant de poches que l'artisan réclamait une augmentation de salaire pour avoir sa part de cet or.

N'était-ce pas inévitable ?

De là, les grèves nombreuses qui ont marqué l'ère des milliards.

Les maçons avaient donné le signal ; après eux ce fut le tour des charpentiers, des serruriers, des ouvriers cordonniers et enfin des cochers de fiacres.

Les cochers refusaient de voiturer désormais à l'ancien tarif des gens bondés d'or, – deux fois plus lourds qu'auparavant. – Et ils se mirent en grève, eux et leurs véhicules.

Pour remédier aux inconvénients du manque de voitures publiques dans une ville aussi populeuse et affairée que Berlin en ce moment-là, on avait fait venir de la province, au bout d'une semaine de privation, toutes les vieilles carrioles d'autrefois, les coucous les plus « obstinés » et les plus dépenaillés, des espèces de chaises roulantes faites pour être traînées à bras et qu'on attelait tant bien que mal, des cabriolets archaïques, des berlingots malades, des berlines fabriquées peut-être par Philippe Chiese au temps de l'électeur Frédéric-Guillaume et avec lesquelles on était conduit à la promenade ou à ses affaires, enseveli sous une capote de cuir, comme si l'on partait pour un long voyage, des birouks pour la chasse, de lourds camions sur lesquels vingt per-

sonnes étaient entassées, de vieilles désobligeantes à deux places, des dormeuses, des escargots ; et puis encore, des fourgons bleu de ciel, guimbardes, pataches et patachons, tapecus et vinaigrettes ; d'anciens coupés jaunes et verts dans lesquels, faute d'une portière, il fallait enjamber le caisson pour s'asseoir, des calèches disjointes et aux armoiries à demi effacées. Certaines de ces voitures, aux roues massives et hautes, présentaient une solidité toute campagnarde ; leurs chevaux étaient harnachés comme des chevaux de labour ; d'autres qui avaient dû voir des jours de gala, se balançaient avec une majesté seigneuriale au tintement de leurs grelots fêlés ; on avait enfin traîné dehors toutes les boîtes à roues qui, faute d'emploi, se rouillaient au fond des remises.

Le défilé grotesque de tous ces véhicules des siècles morts, – véhicules rouillés, souillés, étranges de formes avec leurs capotes passées à l'état d'amadou, – ce carnaval, cette résurrection universelle de voitures trépassées se pressait, se heurtait sous les Tilleuls, et donnait à Berlin l'aspect d'une petite capitale du grand-duché de Brunswick, ou de la Hesse électorale, un jour de baptême princier ou de couronnement.

XXXI

Gaspard avait appris à Peter Ziegenbock qu'on voyait assidûment à la Bourse un particulier qui pouvait bien être l'un des voleurs de diamants du prince Fridolin, et qu'il y était connu sous le nom de Dietrich.

Renseignements pris sur le Dietrich, Peter Ziegenbock sut qu'il jouait d'une manière effrénée et qu'il avait dû perdre des sommes considérables dans des opérations on ne peut plus aléatoires.

De riches marchands de diamants lui avaient avancé plus de deux cent mille thalers sur nantissement, et tout cet argent menaçait d'être englouti.



L'agent spécial du grand-duc de Himmelstein résolut d'aller étudier l'homme, – ou les deux hommes, – dont il avait mission de s'assurer, sur le théâtre même des opérations. Gaspard s'était fait fort de l'aider dans ses investigations.

Jour choisi, à heure dite, ils se disposèrent à se rendre à la Bourse, et songèrent pour cela à louer un char numéroté.

Gaspard et Ziegenbock avaient pris d'assaut une patache qui, une fois en marche, se mit à crier si fort sur ses ressorts que les deux amis eurent beaucoup de peine à se concerter sur quelques dispositions à prendre pour la réussite du projet qui les amenait à la Bourse.

Ils s'arrêtèrent enfin devant un bel édifice tout neuf au fronton duquel était représentée en bas-relief la Borussia protégeant le commerce et l'agriculture. Ils descendirent de leur véhicule bizarre et pénétrèrent dans le sanctuaire de la Fortune aux doigts crochus.

L'animation était extrême.

Des groupes compacts dans lesquels dominait le type hébraïque semblaient sous le coup d'une profonde exaspération.

Ces meneurs israélites, qui ont beaucoup fait parler d'eux, formaient une association qui jouait à la baisse depuis quelques mois, avec le secret espoir que la question d'Orient, toujours en effervescence, deviendrait la question d'Occident.

Leurs espérances un moment déçues, pour se sauver de la ruine, ils avaient osé attaquer un établissement financier très estimé à Berlin, la Société d'escompte dirigée par

M. Hansemann et M. Miquel, le fameux député hanovrien si connu par son ardent dévouement à la politique de M. de Bismarck.

Ces spéculateurs déloyaux pensaient avec raison que le discrédit de la *Disconto Gesellschaft* entraînerait la chute de maints établissements secondaires et qu'ils assisteraient, en en ayant le bénéfice, à une dégringolade financière pareille à celle de Vienne en 1873. Ils exploitèrent donc les embarras réels causés à M. Hansemann par l'affaire des chemins de fer roumains.

Un publiciste, M. de Killisch de Horn avait flétri ces manœuvres du nom « d'acte de juiverie ». Un moment avant l'arrivée de Gaspard et de l'agent du prince, M. de Killisch avait été accueilli à la Bourse par la meute hurlante, aboyante, menaçante surtout, – car elle montrait les dents, – de tous les boursiers, coulissiers, agioteurs et spéculateurs de haute et petite volée, à qui ce blâme avait été infligé par lui ; et M. de Killisch avait dû se retirer en se faisant protéger par les gardiens du « Temple » pour regagner le pavé de la Burgstrasse.

— Ce n'est point parmi ces Hébreux que nous avons chance de trouver notre homme, observa Peter Ziegenbock. Pénétrons plus avant !

Ce n'était pas facile, avec l'agitation qui régnait ce jour-là à la Bourse.

Peter et son auxiliaire volontaire essayaient de se frayer un passage à travers les groupes sombres et irrités qui stationnaient dans la première salle, autour de la statue du roi de Prusse actuel, représenté sous la figure d'un législateur drapé à l'antique.

Gaspard se sentait pressé entre deux spéculateurs qui lui enfonçaient leurs coudes dans les côtes. Il lança, au hasard, quelques coups de coude, bien surpris, en regardant avec colère ses désagréables voisins, de retrouver en eux deux figures de connaissance.

— Par saint Bavon ! s'écria-t-il, le docteur Bose et maître Zacharias Réthel !

En s'entendant nommer, ceux-ci se tournèrent de son côté.

— Et que faites-vous ici, messieurs ? leur dit Gaspard.

— Ce que vous y faites vous-même, répondit le fermier de la Hasselhecke. Que dites-vous de la Banque centrale ?

— Cela va très bien, et vous ? répondit Gaspard, qui avait cru que maître Réthel lui demandait des nouvelles de sa santé.

— Moi, je crois que cela ne va pas du tout, répondit Zacharias, perpétuant le malentendu, – et qu'il y aura avant peu une énorme baisse. Et dire que le dividende de 1871 avait été de 24 pour cent, et celui de 1872 de 36 pour cent !

— Et vous, illustre professeur, dit Gaspard s'adressant au docteur Bose, sont-ce des puces de boursiers que vous venez cueillir ici ? – Vous me paraissez tout ragaillardi ! ajouta-t-il d'un ton moqueur.

— Soyons sérieux, jeune homme, répondit « l'illustre docteur ». Avez-vous une opinion formée sur les Produits chimiques de Charlottenbourg ? Je crois qu'il y a quelque chose à craindre, par la faute de ces gens qui s'épouvantent trop tôt, et qui vivent depuis quelques jours sous le coup d'une folle panique.

Gaspard ne put retenir un éclat de rire.

— Je ne vous reconnais plus, mes maîtres ! dit-il à ses deux voisins.

— Voyez-vous, reprit le docteur Bose, j'hésite à placer mes économies entre les obligations Mobile-Ohio railway et les Produits chimiques de Charlottenbourg ; deux émissions qui se valent, cas embarrassant ; je suis là comme l'âne de Buridan. Vous connaissez l'énoncé de la proposition de Buridan ? Mais puis-je garder mes économies dans mon tiroir ? Si ce chemin de fer de Mobile-Ohio réussit, quels horizons, monsieur ! quels horizons ! et quant aux Produits de Charlottenbourg, ils valent certainement ceux de Stassfart ? Pourquoi pas ?

Gaspard regardait alternativement Bose et Réthel. Il n'en pouvait croire ses yeux.

— Moi, dit ce dernier, je regrette d'avoir mis tout mon argent et les économies du père Athanasius, – vous vous rappelez, le capucin ? – dans cette Banque centrale ; j'avais toujours pensé que le Comptoir des laines et draps valait mieux ; mais à la Bourse, c'est comme ça : on fait tout juste le contraire de ce qu'on pense.

Gaspard se tourna vers maître Zacharias pour s'assurer que c'était bien lui qui parlait ainsi.

— Et votre ferme ? lui dit-il.

— Vendue ! La terre, c'est la ruine, voyez-vous ! Il revint au docteur.

— Et votre monographie de la Puce dans les deux mondes ? À ces deux mondes, vous pourrez en ajouter un troisième maintenant : le monde financier…

Et Gaspard se mit à rire.

— Vous entendez mal le titre de mon livre, observa le docteur, c'est l'ancien et le nouveau monde et non pas comme vous paraissez le croire, le peuple et l'aristocratie…

Peter Ziegenbock, placé derrière Gaspard et les deux « boursiers » auxquels il semblait rivé, les poussait tous les trois comme un seul bloc, afin de pénétrer plus avant…

— Voilà mon brigand ! dit-il tout à coup à l'oreille de Gaspard. Je le reconnais ; c'est celui des deux « bijoutiers » qui était le plus acharné à ma perte ; c'est Hans Kralle.

À trois pas d'eux, appuyé contre un pilier, se tenait Dietrich-Kralle, un carnet à la main.

Il lisait d'une voix haute à ses plus proches voisins les notes de ce carnet.

— Regardez-le bien, reprit Peter ; malgré son exacte ressemblance avec son compère, j'ai saisi le point par où ils diffèrent l'un de l'autre. Kralle a les sourcils en une ligne droite non interrompue, ce qui lui donne un air méchant, irrité ; Betrüger les a en arc, et son visage en est comme épanoui.

— Votre remarque pourra vous être utile, dit Gaspard.

— Voici, disait Dietrich-Kralle, tandis que les deux amis parlaient entre eux, voici la liste des émissions de cette semaine. Elle est très chargée. – Crédit foncier russe, 6 millions de roubles…

— Il s'agit bien d'émissions nouvelles ! interrompit un petit homme carré qui avait une barbe noire et touffue jusque sous les yeux.

— Messieurs, croyez-moi, reprit Hans Kralle, ne nous laissons pas décourager, sans cela tout est perdu ! Essayons de remonter le courant, de ressaisir la fortune… Je dis donc : Crédit foncier russe, 6 millions de roubles ; Banque d'escompte allemande 400,000 thalers ; Banque d'escompte générale, 5 millions.

— Tout ça ne nous rendra pas notre argent ! cria un homme à figure énergique piquée de grains de charbons de terre, qui, à en juger par sa casquette à large galon de drap vert, pouvait bien être un mécanicien de chemin de fer.

— Lai… aissez dire, jeune homme, lai… aissez dire, bégaya un gros père qui semblait isolé, tant son ventre tenait de place au milieu du groupe où il se trouvait.

Peter Ziegenbock reconnut en lui le maire, ou, plus exactement, le schulze de Pleinfeld.

— Continuez, mon ami, dit le schulze à Dietrich-Kralle ; nous avons besoin de nous… nous… ra… ra… ra…

— Oui, de nous rattraper ! dit le mécanicien ; ce sera difficile !

Dietrich Kralle reprit la lecture de ses notes :

— « Banque Schoste, 2 millions ; Union des banques de Leipzig, 7 millions ; Houillères Bernsdorf, 550 mille thalers…

— Trop tard ! trop tard ! criait-on autour de lui avec rage.

Celui qui criait avec le plus de férocité portait une barbe blonde touffue dans laquelle étaient plantées des lunettes d'or.

— « Tramways de Berlin, poursuivit Hans Kralle, 2 millions ; Obligations Moscou-Koursk, 1,700,000 livres sterling. »

— Trop tard ! trop tard ! Tout craque ! Les Chantiers de bois de Berlin ont perdu 25 thalers sur le cours d'ouverture ; la Manufacture Elbing tombe de 113 à 85…

Dietrich tint cependant à vider sa liste et poursuivit :

— « Enfin il y a encore les Mobile-Ohio railway, 1,684,000 dollars… »

— Je m'en lave les mains, ajouta-t-il après avoir lu. Moi, voyez-vous j'avais mieux que tout cela ! J'étudie une affaire colossale, quelque chose comme le dessèchement des marais de l'Oder et des plaines humides de la Notte. Je veux qu'en voyant le résultat des travaux qu'il s'agit d'entreprendre, notre empereur puisse dire un jour comme notre grand Frédéric : « Ici, j'ai conquis toute une province sans soldats. » Nous avons l'appui de l'État, messieurs ; les ministres les plus influents sont avec nous…

Ces dernières paroles furent reçues par un immense éclat de rire ironique.

Dietrich-Kralle fourra son carnet dans la poche de son habit bleu barbeau, et il haussa les épaules en balbutiant :

— Après tout, c'est plus pour vous que pour moi, ce que j'en dis !

— Trop tard pour nous la faire ! dit un homme bien rasé, vêtu d'une houppelande avec col de fourrure fauve. Les gogos n'ont plus un pfennig !

— Ce n'est pas tant pour moi que je voudrais me ra… ra… traper, dit à ses voisins le schulze de Pleinfeld, que pour mon pauvre con… conseiller Crespel à qui j'ai fait tout perdre, y compris pris… pris… la do… do… la dot de sa femme.

Dos à dos avec le schulze, un gros homme au ventre ballonné disait et redisait à deux autres hommes, non moins gros :

— Il faut vendre nos Gaz à tout prix !

Et tous trois, ils poussaient des soupirs, s'essuyaient le front, et ils paraissaient eux-mêmes gonflés de gaz.

Il y eut en ce moment un vacarme épouvantable et une bousculade énorme.

Les corps de tous ces gens se raidissaient, les épaules se faisaient carrées, les visages se crispaient, les yeux sortaient de leur orbite.

Et de cette foule houleuse et frémissante comme une mer battue par la tempête, partaient des cris déchirants de naufragés.

On eût dit qu'une voie d'eau s'était déclarée dans le bâtiment de l'État et que tous ces hommes hors d'eux-mêmes le sentaient couler bas sous leurs piétinements.

Un courtier maigre comme un chat de gouttière, portant une barbiche rousse et des lunettes bleues, grimpa le long d'un pilier et cria en s'époumonnant :

— Du calme ! messieurs, du calme !

Mais vingt bras menaçants se dressèrent, s'abattirent comme des grappins sur ses épaules et lui firent faire un plongeon dans les flots humains qui hurlaient au-dessous de lui.

Chacun tentait de pénétrer dans la deuxième salle, celle où les agents de change débattent les cours… On parlait du double suicide de l'honorable Spitzbube et de son fils, qui s'étaient retranchés du monde financier disait-on, en introduisant une forte dose de digitaline dans une bouteille de champagne-Bismarck.

— Il doit se passer quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui, observa Gaspard à Peter.

— Non pas, répondit celui-ci ; on m'a dit que c'est toujours comme cela à la Bourse, comme si on se battait.

— Mais c'est qu'on se bat réellement, cette fois ! s'écria Gaspard.

Des cris se faisaient entendre en effet dans la direction du péristyle ; c'étaient les appels désespérés de quelqu'un qu'on avait saisi à la gorge.

— C'est Günther qu'on étrangle ! crièrent plusieurs voix.

Günther était un des heureux et des audacieux de cette période d'enrichissement.

Il avait cru aux milliards !

— On lui fait son compte, dit quelqu'un, sans attendre la liquidation de quinzaine. C'était pourtant un homme très fort !

— Parlez-vous sérieusement ? M. Günther ? demanda un monsieur ganté soigneusement, qui portait un beau collier de barbe grise.

— Mais vous voyez, il ne souffle plus mot ! Il a détaché son coupon !

— Il est mort, disait-on autour de Gaspard.

Tout le monde regardait du côté où l'on entraînait, mort ou évanoui, un grand sec à favoris ardents, avec une de ces figures allemandes d'une insignifiance absolue.

— Ah ! c'est mon gros Saloppheim que je voudrais rencontrer ici ! s'écria un homme de haute taille, au visage tout ridé dressé dans un col droit et le buste serré dans une houppelande à brandebourgs.

— Monsieur Van der Gomm, dit l'agent du prince Fridolin, faisons en sorte de ne pas nous séparer et tenons nos mains dans nos poches, pour défendre nos munitions de guerre.

XXXII

Peter Ziegenbock avait à peine achevé ces mots, qu'il était porté d'un côté de l'immense salle, tandis que Gaspard se trouvait, malgré tous ses efforts, entraîné du côté opposé.

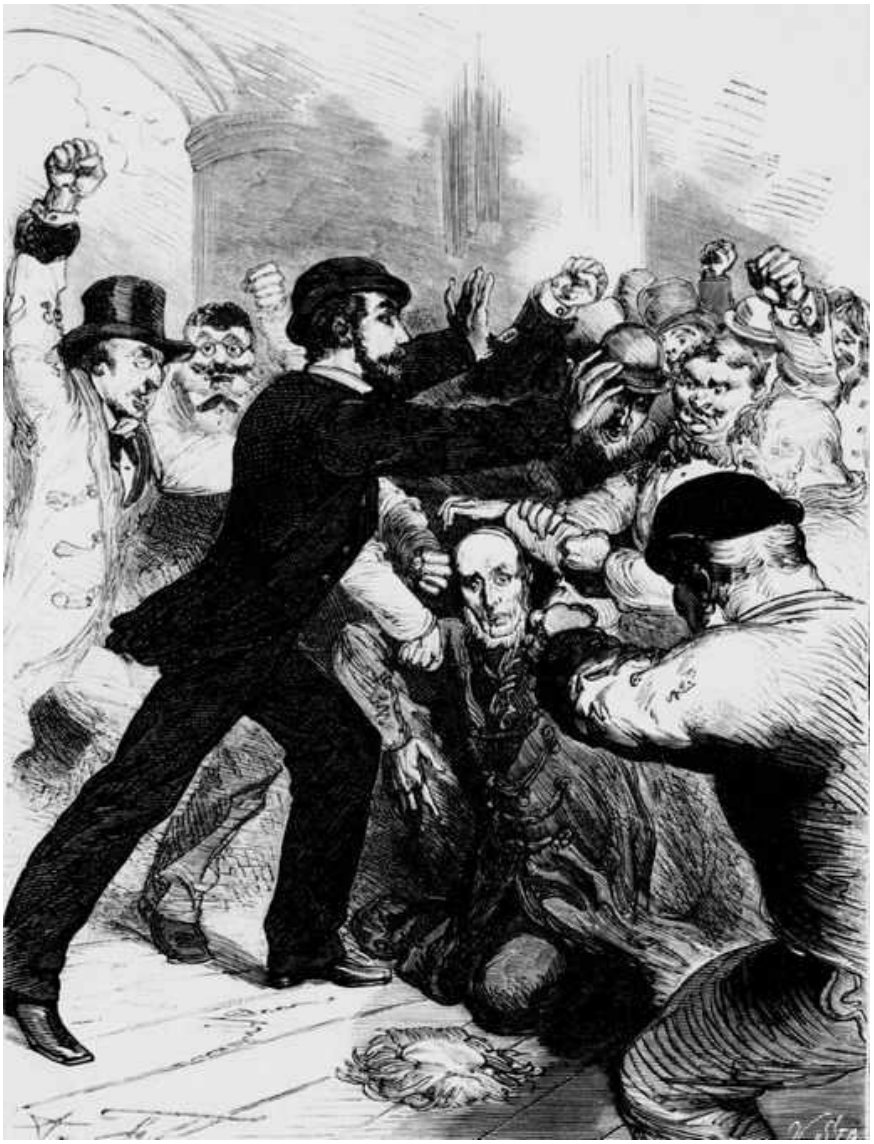
— La journée est aux exécutions, glapit une voix. Après le détracteur de la « juiverie » qu'on a flanqué dehors, et Günther, – il nous a tous refaits, ce Günther, – c'est au tour du petit baron.

— Il faut le pendre par les pieds, celui-là, ajouta quelqu'un, pour lui apprendre à gagner toujours et à nous ruiner tous.

Au milieu d'un groupe serré qui tourbillonnait sur lui-même, Gaspard vit une tête chauve, – véritable moyeu de cette roue humaine. Un homme, un vieillard, disparaissait dans un mouvement de rotation, suffoqué, écrasé, étranglé par des mains brutales ; on le frappait sur le crâne avec violence.

C'était, sans doute, « le baron » dont on se plaignait autour de Gaspard. Le sang de notre Flamand s'échauffa. Il donna quelques rudes poussées aux forcenés bien vêtus qui l'entouraient, et que l'amour de l'or était capable de pousser au crime…

— Mais c'est ignoble, ce que vous faites là, messieurs ! s'écria-t-il. Laissez donc ce vieillard ! De quoi vous plaignez-vous ? Que vous a-t-il fait ?



— Il gagne toujours ! répondirent vingt voix. C'est scandaleux ! À la porte l'habit vert !

— Et il affecte le désintéressement encore ! ajouta quelqu'un.

Ces gens exaspérés et qui ne savaient plus ce qu'ils faisaient furent malgré tout impressionnés par l'attitude décidée et les paroles sévères de l'étranger, qui apparaissait au milieu d'eux pour les rappeler aux sentiments qu'ils oubliaient.

Le vieillard si maltraité, un peu dégagé, grâce au secours de Gaspard, ramassa sa perruque, s'en coiffa, et notre héros

reconnut alors avec une véritable stupéfaction le baron de Felsner, le dilettante du suicide, qu'il avait laissé à Weimar, et qu'il retrouvait fourvoyé dans le temple de la Fortune brutale.

— Est-ce bien vous, baron ? dit-il. Je n'en puis croire mes yeux. Mais venez donc vers moi ! Faites place, messieurs ! allons, place ! cria-t-il à cette foule ahurie, ébahie de cette reconnaissance fortuite, et fâchée peut-être de voir que le baron trouvait du secours. Celui qui touchera à un seul cheveu de cet homme, ajouta Gaspard avec un geste de menace…

Un éclat de rire moqueur lui répondit : la perruque blonde mal assujettie venait de tomber encore une fois par terre et le crâne du baron apparaissait nu comme un genou : on aurait eu de la peine à trouver ce « seul » cheveu dont parlait Gaspard.

Il y eut une éclaircie au milieu du tragique, du lugubre de la situation.

Gaspard lui-même fut gagné par la contagion. Il sourit à son tour et ramassa la perruque.

En la rendant au baron, il lui dit :

— Que diable faisiez-vous là-dedans, baron ? C'est une vraie bataille de crocodiles !… Venez, je vous en prie, sortons d'ici ; j'ai des informations à prendre que vous pourrez peut-être me donner. Bien que je ne voie pas l'homme qu'il s'agit de démasquer au nombre de vos persécuteurs, vous pourrez, sans doute, me parler de lui…

— De qui s'agit-il ? dit le baron, réussissant à suivre Gaspard.

— D'un nommé Dietrich…

— Dietrich ? Je le connais, il m'a fait gagner cent mille thalers.

— Il est donc vrai que cette fièvre vous tient comme les autres ?

— Moi !… pas du tout, mon jeune ami. Je joue à la Bourse pour me ruiner, pour me réduire à la mendicité, pour pouvoir mourir de faim, – c'est encore une façon originale de se suicider, n'est-ce pas ? Elle ne me réussit pas plus que les autres. Au lieu de perdre, je gagne toujours, toujours… c'est désespérant. Je me suis enrichi en quelques semaines de plusieurs millions…

Gaspard demeura tout ébahi. Il commençait à comprendre qu'on eût voulu faire un mauvais parti au baron, sa fortune était insolente !

— Eh bien, dit-il quand il eut un peu habitué sa pensée à cet éblouissement de richesses, eh bien, baron, un de ces jours vous serez satisfait ; vous périrez foulé aux pieds de cette engeance de manieurs d'argent, absolument comme si vous vous précipitiez la tête basse dans une fosse aux lions. Et vous trouverez ainsi cette mort originale que vous cherchez partout, ce suicide, – car c'en sera un.

— Soit ! risquons-nous, dit le baron en souriant doucement.

— À propos d'argent, dit Gaspard, tandis que le baron remettait quelque ordre dans sa toilette singulièrement dérangée, je ne me suis pas encore acquitté envers vous de la somme que vous m'avez si obligeamment prêtée à Weimar.

Les choses n'ont pas marché aussi vite que j'avais pu le croire…

— Peuh ! fit le baron, une bagatelle !…

— Nous en reparlerons plus tard, n'est-ce pas, baron ?

— C'est-à-dire que vous venez de vous acquitter tantôt envers moi en me tirant des mains de ces coquins… Décidément je crois que ce n'est pas là le genre de mort qui me convient… après avoir tant cherché et dédaigné beaucoup mieux. Je veux vous donner quittance…

Le baron tira de sa poche un petit carnet, écrivit quelques mots au crayon sur un feuillet qu'il arracha, plia en deux, et le présenta à Gaspard.

— Qu'est ceci ? fit Gaspard, qui n'entendait pas que le baron se crût son obligé, et ne soupçonnait nullement son intention.

— Avec ce papier, mon jeune ami, vous pourrez toujours me retrouver. Mettez cela soigneusement dans votre portefeuille.

C'était un chèque de cinq mille thalers (près de vingt mille francs) que le baron de Felsner avait remis à Gaspard. Mais celui-ci ne s'en douta pas, et rangea ce papier parmi les siens.

Le baron serra la main de Gaspard, et alla se promener sous la double colonnade établie en façade du côté de la Sprée. Il avait bon besoin de prendre un peu l'air.

Gaspard pénétra plus avant dans les groupes à la recherche de son ami Peter.

Il écartait l'un, il écartait l'autre sans avancer beaucoup. Les boursiers immobiles semblaient pétrifiés ; les figures étaient sombres, atterrées, apoplectiques ou blêmes ; les bouches contractées, les yeux injectés de sang ou de bile. Plus d'une paupière avait été rougie par les larmes. On voyait sur la plupart de ces visages, à l'expression rusée, quelque chose de la confusion du renard dupé par une poule. Ces gens se livraient à d'interminables calculs mentaux, recommencés de cent manières différentes et au bout desquels se trouvaient toujours au total : la ruine, la misère, le désespoir pour eux et leur famille. Ils semblaient cramponnés là comme sur le pont d'un navire qui sombre.

Cependant, de ces groupes, s'élevait une clameur immense.

On distinguait, au milieu de tous les cris, des noms de peuples, – les Autrichiens, les Italiens, les Lombards, – et l'on aurait pu, au milieu de ce tumulte, se laisser aller à penser, avec un frémissement, qu'il s'agissait peut-être de l'annonce d'une invasion de barbares.

C'étaient les jours du *Krach* qui s'annonçaient.

Le moment d'un écroulement général, comme à Vienne, l'année précédente, était venu.

Ce qui s'était passé dans la capitale de l'Autriche, où chaque jour avait vu dix faillites importantes, indiquait l'avenir, – le lendemain, – aux plus optimistes.

Dans la foule, circulaient des nouvelles sinistres du genre de celles-ci : La *Disconto Commandit* vient de suspendre ses payements ; le directeur du *Norden Actiengesselchaft* est en fuite ; le banquier Falck est devenu fou hier à l'issue de la Bourse. Déjà on avait annoncé le suicide des

Spitzbube père et fils. Les esprits étaient montés, de sourdes colères fermentaient contre les meneurs du jeu et les auxiliaires qu'ils trouvaient dans le personnel gouvernemental. On parlait de la retraite d'un landrath qui, après avoir dénoncé des faits de corruption administrative, déclarait à son ministre qu'il aimait mieux « fendre du bois » que d'être plus longtemps un fonctionnaire prussien.

— Les arsenaux sont pleins, il est vrai, disaient les mécontents ; le trésor de guerre est sous triple clef dans la tour de la forteresse de Spandau ; on construit des chaloupes canonnières et des frégates cuirassées ; on bâtit des casernes ; mais pour faire face à ces charges les impôts ont augmenté de moitié ; l'industrie, le commerce chôment ; les ateliers se ferment ; on renvoie les ouvriers par centaines ; l'usine Krupp est forcée d'abaisser les salaires ; Borsig[30] a déjà licencié 1,500 ouvriers, et il est probable, si la crise se prolonge, qu'il mettra encore sur le pavé les 500 tailleurs de limes occupés dans ses ateliers ; on annonce la vente prochaine, aux enchères, des navires des compagnies de navigation de Brême et de Hambourg ; enfin cinq ou six cents ouvriers assiègent le bureau de police en demandant du travail. Tout cela prouve « qu'on peut tout faire avec les baïonnettes, excepté de s'asseoir dessus. » Nous ne pouvons rien asseoir sur notre édifice politique !

Ces heureux de la spéculation, devenus tout d'un coup des objets de pitié ou de haine, se montraient là, avec la

---

[30] Grand usinier du faubourg de Moabit. C'est le Schneider, le Cail berlinois. Il est déjà sorti de ses ateliers plus de quinze mille locomotives.

mort dans l'âme, sous des dehors corrects, un visage d'aspect pacifique.

À voir ces fronts blancs, ces faces placides longues et maigres, ou grasses avec des grosses joues, entourées d'un collier de barbe, à voir ces gens couverts de bon drap bourgeois, et parmi lesquels une dizaine d'habits achetés chez les brocanteurs de la Judengasse (la rue des Juifs) et autant de casquettes faisaient tache, on n'eût jamais pensé que, cherchant sur qui laisser tomber leur sourde colère, ces messieurs de la finance étaient disposés à faire une révolution, à élever des barricades de leurs mains gantées, à se porter à toutes les violences.

Dans certains groupes régnait une morne stupeur ; au milieu d'autres groupes un orateur pérorait, criait, gesticulait ; et l'on aurait pu affirmer que ceux qui parlaient le plus haut étaient les moins éprouvés.

C'était ici un petit homme énergique, bilieux, verdâtre, grimpant sur les autres pour se faire entendre ; et là, un bon bourgeois de Berlin, sorte de Prudhomme au nez fin et pointu, au menton saillant, aux lèvres minces, à la bouche largement fendue par un éclat de rire habituel, mais qui ne riait pas en ce moment, tirait sa langue en parlant, et montrait ses grosses dents, découpées en scie, jusqu'au fond de la bouche.

Plus loin, un homme d'une cinquantaine d'années, à la chevelure grise, peignée en coup de vent, une forte moustache à la prussienne et une « impériale » des plus fournies, gesticulait et appelait à lui les boursiers avides de consolations.

Un autre montrait une tête fine, intelligente, des yeux clairs et vifs, un visage imberbe orné d'une mince moustache, un front chauve ; et il paraissait s'exprimer avec précision, peut-être même avec élégance.

Un petit vieillard maigre, à cheveux blancs, dont la voix tremblotait et se perdait au milieu du tumulte croissant, avait des larmes pleins les yeux en parlant.

Vis-à-vis de lui, un habitué de la Bourse, court et trapu, blond, lui donnait la réplique avec assez de calme. Son teint frais et rose contrastait avec la pâleur générale des visages. Sa figure recevait tout son relief d'un front superbe, se plissant de temps à autre pour prendre une expression sévère. La voix pleine de sonorité et d'éclat de l'orateur improvisé, avait des tons vibrants annonçant la fermeté, la résolution et la confiance dans les expédients proposés par lui.

Mais que pouvait-on ? Ce n'était pas une panique exagérée et qu'il fût facile de calmer. Les titres de plus de deux cents entreprises n'allaient plus être cotés que nominalement. Et c'est la classe moyenne, formant le niveau de l'industrie honnête et laborieuse, qui allait payer le prix de toutes les spéculations creuses.

Peter surgit tout à coup comme un diablotin devant Gaspard : il l'avait aperçu de loin, et pour venir jusqu'à lui, il s'était livré à un véritable travail de taupe au milieu de cette foule compacte.

— Maintenant, dit l'agent du prince Fridolin, je tiens mes filous ; je sais où ils sont : c'était le plus difficile. Ces messieurs ont suivi le courant : ils se sont faits boursicotiers. Il s'agit de les enlever de Berlin et de les transporter à Himmelstein : nous verrons comment ! Malheureusement, il y a

une bien grande agitation à la Bourse… Ah ! si nous étions venus quelques jours plus tôt !

— Dites-moi, ami Peter, il y aurait un moyen plus simple de s'assurer leur discrétion… que de les enlever.

— Lequel ?

— Ce serait de les laisser faire leurs petites affaires en paix – si tant est qu'ils les fassent ! Soyez persuadé que dans le monde où ils se sont faufilés, ils n'iront jamais se vanter d'avoir été les héros du fameux vol des diamants du grand-duc…

— Vous avez mille fois raison, dit Peter. Mais le prince entend la chose autrement. Il veut les empêcher de lui nuire et il tient à les punir. Où serait le châtiment si on les laissait à leurs tripotages financiers ? Et puis vous jugez sainement lorsque vous paraissez croire qu'ils ne réussissent pas autant qu'on pourrait le supposer. Je viens d'apprendre que le – ou les – Dietrich sont en train de faire des pertes considérables ; supposez que demain ils soient tombés très bas, qu'ils se compromettent de nouveau dans quelque ténébreuse affaire, voyez-les figurer devant les tribunaux, avouer leurs antécédents… Quel effet foudroyant les révélations de ces hommes pourraient produire sur l'esprit, faible déjà, de notre cher et auguste souverain ?… Il en mourrait !…

— Avez-vous appris où demeurent nos brigands ? demanda Gaspard à l'agent du prince. L'indication de leur bureau est, vous le savez, tout à fait insuffisante…

— Non, on n'a pas pu m'indiquer de demeure. Beaucoup de ces spéculateurs n'ont pas de domicile connu. Les uns arrivent des provinces et repartent aussitôt que leur poche est pleine…

— Ou vide ! fit Gaspard.

— Ou vide, répéta Peter ; les autres ne dorment pas deux nuits de suite sous le même toit…

— Parce que ?

— Parce qu'ils ont des difficultés avec des clients exigeants, des désagréments avec la police… Mais nous reviendrons ici et je manœuvrerai si bien que je mettrai la main sur Kralle ou sur Betrüger, n'en doutez pas !

Sur ce, les deux amis s'esquivèrent par une des portes donnant sur la nouvelle Friedrichstrasse.

XXXIII

Dietrich-Krall avait, de son côté, aperçu et reconnu Peter Ziegenbock.

Il frémit en retrouvant sur ses deux pieds, l'œil aussi vif que jamais, cet agent du prince qu'il croyait au fond de la cave de la maison en construction où il l'avait précipité avec l'aide de son sosie. Il frémit, – et cependant il ne fut pas fâché de le savoir vivant, bien qu'il n'oubliât pas qu'il avait en lui un ennemi acharné à sa perte. C'est que Hans Kralle était un esprit prompt et audacieux. On va voir à quoi devait lui servir Peter Ziegenbock.

Quoique la journée fut d'une extrême importance pour les affaires, le brigand devenu tout à coup pensif s'écarta des groupes de spéculateurs, ne répondant presque plus aux questions qui lui étaient adressées, aux offres qu'on lui faisait. Il demeurait absorbé dans une seule idée… bien promptement germée dans son cerveau : s'assurer le moyen de retrouver l'homme qui vraisemblablement le cherchait et se faire de lui… un auxiliaire !

Dietrich-Kralle n'était pas tellement engagé dans les affaires d'argent que toute autre passion fût éteinte en lui. Il aimait comme Roméo, et il était jaloux comme le Maure de Venise.

Il aimait éperdument Liselotte, depuis le jour où elle s'était présentée à cette boutique de bijouterie en vieux… Il l'aimait ; – elle avait été retrouvée par son sosie, grâce à un bien singulier hasard, et Betrüger allait l'épouser !

Il y avait quelques semaines que Dietrich-Betrüger avait admiré Liselotte pour la première fois – tout en lui achetant sa montre, – lorsque se trouvant chez un agent d'affaires de la place Alexandre, il s'était trouvé nez à nez avec la charmante veuve.

Cet agent d'affaires n'était autre que notre ancienne connaissance Christian, qui, après avoir essayé de diverses professions, avait eu l'idée d'ouvrir un petit cabinet.

Il faisait des mariages et défaisait des mariages. Voilà sa spécialité.

Pour les unions à faire, il suivait à peu près la marche ordinaire des maquignons matrimoniaux ; on rencontrait chez lui autant « de discrétion » que chez n'importe quel négociateur d'hyménées ; il garantissait même comme neuves, de bon teint et de bon usage, des femmes qui n'étaient que d'occasion, mais dorées sur les coutures.

Il gagnait peut-être plus encore à disjoindre les sexes qu'à les joindre. Pour cela, il entretenait des intelligences dans tous les ménages troublés, utilisant largement les informations recueillies dans les comptes rendus de procès publiés par les journaux judiciaires.

Après quelques heures d'étude, il s'était trouvé en état de pouvoir dire, à un marc près, combien il en coûterait pour divorcer à celui des deux conjoints qui lui semblait le mieux préparé à employer ses talents. Il savait faire valoir les avantages d'une séparation légale, et traçait avec un certain talent le tableau de la vie conjugale devenue un enfer à deux.

Christian soufflait le froid et le chaud, vantait dans un même moment les douceurs du célibat aux gens mariés, et les avantages du mariage à ceux qu'il avait intérêt à unir.

Quant à lui, les deux choses lui rapportaient à peu près autant, – selon un tarif modéré, et il lui arrivait souvent dans le courant d'une même saison, de marier deux ou trois fois la même femme et le même homme[31].



La comtesse de Montretout s'était présentée chez Christian pour se renseigner sur les conditions de location d'une petite maison sise dans les nouveaux faubourgs de Berlin.

---

[31] Le divorce est si facile en Prusse que souvent un mari, entrant dans un salon, y trouve, en visite comme lui, trois ou quatre de ses anciennes femmes.

Justement Dietrich-Betrüger sortait du cabinet de Christian, où il était venu pour une affaire du même genre. Il reconnut la jolie veuve, se promit de revenir, et revint en effet entretenir d'elle Christian.

Christian qui, dès le premier jour, n'avait pas eu de peine à se faire reconnaître de la dame dans la maison de laquelle il avait servi en qualité de valet de chambre du colonel Von Brandt avait vu dans la colonelle une fameuse cliente pour les mariages « à faire ». Il s'était rendu chez elle, et, dans un style bucolique, renforcé de quantité de proverbes, il avait célébré les joies et les bénéfices du mariage, n'oubliant pas, bien entendu, de parler de l'impression faite par elle sur la personne d'un aimable et riche financier, – conquête assurée !

La comtesse se montra favorable à ces premières ouvertures ; Dietrich-Betrüger lui fut présenté et ne lui déplut point. Il possédait un portefeuille garni d'actions et d'obligations… On passa sur ce qui pouvait manquer du côté de l'éducation et des manières, et le jour du mariage fut fixé.

La comtesse, bien que son veuvage fût récent, était libre de disposer de sa main. Nous avons raconté à nos lecteurs comment le colonel, qui était Prussien et s'était marié en Prusse, avait, dans un moment d'humeur, demandé et obtenu de divorcer avec Liselotte, et comment s'étant, sur ces entrefaites réconcilié avec la comtesse, le couple avait vécu maritalement pendant plusieurs années oubliant presque quelle singulière situation était faite à l'un et à l'autre.

Donc, Dietrich-Kralle se trouvait fort chagrin de ce mariage qui allait se conclure ; à ce point qu'il était venu à la Bourse, ce jour-là, bien plus pour s'étourdir que pour tenter la fortune. La débâcle qui s'annonçait le laissait presque in-

diffèrent. Ce qui était fâcheux pour lui, terrible, poignant, c'était ce mariage ; ce qui prenait, ce qui importait avant tout, c'était de le faire manquer.

Soudain il entrevit la possibilité de se débarrasser de son rival et d'assurer son propre bonheur. Il le pouvait avec l'aide de l'agent même du prince Fridolin. Il fallait pour cela livrer son sosie et associé.

Les deux Dietrich n'étaient pas sans s'être aperçus que la police berlinoise les laissait bien tranquilles. D'autre part, ils se rappelaient quelques paroles menaçantes du grand-duc sur le châtiment qu'il leur réservait en cas de déloyauté ; et ils s'expliquaient par cela même cette quasi-sécurité dont ils jouissaient. Le prince Fridolin, pensaient-ils, se garderait bien de les dénoncer à la police de l'empire ; mais malheur à eux s'ils tombaient sous sa main !

Dietrich-Kralle n'eut qu'à établir son plan de campagne sur cette donnée.

Le mariage était fixé à un jour non éloigné, mais que Betrüger, pour ménager les sentiments froissés de son sosie, ne lui avait pas fait connaître.

Ne pouvait-il pas, aussitôt la cérémonie célébrée, faire tomber Betrüger sous la main de l'agent du prince ? Et alors, grâce à cette ressemblance parfaite qui ne permettait pas de les distinguer l'un de l'autre, ne lui serait-il pas aisé de se substituer à son rival sans que la comtesse s'en doutât, et cela tout en s'appropriant du même coup la totalité de ce qu'ils possédaient encore en commun après les grandes pertes éprouvées par eux dans des spéculations malheureuses ?

Il alla trouver Christian, dont son associé lui avait beaucoup trop parlé.

Christian ne connaissait et n'avait jamais vu qu'un seul et même Dietrich : Karl Betrüger.

Kralle, avec ses sourcils froncés, lui parut être son client agité par un peu de mauvaise humeur ; mais cela n'avait rien de bien étonnant dans la situation difficile qui était faite à tous les spéculateurs.

— Je ne m'attendais plus à vous voir, lui dit Christian, qu'après votre mariage, ainsi que vous me l'aviez donné à entendre…

— Parfaitement ! répondit le faux Betrüger, ce qui n'était pas répondre.

— Êtes-vous un homme heureux ! fit Christian. Je ne veux pas vous effrayer, mais vous savez le proverbe : Grand bonheur, grand péril ! Mais quelle femme, cher monsieur Dietrich ! mais quel trésor de beauté, d'élégance !… mais quel usage du monde !… Veillez sur elle avec un soin jaloux : Qui est heureux a des envieux. Avec toutes ses qualités, elle n'est pas trop coquette ; de sorte qu'on ne pourra pas lui faire l'application du proverbe : Robes de velours et de soie ont plus d'une fois éteint le feu de la cuisine.

— Oui, oui, fit Dietrich-Kralle ; je pense comme vous.

— C'est une vraie comtesse au moins ! C'est une veuve, mais elle a été si peu mariée !

— J'aime à vous l'entendre dire, monsieur Christian ! S'écria Kralle avec un accent de passion contenue.

— Oh ! oui, un vieux bonhomme qui ne l'appréciait pas suffisamment.

Le sosie de Betrüger eut un soupir de soulagement.

— Tout est prêt dans votre petit nid ? demanda Christian.

Hans Kralle ne savait pas seulement où perchait le « nid », Betrüger étant resté discret vis-à-vis de lui, sur ce point.

— Oui, tout est prêt, dit-il, et je pourrais me marier dès demain si je le voulais.

— Non… pas demain, c'est demain dimanche. Êtes-vous si amoureux que vous ne puissiez pas attendre jusqu'à jeudi ?

— C'est donc jeudi fit le faux Betrüger prêt à se trahir.

Mais il connaissait le jour ! C'était déjà beaucoup.

— C'est donc jeudi ! répéta-t-il, et cette fois avec l'expression d'un véritable contentement. Jeudi !! jeudi !!!

— Tenez ! reprit Christian, j'ai fait bien des mariages depuis deux mois, mais aucun d'eux ne m'a tant donné envie de me marier moi-même que le vôtre.

— Vous songez donc à vous marier, monsieur Christian ?

— Mais je vous l'ai dit ! Ne vous ai-je pas parié de Mlle Véronika, la fille de Zacharias Réthel, de Nauheim ?

— Si fait ! si fait ! pardonnez-moi ma distraction.

— Oh ! elle s'explique suffisamment. J'y aurai mis du temps pour l'épouser ! Mais mariage prompt, regrets longs. Eh bien, monsieur Dietrich, le père est ici… Il faudra que vous nous donniez quelque bon conseil pour son argent… mal placé, je crois.

— Comptez sur moi.

— Une partie, hélas ! de cet argent est à la Bourse, le reste… il l'a remis, – trois fois, hélas ! – à une dame Kirst, blanchisseuse de la cour, qui lui en a donné un reçu en règle sur du papier aux armes impériales… Il avait cru naïvement, mon futur beau-père, prêter au prince de la couronne !… mais la dame Kirst vient d'être condamnée à cinq ans d'emprisonnement…

— Vous aurez mes conseils, et le reste, monsieur Christian. Sur ce, adieu !

— Alors, après la noce… comme c'est convenu…

— Après la noce !

— Vous serez exact ? dit Christian en changeant de ton. C'est que j'ai des engagements à remplir.

Hans Kralle comprit qu'il s'agissait d'une commission stipulée : Christian n'était-il pas homme d'affaires ?…

— Vous faudra-t-il tout… immédiatement ? hasarda-t-il.

— Non, je ne veux que ce qui a été convenu, les cinquante thalers. Vous me compterez les cinquante autres dans six semaines… puisque les temps sont difficiles : Affaire bien terminée, bonne affaire.

— C'est entendu. Adieu !

Christian fut fâché de voir partir son client sans qu'il eût déridé ses sourcils.

— Est-ce qu'il regretterait déjà de se marier ? se dit-il. Après cela… dans six mois, je puis travailler à le faire divorcer, puisque je « tiens » les deux !

— Et il me croit heureux ! s'écria Hans Kralle en quittant Christian. Peut-être je pourrais l'être… Mais à quel prix !…

Hans Kralle marchait à grands pas ; dans une agitation extrême.

— Il n'y a pourtant pas à hésiter ! murmurait-il. Sans cette ressemblance, – que je déplore, – j'aurais poussé ma pointe, moi aussi ! Je ne suis pas à dédaigner. Tant pis pour Betrüger ! Il a voulu bénéficier, à lui tout seul, de la bonne impression que nous avons produite tous les deux sur la colonelle dès le premier jour, – car enfin nous y étions tous les deux, – et quand je lui disais ce que j'avais au cœur pour la belle veuve, il se moquait de moi et me conseillait d'en « faire mon deuil ». C'est lui qui a fait échouer nos merveilleuses combinaisons financières avec ses idées amoureuses… et il m'a tellement mis hors de moi en irritant ma passion, que je n'ai pas mieux réussi que lui. Nous sommes presque ruinés… Tant pis pour ce faux ami ! Il n'y a pas beaucoup d'argent à partager… je prends tout. Quant à la femme, je me l'adjuge ! Mais il faut que je retrouve le petit nabot ! l'homme de confiance du grand-duc !

Alors le brigand se mit à repasser dans son esprit les divers aspects de son coupable projet.

En livrant son sosie il le supprimait à tout jamais, il s'en doutait bien.

La comtesse, elle, ne saurait rien de sa disparition.

Elle croirait de bonne foi être sa femme, à lui Hans Kralle, – et il valait bien, en fin de compte, Karl Betrüger !

Peut-être que le prince, heureux enfin d'avoir sur qui passer sa colère, abandonnerait toute autre poursuite…

Dans tous les cas, on saurait se mettre à l'abri, se cacher.

Avec la petite fortune qui allait être en sa possession, Hans se disait qu'il pourrait vivre bourgeoisement avec Liselotte dans les environs de la grande ville… dans le « nid » préparé par Karl.

Il modifierait peu à peu l'expression de sa physionomie ; prendrait un autre nom, un nom noble qu'il ajouterait d'abord au sien : Dietrich *von* quelque chose, de manière que la comtesse ne s'inquiétât point et qu'elle ne vît dans ce changement de nom que l'effet de la vanité.

Si les arrière-faubourgs de Berlin étaient encore trop rapprochés du Presidium, eh bien, il irait s'établir plus loin encore… Mais toujours avec Liselotte, sa Liselotte que personne ne pourrait lui arracher… Liselotte, une femme de la vraie aristocratie… une femme élégante et qui sentait bon… son rêve enfin ! son rêve de soie et de velours avec une peau de satin, des mains blanches, des cheveux peignés tous les jours !

Le surlendemain, Dietrich-Kralle retourna à la Bourse et se plaça sous le péristyle pour guetter l'arrivée de Peter Ziegenbock, – car il ne doutait pas que l'agent du prince reviendrait.

Dietrich-Kralle se dissimula derrière une colonne… et attendit.

Il n'eut pas à attendre longtemps : il y avait un petit quart d'heure qu'il était en observation, quand il aperçut celui qu'il appelait « le petit nabot ».

Gaspard l'accompagnait.

Le traître Dietrich tenait tout prêt un billet qu'il fit remettre sous ses yeux à l'agent du prince.

— Vous voyez, dit-il à un gardien de la Bourse, vous voyez ce petit homme là-bas, qui regarde partout. Remettez-lui ce papier.

La chose fut faite. De l'endroit où il se dérobait aux regards de Peter Ziegenbock, Dietrich-Kralle vit ce dernier prendre le billet, l'ouvrir, le lire et pousser une exclamation accompagnée d'un geste dont la signification ne lui échappa point.

— J'en tiens un ! s'était écrié Peter, à moins qu'il n'y ait un piège là-dessous… Tenez, lisez, monsieur Van der Gomm…

— Ho, ho ! fit Gaspard en prenant le billet, serait-ce possible ? déjà ? et comment ?

— Lisez !

Gaspard lut ce qui suit :

« Monsieur, vous vous donnez beaucoup de mal pour vous emparer du principal auteur du vol dont le grand-duc votre maître, a eu à souffrir.

« Un secours vous arrive dont vous saurez profiter.

« Jeudi, Karl Betrüger se trouvera en votre puissance, pour peu que vous soyez secondé.

« À une heure précise de l'après-midi, il ira vous trouver à bord d'une barque, – la seule amarrée tout contre l'école impériale de natation de l'Oberbaum.

« Cet endroit, en amont de la Sprée, vous paraîtra choisi avec discernement, car il se trouve presque hors de la ville.

« Betrüger se présentera à la porte de la cabine… À vous de faire le reste.

« Dès midi, le patron de la barque se tiendra à vos ordres avec son personnel. Il est prévenu qu'il s'agit d'une expédition de police, et il vous secondera dans la mesure de ses ressources.

« Mot de passe ; Himmelstein. Le patron de la barque s'appelle Conrad. »

Et pour signature :

« Quelqu'un qui fait ses affaires… en faisant les vôtres. »

— Vous irez ? demanda Gaspard en rendant le papier.

— N'en doutez pas ! Ne viendrez-vous pas voir la chose ?… Je ne vous demande pas un coup de main, cela répugnerait à votre nature…

Gaspard ne protesta pas contre cette appréciation fondée.

— J'aurai mes deux hommes reprit Peter, et nous serons bien armés. Quelque chose me dit que nous allons réussir. Je veux être rasé jusqu'au bout du nez si avant huit jours je ne suis pas rentré en grâce auprès de mon prince ! Ça va bien ! ça va bien ! ajouta-t-il en se frottant les mains.

Gaspard le regardait avec un sourira moqueur sur les lèvres.

— Vous ne pourrez pourtant pas vous vanter, lui dit-il, d'avoir par vous seul mené cette affaire à bonne fin…

— Vous me reprochez d'avoir une chance favorable dans mon jeu ? J'ai eu assez de guignon !

Ziegenbock faisait allusion à sa séquestration dans la cave des bijoutiers et à la dernière mésaventure qui lui était arrivée en naviguant malgré lui avec l'ancienne bande de Rossignol, jusqu'à Spandau, où il avait failli être pris, on s'en souvient, pour un voleur.

— Je ne vous reproche rien, mon cher, lui répondit Gaspard.

— Quoi qu'il en soit, vous vous tairez sur les moyens… n'est-ce pas ! Vous me laisserez à tout l'honneur que cette expédition peut me rapporter ? Rappelez-vous ce que j'ai fait pour vous à Grevenmachern…

— Par saint Bavon ! dit Gaspard, vous pouvez, ami Peter, compter sur ma discrétion, – comme sur ma reconnaissance, pour la façon dont vous vous êtes comporté vis-à-vis de moi à Grevenmachern.

XXXIV

Le métal monnayé sonnait dans tant de poches que l'ouvrier avait été à son tour pris de la fièvre de l'or, et avait réclamé, nous l'avons dit, une augmentation de salaire.

Les ouvriers du bâtiment avaient fait le raisonnement suivant : « Une maison que l'on construit aujourd'hui rapporte 20 et 30 pour cent. Nous voulons, nous aussi, profiter de cette hausse générale sur les valeurs mobilières, d'autant plus que tout a augmenté, sauf les salaires, et que nous ne pouvons plus vivre même en travaillant beaucoup. »

Le fait est qu'ils n'avaient jamais gagné autant d'argent. On s'était habitué à les voir, à cinq heures du soir, après avoir quitté leur travail, rentrer chez eux en fiacre : c'était dans le temps que les maisons se vendaient à la Bourse comme les actions des chemins de fer ; qu'à midi telle maison valait 20,000 thalers ; qu'à une heure, elle en valait 25,000 et à deux heures, au moment de la clôture, 30,000 ; que la même maison, dans le cours de la même Bourse, passait par vingt mains différentes. Il n'en fallait pas davantage pour exciter les convoitises.

Aussi des grèves avaient éclaté ; d'autres s'annonçaient encore. Des réunions presque quotidiennes de socialistes réclamaient la « liquidation sociale » ; chaque jour voyait de nouvelles émeutes provoquées par la disette des logements, et des incendies étaient mystérieusement allumés dans les usines.

Berlin s'amusait !

On avait eu tant d'argent facilement gagné ! La boue se transmuait en or ; mais et or, demeuré liquide, filtrait à travers les doigts ; il s'écoulait et disparaissait en folles dépenses.

Les principaux restaurants des Tilleuls s'étaient trouvés envahis par une foule de gens qu'on rencontrait, trois mois auparavant, dans les plus ignobles caves de réfection de la capitale. Ces gens-là avaient fait peau neuve, et s'étaient habillés comme des gravures de modes. Chez Hiller, chez Muller, dans les grandes salles de l'hôtel Royal, de l'hôtel de Rome, au café Zennig et dans le joli jardin d'hiver du café Hanus tenu par un Français, qui se pique d'honneur d'avoir les premiers cuisiniers de Berlin, on avait assisté de midi à minuit, à une perpétuelle fête, avec salve continuelle de bouchons de champagne sautant en réjouissance des arrivages d'or de Paris… il y avait eu des commis de maisons de banque, ne mangeant jadis qu'une fois par jour, ayant aujourd'hui le moyen de dîner et de souper deux fois ! Les ventres s'étaient arrondis autant que les bourses. Et les théâtres, les cafés chantants avaient, pendant cette période heureuse, regorgé de ces gens qui éprouvent le besoin de digérer, sans fatigue, en se distrayant, et de remédier à la mélancolie que l'avenir leur réserve peut-être, – en se désopilant actuellement la rate.

Chaque jour de nouveaux lieux de plaisir avaient ouvert leurs portes à cette foule avide de sensation, et chaque jour aussi dans des salons « aristocratiques » inconnus la veille, il y avait eu soirées et fêtes à mettre les plus actifs reporters sur les dents.

Un monde nouveau, qui n'avait d'autres titres à la considération que ces papiers graisseux et déchirés qu'on

s'arrachait à la Bourse d'une main fiévreuse, s'était installé insolemment en face du grand monde, qu'il cherchait à éclipser par ses extravagances, son faste tapageur et son clinquant.

Dans ces derniers temps, on avait beaucoup parlé de l'hôtel habité dans la rue de Kœniggrætz par une belle baronne italienne du nom de Zingarelli. Dès son installation, cette « grande dame » avait su réunir autour d'elle les sommités de la finance et de la presse.

Ce nom n'est pas inconnu aux lecteurs de la première partie de notre roman. Ils n'ont pas oublié que la Zingarelli, qui, à Himmelstein, se faisait passer pour la nièce de M. de Lauter, avait reçu indirectement l'ordre de quitter la principauté et d'accompagner son oncle prétendu à Berlin, où celui-ci avait été nommé consul de Himmelstein. On l'a vue un instant aussi, au début de cette deuxième partie, dans la boutique nouvellement ouverte par les deux Dietrich.

Arrivés dans la capitale impériale, l'oncle et la nièce n'avaient pas tardé à se séparer.

M. de Lauter voulant, un jour, provoquer une explication sur cette correspondance que Mlle Frédérique entretenait secrètement, fut si brutalement reçu qu'il en conçut des soupçons qui n'étaient pas à l'honneur de la « nièce ». De là des récriminations amères et des reproches au sujet de cet ordre de départ de Himmelstein, que M. de Lauter attribuait à Mlle Frédérique ; car, bien qu'il eût voulu se montrer discret et réservé, il avait connu cette intrigue (qui crevait les yeux) ébauchée entre le prince et sa « nièce ». Si, d'abord, il s'était tu, c'est sans doute qu'il pensait tirer profit de cette liaison. Mais l'heure de la mauvaise humeur était venue, et avec elle des susceptibilités trop tardives pour être honorables.

Mlle Frédérique avait donc repris sa liberté – et son ancien nom de baronne Zingarelli. Elle avait loué dans la rue de Kœniggrætz un petit hôtel avec jardin, tourelles et fresques extérieures dans un style dit italien, qu'on pourrait appeler le « style des milliards » ; car ces constructions bizarres, d'une sotte richesse, couvertes d'or au dehors pour mieux éblouir les passants, datent à Berlin de l'ère des manieurs d'argent et des faiseurs.

Le salon de la baronne était devenu tout de suite l'un des salons les plus connus des gens qui, dans ce moment-là, tenaient le haut du pavé.

Un jeudi soir, il y avait réception chez la baronne Zingarelli.

L'hôtel était brillamment illuminé.

Près des grilles ouvertes se tenaient deux valets de pied en longue redingote, cocarde au chapeau et gantés de blanc.

Les lanternes du vestibule jetaient une lumière plus vive et éclairaient d'un côté les blancheurs de la neige tombée dans la cour-jardin, de l'autre les dessins à grands ramages du tapis déroulé jusque sur le perron. Ce vestibule était transformé en une serre où une profusion de fleurs entassées en plein hiver constituait un véritable luxe.

D'instant en instant le roulement d'un équipage, ou même d'une simple voiture de place, annonçait un nouvel invité.

Quelques désœuvrés en guenilles, collés contre la grille dorée, regardaient d'un œil d'envie ou avec un regard moqueur cette fête des heureux de ce monde.

— Faut bien que ces riches s'amusent un peu, observait un mendiant de notre connaissance ; pendant ce temps-là ils oublient de manger les pauvres !

C'est Cristoph Kobrich, le Diogène du Thiergarten, qui parlait ainsi.

Un des valets s'approcha de la grille et dit à ceux qui stationnaient sur le trottoir, et particulièrement au « Philosophe » :

— Que faites-vous là ? Si vous alliez plus loin ?

— D'abord, moi, je reçois ici mes amis, répondit le mendiant, – sur l'asphalte ; c'est mon jour, le jeudi.

— Eh bien, on va te faire décamper, dit le valet.

— Et puis, ça me sert à autre chose encore d'être là ; je regarde si ceux qui entrent me conviennent… Non pas pour moi, Dieu de l'univers ! je ne suis pas si difficile ! – mais pour ces petites qui sont là-dedans…

— Vous parlez de ces demoiselles, peut-être ?

— Oui, je les ai prises sous ma protection ; je me suis juré de ne jamais les perdre de vue, répondit le vieux mendiant.

— Le valet haussa les épaules, et lui tourna le dos.

— Ma protection en vaut bien une autre, larbin ! cria le Philosophe, le sais-tu ? Lorsque tu les verras, ces enfants, tu leur diras que leur père adoptif du Thiergarten leur souhaite toutes sortes de prospérités – et veille sur elles. C'est ma faute si ces fillettes ont été obligées d'aller figurer au tribunal… Mais enfin peut-être tout est pour le mieux ; et la ba-

ronne Cascarelli est une femme de cœur… C'est Cascarelli qu'on la nomme ?

Le valet, qui s'était retourné à demi, ouvrait de grands yeux étonnés…

— Eh bien, larbin, tu la remercieras de ma part. Et, de la part de Cristoph Kobrich, surnommé le Philosophe !

Le valet leva encore une fois les épaules et remonta sur le perron, – où l'autre valet se fit répéter tout ce qu'il avait imparfaitement entendu des paroles du vieux vagabond.

Une douzaine de personnes se trouvaient déjà dans le grand salon bouton d'or. Ce salon occupait toute la façade du fond du jardin. De chaque côté un pavillon s'avançait en ailes sur la rue. Ces pavillons qui n'avaient qu'un rez-de-chaussée surmonté d'une toiture pointue, contenaient chacun un petit salon ; les portes de l'un d'eux, demeurées grandes ouvertes, laissaient voir des candélabres d'argent posés sur des tables recouvertes d'un tapis vert : c'était là qu'on jouait.

Dans le grand salon, la Zingarelli, audacieusement décolletée, était renversée à demi sur les coussins d'un large divan, cambrant les rondeurs de ses reins, triomphante comme une déesse mythologique assise sur son nuage.

Elle portait avec une grâce provocante et hardie, une toilette de la dernière originalité qui décelait sa haute fantaisie. Des flots de dentelles, des nuages de batiste, voilaient sans les cacher la perfection de ses épaules, les formes exquises de sa taille. Des perles semaient de gouttes de rosée ce délicieux fouillis, cet entortillement de ruches et de volants ondulés, ces nœuds aux chatoiements de velours. Sa longue traîne descendait en blanche spirale sur le tapis de Perse

dont elle avivait les couleurs grises et comme fanées ; et son pied mignon, chaussé d'un soulier de satin à boucles d'or, avait des mouvements fébriles et nerveux qui laissaient voir la nuance vive, au milieu de toute cette blancheur, d'un bas bleu de ciel, semé d'étoiles comme une nuit d'Orient.

C'était bien toujours la même femme ; aussi séduisante, aussi enjouée, aussi vive, aussi jolie… et aussi dangereuse.

La Zingarelli ressemblait à ces fleurs aux couleurs éblouissantes dont le suc est un poison.

Son expansion, sa fougue, ses gentils mouvements de chatte, tout cela n'était que feinte, hypocrisie, rouerie, habileté, mensonge ; au fond, rien de plus froid, de plus positif, de plus calculateur que cette femme sous son masque d'insouciance et de folle jeunesse. Son cœur était cerclé de fer comme un coffre-fort. Le pli imperceptible qui rayait son front indiquait à l'observateur que, sous cette insouciance, il y avait une organisation singulière, exceptionnelle, redoutable, une vigueur de caractère, une promptitude d'exécution, une lucidité d'esprit tout à fait surprenantes.

Telle était la fermeté de sa volonté qu'elle pouvait jouer tous les rôles avec une égale aisance. Elle avait un but, nous l'avons dit. Et quand on sait où l'on va et ce qu'on veut, et qu'on ne marchande pas sur le plus ou moins de délicatesse des moyens, on est toujours fort.

Sa puissance d'attraction était si grande qu'en moins de quinze jours son salon était devenu le centre de ce demi-monde de la Bourse qui faisait à ce moment la pluie et le beau temps à Berlin. Le bruit courait qu'elle était restée en relations avec de hauts personnages politiques et que personne, pas même M. de Bismarck, ne savait mieux qu'elle ce

qui se passait dans les provinces occidentales de l'Europe, et surtout du côté de la Seine. Son salon était un bureau d'informations et d'affaires.

À côté de la Zingarelli, se tenait, gauchement enfoncé dans le même divan, le baron de Greifgeld, le banquier du grand-duc Fridolin, le possesseur de cet hôtel de la place Grand-Ducale à Himmelstein devant lequel Gaspard et Liselotte, conduits par un cicerone, s'étaient arrêtés comme devant une des curiosités de cette capitale de l'excentricité. Le baron était un homme maigre, sec, au nez en bec d'oiseau, avec des favoris épais et frisés, montrant des dents pointues de fauve. Ses manières trahissaient une extraction inférieure. Ses gestes étaient d'un maquignon ; ses abatis, canailles ; sa main présentait de gros doigts et un pouce en spatule, signe d'astuce, d'avidité, de désir immodéré de gain, d'amour de l'argent. Le son de sa voix était âpre, désagréable. Il avait l'accent d'un juif du grand-duché de Posen.

Parfois il parlait bas à la Zingarelli, et en phrases énigmatiques.

On racontait que le baron de Greifgeld avait beaucoup connu la « nièce » de M. de Lauter à Himmelstein. Il avait quitté la capitale du grand-duché deux ou trois jours après le départ de Mlle Frédérique ; c'est lui qui avait acheté l'hôtel de la rue de Kœniggrætz et installé la pseudo-baronne aussi luxueusement. On disait, encore que ce n'était pas pour lui seul qu'il lançait à grands frais cette femme étrange, mais qu'il agissait pour le compte d'une société financière puissante… C'est le baron de Greifgeld qui avait tout fourni : les domestiques, la vaisselle, le linge, les accessoires… sans oublier les cartes.

À droite de la baronne, également sur le divan, se tenait puissamment assis, son claque sur les genoux et les deux mains posées dessus comme des serres, le gros Saloppheim, une des célébrités financières de Berlin, vomi un jour millionnaire par la Bourse, sur la boue de la rue, de même Jonas, par la baleine, sur le sable du rivage.

Son ventre prospère reposait pieusement sur ses cuisses massives, comme une riche offrande sur un autel hébraïque. Vigoureux, large d'épaules, il aurait pu être un « fort » de la halle comme il était un des forts de la Bourse. Il avait le regard d'un taureau, toujours plein de menace. Ses mains velues faisaient songer, malgré les bagues dont les doigts étaient chargés, à la transformation de Nabuchodonosor, telle qu'elle est décrite dans les Livres saints des Juifs. Il portait des manchettes tuyautées et une double chaîne de montre reliant les deux poches du gilet.

Devenu richissime, Saloppheim avait immédiatement monté une maison de banque, et il passait pour posséder une chance inouïe. En trois mois, il venait de lancer quinze grandes affaires, toutes plus véreuses les unes que les autres, et il avait eu l'honneur d'être expressément désigné à l'indignation des honnêtes gens par l'auteur de *Plutocratie et Socialisme*, le *Landrath* (conseiller) Diest Habert, qui lui avait consacré plusieurs pages de son écrit, se gardant bien de le confondre avec la tourbe des coquins vulgaires.

Saloppheim passait pour avoir gagné l'oreille d'un ministre ; et il laissait croire qu'il avait été un des intimes de M. de Bismarck parce qu'il avait été admis, une fois, – par hasard ou par erreur, – à venir boire une chope et manger une tranche de jambon dans les soirées familières du grand-chancelier. Il racontait avec emphase que, surpris un jour par

une averse, il s'était réfugié sous une porte cochère, où se trouvant nez à nez avec M. de Moltke, celui-ci avait bien voulu lui demander du feu pour rallumer son cigare, tout en l'entretenant amplement des velléités révolutionnaires de la France, et de la nécessité de les surveiller de près. À Bade, avant 1870, don Carlos, disait-il, l'avait fait monter dans sa loge particulière pour lui demander s'il était Espagnol. Il prétendait avoir joué, à Rome, une partie de billard avec le cardinal Antonelli, et dansé, à Paris, un quadrille avec la reine Isabelle.

Plein de suffisance déjà, ses heureuses spéculations lui avaient donné un esprit démesuré. Il s'imaginait, – et se vantait au besoin, – que c'était lui qui faisait la réputation du salon de la Zingarelli.

En face du divan, sur des poufs, étaient assis en demi-cercle des journalistes et des coulissiers. Le petit Karl Gougler, un vieillard de vingt-huit ans, mais remuant et potinier, qui fournissait des entrefilets et des informations à dix journaux du soir ; le grave et insignifiant Munckel, qui, grâce à un silence que rien ne pouvait lui faire interrompre, passait, parmi les habitués de la Zingarelli, pour un penseur profond ; Litter, l'homme de confiance du baron de Greifgeld, dardant à droite et à gauche ses petits yeux de fouine ; Esaïas Nathan, ce jeune journaliste qui savait si bien faire « chanter » la petite Réséda de Belle-Alliance-Théâtre, et que nos lecteurs ont vu déjà au « Restaurant de Versailles » le soir que Gaspard avait conduit dans cet établissement les deux dompteuses polonaises retrouvées par lui à Berlin. Nathan s'entretenait à voix basse avec son ami Fabricius Fund, ce directeur du *Journal des théâtres*, habile dans l'art de provoquer les abonnements. — Tiens, chuchotait-il, Karl Gougler

qui a une seconde décoration ! Quelle nouvelle saleté a-t-il donc pu faire sans nous y associer ?

Il y avait là aussi le publiciste Féder, – encore une de nos anciennes connaissances – qui, plus affamé que jamais, avait abandonné la *Trompette de Himmelstein* et était venu chercher fortune à Berlin. En attendant que « la Capricieuse » lui sourît, il touchait quelque argent sur le fonds des « reptiles », incapable, il faut le dire à son honneur, de trouver sa subsistance par les moyens qui réussissaient si bien à Esaïas Nathan et à son ami Fund. Modestement, il célébrait de son chef de file « la haute sagesse, la prévoyance et la merveilleuse énergie » ; et il n'émargeait qu'à son tour.

Au milieu d'eux trônait un blondin élégant, au nez mince et subtil, à la puissante mâchoire, n'ayant point de moustache, et de sa barbe, seulement quelques favoris bien peignés ; ses cheveux, coupés très court, étaient ménagés de manière à s'arrondir sur les tempes ; c'était Dietrich, – Dietrich-Betrüger ; – il était plus « homme du monde » que son sosie, et dans la distribution des rôles c'est à lui qu'incombait la tâche de soutenir l'éclat de ce nom nouveau de Dietrich, dans les salons de la capitale, dans les antichambres ministérielles, tandis que Hans Kralle représentait la commandite à la Bourse, dans les réunions d'actionnaires, et partout où il fallait faire valoir les chiffres et prouver que deux et deux font six.

Ces messieurs se passaient de main en main, en faisant quelques remarques, une photographie très répandue depuis, mais alors toute nouvelle, représentant M. de Bismarck et la Lucca, la première cantatrice du théâtre Royal, assis à côté l'un de l'autre et causant amicalement.

Les dames étaient peu nombreuses. On voyait, assise sur une ottomane, non loin du piano, une chanteuse du Victoria-Théâtre, qui était la protégée d'un petit courtier. Cette blonde fadasse, déjà décatie, coulait vers le gros Saloppheim des regards élégiaques. Puis, à côté d'elle, Mlle Prisca Baldenweck, « demoiselle cultivée », qui faisait ses débuts dans le monde sous les auspices de sa tante. Elle savait le nom de toutes les femmes de théâtre, dont elle possédait les portraits passablement découverts dans un album spécial ; elle jouait au piano les opéras en vogue. Mlle Prisca avait composé des vers pour la rentrée triomphale des troupes à Berlin. Elle lisait les romans rustiques d'Auerbach et les gros drames judiciaires de Pittavel, et elle s'était initiée à la littérature française en faisant son *vade mecum* des *Bijoux indiscrets* et de *Faublas* dans les éditions françaises de Cologne et de Francfort, *ad usum Germanorum*. Elle pouvait citer couramment Schoppenhauer, donner des recettes de cuisine et raisonner sur le conflit religieux.

Une espèce de dame, vêtue d'une façon ridicule, buvait des yeux Mlle Prisca ; c'était Mme Féder. Un peu plus loin très reluquées par les hommes, on voyait deux jeunes femmes qui riaient à étouffer sous leur éventail, et qui cachaient les larmes que leur arrachait leur gaieté, aux dépens de leur gorge bondissante, mal protégée par un peu de mousseline.

Ces deux dames étaient actrices dans un théâtre où l'on jouait les drames militaires à grand spectacle ; nous retrouvons dans l'une Mlle Titi, la préférée de Christian, et dans l'autre, Brise-de-l'Air, qui avait rompu avec Johan Hersfeld après avoir doublé la lune de miel, – « doublé » conviendrait mieux au Cap des tempêtes. Enfin, il y avait là une demoiselle embarrassée de son personnage, que les jeunes gens se montraient, l'appelant tout simplement Giboulée ; nous

avons de fortes présomptions de croire qu'il nous est permis de l'identifier avec la Giboulée de la *Spelunke*, tirée de pair par quelque coulissier à la suite d'un heureux coup de Bourse. D'où venait cette demoiselle ? Elle se donnait pour poseuse et laissait croire qu'elle avait posé devant M. Werner pour une des « filles allemandes » qui figurent dans les peintures qui ont servi de modèles pour les bas-reliefs de la colonne de Victoire.

On parlait d'une « bonne farce » qui avait été faite la veille par le jeune comte de Durenberg et plusieurs de ses camarades à un cuisinier français, restaurateur dans la Leipzigerstrasse, dont les talents – ou la nationalité – n'étaient pas du goût de ces jeunes gens. Ils l'avaient entraîné dans les rues de la capitale avec un écriteau sur lequel on lisait en grosses lettres : *Empoisonneur*. Mais notre homme, furieux de se voir ainsi traqué, s'était défendu désespérément, allant jusqu'à frapper au visage le jeune comte de Durenberg. Celui-ci, exaspéré par cet affront, avait tué raide d'un coup de revolver le malheureux cuisinier. Le coupable ne se tirerait pas d'affaire, pensait-on, à moins de trois mois de prison (c'était assez pour un Français), et une indemnité à la famille de la victime.

— Il paraît, dit tout à coup Dietrich en élevant la voix et en s'adressant à la Zingarelli, que madame a fait des siennes l'autre jour…

La baronne le regarda, passablement interdite.

— Tout Berlin en parle, – j'entends le Berlin comme il faut.

La Zingarelli était au supplice.

— Expliquez-vous, dit-elle sèchement.

— Oui, oui, il y a trois jours… poursuivit Dietrich en clignant de l'œil à Saloppheim, au Palais de Justice…

— Ah ! fit la baronne visiblement soulagée. Oui, je me suis laissé tenter par la grâce de ces deux jeunes filles… J'avais appris par les journaux qu'une ordonnance de non-lieu serait rendue en leur faveur si quelqu'un s'offrait à les réclamer…

— Et vous les avez adoptées, madame ? dit Saloppheim. C'est beau, madame, c'est très beau… Et qu'avaient-elles fait, ces demoiselles ?

— Oh ! rien… presque rien… je ne sais pas ; mais elles sont innocentes, j'en suis sûre. Au fait, elles semblaient appartenir à la bande Rossignol qu'on va juger prochainement ; on a reconnu qu'il n'en était rien.

— Pourrait-on les voir ? demanda Saloppheim. Les avez-vous ici ?

— Elles sont ici, dit la baronne ; mais je vous avertis, messieurs (plusieurs hommes avaient levé la tête et ouvraient des yeux curieux), je vous avertis que ce sont deux petites sauvages… difficiles à apprivoiser.

— Elles se formeront, baronne, dit le baron de Greifgeld, elles se formeront à l'école de vos grâces et de votre bon ton.

— Il faut les produire au feu de la rampe, baronne, s'écria Dietrich.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut nous les amener, *meiner Treue !*

— Mon Dieu, quelle ardeur ! pour voir deux petites filles maussades, effarouchées, qu'un seul mot fait trembler ou rougir…

— Hé ! hé ! fit Saloppheim, ce n'est pas déjà si commun cela, et ça mérite d'être vu.

— Non, je vous y engage, renoncez à cette fantaisie.

— Mais qu'attendez-vous pour… les civiliser ?

— J'attends… qu'elles-mêmes désirent voir le monde… Elles finiront par s'ennuyer… Je compte sur ce moment-là.

— Elles sont ici, observa Dietrich, comme dans le *mokum*…

— Hé ? fit la baronne, qui avait pourtant fort bien compris ce mot d'argot échappé au filou devenu « faiseur ».

— Comme en prison, dit celui-ci en se reprenant.

— Prison est un peu forcé, fit la baronne ; dites comme dans une cage, – ce sont, en effet, deux tourterelles, deux belles tourterelles qu'il s'agit d'apprivoiser.

Saloppheim, assis maintenant à côté de Dietrich, se pencha vers lui.

— Pas si belles ! lui dit-il à voix basse. Elle ne les aurait pas recueillies, mon cher baron.

Saloppheim donnait à chacun des titres de son invention.

— Vous pensez cela ? fit Dietrich ; vous ne connaissez pas la baronne, mon cher. Ce n'est pas elle qui se serait em-

barrassée de deux laiderons ; sa coquetterie ne va pas jusque-là ; et elle a trop de sens pratique.

— Qu'est-ce à dire ?

— Qu'avant quinze jours les belles tourterelles auront pris leur volée, croyez-le bien, et qu'elles ne s'en iront pas seules d'ici.

— Vous croyez ? dit Saloppheim, dont la figure s'illumina. Alors, tourmentons la baronne pour qu'elle nous les exhibe.

— Baronne ! fit Dietrich, donnez satisfaction à notre curiosité, à la mienne et à celle de Saloppheim.

— Pourquoi parlez-vous de vous d'abord ? la politesse…

— Parce que ma curiosité est plus grande que celle de Saloppheim, et parce que la curiosité étant un défaut, j'abrite charitablement la sienne derrière la mienne.

— Mais on disait que vous alliez vous marier ? dit la baronne.

Dietrich fit un mouvement.

— Qui a dit cela ? demanda-t-il.

Son mariage, comme on s'en doute bien, se préparait avec aussi peu de bruit que possible. Il se trouva donc un peu déconcerté, mais il se remit vite et dit :

— C'est vrai, je vais me marier très prochainement… Mais cela empêche-t-il d'être curieux ?

— Ce n'était donc pas un faux bruit ? C'est avec la veuve d'un colonel, avec la veuve du comte de Montretout ?

— Oui, chère baronne, une veuve qui ne pourrait, sans inhumanité, faire durer son veuvage trop longtemps.

— Mais combien y a-t-il de mois que le colonel est mort ? dit la Zingarelli ; un mois ? deux mois ? Encore faut-il un délai légal ?…

Dietrich prit un air entendu et se mit à sourire.

— Le mariage peut se faire tout de suite.

— Cependant ?

— Vous avez raison, baronne… et je n'ai pas tort.

— Mon Dieu ! que vous êtes insupportable, cher ami, avec vos manières de parler en charades !

— Voulez-vous que je m'explique ? Eh bien, il y a une circonstance peu connue, très peu connue… Le colonel l'avait oubliée, la colonelle aussi… elle ne s'en est ressouvenue que lorsqu'il a fallu parler la loi en main…

— Et cette circonstance… si mystérieuse, si oubliée ?…

— C'est que le comte de Montretout et la comtesse ont obtenu le divorce dès la troisième année de leur mariage, à la suite d'un voyage de la comtesse à Bade… Le jugement ne reçut presque aucune publicité : la paix venait de se conclure entre les deux parties, et le colonel et sa femme se remirent ensemble et depuis ont vécu ainsi, faisant du reste un excellent ménage…

— Je veux bien le croire, dit la baronne d'un air de doute.

XXXV

On annonça M. Schippmann et M. le comte de Guldenstein. (Ce dernier se glorifiait d'avoir pour arrière-grand-père l'un des trois cent cinquante-quatre enfants naturels du roi Auguste II.)

— Permettez-moi, dit M. Schippmann en s'inclinant devant la baronne, de vous présenter le très haut bien né M. le comte de Guldenstein. Il y a longtemps qu'il sollicitait l'honneur de faire votre connaissance, madame.

Le comte et la baronne s'inclinèrent en manière de second salut, et la Zingarelli tendit familièrement la main à celui-ci qui était un jeune blond, mince et fluet.

M. Schippmann se laissa tomber dans une ganache, de tout le poids de sa forte corpulence et de son écrasante carrure de gorille brun.

— Que je plains, s'écria-t-il, ceux qui n'ont pas de voiture en ce moment… avec cette grève des cochers ! il fait bon d'avoir sa voiture, car le pavé est si boueux ! Ah ! il faut que je vous raconte une scène bien drôle qui s'est passée sous les Tilleuls, – pas plus tard que tantôt… Des gamins traînaient une immense charrette de déménagement… et la charrette était escortée d'une vingtaine de cavaliers, se pavanant avec aisance sur leurs montures… Devinez qui étaient ces cavaliers ?… Messieurs les cochers de fiacre ! Est-ce assez spirituel ! s'écria-t-il, en se renversant et en riant aux éclats. Ah ! ah ! ah ! on a raison de dire que Berlin est la capitale de l'intelligence. L'empereur a rencontré le cortège

et s'est mis à rire à tunique déboutonnée. – Une autre nouvelle ! poursuivit M. Schippmann ; celle-ci est pour les dames : On a vu hier dans une loge de l'Opéra la belle Angélica Sparmann, retour d'Italie et brouillée avec le prince Fridolin… Elle n'était pas seule…

La porte s'ouvrit de nouveau et un grand jeune homme pâle parut, ayant à son bras une dame plus âgée que lui d'une quinzaine d'années, et dotée d'une parfaite distinction. Le jeune homme dont le front haut et bien développé était chargé de pensées, portait de petites moustaches. Ses cheveux, très frisés, d'un blond foncé, étaient coupés court. Dans son regard étincelait une rare énergie.

— Madame la comtesse de Herrenfeld et M. Max *de* Roller, dit le valet qui annonçait.

Roller releva fièrement la tête.

— On met devant mon nom, dit-il tout haut, un « de » qui ne m'appartient pas. J'ai l'honneur de n'être pas noble. Bourgeois de naissance, peuple par le cœur, je n'ai ni le droit, ni l'envie de porter ce « de » qui distingue ceux qui possèdent un village, une terre, un pigeonnier… Le monde entier m'appartient, et je lui appartiens ; le « de » m'amoindrirait.

Roller était censé parler au valet, qui se le tenait pour dit et faisait le gros dos ; en réalité, il s'adressait à tout le monde.

C'était là une crâne façon d'entrer dans un salon où il était reçu pour la première fois.

— Faut-il vous *le* présenter, madame ? dit la comtesse en quittant le bras de Roller et en venant embrasser la Zingarelli.

— Laissez donc, ma chère ! il se présente bien tout seul… et à tout le monde à la fois, ce mauvais sujet, dit la baronne. Je le redoute, et il me plaît ainsi.

Roller s'inclina devant la maîtresse de la maison. Puis, avisant deux hommes qui se tenaient appuyés à la cheminée et qui lui souriaient, il alla leur serrer la main.

L'entrée de Roller avait fait sensation. On commençait à parler beaucoup en Allemagne du jeune et bouillant écrivain socialiste, et sa personnalité étrange de tribun fougueux et d'homme du monde excitait partout la curiosité.

Comment était-il venu se fourvoyer dans ce salon, si mêlé, de la Zingarelli, et comment la comtesse de Herrenfeld ne craignait-elle pas de se montrer dans ce milieu ? C'est que la comtesse et Roller, son défenseur, cherchaient partout un point d'appui dans l'opinion pour soutenir une lutte à outrance contre le comte de Herrenfeld.

Roller avait fait la connaissance de cette grande dame à Berlin. La comtesse, à laquelle on reconnaissait des qualités supérieures, avait épousé, ayant quinze ans, son cousin le comte de Herrenfeld. C'était un homme d'une grande naissance, très riche, qui prodiguait les millions et s'abandonnait à la débauche la plus brutale. Il prit tout de suite sa femme en aversion, et tant qu'elle fut auprès de lui, il la maltraita, il la persécuta de toutes les façons, à ce point que la malheureuse avait pu croire que la calomnie qui se répandait autour d'elle était l'œuvre salariée de son mari. Il la tenait enfermée dans ses résidences les plus lointaines, lui refusant un méde-

cin quand elle était malade, la privant de médicaments. Il lui enlevait ses enfants. Mère infortunée, elle devait incessamment lui en disputer la possession. La comtesse avait des parents très puissants. Ses frères et ses beaux-frères possédaient de grandes situations.

Plusieurs fois, ils avaient tenu des conseils de famille et forcé le comte à souscrire à des arrangements à l'amiable ; celui-ci cédait d'abord à ses cousins, mais il ne tenait jamais ses promesses. Le roi dut intervenir en faveur de la comtesse, et, par un ordre du cabinet, il ordonna au comte de changer de conduite à l'égard de celle-ci. La famille de Herrenfeld montrait la plus grande répugnance à recourir aux tribunaux, le comte ayant, par l'excès de ses infamies, rendu impossible un débat public. Flétrir son nom, c'était déshonorer toute la famille. L'épouse persécutée, la mère lésée dans la fortune de ses enfants, avait fini par passer outre à ces considérations. C'cst alors qu'elle connut Roller.

Le jeune enthousiaste, autant par haine de l'aristocratie que par une immense soif de justice, avait pris ses intérêts en main, étudiant le droit pour se mieux concerter avec ses avocats, soutenant pour elle des procès où d'accusé il prenait vite, grâce à sa mâle éloquence, le rôle d'accusateur, lui cherchant des auxiliaires dans la presse, rédigeant des mémoires justificatifs, des brochures contre les mauvaises lois, soulevant l'opinion par tous les moyens qui ont prise sur elle.

Cette lutte gigantesque lui avait donné la réputation d'un homme qui s'attaque à un monde entier. C'était, comme il le disait lui-même, l'insurrection contre l'oppression, la révolte contre l'injustice.

Et le peuple qui avait vu la face d'un homme, l'avait compris ! À Düsseldorf, à l'issue d'une de ses plaidoiries, on

l'avait acclamé dans les rues, on avait dételé les chevaux de sa voiture pour la traîner à bras.

Il avait rencontré des cœurs généreux, dignes d'être associés à son œuvre, et il aurait usé de leur dévouement jusqu'à les compromettre. M. Hettener, juge à une cour supérieure de Berlin, et fils d'un des banquiers les plus riches de l'Allemagne, et M. Dussek, médecin, appartenant à une famille des plus considérées, avaient à répondre devant les tribunaux du vol d'une cassette… Cette cassette avait été réellement détournée par eux, dans un hôtel, parmi les bagages d'une baronne de M…, Hollandaise de nation, mariée à un diplomate russe, et à laquelle le comte de Herrenfeld avait, sous la forme déguisée d'un contrat de prêt, fait une donation qui devait ruiner entièrement un de ses fils, dont l'avoir n'était pas assuré par un de ces grands majorats de famille qui n'appartiennent qu'aux aînés.

Les fauteurs de ce complot pensaient mettre la main sur une preuve de la déloyauté et, indirectement, de l'inconduite du comte. M. Heltner avait été jugé et acquitté ; M. Dussek venait d'arriver à Berlin pour se présenter volontairement aux assises.

C'est à ces deux messieurs que Roller était allé serrer la main en entrant dans le salon de la baronne.

M. Schippmann, qui avait quitté sa ganache, dit quelques mots au comte de Guldenstein, et ils s'avancèrent tous deux vers la Zingarelli.

Les hommes qui n'étaient venus que pour jouer dans ce salon où la société était si mêlée, pressaient la baronne de leur permettre d'en « tailler un ». M. Schippmann et le comte

de Guldenstein, – le « charrieur » et le « pigeon »[32], – joignirent leurs instances à celles du baron de Greifgeld, de Ritter et de quelques autres.

La baronne se leva pour aller inaugurer les jeux dans l'un des deux petits salons, très éclairé. Roller se dirigea avec affectation vers l'autre petit salon.

Le vieux duc de Frauenstadt entra en ce moment ; la Zingarelli prit son bras et alla du côté du salon de jeu.

— Baronne, je vous en supplie, s'écria M. Saloppheim en lui barrant le passage familièrement, vous savez que je ne joue pas ; priez qu'on amène ces demoiselles au salon…

— Quelles demoiselles ?

— Ces demoiselles… que vous élevez sous votre aile…

La baronne sourit.

— Ai-je l'air d'une couveuse ? dit-elle en ramenant la luxueuse traîne de sa robe.

— Vous allez être obéi, ajouta-t-elle en reprenant sa marche. Je vais leur faire dire de venir.

Mlle Prisca s'était mise au piano. Elle jouait avec beaucoup d'à-propos un nouvel air de danse : la *Valse des Écus*. La comtesse de Herrenfeld admirait son jeu ; Mme Féder se préparait à applaudir.

---

[32] On appelle « charrieur » dans l'argot des maisons de jeu, celui qui racole les victimes, les « pigeons » destinés à être plumés, étouffés, etc.

Max Roller, devenu tout d'un coup très sombre, se promenait seul, fiévreusement, dans le petit salon où il s'était réfugié. Le fougueux démocrate s'excitait volontairement contre les gens au milieu desquels il était venu chercher de faciles succès d'amour-propre, faire montre de son dédain. S'il avait consenti à descendre des hauteurs des conventicules où il pontifiait, pour se mêler encore une fois aux fidèles des tripots et des boudoirs, c'est qu'il était sûr de lui, c'est qu'il était convaincu que ses intérêts d'homme élégant, de sceptique, de viveur, se trouveraient refrénés désormais par d'autres instincts plus généreux qui germaient en lui ; que ses calculs, suspects d'égoïsme, s'évanouiraient devant les éclairs de son génie. Des bouffées de passions ardentes et nobles lui montaient au cerveau. Il se sentait grand, rempli d'un immense désir de bien faire. Et ses yeux bleus lançaient des éclairs. Il lui semblait voir les regards de tout un peuple attachés sur lui, soit pour le bénir comme un libérateur, soit pour le mesurer à sa véritable taille d'athlète redoutable. Ses écrits politiques et de littérature étaient entre toutes les mains.

Disposition d'esprit singulière ! Ce libertin qui s'était si souvent vanté de n'avoir jamais rencontré de femme capable de lui résister, aurait voulu être à son tour subjugué par une créature faible, ayant besoin de son appui, de sa protection ; pour laquelle il aurait le même dévouement déployé en faveur de la comtesse de Herrenfeld, avec la tendresse et l'amour en plus.

Il renonçait à tout jamais à être l'émule des Casanova, en même temps que par une ironie de sa double nature, il se montrait disciple enthousiaste d'Hegel. Ainsi, sa vie d'aventures et de folies était terminée. À l'avenir il serait la

science, la force et la conviction de son parti ; il ferait plier ses adversaires devant la puissance de sa dialectique…

L'agitateur se sentait dans la plénitude de ses moyens. Il avait victorieusement réfuté des calomnies répandues contre lui, à l'occasion de ses relations suivies avec la comtesse de Herrenfeld. Plusieurs l'avaient cru engagé dans un commerce intime avec cette dame, qu'il aimait pourtant et respectait comme une mère. Le comte n'avait même pas craint d'insinuer devant les tribunaux que ce défenseur si ardent vivait aux dépens de la comtesse sa femme. Roller se croyait maintenant de taille à écraser ses calomniateurs, quels qu'ils fussent.

Mais à quoi emploierait-il cette exubérance d'énergie qui lui arrivait sur les ailes de tant de bonnes résolutions ?

C'est ce qu'il se demandait, lorsque la portière de velours qui séparait le petit salon où il se trouvait, du grand salon bouton d'or, fut soulevée par une main discrète.

Lottchen parut, simplement vêtue d'une robe blanche, sans aucun ornement.

Elle regarda le beau jeune homme qui arpentait le salon et s'arrêta. La solitude du petit salon dans laquelle il semblait se complaire indiquait assez la disposition de son esprit.

Dorothée, habillée de blanc aussi, se trouvait à quelques pas de sa compagne, obligée de répondre aux politesses obséquieuses dont l'accablait le gros Saloppheim.

Roller aperçut enfin Lottchen.

Il s'arrêta saisi d'étonnement devant cette ravissante figure d'enfant, rouge de pudeur, naïve d'expression, intelligente par le regard.

Puis, faisant un pas vers la jeune fille et lui prenant les mains avec cette vivacité de mouvement qui lui était particulière :

— Que venez-vous faire ici, mademoiselle ? dit-il.

Ce fut au tour de Lottchen d'être étonnée.

— Qui vous a amenée dans cette maison ? reprit Roller, – et sa voix montait éclatante. – Savez-vous chez qui vous êtes, enfant trop confiante ?

— Mais, dit Lottchen interdite, je suis chez moi.

— Chez vous ? Vous dites que vous êtes ici chez vous ? s'écria Roller en poursuivant sa marche avec un geste de colère. Se peut-il que la maison de la Zingarelli soit la vôtre ?

Lottchen fit un mouvement pour se retirer. Bien qu'elle n'eût pas un grand usage du monde, il lui paraissait excessif qu'une insinuation malveillante se produisît devant elle contre sa bienfaitrice, et dans son salon même… Ce grand jeune homme, énergique et gracieux à la fois, l'effrayait un peu. Cependant elle demeurait en place.

Roller ne s'aperçut pas de sa susceptibilité. Il ne voyait du reste, lui, dans ce salon, qu'un lieu banal, ouvert à tout venant, dans un hôtel qui appartenait aujourd'hui à la baronne, il est vrai, mais qui demain serait à une autre. Qui aurait pu l'empêcher d'exprimer sa pensée, de dire la vérité ? Déjà il se grisait de l'accent de sa voix.

Il revint vers Lottchen et il lui offrit son bras sans dire un mot. Il fit deux pas avec elle, et, sous le lustre de cristal, il s'arrêta pour la regarder.

Lottchen supporta cet examen avec un sourire sur les lèvres ; un peu confuse, elle inclinait sa tête ; mais ses yeux, qu'elle ne baissait pas, avaient une expression mutine et railleuse.



— Vous êtes une ravissante enfant ! s'écria Roller avec émotion. Comment vous nomme-t-on ?

— Lottchen, répondit sans aucune timidité la fille de Carlotta.

Roller lui baisa le bout de ses doigts roses comme il l'eût fait à une véritable enfant, mais son cerveau s'exaltait.

Il venait de trouver ce qu'il cherchait un instant auparavant. Il était subjugué soudain par une créature adorable, entourée de dangers qu'il devinait, ayant besoin qu'une main franche et loyale se tendît vers elle. Il avait entendu quelques

mots échangés entre deux hommes d'extérieur désavantageux (Dietrich et Saloppheim) sur deux jeunes filles recueillies par la pseudo baronne, et il pensait que Lottchen devait être l'une de ces deux jeunes filles. Cette fleur, cueillie dans le préau d'une prison, lui semblait avoir une suavité étrange…

— Vous dites, mademoiselle, reprit-il, que vous êtes ici comme chez vous ? Vous habitez avec la baronne ? Vous êtes sans doute une de ces deux jeunes filles qu'elle a…

— Oui, monsieur, répondit Lottchen, sans attendre que le jeune homme eût achevé sa pensée, – pour laquelle l'expression, un peu difficile à choisir, lui faisait peut-être défaut.

— Ah ! très bien !

— Voilà mon amie ! dit Lottchen en montrant à Roller, dans le grand salon, Dorothée, timide et repliée sur elle-même, essuyant le feu roulant des douceurs du gros Saloppheim.

— Elle est fort gentille, votre amie, observa Roller, qui ramena toute son attention sur Lottchen.

Lottchen ne fut pas fâchée de voir que l'admiration de ce brillant jeune homme lui demeurait.

— Nous nous aimons comme des sœurs, dit-elle.

— Mais comment avez-vous eu besoin, l'une et l'autre, de l'intervention de la baronne ? demanda Roller : je veux dire comment vous êtes-vous mises dans ce mauvais cas, vous et votre amie, qu'il ait fallu…

— Oh ! c'est toute une histoire, dit Lottchen ; et elle ajouta ingénument : je vous la raconterais si je vous connaissais davantage…

— Vous me la direz… quand nous nous connaîtrons mieux, dit Roller.

Puis, tout d'un coup, s'arrêtant encore une fois :

— Voulez-vous être ma femme ? lui dit-il brusquement, d'une voix un peu émue, avec cette spontanéité qui faisait l'originalité et la fougue de son caractère. Je sens que je vais vous aimer… Je vous aime !

Et il regarda avidement Lottchen rougissante et souriante, qui ne semblait pas dire non.

— Vous voulez rire ? dit enfin Lottchen, riant elle-même aux éclats, peut-être pour dissimuler sa confusion. Vous avez pris au sérieux la longueur de ma robe blanche ; mais regardez-moi bien, et vous verrez si le moment est venu pour moi de répondre à votre question…

Roller ne demandait pas mieux que de la regarder.

Il l'enveloppa d'un regard passionné sous lequel Lottchen baissa les yeux.

En quelques minutes l'enfant était devenue femme.

— Vous ne voulez pas me répondre ? dit Roller. Soit ! vous réfléchirez, c'est ce que je demande ; car croyez-le bien, je ne veux pas vous surprendre, mademoiselle ! Je souhaite que la femme qui se donnera à moi m'aime avec fureur, avec extravagance…

Lottchen laissa échapper un franc éclat de rire.

— Riez, riez… c'est ma folie ! poursuivit Roller. Je suis sûr de l'aimer toujours, moi, ma femme, – surtout si c'est vous, – mais je ne veux aucun entraînement, je n'accepte aucune générosité de cœur, je redoute toute surprise des sens ; ce n'est pas moi qui arracherais à une femme un consentement par la flatterie, l'adulation, le mensonge, la contrainte ou l'importunité… Malheur à ceux-là !

Dorothée vint rejoindre Lottchen.

Max Roller s'inclina devant les deux jeunes filles, et serra doucement la main de Lottchen, d'une façon qui signifiait. « J'attends votre décision, prenez-la librement. »

L'amour avait fait soudain explosion dans son cœur. Il aimait comme on aime à vingt ans, quand on n'a jamais aimé, avec toute l'ardeur, tout l'emportement, toute l'exaltation de son âme. Cette jeune fille abandonnée, jetée sans guide et sans soutien au milieu des luttes de la vie, personnifiait à ses yeux la cause du peuple qu'il défendait ; en se faisant le protecteur de cette enfant, il continuait son œuvre, il mettait en pratique ses meilleures théories. Cette jeune fille n'était-elle pas un membre de la grande famille des opprimés ? N'était-elle pas seule, livrée à une société corrompue ? à la merci du vice et de la faim ? De la pitié était né l'amour. Tourmenté comme l'était son cœur, de cet immense besoin d'aimer, il s'était penché, lui le chêne vigoureux, pour protéger le frêle roseau.

Il traversa le salon bouton d'or et entra dans le petit salon où les joueurs s'étaient établis. Il y avait beaucoup de monde autour de la grande table ovale. On jouait le baccarat à deux tableaux. La Zingarelli se montrait là fort entourée.

Une seule place était vide autour du tapis vert. Elle avait été occupée par le baron de Greifgeld, qui l'avait quittée un instant après avoir passé la main à son voisin. Il avait demandé qu'on le prévînt lorsque son tour serait venu de prendre de nouveau la main, et il était allé causer avec la baronne, Mlle Titi et Brise-de-l'Air.

Le baron de Greifgeld faisait l'aimable auprès des dames.

— Messieurs, dit un joueur, il y a cinq cents thalers.

— Banco ! fit Greifgeld sans même tourner la tête du côté du jeu. La baronne tiendra mes cartes.

Et il dit quelques mots à Mlle Titi qui la firent rougir jusque dans le blanc des yeux.

— Vous avez perdu, dit la baronne.

— Merci, répondit notre joueur sans laisser percer aucune contrariété.

Et il pria très poliment la baronne de faire passer au gagnant les cinq cents thalers qu'il lui remit en billets.

Le baron parlait et agissait en beau joueur. Les dames admiraient son sang-froid et son aisance, et semblaient tenir à lui donner un dédommagement en sympathie, afin de ne pas faire mentir le proverbe.

Roller, lui, ne se laissa pas séduire par tout ce manège. Il haussa les épaules et il observa attentivement, comme si le sang-froid du baron allait avoir pour lui son explication.

Greifgeld, la main droite dans la poche gauche de son habit, secouait la basque de cet habit avec affectation à chaque saillie heureuse – ou non – de ses aimables voisines.

On vint à passer une main à un taux fort élevé : mille thalers. Personne n'en voulut au tapis.

— Eh ! baron, vous nous abandonnez ? se mit à crier le comte de Guldenstein, le « pigeon » que Schippmann avait amené chez la Zingarelli.

Le baron ainsi interpellé et ramené au jeu abandonna les dames et prit la main, debout, sans se donner la peine de regagner sa place. Il passa deux coups, s'en tint là, mit en poche la somme énorme qu'il venait de réaliser, et alla rejoindre la baronne et ses deux amies.

Roller pensa que le tour était fait.

Il ne se trompait pas.

Cette main qui jouait si élégamment avec la basque de l'habit noir, contenait une « portée » de deux coups, que le baron, en prenant la main, avait tout simplement posée sur le talon.

— Le baron se contente de peu, murmura Roller. Encore devra-t-il partager avec cet enragé de Schippmann, et, pour peu qu'il soit poli, avec la maîtresse de céans. Il faut bien qu'elle paye la dorure des laquais, les fleurs, les bougies, les sorbets, les cartes… Voilà le monde ! le mien ! Et je ne le renierais pas ! Et j'aurais des remords ! et je serais pris parfois de la crainte d'aller trop vite en besogne… d'aller trop loin !… Non, assez de ces scrupules timorés ! Je ruinerai ces gens-là dans leur fortune, dans leur bonheur insolent, dans

leur quiétude ; je les démasquerai ! Et je vais commencer par démasquer ce soi-disant baron…

Il fit quelques pas vers la Zingarelli, décidé à provoquer une explication ; mais il pensa à Lottchen, – à Lottchen qui était à la merci de ces gens-là.

— Que vouliez-vous me dire ? dit la baronne en faisant un mouvement vers lui.

— Je voulais… répondit Max Roller avec effort, vous complimenter sur la bonne action que vous avez faite. Elles sont charmantes ces demoiselles…

— Et vous aussi ? fit la Zingarelli avec quelque surprise.

— Oui… moi aussi… et je dois à Mlle Lottchen quelque reconnaissance. Ses grâces enfantines m'ont peut-être préservé d'être… mis à sec par le baron de Greifgeld…

— Vous savez déjà leurs noms ? dit la baronne en rougissant.

— Lottchen m'a dit le sien.

— Je vous reconnais bien là, et vous n'êtes pas au-dessous de la réputation qu'on vous fait de tenter de séduire toutes les femmes !…

Roller allait protester, et peut-être une fois monté n'aurait-il pas reculé devant cet éclat qu'il voulait faire d'abord ; mais il aperçut la comtesse de Herrenfeld qui lui faisait un signe imperceptible, jugeant le moment venu pour elle de se retirer.

Il sut le lendemain, par une indiscrétion, que la soirée de la baronne s'était terminée par une véritable orgie dont elle-

même avait, à la fin du souper, donné le signal, en brisant la coupe dans laquelle on lui versait le vin de Champagne. En un instant, verres, porcelaines, glaces, candélabres, tout avait volé en éclats… Les femmes s'étaient mises à fumer, à chanter et à danser au piano…

Max Roller frémit en pensant aux périls que pouvaient courir deux jeunes filles inexpérimentées, dans une société pareille.

XXXVI

Hans Kralle avait très habilement préparé le patron Conrad à l'exécution de son plan.

De son côté, Peter Ziegenbock attendait le moment d'agir, conformément à la lettre mystérieuse qu'il avait reçue à la Bourse.

Le jeudi arriva.

C'était un grand jour pour les deux Dietrich. Dietrich-Betrüger allait épouser la comtesse de Montretout ; et Dietrich-Kralle devait livrer son ancien ami, son associé, aux agents du prince, opération qui, pour réussir, demandait assurément de l'habileté.

Le mariage avait lieu à midi. Un peu avant la cérémonie, Hans Kralle, posté à l'angle de la Spandauerstrasse, ne perdait pas de vue la principale porte du Rathhaus (l'hôtel de ville). Il était en très élégante toilette de voyage, et drapé dans un manteau. L'audacieux filou avait fait choix d'un commissionnaire intelligent pour aller remettre une lettre à son sosie au moment précis où l'acte de mariage serait signé. Il avait pris toutes sortes d'informations. De loin, il voyait devant le Rathhaus les deux voitures qui avaient amené les fiancés et leurs témoins. Il consultait sa montre à chaque instant.

Enfin vint le moment où il expédia son commissionnaire, après lui avoir minutieusement indiqué ce qu'il faudrait faire.

Celui-ci, répondant à son attente, pénétra dans la salle des mariages juste à l'instant voulu.

Il remit la lettre.

Karl Betrüger lut sur l'enveloppe le nom de Dietrich, et il allait placer la lettre dans sa poche sans l'ouvrir, lorsque le commissionnaire le pria de la lire.

Betrüger, s'excusant auprès de Liselotte, s'éloigna de quelques pas, ouvrit la missive et lut ce qui suit :

« *Avant* la cérémonie, venez trouver quelqu'un qui s'intéresse à vous et qui vous donnera, sur la veuve Brandt, des éclaircissements qui peut-être vous décourageront de passer outre.

« Demandez le patron Conrad, dont la barque stationne près de l'école de natation de l'Oberbaum. C'est, aller et retour, vingt-cinq minutes *bien employées*. »

Karl n'eut pas un moment d'hésitation. Il aimait Liselotte. Il se sentit atteint au cœur, profondément troublé. Il lui fallait cet « éclaircissement » qu'on lui promettait.

Il s'avança tout pâle vers celle qu'il venait d'épouser et lui dit :

— Il *faut* absolument, madame, que je vous quitte pour…, un quart d'heure, le viendrai vous retrouver ici…

— Une affaire bien urgente !

— Dix minutes seulement !

— C'est fort contrariant…

— Mon Dieu, je serais déjà de retour, madame, si vous m'aviez laissé partir tout de suite !

— Eh bien, monsieur, allez ! Je vais vous excuser auprès de nos amis.

— Ah ! c'est vrai ! ces messieurs… je ne pensais plus à eux !

— C'est que vous êtes fort troublé !

— Il y a de quoi, madame. Je vous demande pardon de ne pas repousser par le dédain des insinuations qui vous concernent… Je suis sûr qu'on me trompe, qu'on se trompe, et je reviens tantôt me jeter à vos pieds.

— C'est donc à cause de moi ?

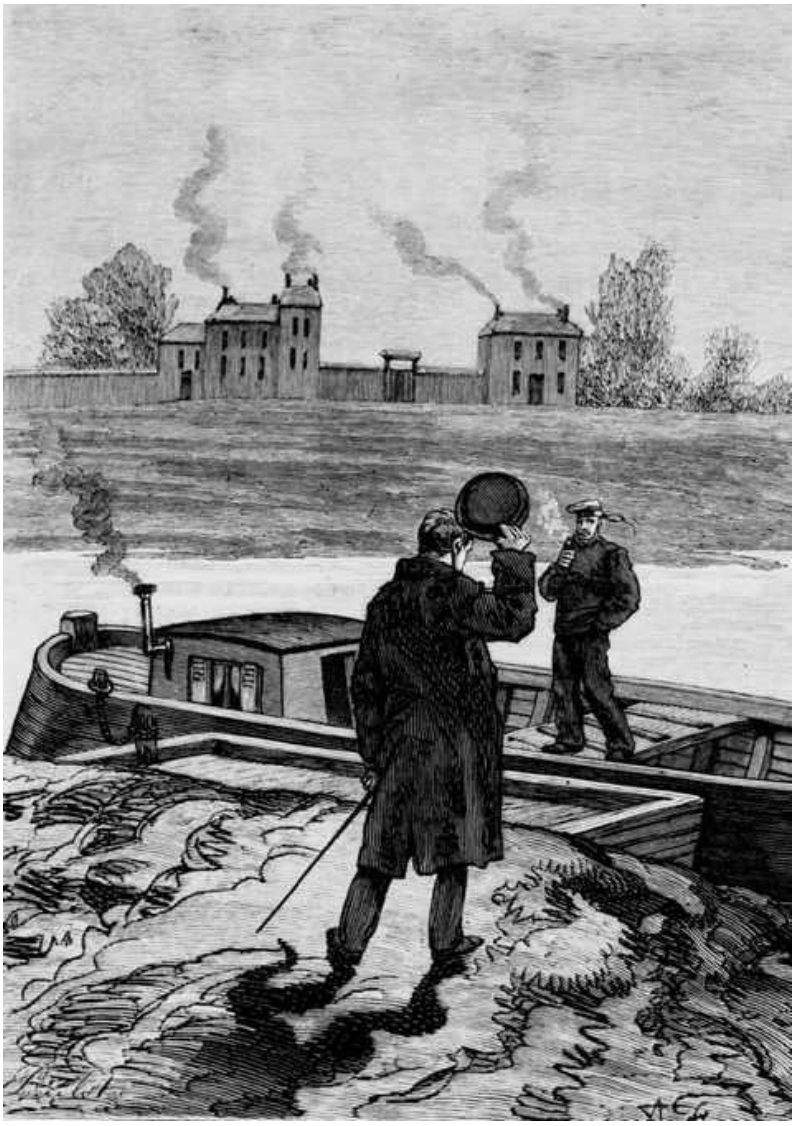
— J'en ai trop dit… Mais à tantôt.

Liselotte, sans comprendre autre chose dans toutes ces paroles, sinon qu'elle se trouvait en cause, sentit le trouble de son mari se communiquer à elle-même, et c'est avec peine qu'elle trouva quelques mots d'excuses à adresser aux témoins que Dietrich et elle avaient amenés, et qui prudemment s'étaient mis à l'écart aux premiers mots d'explication échangés entre les deux époux.

La grève des cochers continuait, et c'était avec difficulté que le Dietrich-Betrüger avait « frété » deux carrosses de gala pour la noce. Il dut monter dans l'un des deux pour aller au rendez-vous assigné.

Il arrive à l'Oberbaum ; il n'a pas de peine à trouver l'école de natation, et il reconnaît la barque qu'on lui a désignée.

Quelques batelets rangés bord à bord permettaient d'aller jusqu'à cette barque.



Arrivé sur le pont du bateau, Betrüger s'adressant à un solide gaillard bronzé, coiffé d'un bonnet plat et vêtu d'une vareuse de laine, et qui fumait tranquillement sa pipe, demanda le patron Conrad.

— C'est moi le patron ! répondit celui-ci en le regardant avec curiosité.

Et il souleva son bonnet et mit sa pipe de côté.

— Je suis attendu ici par quelqu'un ?

— Oui, oui, je sais, dit le patron Conrad en indiquant la cabine ouverte.

— Betrüger marcha vers la cabine, tandis que le patron, sans affectation, dénouait la corde qui retenait la barque. En un instant, la barque se trouva au milieu du fleuve ; mais Betrüger n'y prit pas garde : il était si absorbé par cette pensée qu'il allait enfin savoir ce qu'on avait à lui dire touchant la jolie veuve !

Quand il fut devant la cabine, une voix lui dit :

— Prenez garde, monsieur Dietrich, les trois marches sont raides !

Il descendit et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Ce premier coup d'œil lui donna quelque inquiétude.

Autour d'une petite table, trois hommes assis sur des bancs étroits faisaient une partie de cartes Betrüger crut reconnaître celui qui lui tournait le dos. C'était Peter Ziegenbock.

— Entrez, monsieur Dietrich, dit celui-ci en se retournant, entrez et asseyez-vous où vous pourrez. Ce n'est pas grand ici. Prenez garde de tacher vos beaux habits de noces ; les bordages viennent d'être fraîchement goudronnés. Tenez, asseyez-vous sur la dernière marche.

Betrüger s'assit. Mais il commençait à regretter d'être venu.

— Est-ce que c'est vous qui désirez me parler ? demanda-t-il.

— Oui, c'est moi.

— Expliquez-vous vite : je suis attendu. Qu'avez-vous à me dire ?

— Ce que j'ai à vous dire ?

— Oui, pourquoi m'avez-vous écrit ?

— Je ne vous ai pas écrit.

— Enfin, quelqu'un m'a écrit de votre part… Ne jouons pas sur les mots… Je suis pressé.

Peter Ziegenbock n'était nullement pressé, lui. Il savourait le bonheur de sentir enfin, son homme à sa discrétion. Il prêtait l'oreille à la manœuvre exécutée sans trop de bruit pour remonter le courant du fleuve et s'éloigner de la capitale.

— Qu'il soit entendu, dit-il, que je ne vous ai pas écrit. Je me suis seulement fait fort de vous recevoir avec les honneurs qui vous sont dus.

Betrüger comprit qu'il s'était laissé prendre au piège. En se retournant, il vit que le patron Conrad et ses deux matelots ramaient et maintenaient la barque au milieu de l'eau.

— Vous me reconnaissez sans doute, reprit l'agent du prince, et vous devez être heureux de constater que je ne suis pas mort dans le trou où vous m'avez jeté ?

— Canaille ! murmura Betrüger, canaille !

Puis il se ravisa.

— Mais, vous vous trompez, dit-il. Je ne vous connais pas. Je me nomme Dietrich, je m'occupe d'affaires financières, et je viens de me marier tantôt.

— Vous vous appeliez déjà Dietrich, mon cher monsieur, lorsque vous avez tenté de vous défaire de moi. Il est inutile de feindre et de résister. C'est avec nous, s'il vous plaît, que vous ferez votre voyage de noces. Il est commencé.

— Où me conduisez-vous ?

— À Himmelstein… si cela ne vous semble pas trop loin.

— Himmelstein ! Dans ce bateau ?

— Rassurez-vous ! nous aurons d'autres moyens de locomotion. J'ai fait disposer des relais sur toute la route, et vous voyagerez comme un prince.

— Mais pourquoi à Himmelstein ? Je vous vois venir ; c'est encore bien sûr pour cette ridicule accusation de vol de diamants… Où sont-ils, ces diamants ? Les ai-je dans mes poches. Fouillez-moi ! Et enfin, si vous me croyez capable de ce vol, livrez-moi à la police, aux tribunaux. Il y a une justice ici, aussi bien que là-bas…

— J'agis selon mes instructions, dit Peter Ziegenbock.

— Vous n'avez pas le droit, reprit Karl Betrüger, de m'enlever de Berlin, et je proteste de toutes mes forces !

— Protestez !

— Et puis, je n'ai pas été chargé tout seul de transporter les diamants du prince… On ne m'y reprendra plus une autre fois à me charger de pareilles commissions ! Cherchez les autres ! Cherchez Hans Kralle et Reinhard… Sans eux, il n'y a pas de procès possible. Voulez-vous que je vous dise où vous trouverez Kralle ?

— Ce n'est pas de refus, répondit Peter, sans se priver de se montrer ironique.

Karl Betrüger comprit que l'agent se moquait de lui.

Furieux, il escalada l'escalier de la cabine, jeta un coup d'œil sur le pont de la barque, soutint mal le regard du patron Conrad et se mit à arpenter le petit navire dans toute sa longueur. Il se demandait s'il pourrait rencontrer quelque secours…

Les deux rives fuyaient lentement de chaque côté de la barque.

Betrüger faisait une triste figure sur ce pont, avec son habit de fête, bien léger, sous la brise froide qui ridait la surface du fleuve. Bientôt, voyant que tout espoir de fuite lui échappait, il mit philosophiquement les mains dans ses poches et revint vers la cabine.

On a remarqué que les malfaiteurs, même les plus dangereux, dès qu'ils se sentent pris, perdent tout courage et se rendent généralement à discrétion. – C'est ce que fit Betrüger.

— Si je vous fais découvrir Hans Kralle, dit-il à l'agent du prince Fridolin, me laisserez-vous juger par les tribunaux prussiens ? Vous n'avez qu'à parler et je vous le livre.

— Faites les conditions que vous voudrez, répondit Peter, mais ne pensez pas vous dérober à la justice du grand-duc. Son Altesse préférera vous avoir entre les mains, vous tout seul, que de vous voir avec Hans Kralle assis sur la sellette d'un tribunal de Berlin.

— Il n'a donc pas confiance dans la justice impériale, votre grand-duc ! s'écria Betrüger d'un ton qu'il essayait de rendre menaçant.

— Vous le lui demanderez à lui-même.

— Oh ! il ne me tient pas encore !

— Vous croyez ?

— Je peux lui échapper… me jeter à l'eau.

— Je suis bien tranquille ! Vous n'en ferez rien… Je ne crains qu'une chose !…

— Et quoi donc ?

— Que vous vous enrhumiez sur le pont, que vous preniez une pleurésie ; car il y fait froid et humide. Venez donc dans la cabine. À Stralow nous trouverons une voiture qui nous attend.

— Scélérat ! s'écria Betrüger.

Et il vint s'asseoir près de l'agent, avec résignation.

— Où est donc l'autre ? lui demanda Peter.

— Qui donc ?

— Kralle.

— Je ne vous le dirai pas. Je me réserve de le dire…

— À celui qui pourra mettre un prix à votre délation ? hein ? À votre aise !

Betrüger ne se doutait pas, – Peter Ziegenbock non plus, – que c'était à Kralle qu'il devait son arrestation. Mais on

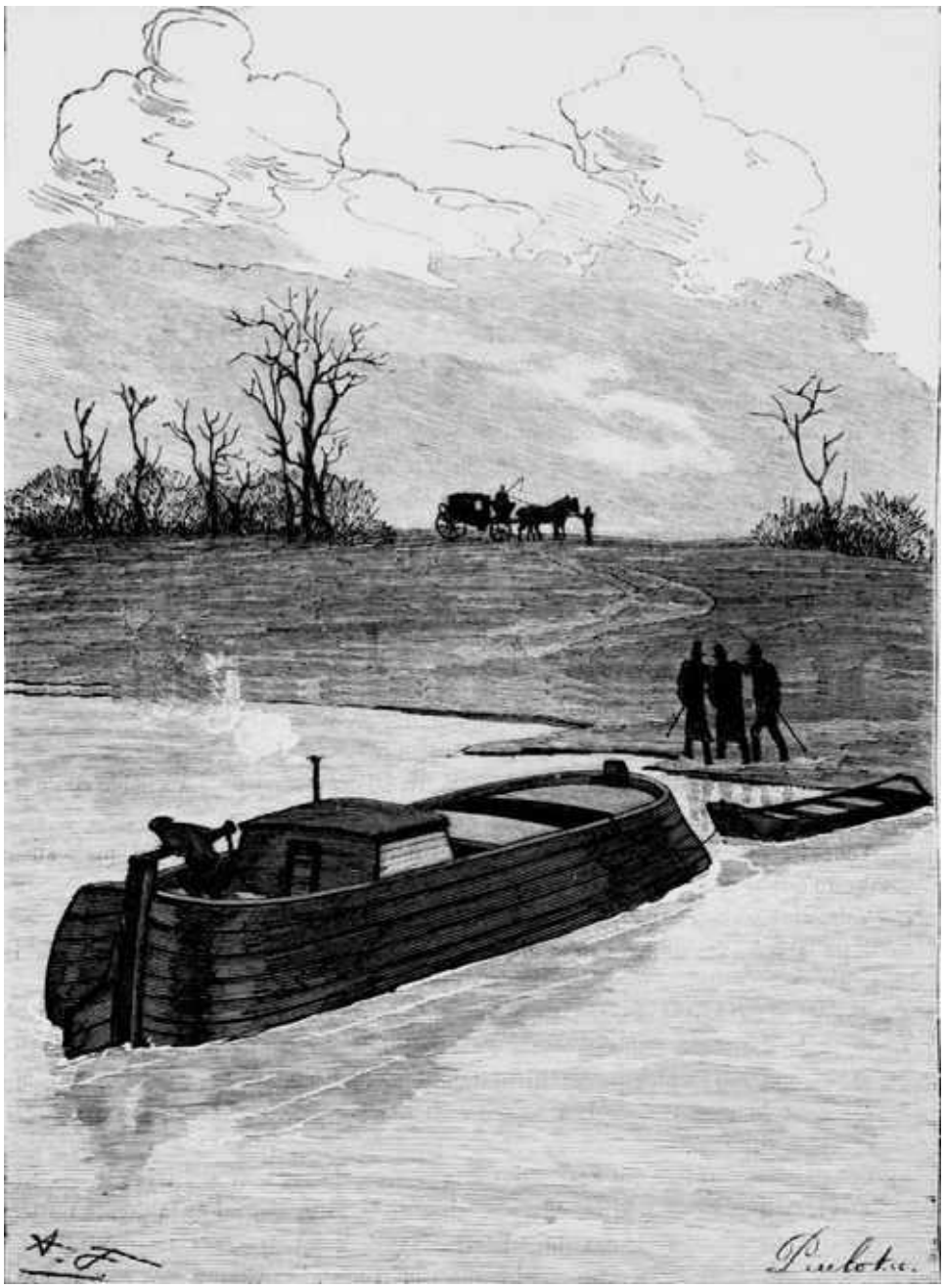
voit, aux ouvertures faites par Betrüger, que les deux coquins n'avaient pas plus de scrupule l'un que l'autre.

L'agent du prince insista pour que Betrüger mît sur ses épaules un grand manteau qui faisait partie des préparatifs de l'expédition. Celui-ci se laissa faire. En se voyant traité avec considération, un peu d'espoir lui revint.

Mais Liselotte ? elle était donc perdue pour lui ! Elle qui attendait son Dietrich ! Pauvre Mme Dietrich ! Que devait-elle penser en ne le voyant pas revenir ? Si elle lui eût accordé la moindre faveur, elle aurait pu croire à un abandon… Mais cette idée ne pouvait pas lui venir… Il n'y avait pas une heure qu'il l'accablait encore de ses protestations passionnées. Elle ne ferait donc pas cette supposition injurieuse ; elle croirait à un malheur, à un piège tendu, et c'en était un. Elle le ferait chercher, le réclamerait à la police ; sa disparition ferait du bruit ; et qui sait si le grand-duc de Himmelstein oserait être bien rigoureux ?

Enlever un sujet du roi de Prusse, c'était, pensait Betrüger, un cas de guerre ! Il menacerait donc le grand-duc, lui ferait peur ; et pour peu, que de son côté, sa femme occupât la presse de son enlèvement mystérieux, il trouverait le moyen de se tirer d'affaire. Fallait-il essayer d'écrire à Mme Dietrich ? Peut-être bien que non ; car si elle apprenait qu'elle avait épousé le nommé Karl Betrüger… elle ne remuerait peut-être pas… Tandis qu'avec son caractère ardent… Non, il valait mieux se fier à ses sentiments, à sa douleur, à son deuil… Pauvre créature chérie ! quelle vilaine journée de noces !…

On aborda à Stralow.



Une voiture attendait la capture de Peter Ziegenbock.

Betrüger fut invité à monter dedans.

Peter s'assit en face de lui et plaça un de ses subordonnés à côté de son prisonnier. L'autre agent monta sur le siège et prit les rênes et le fouet des mains du cocher qui avait amené là cette voiture. C'était une chaise de poste très confortable, et fort commode pour un long voyage.

— Vous trouvez-vous bien, monsieur Dietrich ? demanda Peter à son prisonnier avec un véritable intérêt.

Celui-ci répondit par une grimace.

— Je dois vous prévenir, continua Peter, que je me propose d'employer contre vous la force, s'il le faut, pour obtenir votre soumission. N'essayez pas de fuir… car il est dans mes instructions de vous ramener à Himmelstein, « mort ou vif », et je veux être rasé jusqu'au bout du nez si je ne les exécute pas dans toute leur rigueur.

Betrüger vit que le petit homme à visage velu ne plaisantait pas.

Il parut se le tenir pour dit.

— Nous étions manche à manche, reprit Peter, non sans cruauté. N'oubliez pas que nous jouons « la belle » et que je joue serré.

XXXVII

Cependant Dietrich-Kralle, qui avait machiné par jalousie toute cette affaire, avait vu réussi le commencement de son entreprise.

Établi à la fenêtre d'un couloir du Rathhaus, il avait aperçu son sosie sortant précipitamment, s'élançant dans une de ses voitures et s'éloignant dans la direction de l'Oberbaum. Au bout d'une heure celui-ci n'était pas encore de retour.

Le succès était complet.

Nul doute pour Kralle que Betrüger ne fût sur la route de la capitale de Himmelstein.

Le moment était venu pour lui de s'informer de l'endroit où les nouveaux mariés devaient aller en quittant l'hôtel de ville. Bien enveloppé dans son ample manteau, il se glissa jusqu'auprès du cocher du deuxième carrosse, et lui posa habilement quelques questions. Il sut tout de suite que le nid préparé pour les amoureux était à Pankow, à un demi-mille au nord de Berlin. C'est là qu'on devait souper, chez un tavernier renommé. Hans Kralle possédait à peine ces précieux renseignements que Liselotte, couverte de riches fourrures, apparut à la porte du Rathhaus, suivie des invités. Kralle se déroba, non sans avoir jeté un regard de convoitise sur la belle personne qu'il venait pour ainsi dire d'épouser « par procuration ». Elle paraissait inquiète et irritée, et il y avait de quoi.

Il vit avancer le carrosse, et Mme Dietrich y monter avec un grand bruit de satin froissé et une exhibition de jupes brodées. Kralle remarqua qu'au contraire de la plupart de ses compatriotes, Liselotte avait le pied mignon et la cheville fine.

Il s'enfonça davantage dans les replis de son manteau.

Le carrosse partit.

Hans Kralle pensait avec raison que le cocher qui avait mené Betrüger à l'Oberbaum finirait par revenir à vide.

Il attendit donc patiemment en se promenant devant la façade du nouvel hôtel de ville de Berlin.

Au bout d'un quart d'heure, il vit arriver le carrosse attendu.

« C'est maintenant, pensa-t-il, que la partie sérieuse va s'engager. »

Il alla droit au cocher et payant d'audace :

— Eh bien ! lui cria-t-il, qu'est-ce que cela signifie ? D'où viens-tu ? Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

Kralle fronça le sourcil au risque de rendre sa ressemblance avec Betrüger moins parfaite.

— Mais, monsieur, balbutia le cocher, je n'y comprends rien… je ne pensais pas certes vous retrouver ici !… Quand j'ai vu la barque s'éloigner de la rive et remonter le courant, il m'est venu toutes sortes d'idées… Vous avez donc abordé sur la rive droite ?

— Oui, dit Hans Kralle ravi de voir que malgré le changement de costume le cocher le prenait pour son sosie. Mais

au premier pont je me suis fait mener à l'Oberbaum… Je t'avais dit de m'attendre…

— C'est vrai, monsieur ; mais je ne pouvais pas rester là jusqu'au soir. Et puis il me semblait qu'il y avait quelque chose de louche dans tout cela… J'étais alarmé, enfin ! et je venais prévenir madame de ce qui m'était arrivé.

— Tu n'as guère fait diligence, puisque j'ai même eu le temps de changer d'habits…

— Je le vois bien.

— Madame est partie. Nous allons aller la rejoindre.

— À Pankow ?

— Sans doute.

Hans Kralle s'installa confortablement dans le carrosse, et il entendit claquer le fouet du cocher : il était en route pour Pankow ! Il allait voir Liselotte !…

Il lui restait à trouver le moyen d'expliquer sa toilette, qui bien que fort élégante n'atteignait pas au luxe de celle du marié. Kralle pensa qu'en chemin, la locomotion aidant, il aurait quelque inspiration.

On arriva à Pankow.

Le carrosse s'arrêta devant le « nid ». C'était une petite maison carrée séparée du chemin par une clôture basse de quelques arbustes.

Hans Kralle vit une main de femme soulever un rideau et le laisser retomber aussitôt avec un mouvement de dépit ou de colère.

Il traversa le jardinet, gravit lestement un petit perron et se dirigea du côté où il devinait Liselotte.

Il entra.

Il la trouva en pleurs, seule, à demi couchée sur une ottomane, froissant, fripant sa robe de mariée ; en l'apercevant, la belle laissa éclater ses sanglots longtemps retenus.

— Quel contretemps ! s'écria le faux Dietrich. Quel contretemps ! Madame, vous m'en voyez désolé. Et nos amis ?

Liselotte fit un signe qui signifiait : Partis !

Pour Kralle, cela déblayait le terrain. Il sentait qu'il allait être maître de la place.

— Pourquoi ces habits ? dit la nouvelle mariée en commençant à regarder son mari.

— Je les ai mis en passant chez moi… avant d'aller à ce rendez-vous…

— Oui, où l'on devait vous dire du mal de moi…

« Bon, pensa Hans Kralle, Betrüger a parlé du billet. »

— Du mal de vous ? dit-il. Oh ! je suis bien coupable. J'ai douté, en effet… j'ai voulu savoir…

— Et qu'avez-vous appris ? dit Liselotte avec effort, à travers les larmes qui mouillaient ses beaux yeux.

— Ce que je savais déjà… Que vous aviez divorcé avec votre premier mari.

— Et quel est… l'auteur de cette révélation ?

— Un malhonnête homme, assurément, peut-être un rival ! Mais nous avons échangé nos cartes.

— Son nom ! dit Liselotte avec précipitation.

Hans Kralle sortit plusieurs cartes de visite de sa poche, en prit une au hasard, celle que notre héros avait jetée dans la boîte du domicile de la rue Landsberg, et il la présenta à Mme Dietrich.

Celle-ci la saisit avidement et lut :

GASPARD VAN DER GOMM

— Ah ! s'écria-t-elle en pâlissant.

— Vous le connaissez, madame ?

— Non… oui… peut-être… Est-ce un grand jeune homme ?

— Oui, dit à tout hasard le parfait comédien, décidé à payer d'audace jusqu'au bout.

— Brun… avec des moustaches et une petite barbe au menton ?

— Oui, dit encore Hans Kralle.

— Ce n'est pas un malhonnête homme… je le connais… Il a dû perdre la tête en apprenant que je me mariais…

— Il vous aime donc ? demanda le faux Dietrich, qui en apprenait plus qu'il n'aurait voulu et qui s'apercevait que son rôle de mari commençait beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait cru. – Il vous aime ce monsieur ?

— Je l'ai toujours supposé… répondit celle qui avait été la comtesse de Montretout.

Et elle pensa ! « Il doit m'aimer encore, puisqu'il a fait cela ! »

Liselotte soupira. Puis elle regarda Dietrich comme pour établir une comparaison entre Gaspard et lui. Dietrich-Kralle, on le sait, avait les sourcils toujours un peu menaçants.

— Pourquoi cet air irrité ? lui dit-elle.

— Irrité ? mais non… chagrin, c'est possible.

— Chagrin de quoi ?

— De vous avoir causé de l'inquiétude pendant plusieurs heures.

— Oh ! oui, j'étais bien malheureuse ! dit Liselotte en recommençant à pleurer.

Son émotion était plus sincère cette fois, et dans ces larmes quelques-unes peut-être coulaient pour Gaspard, dont l'aimable souvenir était revenu vivace à la pensée de Liselotte. Dietrich lui prit les mains et effaça d'un baiser passionné ces larmes-là et les autres.

— Vous avez *son* billet ? dit-elle doucement.

— De qui ?

— Le billet qu'il vous a fait remettre tantôt.

— Hans Kralle, prévoyant à l'excès, avait fait un double du billet. Il le tira de sa poche et le remit à la belle éplorée.

Liselotte ne reconnut pas l'écriture de Gaspard, qu'elle avait vue quelquefois à peine. Sans s'arrêter à cela, elle lut le

fatal billet qui avait jeté Dietrich-Betrüger, son véritable mari, sur le chemin de Himmelstein.

« *Avant* la cérémonie, venez trouver quelqu'un qui s'intéresse à vous et qui vous donnera sur la veuve Brandt des éclaircissements qui peut-être vous décourageront de passer outre. – Demandez le patron Conrad, etc. »

— C'est vraiment mal, cela ! fit Liselotte que le ton de ce billet avait blessée.

— Aussi je me promets bien de le retrouver, ce M. Van der Gomm.

— Mais sa carte ne porte pas son adresse.

— C'est vrai, dit Kralle un peu déconcerté. N'importe ! Je le trouverai… à l'aide du patron Conrad.

— Je ne le veux pas, entendez-vous ? fit Liselotte. C'est là le fait d'un moment d'égarement. Vous m'obéirez en ne donnant aucune suite à cette affaire…

— Cependant, madame…

— Vous m'avez fait assez de peine… par votre manque de confiance… pour que j'aie le droit d'exiger que vous fassiez ce que je vous demande… Votre pardon est à ce prix, ajouta-t-elle plus bas, – si bas, qu'à genoux à côté d'elle, Kralle dut approcher son oreille de sa bouche pour l'entendre.

— Mon pardon ! murmura-t-il. Vous me l'accordez, mon pardon, madame ?

— Oui, dit-elle encore dans un souffle presque éteint.

XXXVIII

Le lendemain, Liselotte se promenait avec son « mari » dans le petit parc en miniature ménagé derrière la maison d'habitation. La journée n'était nullement froide malgré la saison, et les nouveaux mariés semblaient inaugurer leur entrée en ménage par beaucoup d'abandon et de confiance.

Pendant ce temps-là, sur la route de Himmelstein, roulait la chaise de poste qui emmenait Betrüger loin, bien loin de celle qu'il avait épousée, et dont il se représentait la douleur, l'étonnement, en ne le voyant pas revenir auprès d'elle. Il la voyait en imagination au Presidium, à la Maison des morts… le cherchant partout, ouvrant des enquêtes… Il se trompait : elle était suspendue molle et langoureuse au bras de son autre lui-même. – Quelques convives, – les témoins de la veille, – sont attendus. Hélas ! le véritable Dietrich, comme le véritable Amphitryon, est celui chez qui l'on dîne, celui qui tient maison ouverte à Pankow.

— Pourquoi froncez-vous toujours les sourcils ? dit tout à coup Liselotte.

— Je ne sais… peut-être suis-je encore sous le coup de cette détestable aventure d'hier…

— Ainsi je n'ai pas le don de vous faire oublier ces choses ?… je croyais que vous ne viviez que pour moi, Karl…

Ce nom de Karl qu'il devait porter à l'avenir ramena l'esprit de Hans Kralle vers Karl Betrüger. Il fit une grimace

méchante en pensant à la tête que devait avoir son sosie sous la protection de Peter Ziegenbock, et il oublia de répondre par quelque amabilité de circonstance aux paroles de Mme Dietrich – qui appelaient pourtant une protestation.

— N'avez-vous point froid, ma belle amie ? dit-il à Liselotte qui l'observait. Nous ne sommes pas encore au printemps. Si nous rentrions ? Nous serions peut-être mieux au coin de notre feu…

— Vous êtes devenu bien frileux, observa Liselotte avec un sourire ironique. Je vous connaissais tout autre… Il est vrai que c'était avant le mariage… Plus je vous regarde, moins je vous reconnais…

Pour le coup, Dietrich eut réellement peur. Il se confondit en protestations. Il lança toutes les phrases passionnées qu'il avait retenues dans sa fréquentation des petits théâtres berlinois. Il fut ardent, persuasif. Si seulement ses sourcils avaient pu s'arrondir gracieusement en arc, comme ceux de Betrüger !

Lorsqu'on se trouva installé au coin du feu, Mme Dietrich prit la parole.

— Vous serez aimable avec nos convives au moins, dit-elle. Vous leur devez beaucoup d'excuses…

— Comptez sur moi, dit Hans Kralle.

Mais il était sur des charbons ardents. Il ne savait pas même le nom des gens que son sosie avait invités.

La petite porte à claire-voie du jardinet s'ouvrit et se ferma avec un bruit de sonnette.

De Dietrich regarda avec de grands yeux celui qui venait troubler sa fête.

C'était un gros bonhomme en jaquette grise, chapeau à calotte ronde. Qui cela pouvait-il bien être ? Heureusement le bonhomme jeta, tout en marchant, un coup d'œil sur les arbustes de l'allée et s'arrêta pour détacher quelques petits bois morts.

Hans Kralle devina le propriétaire de la petite maison.

On le fit entrer et asseoir.

Hans Kralle lui demanda des nouvelles de sa santé. Fallait-il s'informer de madame ? Et s'il était veuf ? ou divorcé, ou tout autre chose ? Il s'abstint prudemment.

— Comment vous trouvez-vous, mes chers voisins, dans votre retraite ? Vous faut-il quelques changements ? Parlez…

— Vous n'êtes pas si loin de nous, répondit Hans Kralle qui avait retenu les « chers voisins. »

— Les papiers de tenture ?…

— Ils sont d'un goût exquis !

— Vous êtes enfin de mon avis.

— Oui, je trouve maintenant que vous aviez raison.

— Le petit belvédère ?…

— Eh bien ?

— Faut-il le faire édifier ?

— Demandez à madame. C'est elle qui décidera.

— Mais, dit Liselotte, nous y avons renoncé.

— Libre à vous madame d'avoir changé d'avis. Je n'entends vous contrarier en rien. On fera ou on ne fera pas le belvédère. C'est vous qui commandez ici.

— Est-il galant ce Dietrich, s'écrit le propriétaire en donnant une tape familière sur les genoux de son locataire.

— Ferez-vous ce petit voyage projeté ? demanda-t-il encore à Dietrich.

Ce malheureux homme allait tout gâter.

— Que dites-vous de la saison ? dit Hans Kralle pour éluder la question. Croyez-vous que ce temps va rester doux ? Notre voyage me semble subordonné au temps…

— Mais mon ami, dit Mme Dietrich, vous aviez une autre raison de différer ce voyage ; l'état des affaires…

— Ah ! oui les affaires ! s'écria Hans Kralle ; la situation financière actuelle pleine de menaces ! Croyez-vous qu'on puisse s'absenter de Berlin sans de terrible craintes ?

— Eh bien, nous resterons ici, dit Liselotte.

— À propos d'affaires et de finances, dit le propriétaire de la maison, les cinq Domaniales d'Autriche que je vous ai confiées…

— Eh ! fit le brigand en levant la tête.

Cette fois il était véritablement déconcerté.

— Vous deviez faire un arbitrage avantageux avec les Bons lombards je crois… reprit le propriétaire.

— Peut-être bien.

— Comment cela, peut-être bien ?

— Oh ! monsieur, dit Mme Dietrich, ne faites pas attention ; mon Karl est d'une distraction ! il a de véritables absences.

— Au fait ! dit Kralle-Dietrich, ressaisissant son audace, on ne se marie pas tous les jours, et il doit être permis d'avoir des distractions… Que faut-il faire de vos valeurs, monsieur ?

— Me les rendre… J'ai changé d'idée.

Hans Kralle se mit à fouiller ses poches pour y trouver une clef qui ne pouvait pas y être, celle du meuble où Karl Betrüger avait dû enfermer les valeurs dont parlait le propriétaire. C'était un bureau-caisse qui se trouvait dans le petit cabinet établi au premier étage.

— J'ai égaré la clef de mon secrétaire, dit Hans Kralle… Nous reparlerons de cela.

La conversation se poursuivit pleine de quiproquos, récifs à fleur d'eau contre lesquels la barque qui portait la fortune du gredin manqua bien des fois de se briser !

Il s'en tira pourtant.

Ce jour-là et les jours suivants, Hans Kralle dut accomplir des merveilles d'intelligence pour sauver sa situation, surtout pendant le souper devant les témoins du mariage de la veille. Le difficile n'était pas d'aller au-devant de ce que sa femme pouvait avoir à lui dire, à lui demander ; comme dans les courses « de lenteur » au vélocipède, le difficile était de se maintenir en équilibre en avançant aussi lentement que

possible dans cette voie de l'inconnu pleine de surprises et de périls.

Enfin Hans Kralle se sentit un homme tout à fait heureux lorsqu'il eut déménagé ce que contenait le petit bureau d'affaires de la Landsbergerstrasse, – ainsi que le contenu d'un portefeuille, – bien désenflé caché dans un repaire de la Paddengasse, le véritable domicile des deux Dietrich.

XXXIX

Gaspard avait été tellement impressionné par le spectacle que présentait la Bourse de Berlin, qu'il résolut d'y retourner. C'était un véritable sauve-qui-peut, rempli de péripéties émouvantes pour tout assistant désintéressé.

Notre héros se disait en outre que le Dietrich demeuré dans la capitale, tout occupé de préserver son avoir au milieu de la débâcle, se « découvrirait », manquerait de prudence… S'il pouvait lui parler, se lier avec lui, qui sait si cela n'amènerait pas la découverte de l'introuvable Lottchen ?

Il alla donc de nouveau à la Bourse et la première personne qu'il vit cette fois… ce fut Christian ; Christian qui venait suivre la dépréciation de quelques papiers vert tendre et chamois, sur lesquels il avait fait des avances, l'imprudent !…

— Oh, oh ! s'écria Gaspard, je crois bien que voilà Christian devenu coulissier.

Il lui tendit une main dont son ancien valet de chambre s'empara avec vivacité et avec bonheur.

— Vous, à Berlin, monsieur ? Vous, à la Bourse ? disait-il sans se lasser. Mais est-ce que vous perdriez de l'argent, vous aussi ?

— Non, non ; rassure-toi, je ne suis pas atteint par le *Krach*,… Je ne viens pas ici chercher fortune…

— Ce serait bien trop tard, monsieur !

— Je viens à la Bourse pour y chercher un nommé Dietrich… qui passe pour spéculer avec assez d'audace…

— Certainement… et je le connais, dit Christian.

— Tu le connais ?

— C'est moi qui l'ai fait marier… Et tenez, – je ne devrais peut-être pas vous le dire, – c'est avec la colonelle…

— La comtesse de Montretout ?

— Oui, monsieur Van der Gomm.

— Que voilà des choses surprenantes ! exclama Gaspard. La comtesse de Montretout, devenue la femme de ce coquin !

— L'inattendu est souvent arrivé ! observa Christian sentencieusement.

— Heureusement, reprit Gaspard, que Peter Ziegenbock a mis ordre dans cette affaire.

— Je ne comprends pas, dit Christian.

— Je me comprends… Ne me demande pas d'explication… Tu seras sans doute longtemps sans revoir ton client.

— Mais je l'ai vu tantôt.

— Tu plaisantes !

— Je dis vrai. Il est venu à mon cabinet ce matin pour me compter cinquante thalers… c'était dans nos conventions.

— Mais enfin lequel des deux ? C'est à n'y plus rien démêler ?

— Lequel des deux ? moi, je n'en connais qu'un, celui que j'ai marié avec la veuve Brandt…

— Et tu l'as vu ce matin ?

— Je l'ai vu, je lui ai parlé, et je n'ai pas rêvé qu'il m'a remis cinquante thalers : les fantômes n'ont pas d'espèces sonnantes dans leur porte-monnaie.

— Et c'est M. Dietrich ?…

— Qui demeure à Pankow.

— Tu dis à Pankow ?

— Oui, c'est au nord de Berlin ; il y a là beaucoup de maisons de campagne ; on y va en omnibus.

Gaspard comprit enfin que c'était l'un des deux Dietrich qui avait trahi et livré l'autre. Il fit un effort pour n'en pas trop dire, se réservant d'utiliser le renseignement qu'il venait d'obtenir. Il ramena la conversation sur Christian lui-même.

— Ainsi, mon ami, lui dit-il, tu fais des mariages à Berlin ?

— Je fais des mariages et des divorces, monsieur. Lorsque je sais que le torchon brûle dans un ménage, je vais au-devant d'une consultation d'avocat, et prenant à part le mari ou la femme, – quelquefois tous les deux, – je leur fais connaître les droits que la loi donne et le bonheur qu'il peut y avoir à divorcer. Renard qui prêche en veut aux oies… Bien sot est le mouton qui se confesse au loup. Oui, monsieur, je fais des mariages et des divorces. J'ai abandonné, à Him-

melstein, la troupe de Mme Knickhaube pour conduire ici, devinez qui ?

— Mlle Titi, bien sûr !

— Mlle Titi. Mais je n'en ai pas été récompensé. Elle est entrée au théâtre Wallner, dans la Blumenstrasse, et m'a fait fermer sa porte. On apprend à tout âge. Ce n'est pas vous, monsieur, qui auriez accompagné, à vos risques, une demoiselle à Berlin pour être ensuite bel et bien congédié…

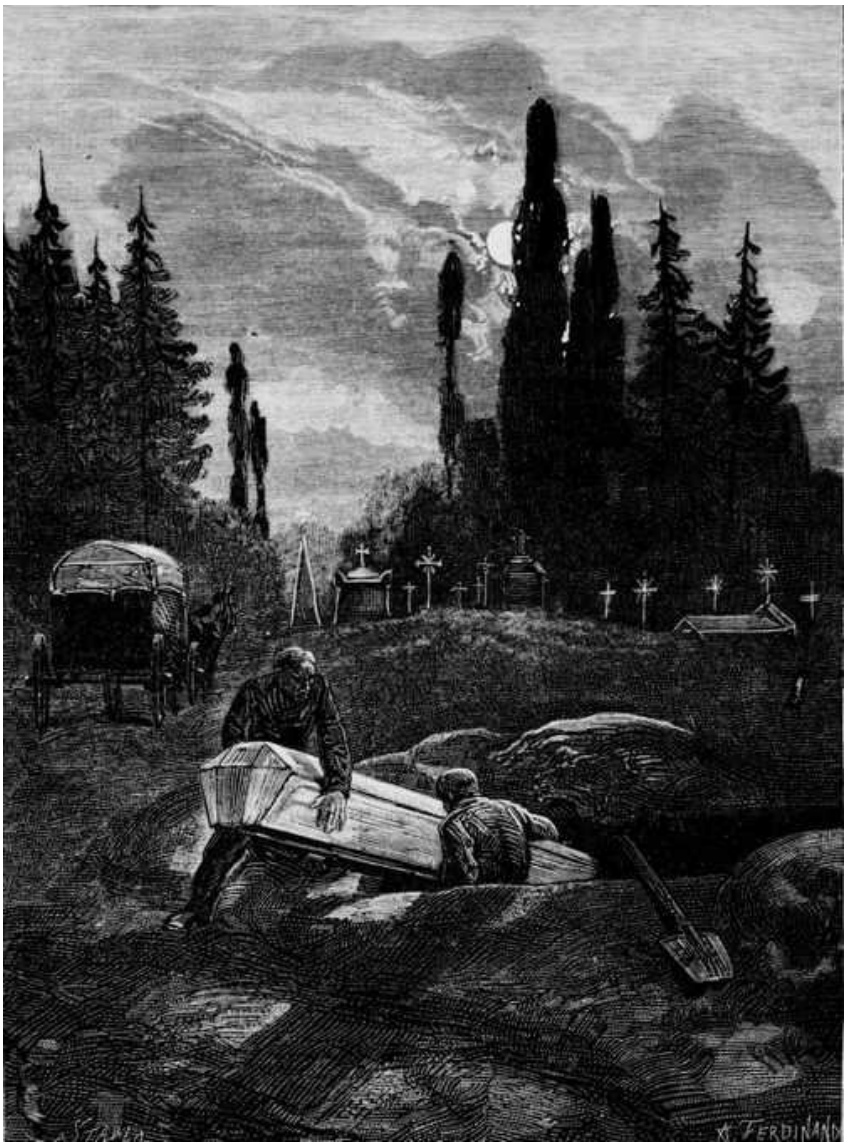
— Peut-être ! fit Gaspard, qui pensait à son rôle auprès de Mlle de Demker.

— Que voulez-vous ! comme dit le proverbe : Qui se fait ânon, chacun y saute à califourchon. Avant d'ouvrir un cabinet d'affaires, j'ai été gérant d'un journal, mais seulement pour aller en prison ; ça n'a pas duré plus de quinze jours, le journal ayant cessé de vivre. Je m'étais fait payer mes appointements d'avance. – On change souvent un cheval borgne contre un aveugle : tel n'a pas été mon cas : vous voyez, monsieur, que j'ai eu l'esprit de transformer mes gages en appointements ; bien plus, aujourd'hui, on me donne des émoluments. J'avais donc quelques marcs, je les ai triplés à la Bourse ; mais j'ai tiré assez tôt mon épingle du jeu : les mariages et les divorces, cela ira toujours, tandis que le *Berliner Holzcomptoir* et la *Hamburger Wagenhall !*…

— Tout cela est parfaitement raisonné.

— J'avais le choix entre cette industrie et deux autres qui ne laissaient pas d'offrir quelques périls ; mais comme dit le proverbe : Si tu veux du poisson, amorce. Il s'agissait de prendre la suite des affaires d'un honnête commerçant qui s'est entendu avec les fossoyeurs des cimetières pour dé-

pouiller les morts de leur cercueil et les reprendre aussitôt après la cérémonie d'inhumation[33]…



Le visage de Gaspard exprima le dégoût.

— Ho, ho ! fit-il. – Et quelle était l'autre industrie ?

L'autre ?… C'était d'être « l'homme faits divers » d'un petit journal populaire qui voulait faire tomber les feuilles rivales.

---

[33] Historique.

— Par saint Liévin ! quel est donc ce truc-là ?

— Vous ne comprenez pas ? Mieux vaut s'enquérir deux fois que de se tromper une ! Voilà la chose : On *crée* le fait divers ; et comme on en est témoin le premier, on en porte chaud la rédaction au journal, avec toutes les circonstances. Les autres ne connaissent le fait que le lendemain par les rapports de police. Comprenez-vous ?

— Un peu.

— Par exemple, on se laisse choir dans la Sprée, bien en vue ; on crie au secours ; on déclare après, qu'on en voulait finir avec l'existence, à cause de la cherté du lard, ou qu'on a du chagrin d'avoir été éconduit par Mlle Titi.

— Très bien.

— On tombe sous les roues d'un omnibus, on s'évanouit sur les rails d'un tramway au moment où la voiture arrive, on rôde le soir dans les quartiers déserts, et l'on fait semblant de suivre, avec des intentions malveillantes, un monsieur. Il court… on court après lui. Alors il crie : *au voleur !* On siffle… Il crie : à l'assassin ! Les *schutzmænner* accourent… Tandis qu'il leur raconte qu'il a été attaqué par une bande de brigands on s'esquive les mains dans les poches… c'est ainsi que l'on fait, dans les journaux intelligents, les attaques nocturnes… On tue un chien soi-disant enragé qui a déchiré votre pantalon (déchiré d'avance) et l'on fait cautériser chez un pharmacien les marques des dents faites avec un clou…

— C'est ingénieux, dit Gaspard. Où diable as-tu pris cette idée ?

— Ah ! fit Christian, quinze métiers, seize misères ! Il y en a qui disent pourtant : Au-dessous de chaque métier le sol

est d'or. Pour cette petite industrie, l'important est de choisir son heure, afin d'être sûr qu'un reporter quelconque n'aura pas le bénéfice immédiat de la chose – sans en avoir couru les dangers. J'ai vécu ainsi quelque temps pas trop mal : Journée gagnée, journée mangée. Et puis, moineau qu'on tient vaut mieux que cigogne que l'on voit. Cependant j'ai fini par céder l'emploi à un certain comte de Sternpolydorf, comte par la grâce de l'homme d'affaires chez qui j'ai travaillé pendant quelque temps à Darmstadt et qui faisait des nobles : je vous ai conté cela. Le malheureux Sternpolydorf avait des aptitudes de clown et il exerce la profession « d'homme faits divers » avec de réelles capacités : les souliers du docteur Luther ne peuvent être chaussés par tous les pasteurs de village. J'ai trouvé dans le soi-disant comte un élève distingué et un successeur qui honore la mémoire que j'ai laissée dans le *reportage* berlinois.

— Allons, c'est très bien tout cela, dit Gaspard. Et à force de brasser des mariages tu dois te mettre en appétit ?… de mariage, mon cher garçon ?

Christian raconta alors à son ancien maître qu'il songeait à épouser la fille de Zacharias Réthel. Gaspard lui dit avec quel étonnement il avait rencontré à la Bourse l'ancien fermier de la Hasselhecke, et ils causèrent longtemps ensemble de cette fièvre de l'or, qui s'emparait de tout le monde et dont plus d'un devait mourir.

XL

On était au lundi gras.

Cette année-là, la police avait décidé qu'on s'amuserait à Berlin, et que le carnaval y aurait autant et même plus d'éclat que celui de Cologne, – qui jouit d'une certaine célébrité.

À vrai dire, c'était un carnaval politique qu'il s'agissait d'inaugurer. Les journalistes subventionnés sur le fonds des « Reptiles » ne sont pas gais dans tous leurs articles : donner la réplique à la presse de l'opposition par des voiturées de masques semblait une idée facétieuse à ceux à qui incombait la direction de l'esprit public.

Et puis on se réveillerait un peu dans cette capitale endormie, dans cette cité si provinciale de mœurs et de tempérament, toujours prête à imiter maladroitement ce qui se fait ailleurs ! Mais le carnaval, né dans le pays du soleil et de la gaieté, n'est pas fait pour s'acclimater dans cette ville froide, triste et maussade dont le piétisme impérial a fait sa forteresse.

Évidemment ou avait dû faire le raisonnement suivant : il y a bien un carnaval à Rome, – qui est la ville du pape, – pourquoi n'y aurait-il pas un carnaval à Berlin, – qui est la ville de l'empereur ? Les promoteurs de cette innovation singulière continuaient la lutte séculaire de l'empire contre la papauté.

Les agents de M. de Madaï avaient donc organisé une mascarade politique et religieuse. L'*Unter den Linden* allait prendre ce jour de lundi gras un faux air du Corso.

Les étudiants avaient promis leur concours, heureux d'exhiber en plein jour, aux yeux du sexe tendre, leurs longues pipes, leurs hautes bottes, leurs casquettes multicolores et sans visière qui se posent comme une calotte de prélat sur le sommet de la tête, leurs culottes de peau, leur blague à tabac brodée suspendue à la boutonnière. C'était pour eux aussi une occasion de boire, et ils n'en demandaient pas davantage, ayant l'habitude d'avoir toujours soif, – à l'exemple de leurs glorieux ancêtres.

À l'aide d'une légère pression, on avait décidé plus d'une femme du monde interlope à prêter l'éclat de ses charmes au divertissement promis à la population. « On touche là du doigt, a dit un grand poète en parlant de ces sortes de fêtes, on touche là du doigt une affinité mystérieuse entre les hommes publics et les femmes publiques. »

La Zingarelli avait fait plus et mieux. Ayant pris une part importante dans la création d'un établissement de chorégraphie galante, baptisé du nom de « la Flora », la baronne, grâce au baron de Greifgeld, son amant et son commanditaire, avait obtenu que la mascarade se rendrait à la fin de la journée dans cet endroit dédié au plaisir, et qu'il s'agissait de mettre à la mode, – au risque de perdre les capitaux engagés.

La baronne Zingarelli avait cru devoir faire du zèle, ne trouvant rien de mieux pour répondre à la faveur obtenue sur ses instances et les démarches du baron, que de forcer Lottchen et Dorothée à revêtir des costumes de bayadères et de les expédier ainsi accoutrées au lieu du rendez-vous indiqué, – en les faisant accompagner, il est vrai, d'un de ses domes-

tiques, formidable larbin déguisé pour la circonstance en évêque grotesque.

Les deux jeunes filles montrèrent toute leur répugnance, protestèrent de leur peu de goût pour cette folle équipée, versèrent même quelques larmes ; mais elles durent céder : leur « protectrice » fit remarquer que les larmes gâtaient le teint, commanda impérieusement qu'on s'habillât… et il fallut obéir.

La veille, il avait neigé abondamment ; mais la neige commençait à fondre. Les rues en paraissaient plus noires et plus sales par le contraste des vives blancheurs répandues sur les toits. On pataugeait. Les femmes se retroussaient jusqu'à mi-jambes, montrant leurs pieds énormes, leurs bas d'une propreté douteuse. Sur vingt « dames » qui passaient, on n'en remarquait pas deux avec un jupon blanc ; cette partie si coquette du vêtement féminin était remplacée par une étoffe de laine sombre ou à carreaux de couleurs, ou bien encore par un jupon en tricot flasque et jaunâtre comme de l'amadou.

Il faisait un froid humide et pénétrant.

Gaspard, alléché par les articles pompeux de la presse locale, s'était laissé arracher à ses rêveries amoureuses, tourmenté de l'idée de vérifier par lui-même ce qu'il pouvait y avoir de réel dans les boniments des feuilles graves, converties tout d'un coup aux idées folichonnes du carnaval, institution surannée, passée de mode même dans les pays de la vie en pleine lumière et du bon vin, et dont on voulait à toute force doter la capitale prosaïque et taciturne « des bonnes mœurs et de la crainte de Dieu ».

Notre Flamand se mit à se promener par les plus grandes voies, à la recherche du cortège signalé.

Lottchen était toujours présente à son esprit. Il se disait qu'au milieu de cette population en mouvement il pourrait peut-être bien faire quelque rencontre heureuse, quelque découverte inattendue.

Cette supposition devait se réaliser peu après.

Gaspard s'était hasardé sous les tilleuls.

Cette grande artère berlinoise était la partie la plus animée de la ville.

Les brasseries, les restaurants, les chambres à boire *(Weinsstube)* et tous les lieux où l'on mange et où l'on vide des bouteilles, avaient déversé, dégorgé sur le pavé boueux leurs habitués les plus assidus, et les moins équilibrés.

Dès le milieu de la journée avait commencé dans cette avenue un défilé continuel d'équipages, de calèches armoriées, avec groom devant, laquais derrière. On voyait passer des généraux coiffés du casque doré, des colonels de hulans avec la flamme rouge au schako, des colonels de cuirassiers avec le casque à cimier blanc, des gardes du corps, sanglés dans leur uniforme brodé d'or. On voyait aussi de hauts dignitaires, conseillers intimes ou auliques, maréchaux de la cour, à la poitrine chamarrée de broderies et étincelante de croix et de plaques d'argent. Tout un monde officiel, empressé de faire bonne figure, pour obéir à une injonction venue de haut.

Sur les bas-côtés, Gaspard vit les gens du peuple qui tout bonnement se réchauffaient en se donnant du mouvement.

Des garçons bouchers, pantalons enfoncés dans les bottes, tabliers tachés de rouge relevés sur le côté, manches retroussées, têtes nues, ayant déposé leurs paniers de viande au pied d'un bec de gaz, s'escrimaient à se cribler entre eux de boules de neige. Des gamins pâlots à la tête énorme, maigres comme des chats de gouttières, avec des cheveux déteints, et deux gros yeux impudents, se précipitèrent en grimaçant, en hurlant, et vinrent se mettre de la partie.

Les projectiles de neige volaient et s'aplatissaient sur les épaules avec un bruit mat.

Une troupe de fillettes, échappées avant l'heure ordinaire, de l'école voisine, grâce à la solennité du jour, se mêlèrent aux combattants avec une désinvolture toute masculine, des éclats de voix stridents, des allures de garçons. Dans cette jeunesse-là, rien de franchement gai, d'épanoui, aucune des grâces mutines, des élans adorables de l'enfance. – Ces enfants ne faisaient nullement songer à des roses ouvertes, à des rossignols chantants, à des coins d'aurore dans l'âme, à des rayons de joie descendus de Dieu au fond des cœurs ; ils n'étaient pas de ceux qui font la maison lumineuse, la rue pleine de gaieté, le jardin plein de sourires et de bruissements d'ailes. Ici, Gaspard ne vit rien de ces choses charmantes qui émanent et rayonnent ordinairement de l'enfance. Il y avait comme une flétrissure originelle sur ces fronts déjà méchants et rembrunis. « Quelle différence avec nos petits Flamands ! pensa Van der Gomm, qui était toujours heureux de pouvoir établir la supériorité de son pays sur la Prusse. Ces enfants-là ont des têtes de vipères ; les nôtres ont des têtes de chérubins ! »

Sous la grêle de boules de neige qui continuaient de pleuvoir, les passants se garaient de leur mieux.

Une vitre vola en éclats, et un gros boulanger sortit de sa boutique l'air irrité, sa pelle à four à la main ; il mit les polissons des deux sexes en fuite en criant au voleur et en implorant l'assistance de la police.



Gaspard passa sous la porte de Brandebourg surmontée de son quadrige de bronze qui, vu ainsi, recouvert à demi de neige, semblait taillé dans un bloc de marbre. Les soldats du poste ramassés dans leurs grandes capotes, des mitaines aux mains, fumaient leurs pipes, tandis que les sentinelles se tenaient droites comme des piquets, l'œil au guet, dans la crainte de ne pas apercevoir assez tôt la casquette galonnée

d'un supérieur, strict observateur des honneurs dus à son grade.

Au milieu de l'avenue des Tilleuls, des officiers hauts de six pieds se promenaient, laissant traîner leur sabre d'un air vainqueur. Les trottoirs étaient, en effet, leur terrain de conquête, surtout dès la nuit tombée[34]. Les bourgeois, – les Philistins, – passaient au large, leur laissant toute l'allée balayée…

Les acacias, les platanes, les marronniers et les quelques tilleuls qui bornent cette avenue, présentaient de hideux moignons noircis par la neige fondue et semblaient montrer le poing au ciel.

Gaspard ne put passer, sans leur faire l'aumône, à côté d'enfants déguenillés, de pauvres femmes en haillons, la tête enveloppée d'un mouchoir, les jupes humides et effiloquées, exposant à la pitié des passants un nourrisson bleu de froid.

D'autres femmes, d'une meilleure condition, avaient choisi une place et attendaient patiemment la mascarade en tricotant des bas. Parmi elles, on remarquait des ouvrières, la tête nue, serrées dans leur manteau dont le bas était tout moucheté de taches de boue. Derrière ces femmes, formant une seconde file, se tenaient des employés grelottant dans leur redingote usée, râpée aux coudes, graisseuse au collet,

---

[34] Une ordonnance spéciale a dû être faite, il y a deux ou trois ans, pour défendre aux officiers de se promener en uniforme et en plein jour avec les femmes du demi-monde, comme ils en avaient rapporté l'habitude de leur séjour à Versailles.

déchirée aux boutonnières. Les plus fortunés portaient autour du cou un cache-nez de laine rouge ou jaune.

Gaspard s'arrêta un instant pour regarder, tout au bout, à l'extrémité de l'avenue, dans un lointain éblouissant de blancheur, au-dessus d'une foule de têtes, se détachant en silhouette, la statue colossale de Frédéric II à cheval, avec le manteau du couronnement descendant jusqu'aux pieds, et le tricorne légendaire posé de travers sur sa tête au profil d'épervier.

Du même côté, sur la droite, avançant la pointe de son rectangle, l'Opéra ressemblait à une grande baraque de cirque en planches peintes, élevée sur un champ de foire. Et vis-à-vis de cet édifice peu monumental, l'Université alignait sa lourde façade de caserne.

Notre héros qui avait repris sa marche était arrivé devant le palais de l'empereur.

En face de la demeure impériale, les statues en fer de l'Arsenal, rouillées, hideuses, semblaient se tordre sous l'étreinte du froid, comme des blessés dépouillés et mis à nu sur le champ de bataille, par d'avides vainqueurs ; les trophées qui écrasaient les toitures rappelaient des urnes funéraires posées sur un linceul blanc. Et la porte de l'Arsenal, béante, hérissée de ferraille, était ouverte comme pour montrer les canons criant la faim et réclamant une pâture nouvelle.

La population, convoquée à cette réjouissance officielle et presque nationale, circulait dans la neige à moitié fondue plus étonnée que bruyante.

Il faut dire que le lundi gras avait le grand tort d'être un lundi : les ouvriers avaient tout dépensé la veille, selon leur coutume de fêter religieusement le dimanche.

Ils étaient là en tenue de travail ; les maçons et les charpentiers avec leur intarissable gourde pendue au côté, les apprentis en jaquette avec le tablier de cuir, les mains dans les poches. On voyait aussi des artisans : entre autres, les fariniers et les boulangers, en costume gris, s'arrêtaient un instant en revenant de la Bourse-aux-Œufs, sise dans la Bischoffstrasse.

Malgré tout, il existait d'excellentes raisons pour que les Berlinois fissent bon accueil à cet amusement qui leur était offert et qui avait au moins le mérite de trancher sur le fond terne, sur la vie morne et décolorée de la capitale.

Quelques gamins animaient un peu les groupes, qu'ils parcouraient en criant et vendant un carré de papier orné de vignettes fort déshabillées ; c'était « l'ordre et la marche du prince Carnaval » dans la ville de Berlin, avec ses nombreux équipages et sa brillante suite, « programme des plus piquants, ajoutaient-ils, rédigé par la rédaction du *Kladderadach*[35]. »

Enfin, après une attente rendue pénible par le froid, il se produisit dans la foule, que maintenaient des schutzmænner à cheval, un mouvement d'ondulation ; chacun se poussa, en se haussant sur la pointe des pieds, et les têtes, toutes tournées vers le même point, cherchaient à s'élever au-dessus des têtes voisines.

---

[35] Le *Charivari* de Berlin.

— Le voici ! c'est le cortège ! C'est Son Altesse le prince Carnaval avec sa suite et son harem ! Demandez l'explication ! Voilà le programme ! criaient, en grossissant leur voix, les gamins qui vendaient la prose officieuse des journalistes les plus spirituels de Berlin.

On entendait quelques éclats de trompettes, quelques froissements de cymbales. Mais cette masse vivante et compacte pour laquelle le divertissement était préparé, demeurait silencieuse et presque stupide, comme si le cortège eût conduit un criminel à l'échafaud.

Bientôt les éclats des cuivres devinrent plus distincts et plus bruyants ; le cortège approchait. Gaspard aperçut enfin les musiciens à cheval qui ouvraient la marche. Ils étaient costumés en chevalier de l'ordre Teutonique, avec casque pointu, cotte de mailles, grand manteau blanc orné de la croix noire. L'armée prussienne porte encore aujourd'hui la même coiffure, et ce sont les mêmes couleurs, noire et blanche, qui ont été adoptées pour le drapeau de la Prusse.

Derrière eux s'avançaient lentement un grand nombre de voitures – prolonges ou chars-à-bancs, – d'où émergeaient drapeaux, bannières, guirlandes et bouquets de verdure. Un bariolage extravagant décelait les masques dont les véhicules étaient bondés.

À toutes les maisons de l'avenue se montraient des spectateurs, les uns se penchant hors des fenêtres, d'autres accoudés aux balcons, d'autres enfin hissés sur des chaises devant la porte des boutiques, ou accrochés à des becs de gaz. Chaque saillie de mur avait sa statue vivante.

Au moment où l'approche du cortège fut signalée, l'empereur se mit à la fenêtre historique du coin de son pa-

lais, à droite, pour assister au défilé. Il était en uniforme de la landwehr, la casquette à bande rouge sur la tête et, selon son habitude, sans autre décoration sur la poitrine que la croix de l'ordre du Mérite. Aux fenêtres de l'étage supérieur garnies de coussins et de draperies, se montraient des femmes.

Un peu plus loin, aux fenêtres du palais du prince héritier, on apercevait « notre Fritz », la princesse Victoria sa femme, dont le *cant* britannique allait être soumis à plus d'une rude épreuve, enfin les jeunes princes Frédéric-Guillaume, Henri et Waldemar, et les petites princesses Charlotte et Victoria.

Alors l'attention de la multitude se porta sur l'empereur et sur la famille impériale. Il y eut des *vivats*, des exclamations, quelques battements de main, un semblant d'enthousiasme, enfin, dans lequel il fallait encore faire la part du plaisir que se promettait de prendre gratis, – faute de mieux et à titre de dotation municipale, – cette population sceptique et railleuse qui, autrefois, était si fière d'être comparée à la population parisienne ; les Berlinois, on le sait, s'intitulaient eux-mêmes « les Parisiens du Nord. » Et c'était pour la première fois, nous l'avons dit, qu'on fêtait à Berlin les jours gras. L'année d'avant il y avait bien eu un timide essai de promenade masquée au Kreuzberg, cette butte Montmartre faite de sable, mais personne ne s'était hasardé à suivre la mascarade.

La voiture qui tenait la tête du cortège, passait en ce moment devant Gaspard, traînée par quatre chevaux vigoureux caparaçonnés et empanachés. Elle était pleine d'étudiants qui agitaient des rapières, des brocs aux couvercles d'étain et des drapeaux.

Ces jeunes gens formaient un orchestre de leur invention, dont les instruments étaient des porte-voix en carton, des tuyaux de poêle en guise d'ophicléide, des violons faits d'une corde et d'une vessie gonflée. Les uns, brandissaient un hareng, symbole du remède qui remet en état les estomacs affadis et noyés de bière, d'autres montraient d'un air niais un chat de carton, emblème du *Katzenjammer* qu'on peut traduire par la locution populaire : « avoir mal aux cheveux. »

Derrière cette voiture, Gaspard aperçut avec stupéfaction un énorme char découvert traîné par six chevaux, plein d'animaux en cages ou en liberté, et d'où les grognements et les cris s'élevaient, faisant une musique plus harmonieuse que celle des étudiants de la première voiture. Sur le siège du cocher, notre Flamand reconnut l'apothicaire Hinterweiss coiffé d'un tricorne et d'une perruque poudrée que dépassaient en dessous ses rudes cheveux, rebelles à tout compromis.

Au milieu des cages allaient et venaient, distribuant des baisers à la multitude et des coups de cravache aux animaux retenus par des chaînes, Micheline Salomonska et Prascovie Korsak, Micheline en jupes courtes et pailletées, Prascovie dans un costume polonais d'une haute fantaisie ; toque avec aigrette, justaucorps de satin blanc fourré et à brandebourgs, bottes molles.

Sur les mâts enrubannés, placés aux quatre coins du char et terminés par des flammes multicolores, les singes de la ménagerie grimpaient, faisant la grimace aux gamins qui les agaçaient ; de splendides perroquets posés sur leurs perchoirs, débitaient les plaisanteries de leur répertoire ; les deux petits ours Plick et Plock, – entrevus par nos lecteurs à

Nauheim, – luttaient sur le devant du char, se culbutant, se roulant, la gueule ouverte et fumante. Micheline les excitait de ses cris.

Dans les grandes cages, Gaspard reconnut David le lion de barbarie, avec son abondante crinière et son pelage fauve et soyeux ; il reconnut aussi d'autres lions, de moins de prix, puis le vieil Éphraïm, ce gros ours gris des montagnes rocheuses, une once, un loup cervier, le jaguar jaune du Brésil… toute la ménagerie, enfin, – et il baissa la tête honteux de s'être exposé à occuper, à l'heure actuelle, sur le siège du cocher l'emploi tenu si magistralement par l'ex-pharmacien de Himmelstein, ayant échangé le pilon contre le fouet.

Ce spectacle imprévu laissait toutefois la foule froide, arrachant à quelques-uns un sourire railleur. Décidément la police ne faisait pas ses frais.

Une autre voiture fut accueillie avec des acclamations ironiques et des huées.

On voyait là des caricatures de Kullmann, – l'auteur, comme on le sait, d'une tentative d'assassinat contre M. de Bismarck, – et celle de l'abbé Majunke, le rédacteur de la *Germania* (organe central des catholiques de l'Empire), enfermé dans le même moment et depuis plusieurs mois dans la prison de Plœtzensee. Sur le devant, un personnage en habit ecclésiastique, portait pendu au cou un écriteau avec ces mots : *Lois de Mai*[36]. Kullmann tenait un énorme pistolet gros comme un tromblon, M. Majunke une cible. Autour

---

[36] Les lois dites « de mai » ont été votées contre le clergé catholique pour le réduire à une complète soumission à l'État.

d'eux gesticulaient plusieurs jésuites, suffisamment désignés comme tels aux moqueries de la populace, grâce à leurs costumes à la Basile, et l'immense chapeau en volute des prêtres espagnols.

Ils représentaient, ainsi que le faisait savoir un placard collé sur la voiture la « fraction Kullmann », c'est-à-dire les membres du Parlement appartenant à l'opposition catholique.



Derrière ce char, il y en avait un autre plus intéressant pour les amateurs des formes plastiques : il était rempli de femmes entourant une sorte de gigantesque poupée en bois au visage enluminé, aux yeux de porcelaine, à la tignasse de

chanvre, représentant Maman Germania. À ses côtés, des jeunes filles, assez bien faites de corps, personnifiaient les États allemands absorbés dans le nouvel Empire. Chaque jeune femme portait les couleurs et les armes du pays qu'elle représentait. Mme Bavaria, vêtue de bleu et de blanc, était coiffée d'un casque à chenille ; la Saxe avait sur sa tête un casque à pointe doré ; ainsi des autres. Dans cette voiture une fanfare jouait la *Wacht am Rhein*.

— Ce n'est pas de carton ! s'écrièrent les plus enthousiastes. Mais la plupart des visages protestaient par leur impassibilité, et bien des têtes hochées semblaient dire ce *nein* (non) qui est la première forme de l'admiration berlinoise.

La voiture suivante était remplie tout entière par une musique nombreuse qui exécutait *l'Hymne à Bismarck* et couvrait de ses éclats sonores l'orchestre placé dans la voiture qui venait immédiatement après, essayant vainement de faire entendre la *Marche de l'Empereur*.

Gaspard vit s'allonger à n'en plus finir ce cortège dont l'ordonnancement faisait honneur au zèle de plus d'un agent du Presidium. C'étaient des voitures, et puis des voitures, des charretées et des tombereaux de masques à n'en plus finir, racolés on ne savait où, des entassements de filles en robe de mousseline, avec des couronnes de laurier sur la tête, un défilé de Turcs et de Tyroliens, une procession de moines ventrus comme des tonneaux et dont le triple menton descendait sur la poitrine, un trimbalage d'hommes et de femmes avec des têtes de porc, d'âne, de cheval, de bœuf et de grenouille. Notre Flamand compta plus de cinquante véhicules.

La plupart n'offraient que des variantes des voitures qui roulaient en tête de la mascarade.

Nous avons dit que l'empereur s'était mis à la fenêtre, sans doute pour constater l'intensité de l'enthousiasme populaire ; aussi, en voyant que le cortège n'était pas accueilli par des éclats de joie exagérés, il eut pitié de ce pauvre « prince Carnaval », et quand les charretées d'étudiants et de moines passèrent sous ses yeux, Gaspard vit qu'il souriait et qu'il saluait.

Une sorte de charrette, pavoisée aux couleurs nationales, amena quatre vieilles femmes qui buvaient à tour de rôle du vin dans un pot de chambre[37]. La foule grelottante, dont les pieds pompaient la neige fondue, eut un éclat de rire à la vue de ce vase qui n'avait rien d'étrusque. Les vieilles interpellaient les assistants.

— Il en reste ! disait l'une.

— Qui en veut ? criait une autre.

— À votre santé à tous ! vociférait une troisième.

— Quand il n'y en a plus… il y en a encore ! disait la quatrième en faisant semblant de se servir du vase… en le ramenant à sa véritable destination…

Gaspard se sentit attristé et écœuré par cette gaieté de commande, ignoble et grossière, ces scènes sans nom qui montraient bien que la police avait démuselé toutes les impudeurs et qu'elle payait les lazzis et les quolibets en bons de pain et de viande. Il fit quelques pas en arrière pour s'en aller.

---

[37] Ces détails sont absolument historiques.

Il en avait assez de cette farce lugubre qui n'affriandait pas même le peuple berlinois, – lequel n'a cependant rien de bien délicat dans ses goûts.

Mais soudain, son attention fut ramenée vers une grande voiture découverte s'avançant bruyamment et pesamment.

C'était, à n'en pas douter, une voiture des équipages de ligne réquisitionnée pour la circonstance, avec ses quatre forts chevaux du train. Sur le devant, un évêque en camail violet et un capucin à longue barbe de filasse bénissaient la foule avec force gestes grotesques. Le capucin et l'évêque portaient de gigantesques faux-nez.

Au milieu de débardeurs, de pierrots, d'arlequins et de polichinelles une jeune femme se démenait entre deux personnages ecclésiastiques. Un écriteau la désignait comme étant Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine. La stigmatisée se démenait comme une véritable possédée du démon, et les pieux personnages avaient bien plus l'air de tenter de la séduire que de vouloir l'exorciser ; elle gambadait, exhibant aux regards le plus possible de son maillot couleur de chair. Cette parodie, dans le genre ignoble, parvint cependant à arracher quelques éclats de rire parmi la foule.

À l'arrière de cette voiture deux jeunes filles, légèrement vêtues, se tenaient debout appuyées l'une sur l'autre. Elles avaient des costumes de femmes de l'Inde, bien minces pour la saison et le temps, et semblaient transies de froid. Un masque de velours noir, plaqué sur les joues et le bas du front, dérobait leurs traits, mais on les devinait jolies.

Leur attitude était réservée, résignée, humiliée, contrainte.

Tout à coup l'une d'elles aperçut Gaspard, et vivement souleva son masque.

C'était Lottchen !

Gaspard vit le mouvement qu'elle fit et la reconnut tout de suite.

Lottchen sourit à cet ami, si véritablement dévoué, qu'elle regrettait souvent d'avoir perdu de vue, et elle lui envoya un baiser ardent.

Gaspard ôta son chapeau et la salua. Puis de la main, il lui fit toutes sortes de gestes amicaux qui disaient bien des choses… La surprise, la stupéfaction se peignaient sur les traits de notre Flamand.

L'évêque en camail violet vit tout ce manège et cessa de distribuer ses bénédictions apostoliques. C'était le domestique donné aux fillettes par la Zingarelli pour les surveiller de près.

Gaspard se demandait si, bravant toute honte, il n'enjamberait pas la prolonge enguirlandée, et déjà il s'avançait lorsqu'un soldat de police à cheval, suivant le cortège sur ses flancs, fit faire un écart à sa monture et le força à reculer.

— Qu'est-ce qu'il cherche donc celui-là ? dit une voix gutturale à côté de Gaspard, c'est donc un échappé de la mascarade puisqu'il veut y retourner ?

En se tournant à demi, Gaspard reconnut, au plus épais des groupes, Schlange dit le Rouge, ce brigand qui avait ameuté contre lui les farouches habitués de la *Spelunke* de maître Mozart. Il avait à son bras une fille de la lie du peuple,

que Gaspard reconnut aussi. À n'en pas douter, c'était cette coquine qui répondait au nom de la Baladeuse.

— Fâcheux contre-temps ! murmura Gaspard. Et sans l'intérêt qu'il portait à Lottchen, il se fût attaché à la poursuite de son persécuteur.

— Mais c'est le Français de la *Spelunke !* dit le Rouge à demi-voix, possible ! Est-ce Dieu possible !

Il y avait de l'étonnement et de la terreur dans l'accent de l'ancien affilié à la bande de Rossignol.

La voiture où était Lottchen s'éloignait Gaspard se mit à la suivre. Mais en quittant la place il lança un coup d'œil chargé de menace à Schlange.

Lottchen attachait sur notre Flamand un regard désespéré.

Gaspard réussit à se rapprocher de la voiture.

Il tendit à la jeune fille une main qu'elle saisit en se penchant par-dessus les masques grotesques et hurlants dont elle était entourée.

— Vous ici, Lottchen ! lui dit Gaspard. Je vous retrouve enfin ; mais dans quelle compagnie !

Il avait à peine fini de parler qu'il reçut une forte poussée.

L'évêque, préposé par la Zingarelli à la garde des jeunes filles, avait sauté par-dessus la prolonge au risque de déchirer sa soutane, et de sa main, où brillait un large anneau pastoral en laiton, il secouait notre Flamand.

— Que lui voulez-vous à notre demoiselle pour la suivre ainsi ? criait le brutal évêque.

— Que vous importe à vous ! je ne vous connais pas ! répondit Gaspard tout en s'efforçant de se dégager. – Laissez-moi tranquille ! ajouta-t-il, – car il voulait éviter une querelle et tenait à ne pas perdre Lottchen si miraculeusement retrouvée après tant de recherches infructueuses.

— C'est un Français ! cria une voix derrière Gaspard. Et notre Flamand se douta que c'était Schlange qui avait dit cela.

Il le chercha des yeux et lui montra le poing.

Dans le même moment il aperçut, à côté de Schlange, l'homme aux biceps de la *Spelunke*, l'Hercule, qui lui avait été si hostile dans cette soirée où il avait failli être mis à mort par les amis de Schlange dit le Rouge.

— Mais oui, c'est notre Français ! s'écria l'Hercule. Je le reconnais ! c'est le même ! C'est celui du banquet de ta délivrance, le Rouge !

Le larbin colossal, déguisé en évêque, secouait notre Flamand.

Mais un soldat de police intervint.

Le cortège continuait de défiler.

Gaspard, furieux de se voir séparé de Lottchen à peine entrevue par lui, et peut-être perdue aussitôt que retrouvée, injuria le malencontreux évêque, lui fit sauter son faux-nez d'un coup de poing et lui arracha sa barbe postiche.

Celui-ci saisit Gaspard à la gorge, l'étranglant de ses grosses mains de laquais.

L'agent qui d'abord avait défendu l'homme masqué vis-à-vis de Gaspard, se mit à défendre Gaspard à son tour, lorsque le domestique de la Zingarelli se montra le plus fort.

Tout cela produisit une énorme bousculade au milieu de la foule.

Les femmes criaient, retenaient leurs maris, appelaient à elles leurs enfants.

Un deuxième soldat de police, jouant des coudes, parvint jusqu'aux perturbateurs de la solennité carnavalesque.

— Au poste ! dit-il à son collègue. Il faut les emmener tous les deux au poste !

Notre Flamand protesta. Il essaya, au milieu du tumulte, d'expliquer ses raisons, de se justifier. Ce fut en vain.

— C'est un Français, entendez-vous ! hurla de nouveau le Rouge, derrière notre héros, indigné de tant d'audace.

— Canaille ! s'écria-t-il en se retournant autant que le permettait la solide étreinte du robuste soldat de police qui le tenait. Par saint Bavon, je te rattraperai !

Il fit un mouvement pour se dégager et n'y réussit pas.

— Et vous, dit-il aux agents, qui avez la poigne si solide quand il s'agit d'un honnête homme et paisible, vous laissez aller librement, – maladroits que vous êtes ! – des coquins comme ce rougeaud qui s'acharne après moi ! C'est pourtant un scélérat de la pire espèce… Il faisait partie de la bande de Rossignol… Arrêtez-le donc ! je vous dirai qui il est !

Les agents crurent avoir affaire à un étranger éprouvé par les boissons largement consommées en ce jour de fête, ou simplement grisé par la splendeur du nouveau carnaval berlinois.

Ils le serrèrent plus fort, et laissèrent s'éloigner Schlange, qui n'attendit pas pour s'esquiver que Gaspard donnât de plus amples informations sur son compte.

— Au poste ! répétait l'un d'eux. En route !

— Pas de résistance, disait l'autre, ou votre affaire va se gâter tout à fait.

L'évêque démasqué marchait plus docilement. La tête fortement penchée en avant dans la crainte de tacher son camail violet, il laissait s'écouler de son nez quelques gouttes de sang que l'attaque un peu brusque de Gaspard y avait amenées.

La population prenait parti pour le laïque contre le prêtre.

Les enfants tiraient ce dernier par sa robe souillée dans la lutte. Les hommes le huaient. Quelques boules de neige furent lancées du haut d'un balcon.

L'évêque pestait et jurait grossièrement tout en suivant les soldats de police et Gaspard.

Une fois au poste de la Mittelstrasse, les choses s'expliquèrent. Les soldats de police virent bien vite que le Flamand possédait tout son sang-froid, tandis que le pseudo-évêque sentait l'eau-de-vie.

— C’est égal ! dit l’un des agents, pour vous punir d’avoir troublé la tranquillité publique et l’ordre du cortège, vous resterez là pendant une heure ou deux.

L’évêque et le Flamand s’assirent sur le même banc, adossés à la muraille, à côté du poêle qui ronflait.

Gaspard examinait son agresseur, – cet homme qui avait tout perdu au moment où les efforts persistants de notre héros allaient être enfin récompensés par la découverte de Lottchen !

Celui-ci contemplait son camail déchiré et, malgré ses précautions, taché de quelques gouttelettes de sang. Comme il demeurait à regarder fixement le dégât, la chaleur du corps de garde l’endormit.



Mais Gaspard ne pouvait prendre son parti d'avoir vu Lottchen lui échapper de si près. Il secoua vigoureusement le dormeur.

— Dites donc, vous, au moins, où se rend la mascarade, après la promenade dans la ville ? lui demanda-t-il.

— À la Flora, dit l'autre sans se réveiller tout à fait.

Enfin notre Flamand fut rendu à la liberté.

En passant sous la porte de Brandebourg, Gaspard vit, en effet, collées aux murs d'immenses affiches roses avec le nom de la Flora en vedette, et dont chaque lettre était formée par des personnages debout ou repliés sur eux-mêmes, étendant un bras ou écartant les jambes, tous costumés en pierrots, en paillasses, en moines, en marquis, etc. Une jeune femme vêtue en débardeur, haute d'un demi-mètre, placée au centre de l'affiche, et qu'on eût dit dessinée par Grévin, envoyait un baiser du bout de sa bottine. À l'arrière-plan on voyait le bâtiment carré de la Flora, ressemblant à un théâtre ou mieux à une gare de chemin de fer, avec ses deux étages en arcades, disposés extérieurement en loggias, sa baie du milieu décorée d'une rosace de cathédrale, ses mâts et ses drapeaux flottant sur son toit en forme de belvédère, ses terrasses fleuries qui, l'été, dominent des parterres plus éclatants que des tapis d'Orient.

XLI

La Flora était cet établissement de plaisir nouvellement ouvert à Charlottenbourg sur la place Louise, et dans lequel la Zingarelli avait engagé la meilleure partie de ses économies.

On y dansait, on y écoutait des concerts, on y buvait, on y mangeait ; les jours de pluie et pendant l'hiver, on s'y promenait à l'abri dans une très vaste serre, splendide jardin qui transportait sous ce ciel gris du Nord les magnificences des végétations orientales. En été, la Flora justifiait doublement son nom : ses parterres étaient merveilleux, ornés des plantes les plus rares et les plus belles. Des ponts rustiques franchissaient de petits ruisseaux aux ondes de vif-argent et conduisaient dans des bosquets de roses, de lauriers, de grenadiers, avec de jolis kiosques, aux stores discrets, placés dans des enfoncements de verdure ou sur de petits monticules artificiels. En hiver, la serre, aux proportions vastes et grandioses, surpassait tout ce qui existait en ce genre. La Flora était surtout un endroit favorable pour les rendez-vous…

C'est en ce lieu que devait se rendre, pour y terminer joyeusement la journée, cette troupe de grotesques, sortie des brasseries et des lieux mal famés de la capitale pour descendre dans la rue en pleine lumière.

C'est à la Flora que la Zingarelli devait retrouver Lottchen et Dorothée, et relever son domestique de sa consigne.

Mais lorsque les deux jeunes filles virent de loin la scène provoquée par l'arrestation de Gaspard, elles voulurent absolument quitter la mascarade. Rien ne put les retenir. La petite Lottchen était hors d'elle-même.

Elles descendirent du char au moment où celui-ci s'arrêtait sous les fenêtres du palais impérial, se jetèrent dans un droschke, et se firent ramener dans la rue Kœniggraetz, chez la Zingarelli.

Pendant que Dorothée et Lottchen roulaient en voiture, la baronne était en train de s'habiller ou plutôt de se déshabiller pour la soirée de la Flora.

Son boudoir, capitonné de satin bleu, était recouvert de mousseline de Saint-Gall, dont les flots écumants tombant d'une rosace centrale garnie d'un lustre de Saxe, l'enveloppaient comme d'un nuage soyeux. Elle était assise devant une table de toilette, encombrée de toutes les armes de la coquetterie : un arsenal de petits pots, de flacons aux étiquettes rouges, dorées, aux bouchons de cristal ou d'argent, de brosses d'ivoire, d'instruments de toutes sortes destinés à peindre, à polir, à couper, à frotter, des houppettes en duvet de cygne, des épingles de toutes formes, des peignes d'écaille couleur d'ambre, des éponges…

La baronne était en chemise, et la peau rose de son corps colorait d'une rougeur évanouie et comme éteinte la batiste transparente.

Elle se regardait dans une glace ovale, au cadre de porcelaine de Saxe tout fleuri d'Amours polissons lutinant le corsage des roses, et ses yeux, satisfaits de ce qu'ils voyaient, souriaient. La glace reflétait en les veloutant et en les estompant ses seins fermes et appétissants, ses bras ar-

rondis, ses épaules nacrées, d'un galbe grec. En regardant le miroir, on eût dit un tableau fraîchement peint par Fragonard, le peintre des nudités. À genoux devant elle, une femme de chambre la chaussait d'une ravissante bottine à glands d'or et à hauts talons rouges.

Les chaises disparaissaient sous des montagnes de mousseline ; sur la cheminée, des bijoux, des boucles d'oreilles, des bracelets, des bagues étaient semés pêle-mêle. Les diamants avaient des reflets d'yeux vivants, les rubis étincelaient d'un rouge de braise, les turquoises formaient comme des grappes de myosotis. Un maillot était étendu sur le dos d'un fauteuil, à côté d'une peau de tigre.

Dans la cheminée de marbre, un grand feu clair brûlait.

On frappa à la porte.

— C'est Hippolyte, se dit la baronne. (Hippolyte était le coiffeur de madame.) Et s'adressant à sa femme de chambre :

— Eustasia, fais entrer.

Eustasia se leva et ouvrit.

— Bonsoir, chère amie, cria une voix argentine et claire, et une petite femme s'engouffra comme un tourbillon, laissant tomber à ses pieds le manteau de fourrure qu'elle avait dégrafé en entrant.

— Vous ! mademoiselle Titi !… Ah ! la charmante surprise, s'écria la baronne. Mais on n'a pas de peine du tout à vous reconnaître sous ce costume qui vous rend un peu plus jolie, voilà tout…

L'ancienne protégée de Christian, la petite comédienne de foire qui avait su faire son chemin en prenant celui du cœur d'un vieux banquier, s'était costumée en marquise Louis XV. Elle était ravissante à croquer avec son petit minois espiègle et chiffonné, ses cheveux couverts d'un nuage de poudre, avec une touffe de roses qui en relevait les reflets argentés, et les deux mouches qui, l'une, soulignait son regard bleu pervenche, et l'autre, mettait au milieu de sa joue comme une petite cible pour les flèches de l'Amour.

Sa robe ruchée et bouffante s'arrêtait juste au-dessous du genou, exposant librement aux amateurs de belles formes une jambe divine, chaussée de bas de soie rose, avec des broderies semées de paillettes et un pied aux attaches fines et nerveuses, serré dans des souliers de satin à nœuds roses, avec des bouquets de perles. Un bouton de rose au sein, placé au bon endroit, rehaussait encore la grâce piquante et savoureuse de ce costume, et donnait à Mlle Titi quelque chose de plus alerte et de plus fripon.

— Mais vous, chère, répondit l'ex-soubrette, vous êtes tout simplement adorable dans ce déshabillé-là… Un peu pâle cependant… Pourquoi êtes-vous pâle ?… Quel dommage qu'on ne puisse se costumer ainsi !… C'était cependant la mode adoptée par nos premiers parents… Et dire que l'empereur prêche toujours la simplicité et le retour aux mœurs des temps primitifs !… Pour le paradis terrestre où nous allons ce soir, ce serait tout à fait de mise… surtout pour un paradis où les serpents ont des moustaches…

— Madame la baronne, on frappe, interrompit Eustasia.

— Cette fois c'est Hippolyte ; ouvrez, dit la baronne.

C'était en effet Hippolyte, – le fameux, le célèbre, l'illustre, le seul et unique Hippolyte de Berlin, celui qui coiffe les reines authentiques avec autant d'art et de déférence que les reines de théâtre et d'aventure ; Hippolyte, l'homme à la main souple et caressante, maniant le peigne et la brosse avec la grâce d'une Madrilène qui manie l'éventail ; Hippolyte, le roi des coiffeurs et le coiffeur des rois, aussi habile à débrouiller une chevelure que M. de Bismarck à débrouiller un écheveau diplomatique ; Hippolyte, poète de naissance mais coiffeur par nécessité, Gascon d'origine, transplanté à Berlin, comme Joseph en Égypte, « à peine au sortir de l'enfance ». Hippolyte, qui avait élevé l'art de la coiffure à la hauteur de l'art du poète, composait sur la tête de ses clientes des poèmes, des sonnets, des élégies, des madrigaux, des chansons ou des romances dont les torsades, les accroche-cœur, les annelures, les bandeaux, les boudins, les frisettes, les cache-folie, les catogans, les chignons, les épis, les étoiles, les marrons, les ondulations et les ondés, les nattes, les pensées, les queues, les tire-bouchons, les touffes étaient comme les strophes tristes ou gaies, vertueuses ou galantes, langoureuses ou fières.

Le brillant Hippolyte portait sa trousse sous son bras, – une cassette d'ivoire, à son chiffre, dans laquelle étaient renfermés les cosmétiques, les pommades, les peignes, les fers avec lesquels il écrivait ses poèmes chevelus.

— Madame la baronne, dit-il en français et en s'inclinant, je vous demande mille pardons si je vous ai fait attendre, mais je ne voulais pas vous envoyer le merlan…

— Comment le merlan ?… je n'ai pas demandé de merlan… répondit dans un français sans accent, la baronne Zingarelli.

— Ah ! madame la baronne ignore… C'est le garçon perruquier que nous appelons ainsi…

— Hippolyte, vous avez des mots impossibles, s'écria la baronne en riant…

Ayant posé sa boîte sur la table de toilette, Hippolyte retroussa ses manches en murmurant :

… Elle qui de moi seul attend son diadème !…

C'est du Corneille, madame la baronne… Il a voulu par ce vers, dans *Médée*, honorer les perruquiers… Allons, Eustasia, chauffez-moi vivement ces fers… Est-ce que madame la baronne a médité sa coiffure ?… Je coiffe aujourd'hui beaucoup à la Ninon et en battant-l'œil… c'est très crâne… Cela donne un petit air de uhlan… Mais une coiffure devant toujours être en harmonie avec le costume, je demanderai à madame la baronne, avant d'opérer, celui qu'elle a choisi…



— Je me déguise ce soir en peuple souverain… Un maillot, une large ceinture de soie et d'or, et une peau de tigre… La tête du tigre sur la mienne…

— La douceur tempérant la férocité, je comprends… et tenez, madame, déjà je me sens inspiré… Dans les arts, l'inspiration c'est tout…

Muse, contemple ta victime !…

C'est du Lamartine, madame la baronne, – il était né coiffé !

Hippolyte promenait avec volupté ses mains dans les flots de cheveux de la Zingarelli et les dressait avec un petit peigne d'ivoire.

— Il vous faut quelque chose de républicain, de révolté, d'ébouriffé, pas trop cependant, car il ne sera pas dit qu'Hippolyte ait jamais mêlé la politique à son art… Trop indépendant pour ça !

Eh ! sans la liberté la vie est-elle un bien ?

a dit Crébillon, un poète tragique qui n'avait, comme moi, pas froid aux cheveux… Je ferai de la conciliation… Dans mes échafaudages rien de révolutionnaire, rien qui rappelle l'insurrection et la barricade… Je sais bien, madame la baronne, que la royauté est le cheveu dans le potage du peuple, mais ce n'est pas moi qui l'ôterai, ce cheveu… car j'ai des principes, quoique coiffeur… Demandez plutôt à madame Hippolyte… Vous me direz qu'il y a des gens sans principes comme il y a des gens sans cheveux, vous me direz encore qu'il y a des gens qui teignent leurs principes comme leurs cheveux, suivant la couleur à la mode… Je ne suis pas de ceux-là, madame la baronne…

— Tiens, Hippolyte, vous avez une décoration, – lui dit la Zingarelli distraite, en apercevant par hasard à la boutonnière de son coiffeur un bout de ruban bleu de ciel.

— J'en ai à revendre, madame la baronne… Fournisseur de vingt petits princes, dont les portraits ornent mes pots et mes flacons, je ne reçois en échange de mes factures jamais autre chose que des croix et des rubans… Il y en a une cependant à laquelle je tiens, c'est celle qui m'a été décernée par ce bon Fridolin pour avoir dressé le plan de ses trente et une perruques… Quant à ce ruban, c'est un souvenir de reconnaissance, une marque de distinction qui m'a été décernée par l'Académie de la mode de Berlin, il y a un mois, lorsque sur l'ordre de la princesse royale je me suis rendu dans les bureaux du télégraphe de la capitale, pour réprimer les chignons et abréger les nattes des jeunes demoiselles occupées à transmettre les mystères de l'État et à déchiffrer les secrets de l'amour… Ces exubérances et ces appendices donnaient une tournure fort peu vertueuse à ces vierges de l'électricité, entretenues par l'État… J'ai coupé le mal à sa racine… L'homme se perd toujours par ce qu'il voit…

— En ce cas, s'écria Mlle Titi, qui chauffait ses pieds mignons devant la cheminée, vous devez souvent vous perdre, monsieur Hippolyte… car vous voyez tant de choses… personne ne voit plus de choses que vous…

— Et les principes, mademoiselle ?… On en a ou on n'en a pas… Demandez plutôt à Mme Hippolyte. C'est elle qui retire tout le bénéfice de la vue enchanteresse de ces épaules aux lignes suaves dont vous parlez, de ces nuques rondes, de ces chairs rosées aux capiteux parfums… Dans ma clientèle, je ne fais que l'amour en perspective… Demandez plutôt à

Mme Hippolyte… Je rentre chez moi avec des palpitations d'une vitesse de vingt-cinq nœuds à l'heure…

Hippolyte avait achevé de coiffer la baronne. Il lui avait fait une espèce de crinière dont les mèches, artistement emmêlées étaient d'un effet très réussi.

— Madame la baronne, s'écria le perruquier, j'ai l'honneur d'être votre serviteur… J'ai encore vingt coiffures inédites à lancer ce soir… Demain les journaux m'apporteront les noms de ceux que votre tête de tigre aura mordus au cœur… et je saurai de quelle manière l'œil du public aura envisagé ma coiffure… En temps de carnaval, je prends les reporters au mois… Quant aux directeurs de journaux, je les enduis de cosmétiques, je les imbibe de parfums, je les inonde d'eau de Cologne, je les embourbe dans la pommade, je couvre leurs femmes de chignons et de faux cheveux…

— Au moins, comme ça, riposta la baronne en riant, vous êtes toujours sûr de savoir la vérité…

— Qu'importe la vérité ! J'ai la gloire, madame la baronne… La gloire !… Napoléon Ier se faisait de la publicité avec ses canons, M. de Bismarck s'en fait avec son chien qui n'a pas la queue coupée, M. de Moltke s'en fait par son silence… Chacun sa manière… Demandez plutôt à Mme Hippolyte… Je veux léguer un nom à la postérité… C'est tout ce que je peux lui léguer, nous n'avons pas de rejeton… Mme Hippolyte n'a jamais pu consentir à fonder une dynastie… Je suis Hippolyte premier et dernier. Ah ! vous verrez, quand Hippolyte ne sera plus !… Les jolies têtes rouleront dans les mains sales de quelque grossier schumacker… qui les pimperlochera comme des têtes de griffons… Mais, mesdames, je m'oublie dans ce séjour des Grâces :

Se taire est n'être plus qu'une âme qui s'ennuie ;
Le babil est le charme et l'âme de la vie.

— Votre serviteur, votre serviteur très humble…



Hippolyte, l'intarissable bavard, s'inclina jusqu'à terre et disparut enfin.

— Qu'il est amusant… quand il n'est pas ennuyeux ! s'écria la baronne.

Puis s'adressant à sa femme de chambre, elle lui dit, avec un soupir.

— Habillez-moi.

En moins d'une heure, Eustasia eut transformé la baronne en une créature hybride, tenant à la fois de la femme et du tigre, avec des bracelets et des chaînes d'or aux pieds et aux bras : son maillot couleur de chair collait sur sa peau ; ses hanches étaient entourées d'une écharpe de soie aux riches couleurs orientales, chaudes et chatoyantes, et une gaze, savamment indiscrète, dévoilait les opulences et les splendeurs de sa gorge. La peau tachetée du tigre, retenue sous le menton par une jugulaire formée de chaînettes d'argent, descendait le long de ses reins avec une cambrure caressante et féline, et la tête pâle de la baronne semblait prise dans la gueule ouverte de la bête féroce.

Mais pour tout observateur tant soit peu attentif, il s'était opéré un changement étrange dans la manière d'être de la baronne.

Pourquoi son visage était-il pâli ? ses yeux battus ? son attitude affaissée ? C'était pourtant une forte femme que la Zingarelli, et de celles qui résistent aux émotions d'un long tête-à-tête comme à la fatigue d'un festin orgiaque.

Et pourtant elle était méconnaissable ; non pas enlaidie, mais transfigurée. Il y avait en elle beaucoup moins de la poupée automatique et beaucoup plus de la femme. Cet état nouveau datait de quelques jours.

La Zingarelli qui n'avait jamais aimé… que l'argent, s'était tout d'un coup mise en tête un amour véritable.

C'est Max Roller qui avait accompli en elle, bien involontairement, cette transformation.

La chose s'était vite faite. Il avait suffi à la baronne de voir chez elle ce beau et ardent jeune homme sur lequel toute l'Allemagne avait les yeux fixés, dont tout le monde

parlait, pour se sentir isolée dans son hôtel doré ouvert à tous, veuve au milieu du groupe de ses adorateurs. Il existait donc d'autres joies, s'était-elle dit, que celles que l'argent procure et des peines que l'argent est impuissant à soulager ? Il devait en être ainsi ! Et une lumière tardive se faisait en elle.

C'est peut-être en voyant Max Roller prêt à s'enflammer pour la petite Lottchen, – si insignifiante selon l'idée que la Zingarelli se faisait de la femme, – que la courtisane émérite avait pensé que ce cœur libre pourrait lui appartenir.

Ce fut alors une surprise, un éblouissement. Elle se vit aimée par un homme intrépide et honoré, à qui était réservé l'avenir le plus brillant, qui saurait la faire respecter et lui attirer de la considération. La Zingarelli vit toutes les femmes jalouses de son bonheur. N'avait-elle pas le droit de s'abandonner aux élans de son cœur, de ce cœur longtemps comprimé, – ou qui peut-être battait pour la première fois ? n'avait-elle pas jusque-là tout sacrifié à ses calculs ? À quoi lui servirait d'être jeune encore ? à quoi d'être belle ? à quoi d'avoir de l'esprit plus que pas une ? à quoi d'être riche ?

Avec sa fougue ordinaire, son impétuosité de volonté, elle se dit qu'elle devait s'attacher Roller, qu'elle saurait se faire désirer par lui, qu'elle le forcerait bien à l'aimer.

Sans s'arrêter plus qu'il ne fallait à Lottchen, elle se persuadait que la baronne Zingarelli aurait certainement autant de moyens à mettre en jeu auprès du futur tribun que la comtesse de Herrenfeld, veille et ruinée. Rien ne lui coûterait pour parvenir à ses fins ; elle avait fait les affaires des souverains et de leurs ministres ; elle se dévouerait maintenant, s'il le fallait, à la cause populaire.

Pour inaugurer un si beau rêve, elle écrivit à Roller un billet savamment calculé. Elle savait qu'il y avait en lui beaucoup de vanité masculine, une forte dose de fatuité, du don Juan et du Lovelace. Elle donna au jeune homme un rendez-vous à la Flora. C'était un endroit bien choisi, suivant la baronne, puisqu'elle possédait de gros intérêts dans cette entreprise et qu'elle était à la Flora comme chez elle. Que Roller y vînt, il n'en fallait pas douter.

À partir de ce moment, toute à la passion nouvelle qui l'envahissait, la troublait, – au point de l'empêcher de voir que la plupart de ses ruses étaient de nature à éloigner d'elle le publiciste républicain susceptible et farouche, – la Zingarelli ne vécut plus que par l'espérance de triompher de tous les obstacles, et elle mit tout en œuvre pour y réussir.

XLII

Gaspard, aussitôt libre, s'était rendu à la Flora par le plus court chemin.

Il espérait retrouver là, parmi les masques qui avaient parcouru les rues de la capitale, la petite Lottchen un instant apparue à ses regards.

Arrivé à Charlottenbourg, il se dirigea vers l'établissement chorégraphique. Il n'eut qu'à se laisser entraîner, car il y avait foule.

Un instant après, il se trouvait dans une immense salle chaude, bruyante, au milieu d'une véritable fourmilière humaine.

Dans le haut, sur deux faces en regard l'une de l'autre, régnaient deux rangées de loges ; sur les autres faces étaient établies les galeries populaires.

Dans ces galeries où se tenaient les ménages, des vieilles en bonnet de linge, accoudées à la balustrade, branlaient de la tête à la mesure de la musique. Les sommeliers ahuris portaient partout en courant les *schwartz Brod mit Butter* demandés – pain noir et beurre, – des salades d'oreilles de bœuf, de la choucroute, garnie de tranches de lard ou de saucisses. En cet endroit, des mères de famille, venues en bande avec la maisonnée, se montraient les lunettes sur le nez, coiffées de chapeaux noirs surmontés d'une plume verte, leur dos rond couvert d'un cachemire jaune avec des oiseaux bleus, ayant aux mains des gants de fil d'Écosse recousus aux bouts des

doigts et portant des manchettes de laine blanche tricotées ; elles présidaient galamment une petite débauche, avec la complicité indulgente des pères qui se payaient, ce soir-là, une véritable bombance de carnaval, une ripaille qui ferait époque dans leur pauvre et monotone existence de petits employés à 200 thalers, vivant tout le reste de l'année de graisse rance, de poisson sec, de pain noir, de concombres et de pommes de terre. Pendant ce temps, les plus grandelettes des filles, l'une après l'autre allaient dans le bas quêter du regard une invitation pour la valse ou hasarder quelques pas de polkas. Les mères les suivaient de l'œil pour voir si le sort les favorisait de quelque bonne fortune, – base de la dot de leurs filles ou de leur premier établissement. La vertu ne rapporte guère à Berlin, et dame ! il faut habituer de bonne heure les fillettes à tirer parti de leurs petits agréments. – Les jeunes frères et les petites sœurs s'étaient endormis repus, la tête sur la table ou sur le dossier de la chaise.

Appuyés sur le rebord des loges garnies de grands rideaux rouges et qu'on appelle « loges de famille[38] », – probablement parce qu'elles facilitent la propagation de l'espèce, – des gros messieurs décorés, à épingles de diamants sur la cravate, fouillaient de leurs lorgnettes de spectacle les poitrines nues des débardeurs et des pierrettes, et ils se communiquaient entre eux leurs réflexions avec des mines et des sourires de connaisseurs et de gourmets.

Dans quelques-unes de ces loges, malgré le peu de gaieté des gens venus à la Flora pour s'amuser, on entendait quelques rires argentins ; c'est que là le plaisir faisait sonner

---

[38] En allemand : *Familenloge*.

sa bourse pleine d'or. Ces loges, aussi discrètes que celles de l'Orpheum, du Collosseum, du Balhaus, sont les cabinets particuliers de l'endroit. On y sablait le champagne ; on y attaquait le noble pâté de perdreaux ; on s'y renversait en arrière sur les larges divans pour mieux boire ou pour rire mieux ; on y retenait le sexe timide par la taille, et on le clouait sur place avec des baisers. À mesure que la soirée s'avançait, Gaspard remarqua que les rideaux de ces réduits cythéréens se fermaient un à un et que les lumières y pâlissaient.

Gaspard fut frappé du peu d'animation, du peu d'entrain. Et cependant la Flora faisait merveille, éclairée par des torrents d'une lumière éblouissante et avec ses grandes glaces qui reflétaient la salle entière. Des femmes demeuraient vissées sur place, plantées sur leurs jambes dans des attitudes de cigognes mélancoliques ou de grues rêveuses ; et peu à peu la grande salle se remplissait d'émanations humaines, de vapeurs alcooliques des vins frelatés mêlées aux odeurs de la cuisine et du patchouli. Rien d'athénien chez ces Prussiens qui se tiennent dans un salon comme au corps de garde. Pas de causerie légère, vive, ailée, fine, tournant à l'épigramme ou au madrigal. Pas de ces jolies intrigues qui s'ébauchent sous l'éventail et se dénouent dans un nid capitonné de soie rose ; mais la plaisanterie sotte, lourde, brutale, sans feuille de vigne, – l'offre obscène, des débats publics servant à fixer la cote, comme dans une bourse, de l'amour vénal. La femme était ravalée au triste rôle de femelle par ces mâles grossiers, et ne figurait là qu'à l'état de marchandises dans un étalage élégamment combiné.

Gaspard, qui aimait à observer, s'arrêta au pied de la tribune de l'orchestre et regarda un instant les couples, emportés par le tourbillon d'une valse, voltigeant devant lui.



Un sauvage, passé à la suie, la dépouille d'un perroquet plantée tout autour de la tête, enlaçait des deux mains une pierrette blanche, pavoisée de rubans roses ; un étudiant moyen âge, toque en tête et mantel sur l'épaule, se trémoussait avec une reine vêtue d'un corps d'hermine, et coiffée du hennin ; un gentilhomme de Guillaume d'Orange, tout amarante, chaussé de bottes à chaudron, la plume au feutre, faisait tourner une poule noire, avec crête et bec, en cornette, tablier blanc, fichu écarlate, son panier d'œufs sous le bras ; un long marquis à perruque poudrée, habit barbeau galonné d'or, enlevait dans ses bras une grosse cuisinière, parée seulement de ses plantureux appas, rouge comme une tomate trop mûre, et qui essuyait la sueur de son visage avec sa manche, comme si elle se trouvait devant ses casseroles ;

une fée vêtue de draperies argentées et coiffée de constellations dansait avec un évêque ; un chevalier teutonique embrassait une Turque en culotte bleue, en petite veste ouverte avec la chemise de soie lamée d'argent fendue jusqu'au nombril.

Au plus épais de la mêlée, les ecclésiastiques, qui avaient été « l'attraction » de l'exhibition de *l'Unter den Linden*, faisaient, avec leur costumes sombres et leurs chapeaux, de larges taches, – comme des volées de corbeaux.

Il y avait là tous les moines moinant de la chrétienté. De grands et petits augustins au nez enluminé, à la bedaine farcie d'un oreiller, des cordeliers avec leur pèlerine à capuchon, les reins ceints du cordon de saint François, des capucins, crottés jusqu'à l'échine, portant le tapecul et le bâton de mendiant, des carmes billettes ou deschaux trimballant suspendues à une bandoulière, des gourdes d'élixir, auxquelles s'abreuvaient des théologiennes au voile bleu ; des frères gris avec ou sans cucule, des petits frères, avec de grosses verrues sur le visage, des hiéronymites aux joues creuses ; il y avait là des jésuites affublés de longs nez de carton et coiffés de chapeaux aux ailes relevées, dont la haute forme se terminait en éteignoir, des ursulines avec la barbette blanche, des brigittines, se livrant à des ronrons de chattes amoureuses, des minimes à la face bourgeonnée, des observantins, des ignorantins, relevant leur robe pour montrer leur mutande, des récollets et des récollettes, des sachets et des sachettes, des séraphiques affectant un air béat et ouvrant leurs bouches jusqu'aux oreilles, des trappistes la tête rasée sauf la couronne de cheveux, des trinitaires… enfin les frocards en goguette de tous les ordres possibles : toute la moinaille, tous les penaillons des deux sexes : moines, moinettes ou moinesses, moinetons ou moinillons,

nonnes, nonnains ou nonnettes, agitant des scapulaires, des tarabats et des disciplines, révérends à mines fleuries, à triples mentons, – des pères, des frères lais, des convers et des converses. Rien n'avait été respecté, et Gaspard, tout cuirassé qu'il fût depuis son séjour à Berlin, se sentait véritablement mal à l'aise à la vue de ce spectacle.

Avec une intention comique, et par un calcul plaisant et odieux à la fois, toute cette engeance s'attachait de préférence aux femmes excentriques, échevelées et peu vêtues ; les nonnettes, – qui étaient des hommes, – avaient choisi pour cavaliers des diablesses dodues, des lutins crevant dans leurs culottes de satin rouge. Et l'on eût dit que les dévots personnages et les saintes filles étaient aux prises avec une légion vomie par l'enfer pour les séduire et perdre leur âme, et que la Flora, elle-même, était un cloître attaqué par l'Esprit du mal, à l'aide de toutes les séductions, de toutes les ivresses : femmes, fleurs, champagne, musique, parfums.

Faisant cercle autour des danseurs, il y avait des paysannes allemandes de Lusace et de Silésie, qu'on pouvait croire sceptiques à l'endroit d'une chaumière et d'un cœur ; des Tyroliennes qui ne rappelaient plus que par leur chapeau pointu la virginité de leurs glaciers, des nuits étoilées qui promettaient d'être voluptueuses, et dont les longs voiles dissimulaient la maigreur ; des Andalouses « aux grands pieds » ne jouant de l'éventail que pour cacher leurs vilaines dents.

On voyait aussi des femmes en costumes de pages ou de minnesængers : autour de leur hémisphère tapissé de satin bleu ou de soie rose, gravitaient des vieillards ridés qui avaient l'air de comètes chauves.

Dans la cohue se bousculaient des bourgmestres à la trogne en fleur, des landgraves à colliers d'or portés en sautoir, des soldats suisses du seizième siècle, en jaune et rouge, avec la large toque penchée sur le côté, des burgraves à grandes barbes, des reîtres et des lansquenets aux armures de fer-blanc, des ministres et des chambellans au claque démesuré borné d'une chenille de duvet, comme on en voit dans les opérettes d'Offenbach, et comme Gaspard en avait vu à Himmelstein ; des Chinoises avec de longues épingles plantées dans leurs cheveux ; des Écossaises drapées dans le plaid, jupes raccourcies, la cartouchière de peau sur le ventre, les jambes nues ; des Fleurs animées qu'on eût dit dessinées par Granville ; des Hongroises bottées, serrées dans une veste blanche, le double jupon bleu ouvert sur le devant, le dolman rouge rejeté en arrière et la petite toque ornée d'une plume. Les Basiles, coiffés de l'immense chapeau à bords en gouttières, les moines trapus et barbus poussaient ce troupeau échappé des petites-maisons, effarouchant de leurs entreprises les plus jolis minois, à portée de leurs bouches.

Gaspard remarqua aussi deux jeunes filles très court-vêtues, personnifiant l'une l'Allemagne, avec un semblant de jupe jaune marqué de l'aigle noire à deux têtes, et sur ses cheveux un kalpack grand comme un gobelet d'escamoteur ; l'autre coiffée d'une minuscule casquette de rifleman, un jupon d'étamine rouge, avec un carré bleu sur la cuisse droite, écartelé de rouge, représentait l'Angleterre. Chez toutes les deux un soupçon de corsage, – de simples bretelles. Notre Flamand vérifia que ni l'une ni l'autre n'était la Lottchen tant et si laborieusement cherchée.

Parmi les femmes non masquées, notre Flamand remarqua qu'il s'en trouvait beaucoup de fraîches et de jolies, de

très jolies même, aux joues roses et veloutées comme la peau de la pêche, aux dents blanches comme des perles. Dans les pays du Nord, la jeunesse se conserve plus longtemps jeune. Mais ce qui frappa Gaspard, qui faisait aussi ses remarques ethnographiques, ce fut de voir le petit nombre de femmes blondes. Elles étaient presque toutes brunes avec des yeux bleus ou noirs. Il se souvint alors d'avoir lu que la Prusse était jadis occupée par les Slaves. Le sang des vainqueurs avait dû se mêler au sang des vaincus.

Il passa dans la seconde salle où l'on dansait aussi.

Près de la porte se tenait un groupe de demoiselles en toilette de ville, arrêtées là sans doute autant pour jouir du spectacle des deux salles à la fois que pour attirer l'attention des messieurs venus seuls, et montrer qu'elles étaient disponibles. Gaspard, en s'avançant, reconnut dans la prunelle caressante de l'une d'elles, qui portait une tunique princesse en velours bleu de ciel, fermée sur le devant par des boutons en perles et garnie tout autour de plumes grises frisées, une Francfortoise. Des gants Médicis à six boutons, moulaient ses ravissantes petites mains. Elle avait sur la tête un chapeau à plumes, du même ton que la robe. Quant à sa voisine, riche d'une carnation superbe, comme les femmes de Rubens, – en jupe de velours à traîne, avec des bouillonnés de velours, la tunique en sicilienne, un paletot en ourson brun mêlé, orné de bandes de sicilienne festonnées à dents aiguës et de franges à glands, ce ne pouvait être qu'une Hambourgeoise. Elles seules ont ces chevelures de jais, ces grands yeux profonds, ces lèvres sensuelles et cette taille aux inflexions arrondies.

Cette seconde salle, moins vaste, où jouait un autre orchestre, était loin de présenter le même tableau que la pre-

mière. Des redingotes, des paletots sautaient au milieu de vestes de Turcs ornées de croissants ou de pots de fleurs dans le dos, d'habits de velours blanchâtres à force d'usure, provenant de quelque vieille défroque de théâtre.

Gaspard, à mesure qu'il avançait, se figurait être égaré dans quelque closerie bruxelloise ou parisienne, un dimanche soir. Il croisait des domestiques de bonne maison, en cravate blanche, rasés de frais, avec les favoris à l'anglaise, donnant gauchement le bras à leur « épouse légitime », en robe ridicule de l'an 1850. Ces dames épluchaient et mangeaient des oranges tout en se promenant. Il y avait là aussi des commis de magasin imberbes, jouant aux petits-crevés, avec leur col rabattu comme deux ailes de pigeon, leur gilet découpé en cœur, leurs pantalons retombant en pied d'éléphant. Gaspard rencontra encore des valets d'écurie, avec leur gilet de tricot, en petite veste, la casquette aplatie sur la tête ; des militaires de tous grades, circulant, la pipe à la bouche, et tenant dans leur bras arrondi leur casque de cuir bouilli ; des femmes de chambre toutes pimpantes dans leur robe de fête, le pied chaussé d'une bottine dont les losanges faisaient ressortir la blancheur du bas blanc. Il les connaissait d'une manière intime ces volages *stubenmædchen*, ces camériste coquettes, qu'il avait rencontrées, dès son entrée en Allemagne, dans chaque ville et chaque village, souriantes, gracieuses, accortes, hospitalières et agaçantes, perchées sur le seuil des hôtels et des auberges, comme l'enseigne vivante « du bon logis à pied et à cheval ».

Tout à coup Gaspard vit surgir des groupes deux femmes en costume polonais : longue veste de satin blanc, avec force brandebourgs bleus et fourrures blanches, petite toque avec aigrette, hottes molles en maroquin rouge.

L’une et l’autre portaient un masque étroit, sans barbe.

Notre Flamand n’eut pas de peine à les reconnaître.

Les deux Polonaises, – car c’était Micheline et Prascovie, – le reconnurent tout aussi vite, mais elles pensèrent que leurs loups de velours leur procureraient le plaisir d’intriguer leur ancien régisseur et serviteur selon leur cœur.

D’un commun accord elles s’emparèrent de Gaspard, chacune d’elles le saisissant par un bras et s’accrochant à lui résolument.

— On vous connaît, mon beau monsieur, dit Mme Korsak, en prenant une voix mâle pour dissimuler sa voix flûtée.

— On sait qui vous êtes – et combien peu vous valez ! dit à son tour Salomonska. Gaspard, souriant, se pencha vers Prascovie.



— Nauheim ! murmura-t-il à son oreille.

Il se serra ensuite contre Micheline, et il lui dit tout bas :

— Marbourg !

Les deux Polonaises se virent devinées et mirent bas les masques en riant de leur déconvenue.

— Que faites-vous donc ici ? demanda alors Salomonska. Hé ! je vous y prends, petit polisson !

— Vous courrez donc toujours les aventures, mauvais sujet ? dit Mme Korsak ah ! que c'est mal ! ah ! que c'est mal !

— Par saint Bavon ! répondit Gaspard, je suis ici, mesdames, avec les intentions les plus désintéressées…

— On vous croit, dit Mme Korsak ironique.

— On n'en saurait douter, ajouta Micheline.

— Vraiment, c'est ainsi, mesdames ! assura Gaspard.

— Ah ! qui vous dit le contraire ?

— Avons-nous l'air de penser que vous vous moquez ?

— En deux mots, je vais vous apprendre ce qui m'amène : j'ai vu votre mascarade tantôt sous les Tilleuls, et j'y ai découvert… devinez qui ?

— Et qui donc ? dirent d'une seule voix les deux Polonaises.

— La petite Lottchen !

— Ah ! fit Micheline, c'est fort intéressant.

Et elle tourna la tête affectant l'ennui.

— Vous la cherchiez peut-être encore ? demanda Prascovie.

Mais sans attendre de réponse, elle montra du doigt à son associée une toilette excentrique et tapageuse.

— Comme vous dites, chère madame Korsak, hasarda Gaspard, avec peu d'espoir d'être cru.

Les deux Polonaises et leur cavalier s'engagèrent dans un étroit passage très encombré, où bientôt il ne fut plus possible à Gaspard de leur donner le bras. Il y avait là deux courants humains, – un flot moutonnant, des vagues de têtes, des cascades de gorges et d'épaules découvertes ; – deux torrents de velours, de soie, de dentelles, de plumes, de rubans, allant en sens contraire, avec des frous-frous, des caresses d'étoffes et de chairs nues, avec des chocs, et parfois même des bousculades ; deux torrents roulant de jolies têtes blondes et brunes, aux minois fripons allumés par le plaisir, des yeux brillants, une profusion de cheveux ébouriffés, nattés, flottants ou enroulés et des fleurs et des perles, sans compter les perruques poudrées à blanc, les feutres aux ornements multicolores, les toquets, les chapeaux de toutes les formes ornés de panaches et de cocardes. Quelques loups de velours noir mouchetaient cette bigarrure. Çà et là, surgissaient, dominant l'ensemble, les figures moustachues et coiffées de casques des officiers de la garde et des régiments en garnison.

Gaspard se sentait frôler à chaque instant par des femmes décolletées, vêtues de gaze, qui touchaient ses mains de leurs bras à la peau chatouillante.

Prascovie passait devant. Gaspard discrètement protégeait ses derrières. De temps en temps la dompteuse se retournait à demi et lui lançait une œillade amoureuse.

Il arriva que Micheline, fut « semée » dans la foule, – sans intention, on peut le croire.

— Où est Micheline ? disait Gaspard sans paraître trop alarmé.

À quoi Prascovie ne répondait qu'en s'efforçant d'avancer plus vite.

— Mais où est Micheline ? dit encore une fois Gaspard en suivant Prascovie dans un escalier qu'elle montait lestement.

— Comme vous vous inquiétez d'elle, Gaspard ! lui répondit Mme Korsak sur un ton de doux reproche…

— Dans cette foule, seule, perdue…

— Oh ! n'ayez pas peur… Elle qui est habituée à vivre plus que moi encore avec les bêtes féroces !

— Mais enfin que va-t-elle penser ?

— Tranquillisez-vous Gaspard… Elle ne pensera jamais tout ce que j'ai pensé quand vous vous êtes enfui avec elle à Marbourg… Vous m'avez fait beaucoup de peine, Gaspard, et si je me suis consolée, c'est que je me suis dit comme ça : « J'aurai plus tard ma revanche… »

Mme Korsak, tout en parlant, avait entraîné son ancien régisseur vers la porte d'une loge restée ouverte, comme pour inviter à entrer ceux qui avaient quelque chose de particulier à se dire.

— Gaspard, soupira Prascovie, devenant de plus en plus confiante et pressante, je suis bien fatiguée et j'ai une faim !… Permettez-moi de vous prier de souper avec moi…

— Non, madame Korsak ; je ne souperai pas avec vous, c'est vous qui souperez avec moi… C'est ainsi que cela se pratique chez nous… Ici, c'est le contraire… mais vous le savez, je n'ai jamais pu me faire complètement aux mœurs allemandes…

— Entrons dans cette loge… toutes les tables sont occupées sur les galeries… Nous jouirons d'un charmant coup d'œil sur la salle, et nous serons à l'abri des importuns…

En ce moment des messieurs seuls entraient dans la loge d'à côté. Le garçon, à qui ils avaient commandé un souper avec du champagne, leur dit :

— Ces messieurs désirent-ils de la compagnie ?…

— Non, répondirent-ils en chœur… pas maintenant… Vous nous servirez les femmes au dessert.

Mme Korsak avait déjà pénétré dans la loge et elle s'était assise sur le divan, en face de la table recouverte de sa nappe blanche, avec les verres renversés et les services posés à côté des assiettes, garnies du petit pain et de la serviette immaculée.

Gaspard la suivit. Il s'approcha du rebord de la loge, et ramena son attention dans la salle espérant découvrir Micheline ; mais il ne vit dans l'immense carré qu'un fourmillement de couleurs ; quelque chose d'indistinct qui papillonnait aux yeux, – comme une montagne de fleurs effeuillées, secouées et soulevées par le vent.

L'orchestre jouait un de ces airs gais qui vous jettent dans une profonde mélancolie ou vous procurent une délicieuse ivresse, suivant les dispositions où l'on se trouve. Dans la compagnie d'une jolie femme, Gaspard ne pouvait s'attrister. Il revint vers elle impressionné par cette atmosphère de patchouli, d'ambre et de poudre de riz parfumée.

— Je ne la vois pas, dit-il.

— Qui ?

— Mais Micheline…

— Toujours elle !… Ah ! Gaspard, ne pouvez-vous l'oublier un instant ?… Venez mon ami, venez vous asseoir là, à mes côtés… plus près… comme ça… Qu'on est heureux de se retrouver. N'est-ce pas, Gaspard ?…

Elle lui avait pris la main, et elle l'attirait à elle.

Un garçon marqué au collet du numéro 69, – c'était le numéro de la loge – et portant un chandelier à trois bougies, qu'il posa au milieu de la table, leur demanda ce qu'ils désiraient.

— C'est moi qui commande, s'écria Mme Korsak avec un geste impérieux de dompteuse dans la cage de ses lions… Une bisque, un homard, un poulet au paprika, des asperges et une omelette aux truffes… Dessert : un pouding au rhum… Vins : Jungfraumilch, champagne… du meilleur.

— Du Théophile Rœderer ?

— Oui, s'empressa de dire notre héros, qui s'y connaissait.

— C'est bien, dit le garçon. Et s'approchant des rideaux qui encadraient la loge, du côté de la salle : « Faut-il les tirer ? » demanda-t-il.

— Mais non, répondit Gaspard, sans voir le regard langoureux que lui lançait Mme Korsak… Cette vue de la salle est fort gaie…

Le garçon sortit avec une opinion beaucoup moins bonne de notre Flamand.

— Que cette petite aventure est charmante ! s'écria la dompteuse. Je savais, Gaspard, que je vous retrouverais un jour… Mon cœur ne m'a pas trompée, ajouta-t-elle en minaudant… Cela a son côté poétique… romanesque… Je suis très romanesque, Gaspard… Il me semble que je vous ai emporté ici comme une lionne emporte une proie dans son antre… Oh ! Gaspard, que ne puis-je vous cacher ainsi toute ma vie et vous dévorer… mais de baisers !

— Mais, madame Korsak, disait Gaspard en sourdine, calmez-vous, calmez-vous… Non, jamais je ne vous ai vue ainsi… même dans vos moments les plus tendres…

— Ah ! mon ami, c'est ce crève-cœur de Marbourg qui m'a mis la cervelle à l'envers…

Le garçon apporta sur un immense réchaud, tout le souper. Le homard, long comme un doigt, était né sans doute d'une écrevisse ; le poulet n'avait pas eu le temps de grandir, il n'aurait pas pu soutenir la comparaison avec un pigeon ; les asperges ressemblaient à des queues de rats ; seule, l'omelette aux truffes exhalait une odeur que Mme Korsak humait avec délices.

Prascovie voulut servir son ami. La dompteuse lui fit la part du lion. On eût dit qu'elle avait un intérêt secret à le bien sustenter.

Gaspard remplissait les verres.



— À votre santé, Prascovie, à votre prospérité ! dit-il, en vidant le sien.

Mme Korsak passa son bras autour des épaules de son ancien régisseur.

— Gaspard, lui dit-elle, à nos amours !

— Diable ! comme elle y va, pensa notre Flamand.

— Encore un peu de truffes, Gaspard… c'est si bon de voir à l'œuvre un appétit de vingt ans !…

Prascovie soignait Gaspard avec une sollicitude charmante ; elle le bourrait, elle lui versait du vin à plein verre.

Pour reconnaître tant d'amabilité, tant de soins, Gaspard, au dessert, alla au-devant du baiser qu'on lui tendait. Son bras, machinalement, s'enroula autour de la taille de la dompteuse, et celle-ci étendant la main tira furtivement le cordon des rideaux qui se fermèrent hermétiquement. Ce mouvement renversa le chandelier à trois branches placé sur la table.

Prascovie ne s'arrêta pas à cet accident.

— Ah ! Gaspard, murmura-t-elle à l'oreille de son ami, en se rapprochant de lui comme si elle avait peur de l'obscurité, figurons-nous que nous sommes à Marbourg…

XLIII

L'heureux Gaspard ne resta pas trop longtemps à « Marbourg ».

Le bal continuait quand il redescendit dans la première salle, avec Prascovie, dont les yeux rayonnaient de bonheur. Ils firent plusieurs fois le tour des salles, cherchant de tous côtés Micheline, – réellement cette fois.

— Elle ne peut cependant pas être partie ? fit Mme Korsak.

— Je suis persuadé que, de son côté, elle nous cherche, dit Gaspard, et qu'elle est très inquiète…

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, si vous vouliez, madame Korsak, vous reposer un instant sur ce divan, car vous êtes peut-être fatiguée…

— Oh ! non, mon ami, je ne suis pas fatiguée, oh ! non, mon ami…

— Cependant si vous vouliez bien m'attendre ici cinq minutes, je fouillerais l'établissement de fond en comble…

— Si elle est partie… tant mieux !… Nous rentrerons ensemble, nous prendrons une voiture fermée, à quatre places. Allez, Gaspard, cherchez ; mais comme il convient ; ne dépassez pas la mesure de l'empressement ; vous me devez cela !

Notre Flamand s'avança vers une large ouverture béante. Du balcon placé en cet endroit on plongeait dans les profondeurs verdoyantes et fleuries de la serre monumentale de la Flora, se développant aux regards comme un décor d'apothéose dans une féerie galante.

Tout le monde se pressait pour jouir de la magnificence du point de vue. La serre était éclairée par des lanternes vénitiennes, et, tout au fond, dans le milieu, une grotte était illuminée par des feux de Bengale. Le paysage avait un aspect vraiment merveilleux. On aurait pu se croire transporté dans une forêt d'une région inconnue.

Gaspard demeura un moment fasciné par ce tableau véritablement enchanteur. Puis il pénétra dans la serre.

Il y avait là, disposée avec un art infini, autour des colonnettes de fonte qui soutenaient un ciel de cristal, toute une végétation des tropiques en pleine sève. Des massifs d'arbres exotiques et d'arbustes en fleurs séparés par des allées bien sablées, qui allaient se perdre discrètement dans tous les sens, menaient à un banc de pierre, à un bosquet, à une impasse de verdure.

De grands cornets de terre cuite d'un travail délicat laissant échapper, en touffes échevelées, serpentaires, géraniums et lierres, descendaient d'en haut comme les encensoirs balancés d'un culte paradisiaque.

À l'angle de certaines allées, du milieu de vases d'albâtre superbes sortaient aigus et menaçants, comme une poignée de sabres, de vigoureux aloès qui semblaient défendre mystérieusement un passage interdit aux profanes.

Du centre des massifs, s'élançaient toutes sortes de variétés d'arbres à palmes, dans des attitudes triomphantes ou

fatiguées, des bananiers énormes, d'allure penchée, des lataniers rouges aux feuilles lacérées comme au sortir d'un tête-à-tête tragique, des figuiers de l'Inde, couverts de pudiques feuilles d'une ampleur exagérée.

Il y avait là des groupes harmonieux de toute la gamme du vert, des théories de feuillages, des chœurs de bouquets odoriférants. Chaque espèce élevant sa tête semblait disputer aux autres la prééminence. C'étaient de magnifiques séquoias toujours verts, des phormiums chargés de longues feuilles glauques rangées en éventail, de wigandias aux feuilles ovales et grandes, des aspidistras aux touffes lancéolées panachées de blanc, des magnoliers au feuillage vert et luisant avec des dessous bruns et veloutés, et leurs graines disposées en cône d'un rouge de corail, se rattachant aux branches par de longs filets. Des orangers et des grenadiers, privilégiés entre tous ces favorisés du sort, étaient logés dans de superbes caisses vernissées. Des thuias de la Chine, bien tondus, apparaissaient dans les fonds disposés en palissades, comme résignés à former tapisserie.

Des glycines aux grandes grappes d'un violet pâle se suspendaient aux traverses de fente découpées à jour, formant l'armature de la voûte. Elles s'entremêlaient amoureusement à des passiflores aux fleurs sanglantes, à des rosiers grimpants, à de la vigne vierge, à du chèvrefeuille ; et un fouillis de lianes épineuses s'accrochaient par leurs vrilles aux arbres les plus élevés, couraient en festons agrémentés de fleurs en ombelle entourées de leurs collerettes, formaient des rondes capricieuses, créaient çà et là d'inextricables réseaux d'où tombait sur le sable fin une pluie étoilée de neige odorante. À certains endroits ces plantes sarmenteuses jetaient de véritables échelles de corde jusqu'aux pieds des promeneurs.

En avançant, Gaspard découvrit des masses de bambous de l'effet le plus pittoresque, des corbeilles de daphnés aux petites fleurs violacées ou blanches, et de bégonias aux magnifiques feuilles veloutées. Plusieurs allées étaient bordées de haies d'arbres de Judée ; des aucubas décoraient de leurs belles feuilles marbrées ou rayées de jaune le pourtour des grands arbres, alternant avec des cognassiers du Japon, tordus et noueux qui épanouissaient leurs fleurs d'un rouge foncé, avec des mahonias à feuilles de houx et des grappes d'un jaune soufre, avec des lilas blancs en pleine floraison, des camélias variés aux pétales régulièrement imbriqués ; tandis que couraient partout des bordures de corbeilles d'or, de corbeilles d'argent, de bruyères du Cap et d'œillets nains, derrière lesquels fleurissaient serrés, abondants, pressés de voir la lumière, des myosotis, des violettes de Parme, des tulipes, des jacinthes de Perse, des muguets, des perce-neige et des iris, un tapis diapré et embaumé.

Quelques papillons, venus on ne sait d'où, allaient d'un calice à l'autre comme des messagers d'amour.

Tout cela vivait, chuchotait, frémissait, s'embrassait, se tordait dans un printemps éternel ; et vigoureuse fut la secousse que ressentit Gaspard passant presque subitement de l'atmosphère brumeuse de Berlin dans cette oasis de verdure et de fleurs, qui montrait des coins de forêts vierges et ménageait des échappées sur l'Eden.

La fraîcheur de toutes ces verdures, la beauté puissante de ces plantes exubérantes, serrées et touffues, l'air pénétré des suaves émanations des plates-bandes ou des senteurs vives de la mousse que l'on respirait sous ces voûtes immenses étoilées de feuilles et de fleurs, les lanternes vénitiennes répandant des clartés de pleine lune, tout invitait les

couples à faire dans ces allées une de ces promenades sentimentales, à pas lents, les bras passés autour d'une taille flexible comme les aime l'amoureuse Allemagne.

Et les statues de Nymphes, de Satyres et de Dryades à moitié cachées, et dont les corps de marbre se détachaient blancs et nus sur le fond sombre des massifs, semblaient aussi engager les hommes et les femmes à s'enfoncer dans les retraites les plus cachées.

Gaspard s'était assuré la possibilité de pénétrer partout afin de n'être pas arrêté dans sa recherche. Son billet payé avec supplément lui donnait le droit d'entrer dans les serres.

C'était un endroit réservé, dont la foule avait la vue, mais que les privilégiés pouvaient seuls parcourir dans tous ses recoins, ses labyrinthes, ses bosquets, ses berceaux, éclairés *a giorno*, et où les lanternes de soie rose et bleue ressemblaient dans ce milieu fleuri, à des fleurs de feu.

Les deux Polonaises s'étaient donné ce même luxe qui s'achetait à la porte.

Gaspard arriva à l'entrée d'un petit bois de troènes du Japon garni de nombreuses fleurs blanches disposées en larges panicules.

Une femme masquée et costumée en marquise Louis XV sortit vivement d'un massif en étendant les deux bras :

— Mon beau cavalier, dit-elle en riant, on ne passe pas !

Notre Flamand sourit, flairant quelque mystère amoureux.

Il ne se trompait pas, cette femme n'était autre Mlle Titi. Elle protégeait la tranquillité de l'entretien de la Zingarelli et de Max Roller.

Gaspard ne se doutait pas qu'il était si près de son ami, le socialiste allemand.

— C'est une consigne, demanda-t-il à voix basse et en s'approchant avec intention de la sentinelle en panier et à perruque poudrée.

Alors Mlle Titi se souvint d'avoir déjà vu ce jeune homme à qui elle s'adressait si hardiment. Les femmes ont la mémoire des lieux et des noms, surtout quand il s'agit d'un garçon bien tourné qu'elles ont rencontré quelque part. Mlle Titi se rappela qu'à Himmelstein, dans la loge des artistes de Mme Knickhaube, le monsieur à qui elle barrait le chemin s'était entretenu longuement avec son vieil ami Christian.

— Oui, c'est une consigne, dit-elle, – c'est une consigne, monsieur Van der Gomm !

— Ho, ho ! Vous savez donc mon nom ? dit Gaspard très étonné.

— Mon masque, – sans yeux, – est sans doute doué d'une seconde vue, répondit la marquise… À moins que ce ne soit à Himmelstein que je vous aie rencontré…

— À Himmelstein ? Serait-ce possible ? Mais alors ?…

Gaspard était vivement intrigué.

Il pensa à Angélica ; mais la jeune femme vive et sautillante qu'il avait devant lui ne possédait rien du port majestueux de la maîtresse en titre du grand-duc Fridolin.

Notre Flamand l'examina de plus près. Elle lui parut séduisante sous le masque, bien faite.

Mais le jour ne se faisait pas dans son esprit.

— Et si j'essayais de forcer le passage ? dit-il en riant.

— Il y aurait bataille ! répondit résolument la charmante petite marquise.

— Est-ce un défi ?... ou une invitation ? demanda Gaspard à qui la tête commençait à tourner.

— Reculez-vous un peu, s'il vous plaît ! dit Mlle Titi d'un ton décidé. Je vous avertis que vous me passerez que sur mon corps !

— Ah ! ça c'est une menace ! fit notre Flamand ; mais elle ne m'effraye nullement. C'est singulier comme vos défenses sont encourageantes !

— Il y a tant d'allées, monsieur Van der Gomm Gaspard, reprit la jeune fille, que vous pouvez bien aller promener ailleurs votre rêverie.

— Encore mon nom ! s'écria Gaspard. Mais quel lutin se cache sous cette jupe bouffante, dans ce corsage de satin, sous ce masque noir qui fait ressortir la blancheur d'une peau auprès de laquelle…

— Ta, ta, ta ! Chansons que tout cela ! Demi-tour à droite ou à gauche ; vous avez le choix.

— Je voudrais aller cueillir une rose… que je vois là-bas. Pensez donc ! c'est une rareté, une rose… dans cette saison et en ce pays-ci.

— Il est défendu de toucher aux fleurs.

— Par saint Liévin ! il me faut une rose…

— Renoncez-y !

— … Ou un baiser.

La petite marquise leva les épaules, fit un mouvement de résignation, pencha la tête en arrière, et dit :

— Allons, venez le prendre !

Gaspard eut envie de se jeter à ses pieds ; c'était presque une aventure qui lui arrivait là. Mais il chargeait assez sa conscience de remords comme cela ! Belle conduite, en effet, que la sienne, pour un amoureux fou voué au culte d'une seule idole !

Il s'approcha timidement de la petite marquise et lui prit un baiser au défaut du masque, – entre deux mouches, – lentement, longuement, comme s'il le buvait.

— Avez-vous fini ? dit Mlle Titi, sans impatience. Je ne compte pas.

Il en prit un second ; il en prit dix un peu partout, au risque de rendre le front jaloux de la bouche, et la bouche jalouse des épaules.

Il en était là de son dialogue lorsqu'il entendit appeler derrière lui :

— Pst ! faisait une voix douce.

Gaspard se retourna et aperçut Micheline.

Celle-ci lui fit un petit signe du doigt.

— Vous retrouverai-je ? demanda-t-il vivement à la petite marquise. Où cela ?

— À la porte des artistes du théâtre – ambulant – de Mme Knickhaube, répondit l'espiègle enfant.

Ce fut toutefois un trait de lumière pour Gaspard. Il serra furtivement la main qu'on lui tendait, et rejoignit Mme Salomonska.

— Je vous y prends, dit celle-ci. Ce n'est pourtant pas là Lottchen ?

— Non, dit Gaspard.

— Est-ce une personne de votre connaissance ?

— Non, dit-il encore.

— Peste ! vous y alliez gaillardement ! Est-ce que je vous ai dérangé ?

— Non, non.

— Et qu'avez-vous fait de Mme Korsak ? demanda Micheline.

— Je ne sais… répondit Gaspard. Elle est par là-bas !… fatiguée… ajouta-t-il en offrant son bras à Mme Salomonska.

— Fatiguée ? dit celle-ci incrédule.

— Oui… par tout ce bruit.

— Je vous croyais avec elle, dans ce jardin. On y est bien plus au frais, – malgré que ce soit une serre chauffée, – que dans les salles de danse, où l'on étouffe.

— L'air qu'on respire ici est délicieux ! dit Gaspard pour placer quelques mots.

Il y eut un silence.

— Savez-vous, ami Gaspard, dit Micheline, qu'il n'est pas bien du tout de m'avoir laissée en route ! On n'abandonne pas ainsi une personne honnête dans un bal public… J'ai été accostée plus de vingt fois… Un ambassadeur du Japon a voulu m'offrir du champagne, dans une loge, – avec des truffes… Si ce n'avait pas été pour vous, Gaspard, j'aurais peut-être accepté ces dons d'une puissance étrangère…

Gaspard avait une tenue un peu embarrassée.

— Vous avez accompagné durant tout ce temps Mme Korsak ? lui dit Micheline en le regardant dans le blanc des yeux.

— Oui… oui… nous nous sommes beaucoup promenés… Aussi Mme Korsak se repose… Si nous allions la rejoindre ?

— Non, Gaspard, non… je veux la punir de m'avoir traîtreusement abandonnée… Chacun son tour, en ce monde… Depuis que j'ai lu *Atala*, j'ai toujours caressé le rêve de flâner un soir dans une forêt vierge, au bras de l'homme aimé… Cette serre, Gaspard, est presque une forêt vierge…

— Mais il me semble qu'elle est publique, observa Gaspard.

— À moitié seulement… à cause du prix élevé de l'entrée. – Moi, voyez-vous, poursuivit Micheline, c'est ainsi que je me représente ces bois merveilleux du nouveau monde…

— Avec des petites lanternes de couleur ? fit Gaspard en humeur de rire.

— Mais non, avec des étoiles… Venez, allons rêver sous ces berceaux, sous ces voûtes ; il doit s'en dégager un parfum enivrant !

— Vous tenez donc bien à vous griser ce soir ? dit Gaspard.

Micheline lui donna une tape sur la main.

Notre Flamand voulut rendre rêvasserie pour rêvasserie et se mit à divaguer à son tour.

— Quand on pense, dit-il d'un accent pénétré, qu'il y a au-delà des mers, des forêts pleines de végétations cent fois plus belles, plus puissantes cent fois que celles qui sont enfermées ici, dans cette vaste cage de verre, – comme les lions et les tigres dans votre ménagerie… – et qu'il n'y a que des sauvages qui les parent de leur nudité !… Les Européens sont bien sots ma foi !… Ils pourraient aller planter leur tente dans ces libres espaces, où la terre est encore une mère nourricière, où elle donne tout sans rien demander, où le printemps rit éternellement dans l'éclat des fleurs et les chants des oiseaux. Eh bien, non, on est si bête dans notre vieille Europe caduque, que l'on préfère s'entasser, manquer d'air, grelotter une moitié de l'année et rôtir l'autre, dans d'immenses casernes de pierre, d'où les huissiers vous expulsent si vous ne payez pas exactement votre terme !…

— Ah ! Gaspard, j'irais bien avec vous peupler les forêts vierges, s'écria la jeune Polonaise dans un élan de poésie sentimentale. – Nous apprivoiserions les tigres, les lionceaux…

— Nous découperions nos caleçons dans les feuilles des figuiers d'Inde.

En parlant ainsi, le couple s'était enfoncé dans un labyrinthe touffu. C'est Micheline qui dirigeait la marche.

— Il fait bien sombre ici ! observa Gaspard.

— Avez-vous peur ? dit Micheline.

— Oui… pour vous !

— C'est un avertissement charitable… dont je vous tiendrai compte !

— Quand cela ?

— Tout à l'heure… quand vous aurez essuyé de vos moustaches la poudre à la maréchale que vos baisers ont enlevée à la perruque de votre marquise de tantôt.

— Vous vous moquez. Mais je vous en ferai repentir !

— Quand cela ?

— Tout de suite.

Et Gaspard embrassa Micheline sur le cou.

— Ingrat ! murmura la jolie dompteuse en frissonnant sous le baiser reçu. Pourquoi m'avez-vous abandonnée à Nauheim ?

— Vous le savez bien, Micheline ! répondit Gaspard. Vous savez bien que la vie n'était plus possible avec la jalousie de Prascovie toujours en éveil.

— Il fallait me prévenir… me donner le temps de réfléchir… Pour vous j'aurais fait bien des choses… des folies peut-être ! Mais j'avais le pressentiment que je vous retrouverais un jour…

— Vous aviez raison de le penser ! dit Gaspard d'un ton passionné.

— Et repentant ! poursuivit Micheline.

— Repentant ! prêt à expier ma faute… ma cruauté… mon ingratitude, comme vous disiez tantôt.

Gaspard s'assit sur un banc, profondément arrondi comme un hamac.

Il attira Micheline près de lui.

— Comme vous savez persuader, Gaspard, dit-elle en passant ses deux bras autour de son cou.

— Il me suffit d'être sincère ! répondit Gaspard avec un air de vérité bien joué.

— Vous m'aimez donc alors ? un peu ?

— Beaucoup !… passionnément !… dit Gaspard comme s'il effeuillait une fleur.

La fleur, c'était la fleur de grenade fraîchement ouverte que formaient les lèvres de l'ardente Polonaise.

Tout à coup, la jeune femme s'échappa des bras de Gaspard, et se leva.

Celui-ci étonné se leva aussi.

Déjà elle était debout sur le banc ; elle soufflait la bougie de la lanterne vénitienne.

— Que faites-vous ? lui dit Gaspard en saisissant son corps souple.

— Vous le voyez : j'éteins la chandelle…



— Comme à Marbourg ?

— Ah ! mon ami, ne parlez pas de Marbourg dans une forêt vierge… Ça la ferait rougir !…

Et Micheline se laissa glisser dans l'obscurité entre les bras de Gaspard.

XLIV

La Zingarelli et Mlle Titi étaient arrivées sans encombre à la Flora. Leur entrée avait échappé à Gaspard.

Cette entrée avait pourtant été un triomphe…

La baronne soulevait sur ses pas des exclamations d'enthousiasme. Sous ces lumières chaudes, sous les flots dorés que versaient les becs de gaz, sa peau de tigre avait des reflets fauves, des ondulations, des frémissements qui lui donnaient une apparence de vie. Le maillot qui recouvrait ses jambes, – car ses bras étaient nus, – avait réellement une couleur de chair humaine. – Elle s'avançait droite, majestueuse, la poitrine en avant, d'un pas ferme et décidé. Et c'était vraiment une souveraineté qui passait, – celle de la beauté, non de la beauté populaire, malgré l'intention du déguisement, mais de la beauté royale, suprême.

Les jeunes gens, tous ceux qui se sentaient une flamme au cœur, la suivaient, l'entouraient, tandis que, autour de Mlle Titi, bourdonnait un essaim de vieux, tout excités et ragaillardis par la vue de cette jolie marquise pimpante, savoureuse comme la pomme du péché.

Tendant la main vers la fleur que la jeune marquise avait à la jointure de son corsage :

— Le joli bouton de rose !… Mais pourquoi cacher les deux autres ? lui disait un vieillard à cheveux blancs, aux favoris gris, l'air malicieux, véritable tête de diplomate, aux

petits yeux percés comme avec une vrille, la tabatière d'or à la main.

Le baron de Greifgeld attendait la Zingarelli dans une loge où il avait fait préparer à l'avance un splendide souper froid.

Il vint au-devant de la baronne, qui l'avait salué de la main en entrant.

C'était le signal convenu.

— Adorable ! superbe ! murmura le baron en caressant d'un regard avide ces belles épaules, cette gorge d'albâtre, ces hanches, dont la ceinture de soie qui les drapait faisait ressortir la mollesse des lignes, ces jambes par lesquelles ont eût voulu être foulé aux pieds.

Le baron avait invité dans sa loge les directeurs des journaux les plus influents de la capitale, un général et deux ministres ; tous ces messieurs, il est peut-être superflu de le dire, étaient intéressés à la Flora.

On fit fête à la baronne et à Mlle Titi.

Quelques instants après arrivèrent Brise-de-l'Air et Mlle Prisca Baldenweck, que nous avons présentées au lecteur dans le salon de la Zingarelli. Brise-de-l'Air était costumée en papillon, Mlle Prisca, toujours prétentieuse, en pensée, avec une jupe qui ressemblait à un paquet de fleurs.

On soupa.

Le repas fut très gai.

Le baron de Greifgeld fit trois calembours – qu'il avait lus le matin dans le *Kladderadach*.

Cependant, sur le front de la baronne, il y avait comme un nuage, – un voile invisible de préoccupation, d'inquiétude ou de tristesse. Craignait-elle que Roller ne vînt pas au rendez-vous ? Avait-elle le pressentiment qu'elle ne pourrait point courber le front hautain de ce fougueux jeune homme ?

Évidemment il y avait quelque chose de tout cela dans les pensées qui la préoccupaient.

À minuit, elle se pencha à l'oreille de Greifgeld, lui dit quelques mots et sortit, accompagnée de Mlle Titi.

Les deux jeunes femmes descendirent dans la serre par un petit escalier dérobé.

La Zingarelli avait eu raison de croire que Roller, intrigué, se rendrait à son invitation de se trouver, le lundi gras, à la soirée de la Flora, dans la serre. L'heure avait été indiquée, l'endroit était facile à trouver. C'était une fraîche retraite dont un groupe, représentant l'Amour et Psyché, occupait le milieu.

Roller, arrivé un bon quart d'heure d'avance, – comme il convient, – s'était assis dans un fauteuil de bambou, à l'élasticité molle et voluptueuse.

Appuyé contre le piédestal du groupe, il prêtait l'oreille aux lambeaux de phrases mélodiques qui arrivaient jusqu'à lui, hachées, étouffées, vagues, et comme un accompagnement écrit d'avance pour un thème de rêverie.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

Il était là, la main sur ses yeux, le coude appuyé sur les genoux, lorsqu'il lui sembla entendre crier le sable des allées.

Une ombre légère s'avançait, – une femme masquée, presque nue sous une peau mouchetée.

La femme masquée s'approcha de Roller en étouffant le bruit de ses pas, et elle lui donna un léger coup d'éventail sur l'épaule, en lui disant :

— Je sais qui tu es !

Roller fit un mouvement et se leva. Dix fois dans la soirée ces mots lui avaient été adressés. Cette fois cela paraissait plus sérieux. Aussi prit-il un air de défi, et, disposé à jouer serré, il répondit :

— Peut-être !

Roller pensa qu'il avait devant les yeux la femme, – la grande dame sans doute, qui lui avait donné ce rendez-vous mystérieux.

Elle lui parut jeune, belle, bien tournée, et son amour-propre en fut flatté. Il était prêt à répondre par la rigueur aux agaceries qui pourraient lui être faites, et cependant, par une inconséquence qui était bien dans son caractère, il eut été fâché d'avoir été appelé à cette fête par quelque vieille rouée, quelque coquette surannée, et fâché d'être la victime d'une sorte de mystification.

— Oui, je te connais, reprit la femme masquée, mieux que cela : je te devine.

— Vraiment ? fit Roller.

— Offre-moi ton bras, et je vais te dire qui tu es pour tous, – et ce que tu es pour moi.

— Cela m'obligera, répondit Roller d'un ton railleur, car je ne sais pas encore moi-même qui je suis, – depuis le temps !

Il présenta son bras. La femme masquée fit trois pas avec lui et s'arrêta.

— Pour tout le monde, dit-elle, tu es un écervelé, ardent sans doute, mais brouillon, mais frondeur, mais casseur d'assiettes, tirant des coups de pistolet pour forcer l'attention… tu es un ambitieux sans principes, sans mœurs, sans caractère… le rival de tous les hommes, l'amant de toutes les femmes, l'avocat des causes scandaleuses…

— Bien séduisante cette photographie obtenue aux lumières de la Flora ! observa Roder.

— Pour tous, tu n'es qu'un être égoïste, faible. Le siècle brillant et nul se reflète dans ta personne. Tu voudrais vivre avec plénitude et tu as peur de trop donner de toi-même aux passions. Tu voudrais tous les sacrifices, bien résolu à ne rien accorder en retour. Tu crois mépriser cette société au milieu de laquelle tu vis, et tu lui sers de jouet, d'instrument que les plus habiles utilisent à leurs fins.

— Savez-vous, madame, dit Roller, – sais-tu, beau masque, reprit-il, – que lorsqu'on parle sur ce ton à un homme orné de tant de vices, il serait de bon goût de se montrer à visage découvert. Je vis vos épaules, madame, et même davantage… Votre gorge, mon beau chat-tigre, n'est pas bien loin de ma bouche. Prenez garde !

— Tu ne mords pas, je pense ? dit la femme masquée, en s'appuyant davantage sur le bras de Roller. Du reste, ajouta-t-elle, une femme ne redoute ni la colère, ni même la haine : elle ne craint que l'indifférence…

Roller ne releva pas l'aveu contenu dans ces paroles.

— Vous m'avez, dit-il, montré le cliché négatif du portrait ; voyons maintenant l'épreuve positive.

— Oh ! il n'y a plus aucune ressemblance entre les deux. Tes défauts sont ceux du grand nombre et tu as des qualités enviables et rares ! Où le monde ne voit chez toi qu'une ambition mesquine, le besoin de faire du bruit, moi je découvre une réelle générosité, une véritable grandeur d'âme. Si tu ne t'abandonnes pas à l'amour ce n'est point par égoïsme ; c'est que tu doutes ; c'est que tu n'as jamais rencontré de créature digne de toi. Tu as raison de mépriser les hommes et d'avilir les femmes. Tu as raison de braver l'opinion en te faisant le défenseur de tout ce qui, selon ta conscience, mérite d'être défendu…

— J'aimais mieux, madame, l'autre portrait, dit Roller, interrompant la Zingarelli, –car c'était elle, on s'en doute bien. – Il était plus vrai, d'abord. Il me dispensait ensuite de rougir. Si encore l'endroit était assez éclairé, la rougeur que vos éloges font monter à ma joue me dispenserait de repousser cette apologie à outrance. N'importe, c'est une entrée en matière comme une autre… et nous sommes en carnaval. Ne vous gênez donc pas, madame. Critiquez ! applaudissez ! à votre aise !

— Cruel ! dit la baronne, avec un sanglot dans la voix, c'est cette froideur qui fait votre force. Eh quoi ! il faudra donc qu'une femme, bravant toute pudeur, se jette à vos pieds, vous crie qu'elle vous aime, pour que vous vous aperceviez que vous avez une femme devant vous !

Roller comprit la portée de ce reproche.

— Asseyez-vous et causons, dit-il à la baronne, en lui présentant une chaise rustique.

La Zingarelli s'assit.

Roller s'assit aussi. La bouffée de mauvaise humeur était dissipée. Il rapprocha son siège si près de celui de la femme qui venait à lui avec tant d'abandon que son genou effleura la jambe de l'inconnue.

Il s'aperçut alors que cette femme était à peine vêtue, que son corps était enveloppé d'un fin maillot, et que la peau de tigre, doublée de soie rouge, qui de la tête descendait sur ses épaules, couvrait à peine la nudité de son sein.

Et tout cela était généreusement offert à ses regards. Et cette femme avait un cachet aristocratique. Cet homme à bonnes fortunes, ce blasé, sentit le désir s'allumer en lui. Il était vulnérable par plus d'un côté ; cette patricienne flattait son amour-propre.

— Madame, lui dit-il, dois-je me louer du hasard qui me met en votre présence ?

— Ce n'est point le hasard.

— C'est donc vous qui m'avez donné ce rendez-vous ?…

— Oui, c'est moi qui vous ai écrit. Pourquoi le nier ? Et que me font à moi les sottes conventions du monde ! Je suis comme vous : libre de pensée, indépendante d'allure.

— Alors, à quoi bon ce masque ?

— Mais vous-même, ne cachez-vous pas vos sentiments ? ne gardez-vous pas une réserve prudente ? Il y a un

masque sur vos traits, un masque de politesse et de froide raillerie…

— Et que diriez-vous si je m'abandonnais à la vivacité de mes impressions ? Vous me montrez une confiance dont vous pourriez vous repentir, madame…

Il y eut un silence embarrassant pour tous les deux.

Roller y mit fin en passant un bras autour du cou de l'inconnue, sous sa peau de bête féroce. Puis l'obligeant à le regarder, il la fixa profondément, cherchant ses yeux à travers son loup de velours noir pour pénétrer jusqu'à l'âme, étudiant les contours du visage pour essayer de se retrouver dans ses souvenirs.

La Zingarelli sortit triomphante de cet examen.

Roller avait pâli sous le choc de l'étincelle magnétique qui s'était dégagée de leurs regards croisés.

— Si vous me promettez d'être sincère, dit enfin la baronne, j'arracherai ce masque qui me sépare de vous.

— La sincérité est le fond de mon caractère, répliqua Roller.

— Eh bien alors, parlez : Êtes-vous capable d'aimer ?… de répondre à un sentiment ardent, inspiré par vos mérites ?… Je ne me prévaudrai point de votre réponse…

— Oui, je puis aimer, dit Roller, je sais aimer, – et si l'on me fait l'injure d'en douter, c'est que je n'ai pas encore rencontré, madame, la créature accomplie que je vois dans mon idéal… Es-tu cette créature ? dis, parle, toi qui m'interroges, et ma vie t'appartient ! Reçois ce baiser comme un gage de mon dévouement.

En disant ces mots, Roller appliqua ses lèvres sur le sein gonflé d'émotion de l'inconnue qui se jetait palpitante entre ses bras.

— Roller !… Roller !… murmurait doucement la Zingarelli, heureuse de se sentir si près de ce jeune homme devenu son unique souci, le but de toutes ses aspirations.

— Cette voix où l'ai-je entendue ? se disait Roller.

La baronne leva son masque.

— Ah ! s'écria Roller, j'aurais dû m'en douter ! Vous ! vous !

Ces mots furent dits d'un ton si singulier que la Zingarelli, subitement dégrisée, recula son siège.

Mais elle comprit qu'elle allait perdre du terrain ; elle fit un effort sur elle-même, sourit au jeune homme et lui prit la main.

— Est-ce que je vous fais peur ? lui demanda-t-elle de sa voix la plus caressante.

— Votre peau de tigre peut-être, dit Roller. Elle vous donne l'air d'une tigresse prête à tout dévorer. C'est étonnant comme le pelage fauve de la bête s'associe aux cheveux de la femme et aux tons roses de sa joue !

— Aviez-vous rêvé quelque femme très belle… auprès de laquelle je ferais triste figure ?

— Oh ! certes non ! dit Roller froidement.

— Enfin vous ne m'avez pas reconnue ! observa la Zingarelli.

— La couleur de vos cheveux m'a dérouté.

— Ne sommes-nous pas en carnaval ?

— Mais s'il y a des chevelures… de carnaval, il y a peut-être aussi des sentiments de carnaval.

— Non ; sous le masque on rencontre la franchise. La femme n'est jamais plus déguisée qu'à visage découvert.

Max Roller, un peu revenu de sa surprise, envisageait prosaïquement la situation ridicule que lui faisaient les aveux de la Zingarelli. Cherchait-elle une intrigue banale ? Se produisait-il chez cette femme dépravée cette crise hystérique d'où naît parfois l'amour chez la courtisane ? Si c'était un amour réel, cet amour-là lui faisait horreur. Mais fallait-il y croire ? – Qui sait, pensait Roller, ce qu'il peut y avoir là-dessous ! Que signifie cette tendresse subite, cet abandon complet et entier en apparence, d'une femme connue pour trafiquer de tous les sentiments, les bons et les mauvais ? Roller se tenait toujours un peu sur ses gardes, songeant à éviter les pièges qu'essayaient de lui tendre ses ennemis, si nombreux, qu'il était loin de les connaître tous.

Tout à coup une autre crainte s'empara de lui, mais définie celle-là.

— Êtes-vous seule ici, madame ? demanda Roller qui pensait à Lottchen et aux dangers qu'elle pouvait courir dans cet endroit.

— Pourquoi cette question ?

— Répondez-y, de grâce !

— J'y suis avec une de mes amies.

— Mlle Lottchen, peut-être ?

— Mlle… Titi. Vraiment, cette petite Lottchen vous trotte par la tête… on le dirait ?

— Je l'avoue, je m'intéresse à elle.

Ces simples mots frappèrent la Zingarelli comme la froide lame d'un poignard. Une idée infernale traversa son cerveau troublé : se servir de cette fillette comme d'un appât, la rendre utile à ses desseins, – sauf à la briser ensuite, à se débarrasser d'elle.

— Alors, que ne venez-vous plus souvent chez moi ! dit-elle.

Roller, un peu radouci, balbutia une phrase de politesse qui ne signifiait rien, si elle ne voulait pas dire que ce ne serait pas pour Lottchen seule qu'il se présenterait à l'hôtel de la rue de Kœniggraetz.

La Zingarelli se félicitait déjà de sa ruse.

— Et tenez, dit-elle, pour être franche avec vous, ces jeunes filles, – Lottchen et Dorothée, – doivent venir me retrouver ici.

— Ici ? seules ? s'écria Roller.

— Non, accompagnées, dit la baronne. Ne craignez rien pour elles, ajouta-t-elle en riant. Elles sont recommandées à un saint personnage qui me répond de leur salut en ce monde.

La Zingarelli répara le désordre de sa toilette et dit d'un ton enjoué pour essayer de reconquérir l'avantage perdu :

— Vous avez beau faire, monsieur Roller, je vous fais peur, – non pas ma personne, je le veux bien – mais la réputation qu'on m'a faite. Vous croyez peut-être que je suis une femme exigeante, avide, dangereuse ? Détrompez-vous. En venant à vous, que j'estime à une haute valeur, je dépouille la femme mondaine, emportée par le tourbillon du plaisir… Je me suis réveillée à une heure solennelle de mon existence, et je ne me suis pas reconnue moi-même. C'est vous qui avez accompli ce miracle.

Roller la regardait stupéfait, consterné. Pour beaucoup il eût désiré que cet entretien fût interrompu par l'arrivée de quelque couple mieux assorti, plus favorisé. Cette cure dont on voulait lui faire honneur ne flattait nullement sa vanité. Il cherchait une inspiration, comptant qu'un incident inattendu, une phrase polie, lui permettrait de mettre fin à ce tête-à-tête.

— Non, reprit la Zingarelli qu'un sentiment vrai, une véritable passion rendait sotte pour la première fois de sa vie, non, je ne suis plus ce que j'ai été ; et vous n'avez à redouter de ma part aucune entreprise contre votre repos, contre votre réputation, contre vos intérêts. Vous vivez avec une femme estimable, sans doute, mais qui ne peut être pour vous qu'une chaîne lourde à porter. (Elle voulait parler de la comtesse de Herrenfeld.) Venez dans mon hôtel : vous y commanderez en maître, et je serai votre servante ; vous y disposerez de tout ce que je possède à commencer par mon cœur que je vous abandonne… vierge de toute émotion, car je suis comme une jeune fille, Roller, qui ne sait rien de la vie de la femme…

Et la courtisane amoureuse prit les mains du jeune homme.

Roller, anéanti par la proposition qu'il venait d'entendre, dégagea brusquement ses mains de l'étreinte passionnée de la Zingarelli et se leva, irrité, menaçant, la foudroyant du regard.

— Pour vous aimer, madame, je ne suis ni assez malhonnête, ni assez désillusionné, ni assez sot. Pour se laisser aller à de tels compromis, il faut ne croire ni à l'amour, ni à l'honneur, ni à Dieu. Votre luxe, madame, votre hôtel, vos laquais, vos chevaux, tout cela est à vous, et vous l'avez certes bien gagné ! Mais ce sont des choses qu'on ne partage pas. Il y a du sang sur les galons de votre livrée, le sang de ceux qui ont dissipé pour vous leur patrimoine, le pain de leur mère, la dot de leurs filles, et qui se sont fait justice… Et vous avez pensé que je voudrais bénéficier de vos succès ! Et vous vous vantiez de me connaître, madame !



La voix de Roller était éclatante. Il oubliait la réserve réclamée par le lieu où il se trouvait. Il regarda enfin la Zingarelli et il la vit affaissée, abattue, pâle… une larme même roulait dans ses yeux. – Ce n'est donc pas joué ? se dit Roller, à moins que la larme aussi ne soit fausse !

Il se radoucit subitement. Pourquoi serait-il si sévère pour cette malheureuse ? Elle l'aimait peut-être, bien véritablement ; mais à sa manière… Le refus était assez cruel par lui-même sans y joindre l'insulte.

— Je vous fais de la peine en vous parlant ainsi, madame, dit-il enfin. Brisons là cet entretien. Peut-être suis-je trop sérère ; mais c'est sans doute que je ne crois pas à la réalité de vos sentiments…

La Zingarelli fit un geste comme pour protester.

— Vous-même, madame, prenez le change… Permettez-moi de me faire ma part dans tout ce que vous m'offrez… et de n'accepter que votre amitié. Je n'ai pas la prétention de bouleverser les cœurs et je serais désolé d'avoir troublé votre quiétude. Nous n'avons pas sur l'amour les mêmes idées, voilà tout ! Si vous le permettez, madame, je vous ferai un jour connaître les miennes, et, à votre tour, vous vous scandaliserez si cela vous convient. Vous me ferez plaisir. Je ne demande pas mieux que de vous donner cette satisfaction.

En parlant ainsi Max Roller s'inclina profondément, – et se déroba aux yeux de la Zingarelli, clouée sur sa chaise par la douleur et la honte.

Quand elle se releva, elle n'avait plus au cœur que le désir de se venger de l'humiliation subie.

XLV

Quelques jours après les scènes de la Flora, un matin de février, – par un beau soleil qui éclairait les avenues, les quais et les rues, une superbe Victoria armoriée, attelée de deux chevaux de prix, était arrêtée devant l'hôtel de la Zingarelli.

Un magnifique cocher avec perruque poudrée, et un splendide et colossal valet de pied stationnaient devant la grille de l'aristocratique demeure.



Un mendiant survint qui voulut lier conversation avec cette valetaille dorée sur toutes les coutures ; mais ces messieurs lui tournèrent le dos.

Alors le mendiant se mit à examiner attentivement les armoiries de la Victoria, y apportant un intérêt particulier et comme s'il eût eu des connaissances héraldiques à exercer.

Dans l'un des petits salons de l'hôtel, il y avait plusieurs visiteurs.

Auprès de la baronne se trouvait le vieux duc de Frauenstadt, l'air guilleret, moins cassé s'il se pouvait qu'à l'ordinaire, et, avec le duc, le gros Saloppheim, un peu dégonflé depuis le *Krach*, mais conservant encore de bons restes.

La baronne était abattue, morose, distraite.

C'est que ses nuits s'écoulaient sans sommeil. Elle ne pouvait arracher de sa pensée la froideur, le mépris avec lesquels Roller avait accueilli l'expression de ses sentiments. Elle voulait lui rendre dédain pour dédain, et se sentait impuissante, vaincue d'avance dans une lutte où elle apportait une passion inassouvie qui avait besoin d'un aliment autre que la haine.

Toutefois quand elle se représentait l'intérêt que Max Roller portait à Lottchen, elle se sentait capable de détester cette jeune fille qui lui était un obstacle. En la brisant, elle atteindrait peut-être Roller, il est vrai ; mais que lui importait alors ? Ce n'était plus elle-même qui ne savait pas se faire aimer ; c'était une autre, qui y réussissait mieux qu'elle ; une autre qui sans effort peut-être, sans rien faire pour cela, sans aucun droit, sans aucun mérite, avait gagné ce cœur si froid pour elle.

La Zingarelli jura la perte de Lottchen. La femme qui voulait se racheter, repoussée dans sa tentative, retombait à son rang méprisé, peut-être même plus bas. La courtisane bafouée se retrouvait vile et vénale, prête à employer ses moyens ordinaires pour servir sa jalousie.

Le duc de Frauenstadt et le financier Saloppheim avaient été attirés par la baronne, dans des vues criminelles.

Les deux visiteurs observaient la Zingarelli depuis un moment.

— Là journée ne pouvait pas être plus belle… en ce mois, dit enfin le duc en jetant un coup d'œil sur le ciel bleu.

— Eh effet, dit la baronne, qui semblait à cent lieues de là.

— Et le temps est tout à fait favorable à une partie de campagne, dit à son tour Saloppheim.

— Que parlez-vous de campagne ? demanda la Zingarelli.

— N'est-ce pas aujourd'hui, baronne, dit le duc, que vous deviez nous honorer… avec ces demoiselles… d'une visite à mon chalet de Charlottenbourg ?

— Ai-je promis ?

— Assurément dit Saloppheim du ton le plus persuasif.

— Et nous venions vous chercher, ajouta le duc. Ma voiture est devant votre porte.

— Oui, oui, je la vois, dit froidement la baronne.

Le duc et le financier se regardèrent passablement désappointés.

— Mais vous ne semblez pas trop disposée, madame, dit le duc, à faire cette promenade.

— J'ai mes raisons, répondit sèchement la baronne.

— Ces jeunes filles doivent être désolées, observa Saloppheim. Elles vont croire que c'est nous qui avons manqué de parole.

— Rassurez-vous, mon bonhomme, elles croiront ce que je leur dirai.

— Enfin quelle humeur est la vôtre ! dit Saloppheim.

— Une humeur atroce !

— Mais encore ?

— Je n'en disconviens pas.

— Des amis sincères peuvent-ils, madame, en savoir la cause ? dit le vieux duc.

— Vous n'y pourriez rien… c'est inutile.

Saloppheim consulta le duc comme pour lui demander la permission de parler au nom de tous deux.

— Ah ! baronne, s'écria Saloppheim, vous ne nous considérez pas, Son Altesse et moi, comme de vrais amis !

Le duc fit un pas vers la Zingarelli.

— Voyons, soyez franche. De quoi s'agit-il ? Vous avez peut-être perdu au jeu ?

— Oui, répondit la baronne, affectant de répondre machinalement.

— Et perdu une grosse somme ?

— De là, mauvaise humeur de joueur ?

— Et soucis, et embarras ?

— Combien ?

— Deux mille thalers.

Le doc sortit son portefeuille de sa poche ; et en tira plusieurs billets qui représentaient cette somme.

— Les voici, dit-il simplement.

La baronne poussa un soupir de soulagement.

— Quand vous les rendrai-je ? dit-elle sans trop de confusion.

— Quand vous voudrez, quand vous le pourrez, répondit le duc, qui savait à quoi s'en tenir sur cette demande d'argent et son remboursement problématique.

Saloppheim lui fit un signe qui voulait dire : « J'en prends naturellement la moitié à mon compte. Nous réglerons. »

L'honneur, la vertu de Lottchen et de Dorothée étaient tarifés par cette courtisane du grand monde à deux mille thalers. Sacrifier Lottchen, c'eût été pour la Zingarelli, une mince satisfaction ; mais la vendre, quel calcul heureux ! Dorothée, la pauvre enfant, était associée, sans aucun scrupule, au sort de son amie.

Un quart d'heure après, les deux jeunes filles montaient en voiture, conduites jusqu'au marchepied par les deux galantins. La baronne, au moment de partir, avait éprouvé un peu de migraine.

— J'irai vous rejoindre, avait-elle dit. Partez. Ce n'est rien… les suites de mes ennuis de tantôt. J'ai, du reste, à régler ma dette de jeu… Partez donc ! Si je vous voyais là à m'attendre, j'en serais horripilée !

— Nous n'avons qu'à vous obéir, avaient répondu d'une seule voix et le vieux duc et le gros Saloppheim, heureux sans doute de constater que la baronne possédait beaucoup d'esprit en partage.

Au moment où les deux jeunes filles confiées à la loyauté des deux débauchés montaient en voiture, le mendiant dont nous avons parlé s'approcha, en tenant son chapeau à la main. Saloppheim jeta dans ce chapeau quelques kreutzers, mais le mendiant fit un mouvement de dégoût et les pièces de cuivre allèrent rouler dans le ruisseau.

— Pas de ça ! pas de ça ! fit-il. Gardez votre argent pour la bonne. Le Philosophe voudrait seulement donner un bonjour circonstancié à ces demoiselles, – avec un avis sur l'art de dîner à la campagne.

— Que veut cet animal ? dit le valet de pied en fermant la portière.

Et il repoussa Christoph Kobrich, – qu'on a sans doute reconnu, en lui disant :

— Tu vas te faire écraser !

— Je suis le père adoptif, moi ! répondit celui-ci ; je le prouverai à tes maîtres et à la baronne Cascarelli.

La Victoria s'éloigna rapidement ; mais Lottchen et Dorothée avaient reconnu dans le mendiant raisonneur le compagnon de misère qu'elles avaient eu une nuit dans le Thiergarten. Elles rougirent et se montrèrent contraintes.

— Que voulait-il dire, ma chère ? demanda Dorothée à voix basse au premier moment où l'attention de leurs cavaliers se détournait d'elles.

Lottchen fit un petit mouvement qui signifiait : « Je ne sais, mais veillons. »

— Nous irons nous promener dans le parc, mesdemoiselles, dit Saloppheim en tapotant le bras nu de Lottchen.

— Et, dit à son tour le duc, je vous ferai voir d'énormes carpes dans le grand bassin ; elles accourent au son de la cloche placée tout exprès au bord de l'eau, et viennent manger dans la main le pain qu'on leur présente.

— Dans la main ? dit Dorothée.

— Dans la main ! – Nous pourrons aller aussi au Jardin des fleurs de Witzleben, poursuivit le duc. Je connais là un jardinier qui a habité Mexico. Si c'était la saison, vous y verriez, mesdemoiselles, plus de six cents espèces de roses, et au moins cinq cents espèces de géorgines[39]. Nous pourrions retenir par Lutzow, le long du canal neuf…

— Aurez-vous faim, mesdemoiselles ? demanda le duc après un court silence.

---

[39] C'est le nom que les Allemands donnent aux dahlias.

— Nous dînerons au champagne, mesdemoiselles, ajouta Saloppheim.

Les deux séducteurs ne trouvaient pas autre chose à dire à ces jeunes filles.

Puis Saloppheim se crut en verve.

— Le champagne, le vin de l'amour, dit-il. Hé ! hé ! hé ! À votre âge on doit déjà savoir ce que c'est que l'amour. On rêve de moustaches noires, de sérénades sous les fenêtres. Tout cela est bien joli, bien joli !

En homme grossier qu'il était, Saloppheim jeta la conversation dans les équivoques pour voir si ces « demoiselles » comprendraient, rougiraient.

Elles ne comprirent ni ne rougirent.

— Vraiment, dit à voix basse à Saloppheim, le vieux duc ravi de tant de candeur, la baronne aurait pu perdre davantage au jeu, sans me trouver moins bien disposé à l'obliger.

— J'aurais dit comme vous, Altesse, avant la débâcle, répondit Saloppheim. J'ai beaucoup perdu…

— Que n'avez-vous joué à la baisse !

— Oh ! la dégringolade allait plus vite que la baisse. Ce que j'ai le plus sur le cœur, ce sont trois cents *Beauverein Bon*, achetés à 115 ½, et que je laissais mûrir…

Les deux hommes se mirent alors à parler finance.

Cependant, devant l'hôtel de la baronne, se passait une scène singulière.

La veille, Gaspard avait rencontré Roller chez le baron de Demker. Il sentait pour ce jeune homme à l'esprit libre de préjugés, au caractère audacieux et énergique, d'une nature si haute, si noble et si vaillante, une sympathie toujours plus vive. Il voyait dans Roller un enthousiaste, un redresseur de torts comme lui, mais d'une taille plus haute. Les élans de passion fougueuse que Roller laissait échapper faisaient vibrer toutes les cordes du cœur de notre héros. Sa parole facile, entraînante, ses idées un peu chimériques, avaient fasciné Gaspard, – qui se laissait vite fasciner, comme on sait. Roller était un révolutionnaire de l'école de Robespierre qui écrivait dans sa constitution : « Il y a oppression sociale quand un seul individu est opprimé. » En parlant du procès qu'il avait soutenu contre le mari de la comtesse de Herrenfeld, il avait dit à Gaspard, avec un grand geste de tribun : « Je voyais tout l'égoïsme et toute la lâcheté du monde aristocratique qui sacrifiait cette noble créature à ses préjugés odieux et à ses institutions pourries. Devant tous ces excès et contre une femme sans défense, j'avais honte de l'humanité, j'avais honte de ma nation ! »

Depuis quelques jours Roller et Gaspard ne s'étaient pas vus.

Gaspard s'aperçut que son ami était plus communicatif que de coutume ; il voulut en savoir la cause.

— Je vais me marier ! dit enfin Max Roller.

— Je vous félicite, répondit Gaspard.

— Ne me félicitez pas encore ; je vais trop vite en besogne, reprit Roller ; les choses sont loin d'être si avancées… Je ne veux pas de surprise, et elle est si jeune ! Sait-elle seulement ce que c'est qu'aimer ?

Gaspard sourit.

— Vous parlez en homme d'expérience, dit-il.

— Oh ! si vous saviez que de grâce enfantine ! s'écria l'amoureux Roller. Elle est vraiment ravissante, et si elle me refuse, je crois que j'en perdrai la raison… Mais je vous la ferai admirer…

— Prenez garde, je suis inflammable aussi ! dit notre héros.

Et il ajouta :

— Je pourrai donc la voir ?

— Eh oui ! chez la Zingarelli.

— Comment ! s'écria Gaspard stupéfait ; c'est chez la Zingarelli que vous avez découvert cette perle rare…

— C'est une jeune fille qui lui a été confiée… par le tribunal. Ne souriez pas : rien n'est plus vrai. Elle avait été amenée devant les juges par des circonstances indépendantes de sa volonté. Elle est l'honneur même et la chasteté… Et je m'y connais !

— Son nom ?

— Le sien, Lottchen : je ne connais pas celui de sa famille.

Notre héros abasourdi se fit décrire la jeune fille et il acquit en un instant la certitude que c'était la sœur de Lina, depuis si longtemps cherchée par lui, qui se trouvait chez la Zingarelli.

— Je sais, moi, dit-il lorsque Roller eut fini de parler, je sais qui est la mère de cette jeune fille. Je sais aussi ce que vaut la prétendue baronne. Il ne faut pas laisser Lottchen un jour de plus chez elle.

— Ah ! si vous saviez ! Je la connais aussi la Zingarelli, dit Roller. Mais vous auriez le crédit de la faire sortir de cette odieuse maison ? ajouta-t-il.

— N'en doutez pas. Malheureusement du côté de la mère, il y a bien peu de sûreté.

— Que dites-vous ?

— Je ne puis m'expliquer davantage ni sur ce point, ni sur quelques autres concernant cette jeune fille. Sachez cependant que Lottchen s'est enfuie de chez sa mère.

— Est-ce possible ?

— Que c'est à la suite de son équipée… motivée, qu'elle a dû tomber entre les mains de la Zingarelli.

— Qui est donc la mère de cette enfant ?

— Une écuyère du cirque Renz.

— Une écuyère ! s'écria Max Roller en pâlissant.

Gaspard le regarda un moment ; puis il lui dit :

— Si j'osais vous parler avec quelque franchise ?…

— Parlez, mon ami, parlez, j'ai du caractère…

— Je crois que vous vous préparez bien des peines !…

— Mais, je l'aime, mon ami, je l'aime ! Que pourrait-il y avoir de plus douloureux que d'être forcé de renoncer à elle ?

— S'il en est ainsi, dit Gaspard, laissons aller les choses selon leur cours. Menez-moi demain chez la baronne et arrachons-lui Lottchen, si c'est possible.

Après cet entretien, les deux amis avaient pris rendez-vous, et ils arrivaient à l'hôtel de la rue de Kœniggraetz un petit quart d'heure après l'enlèvement, – car c'était un enlèvement, – de Lottchen et de Dorothée.

Christoph Kobrich était encore devant la grille dorée du petit hôtel.

Que faisait-il là ?

Il cherchait un moyen de pénétrer jusqu'à la baronne, et il avait la folle idée de faire valoir auprès d'elle les droits (bien illusoires) que lui conférait son titre de père adoptif des deux jeunes filles qu'il s'était donné mission de protéger.

XLVI

Roller et Gaspard trouvèrent fermée la porte de la baronne, que le duc de Frauenstadt et M. Saloppheim avaient pourtant franchie un moment auparavant.

Ce n'était pas « le jour » de la baronne.

Comme ils paraissaient fort désappointés l'un et l'autre, le Philosophe s'approcha d'eux et leur dit :

— Mes bons messieurs, vous m'avez l'air… embarrassé… Puis-je vous rendre quelque petit service ?

Roller, qui malgré sa foi socialiste avait des instincts très aristocratiques, craignit peut-être que ce vieux bonhomme n'eût eu l'occasion de l'applaudir quelque part, et ne vînt lui offrir une poignée de main, et il se recula un peu. Gaspard se montra plus engageant.

— C'est qu'en voyant des jeunes hommes parfaits comme vous, messieurs, reprit le mendiant, je pense que c'était plutôt à vous d'accompagner à la campagne les deux jeunes demoiselles… qui viennent de sortir d'ici, qu'à ces deux hommes d'âge, bien vêtus, mais…

— Que dit-il ! fit Gaspard.

— Les deux demoiselles ? s'écria Roller. Monsieur Van der Gomm, ajouta-t-il, si je vous disais que je soupçonne quelque odieuse machination ? Ah ! cette coquine de baronne ! Oh ! ma pauvre Lottchen !

Et il porta vivement la main à ses yeux où brillait une larme de douleur et de rage.

— Mon cher ami, lui dit Gaspard, vous prenez la chose trop vivement, que diable ! Laissez ces demoiselles se promener… Nous reviendrons demain, puisque demain la baronne pourra nous recevoir.

— La baronne ! s'écria Roller avec ironie. Et vous croyez que je pourrai vivre jusqu'à demain dans l'état où je suis ?

— Assurément non. C'est pourquoi je vous engage à vous calmer.

Le Philosophe crut de son devoir d'intervenir.

— Pardon, messieurs, je ne voudrais pas être désagréable… mais je puis vous dire où sont allées les jolies demoiselles de la baronne Cascarelli…

— Vous savez où elles sont, vieux ? dit Roller.

— Puisque j'ai encore un œil et des oreilles, répondit Kobrich. Elles sont à Charlottenbourg au chalet d'un duc… Il y avait une couronne ducale sur la voiture.

— Le duc de Frauenstadt ! s'écria Roller. Il n'y a que lui de duc parmi ceux qui viennent ici… Et je sais, au surplus, que le vieux libertin a une maison de campagne à Charlottenbourg. Allons à Charlottenbourg, mon ami, ajouta-t-il en adressant à Gaspard un regard suppliant. Courons-y ; sans cela Lottchen est perdue !

— Mais comment prendra-t-on la chose ?… objecta Gaspard… quel effet cela fera-t-il ? Je ne connais pas le duc, moi…

— Eh ! c'est parce que je le « connais » que j'oserai me présenter chez lui. Venez, mon ami ! il y va, je vous l'assure, de l'honneur de ces deux intéressantes filles…

Gaspard hésitait encore.

— Ah ! monsieur Van der Gomm, reprit Roller, il vous manque d'aimer pour éprouver l'inquiétude que je ressens… Vous verriez la Zingarelli et le duc tels que je les vois, c'est-à-dire capables de conclure quelque honteux marché…

Le Philosophe releva ce dernier mot :

— Un marché ! dit-il, oui, un marché ! C'est à quoi je pensais aussi. Un joli marché ! Un marché ! car ça se vend la vertu et les autres raretés qui distinguent les hommes des autres animaux. Et puis la chair humaine a son prix aussi, plus c'est jeune, plus c'est blanc, plus c'est frais, plus c'est tendre, plus ça vaut cher, cette viande-là, – surtout pour les vieilles mâchoires.

— Pourriez-vous me désigner le second de ces hommes ? demanda Roller à Christoph Kobrich.

— Un gros, très gros… Il a l'air d'avoir avalé son coffre-fort… Lorsque les larbins sont allés boire, – c'est alors que j'ai entendu parler de Charlottenbourg, – ils appelaient l'autre « le gros. »

— Gros et petit ? dit Roller.

— Petit et gros, très gros.

— C'est le gros Saloppheim ! s'écria Roller en agitant furieusement la cravache qui lui servait de badine ; il n'en faut pas douter ! Si Son Altesse s'est associée cet ignoble compa-

gnon, ce ne peut être que pour quelque chose d'inavouable. Pensez donc ! Frauenstadt et Saloppheim, comme ça cadre !

— Je suis convaincu à mon tour, dit Gaspard, et comme je m'intéresse à Mlle Lottchen autant que vous-même, je me mets à vos ordres.

— Ah ! que c'est bien, cher ami ! s'écria Roller.

Et il saisit la main de Gaspard et la serra avec force.

Un droschke passait non loin de là, – la grève des cochers avait pris fin ; – Roller le héla.

— Justice ! messeigneurs ! justice ! dit le Philosophe en venant ouvrir la porte du fiacre.

Roller sourit et secoua sa cravache d'une manière significative.

— Nous nous reverrons ! dit-il au Philosophe.

— Où cela ? demanda celui-ci.

— Ici. Attendez-nous.

— Le plus court chemin pour aller à Charlottenbourg, dit Gaspard au cocher, le chemin qu'on prend quand on n'y va pas en promenade. Il y a un thaler de pourboire.

— Suffit ! répondit le cocher en allongeant un coup de fouet à ses bêtes, qui partirent d'un bon pas.

Chemin faisant, Roller, qui se sentait dégagé de toute réserve vis-à-vis de la Zingarelli, raconta à Gaspard l'entrevue qu'il avait eue avec celle-ci à la Flora. Il lui dit combien cela redoublait ses craintes, et notre héros le comprit aisément.

Au bout d'une demi-heure le droschke des deux amis, coupant le Thiergarten par l'allée de la Grande-Étoile, arrivait à la chaussée de Charlottenbourg. Le fiacre était allé de si bon train qu'il se trouvait en avance de quelques cents mètres sur la voiture armoriée du duc qui s'avançait sur la chaussée.

Max Roller la reconnut à son allure paisible.

— Voiture de vieillard, dit-il.

Les deux amis mirent pied à terre et attendirent.

À mesure que la Victoria approchait, on entendait plus distinctement un gros rire et des petits cris de protestation : c'était Saloppheim qui « lutinait » Lottchen, à la grande joie de Son Altesse et à l'extrême déplaisir de Dorothée.

Enfin Lottchen aperçut Gaspard, son vieil ami Gaspard, et ce grand jeune homme qui lui avait demandé si elle voulait être sa femme. Elle fit un mouvement comme pour s'élancer vers eux, et elle acheva de baisser la glace qui était à moitié levée.

— Arrêtez ! cria Max Roller au cocher du duc. Voilà une jeune dame qui veut descendre.

Le cocher hésitait, attendant un ordre de son maître.

— Je te dis d'arrêter, répéta Roller en saisissant l'un des chevaux par les guides. Qu'est-ce à dire ? fit le duc en avançant la tête à la portière.

Il reconnut Roller, qu'il se rappelait avoir vu chez la Zingarelli, et il eut le pressentiment d'une scène scandaleuse.

— Les socialistes se mettent donc à arrêter les voitures sur le grand chemin ? dit-il d'une voix perçante.

— Oui, répondit Roller, depuis que les Altesses passent leur temps à enlever des petites filles mineures, et que les voleurs vont en voiture.

— Rüdiger, n'as-tu plus ton fouet ? cria le duc à son cocher, en baissant la deuxième glace.

Lottchen et Dorothée, effrayées de ces paroles, se mirent à crier.

— Taisez-vous donc, gamines, leur dit Saloppheim.

Max Roller avait levé sa cravache et attendait pour frapper que le cocher fit mine de passer outre et de se servir de son fouet.

Gaspard intervint.

Il abaissa le bras menaçant de son ami, pensant qu'il était bon de connaître la volonté des deux jeunes filles avant de s'engager davantage.

Mais le cocher profita de son intervention et enleva ses chevaux.

Les cris de Lottchen et de Dorothée redoublèrent.

Cela disait assez qu'il leur était fait violence.

Roller s'élança de nouveau à la tête des chevaux, et se mit à cingler de sa cravache le visage de Rüdiger, avec une telle violence, que celui-ci crut devoir descendre de son siège pour riposter plus avantageusement avec le manche de son fouet.

Le valet de pied, accroché derrière la Victoria, arriva au secours de son camarade, mais Gaspard lui administra une rebuffade et le tint en respect.

— Il n'y a donc pas de police sur cette route ? criait le vieux duc. Des malfaiteurs vous y arrêtent en plein jour. C'est indigne, une pareille violation !

— Il n'y a d'indigne ici, lui répliqua Roller, que vous… Ajoutez-y, si vous voulez, votre compagnon de débauche !

Rüdiger, qui ne se sentait pas de force à soutenir l'attaque du fougueux démocrate, abaissa son fouet.

Les jeunes filles avaient profité du désordre pour s'enfuir ; s'entr'aidant l'une l'autre, elles étaient descendues de voiture et s'étaient réfugiées sur la chaussée.

— C'est une grave insulte que vous nous faites là, monsieur Roller, dit le duc, et vous m'en rendrez raison !

— Attendez, monseigneur, d'être cinglé à travers le visage, comme vos laquais, pour vous plaindre. Nous ne vivons plus, monsieur le duc, à l'ombre des bastilles de vos glorieux ancêtres. Les filles des manants valent vos filles. Le droit du peuple, qui est le droit de Dieu, est né dans les cachots où vous teniez le peuple enchaîné… Mais vous, vous êtes un homme de tradition, et pour vous et pour les vôtres, l'aiguille du temps n'a pas marché… En 1848, vous avez honteusement pris la fuite. Aujourd'hui vous vous bouchez les oreilles pour ne pas entendre cette grande voix du peuple qui monte, qui gronde et qui courbe, comme un vent d'orage, la tête pâlie des rois… Je vous le dis, monsieur le duc, craignez la tempête qui se prépare… elle sera terrible… Les têtes tomberont, comme les feuilles tombent des arbres morts… Il faut du sang pour laver toutes vos ignominies,

pour purifier la terre couverte de vos souillures… pour racheter les souffrances, les larmes, la faim, les sueurs et la fatigue, les injustices et les tortures que, depuis des siècles, vous faites endurer à ceux que vous traitez comme des bêtes attelées !

Le duc de Frauenstadt restait comme cloué sur place.

Mais Saloppheim, impatienté, montrant le poing aux deux amis, leur cria qu'ils étaient des misérables.

— Vous, mon gros Saloppheim, retournez dans votre bauge par le plus court chemin, je vous le conseille, répondit Roller d'un ton de superbe mépris.

Pendant cet échange d'aménités, Gaspard consolait les deux jeunes filles.

Lottchen lui parut grandie et fort embellie, bien qu'elle fût pâle et tremblante.

Dorothée, émue, tout en pleurs, s'était emparée de son bras.

— Ne nous quittez pas, monsieur, répétait-elle avec égarement ; ne nous quittez pas ! c'est la Providence qui vous a envoyé.

— Tenez, duc, voici du secours, dit Roller en voyant venir vers eux une voiture de maître. Dites un mot, et je dénonce vos turpitudes ; je proclame votre nom, et je fais connaître la bassesse de votre âme.

— Je vous ferai repentir, jeune homme ! cria le duc.

— Quand Votre Altesse voudra, répondit Max Roller. Je suis habitué à dire leurs vérités à ceux de votre rang.

— Craignez les effets de ma colère !

— Je méprise vos menaces !

Roller lui tourna le dos et s'avança vers son ami et les deux jeunes filles.

— Croyez-vous maintenant, dit-il à Gaspard, que mes pressentiments étaient fondés ? Vous voyez que ces demoiselles n'allaient pas de leur plein gré à cette partie de campagne, concertée entre la Zingarelli et ces vieux débauchés ?

— Je vous en supplie ! dit Lottchen en marchant vers lui, plus un mot ! Vous me faites mourir d'inquiétude ! Assez ! c'est assez ! Je crois bien que ces messieurs avaient quelque méchant projet… mais ils sont bien punis !

Le cocher remonta sur son siège ; le valet de pied reprit sa place. La voiture poursuivit son voyage. Tandis qu'elle s'éloignait du lieu de la lutte, le duc menaça du geste. Salopheim, confiant dans l'avenir, salua les jeunes filles de son air le plus gracieux, Max Roller répondit au geste du duc en brandissant sa cravache, jusqu'à ce que Gaspard le priât de se modérer.

— C'est un vieillard ! lui dit-il, songez-y donc. Et de plus une Altesse, ajouta-t-il avec une nuance d'ironie.

— Et c'est justement parce que c'est une Altesse que je suis si sévère pour le vieillard ! répondit Roller, qui, selon son habitude, mêlait la politique à l'amour… J'ai un regret encore…

— Lequel ?

— De n'avoir pas roué de coups le gros Saloppheim ! J'aurais voulu le laisser à moitié mort sur le bord de la chaussée.

— Comme dit Lottchen, observa Gaspard, ces messieurs sont assez punis, humiliés dans leur orgueil, bafoués aux yeux de la livrée, réduits à ne pouvoir même pas se plaindre.

— Quant au duc, oui, il est tout ce que vous dites ; mais Saloppheim ? Pour Saloppheim, il aurait fallu le bâton.

— Vous en voulez plus à Saloppheim, mon cher Roller, au vulgaire et plat Saloppheim qu'à S. A. le duc de Frauenstadt, l'illustre seigneur… N'êtes-vous point-là en contradiction avec vos principes ?

— Non pas ! Vous voyez que je suis allé tout d'abord droit au duc… Si maintenant je retourne toute ma colère sur l'agioteur, c'est parce qu'il m'a paru s'occuper plus particulièrement de Lottchen… Quelque chose me dit que dans ce hideux partage, c'est sur elle qu'il avait jeté ses vues… N'est-ce pas, mademoiselle ? ajouta Roller en s'adressant à la jeune fille, n'est-ce pas que l'abominable Saloppheim était le plus empressé des deux à vous plaire ? le plus aimable pour vous ? le plus obséquieux ?

— Je crois que oui, dit ingénument Lottchen.

— Votre charmante amie, observa Gaspard, avait fait la conquête de Son Altesse. Triste conquête et dont la perte ne doit laisser aucun regret !

Dorothée rougit.

— Je n'ai rien fait, monsieur, dit-elle, pour mériter cette préférence injurieuse.

— Mais pourquoi, dit Roller, vous laisser cajoler par ces vieux ?

— Oh ! firent les deux jeunes filles en manière de protestation.

— La baronne, notre bienfaitrice, ajouta Lottchen, devait…

Roller l'interrompit d'un geste.

— Ce n'est, dit-il, ni une baronne, ni une bienfaitrice, ma chère enfant.

— Elle devait venir nous retrouver à Charlottenbourg : voilà notre excuse.

— Par saint Bavon ! mademoiselle, dit Gaspard, nous attendrions longtemps sur cette route, croyez-moi, si nous voulions la voir passer pour vous rejoindre.

— C'est très mal alors, dit Dorothée, de nous avoir… confiées à ces messieurs.

— Si nous ramenions ces demoiselles, dit Gaspard à Roller, chez la baronne Cascarelli, comme disait le vieux mendiant qui nous a donné un avertissement si utile ?

— Nous ferions bien, je crois, répondit Roller ; et j'espère que ces demoiselles accepteront volontiers une place dans notre modeste fiacre ?

Lottchen et Dorothée rougissaient, se montraient fort embarrassées et confuses vis-à-vis de leurs sauveurs.

— Ce n'est pas maintenant, observa Roller, qu'il faut rougir et dire non.

— Ceci est un reproche cruel, monsieur, dit Lottchen. Vous ne trouverez pas mauvais que deux pauvres filles à qui tout le monde tend des pièges, tout en leur souriant, apprennent à hésiter et ne sachent plus à la fin distinguer entre amis et ennemis…

— Est-ce que j'ai le sourire aux lèvres ! s'écria Roller. Ne me prenez pas pour un galantin ! Je suis bien plus disposé, je vous jure, à vous rudoyer qu'à vous débiter des compliments. Prenez ma main et montez en voiture sans hésiter.

— Ho, ho ! fit Gaspard ; il me semble que si vous leur parlez ainsi, ces demoiselles vont nous détester.

— C'est ce que je demande, dit Roller.

— Vous seriez bien puni, si l'on vous prenait au mot ! dit Lottchen avec un charmant sourire.

Quand tout le monde fut dans le droschke, le cocher dirigea ses chevaux vers la capitale.

Tout en cheminant, Roller et Gaspard firent comprendre aux deux jeunes filles qu'elles ne pouvaient pas rester une heure de plus auprès de la baronne sans mettre leur réputation en péril. Ce serait justifier le dernier regard aimable que leur avait jeté Saloppheim en les quittant ; ce serait désavouer leurs défenseurs… Gaspard parla de Carlotta Klussmann à Lottchen de manière à lui donner le regret d'avoir abandonné une si « bonne » mère. Il lui dit combien elle se donnait de mal pour la retrouver dans la grande ville, quelles inquiétudes elle éprouvait.

De son côté Roller apprenant que Dorothée était la nièce d'August Eberlein, avantageusement connu comme homme de lettres, fit valoir aux yeux de la nièce les mérites « littéraires » de l'oncle, et trouva des accents éloquents pour déterminer la jeune fille à retourner auprès de ses parents. Il ignorait, – et Dorothée n'eût osé le dire, – la façon dont celui-ci s'était conduit envers sa nièce, et quel acte de violence brutale avait déterminé cette dernière à abandonner la maison de l'Invalidenstrasse. Les deux jeunes gens, à qui Lottchen et Dorothée racontèrent une partie des souffrances endurées, s'unirent pour les exhorter à ne pas pousser plus loin cette épreuve de la vie indépendante qui leur avait si mal réussi. Il n'y a rien de persuasif comme de sages paroles dans de jeunes bouches ; cela tient moins peut-être à la rareté de la chose qu'à une saveur toute particulière que possèdent ces conseils dépouillés de l'amertume de l'expérience.

Lorsque Gaspard eut persuadé Lottchen, et Roller Dorothée, et que les jeunes filles se furent montrées disposées à leur obéir, la conversation prit un caractère plus intime, et cette fois les interlocuteurs se déplacèrent. Max Roller entretint Lottchen de sa passion si furieusement surexcitée par les craintes qu'il venait d'éprouver ; Gaspard fut touché des grâces modestes de Dorothée, de sa gentillesse enfantine ; il fut séduit par l'expression de souffrance résignée répandue sur les traits de la charmante jeune fille ; en la voyant si douce, il s'étonnait qu'elle se fût trouvée contrainte à fuir ses parents adoptifs. Il se promit de la ramener lui-même chez eux et d'obtenir, pour prix de son intervention officieuse, la permission de venir la visiter quelquefois.

Involontairement, notre héros la comparait à Mlle de Demker, chérie de son père, adulée par tous ceux qui

l'entouraient, si bien placée pour être parfaitement heureuse, et que son caractère altier, versatile, romanesque, rendait incapable d'apprécier selon leur valeur tous les dons de la fortune et de la naissance dont elle était comblée. Lina soutenait mal la comparaison avec la nièce d'August Eberlein.

XLVII

Tout à coup, à un tournant de la chaussée, un homme grand et fort s'avança vers le fiacre et se mit à crier au cocher :

— Arrête un peu ! que je parle à ces charitables voyageurs…

— Arrêtez, cocher ! dit Gaspard.

Lottchen et Dorothée se serrèrent l'une contre l'autre.

Elles venaient de reconnaître leur « protecteur » de Barakia, cet homme qui voulait les emmener avec lui, de connivence avec la Houlotte.

— Qu'est-ce donc ! fit Gaspard, à qui le mouvement des jeunes filles n'avait pas échappé.

Et il mit la tête à la portière.

— Mon bon monsieur, dit l'homme, il y a là une malheureuse femme qui s'en va mourir, sans même boire le coup du voyage, si vous ne me donnez pas de quoi lui acheter un peu d'eau-de-vie pour adoucir son agonie.

Le « protecteur » montrait de la main une vieille femme accroupie dans la poussière au pied d'un mur. Son visage était d'une pâleur extrême. Elle n'avait plus qu'à allonger les jambes pour qu'on la dît morte. Elle balançait la tête avec un vagissement plaintif qui ressemblait au cri d'une bête.

— Mais c'est la Houlotte ! dit Lottchen à Dorothée.

— La Houlotte ? Quelle est cette femme ? demanda Gaspard.

— Oui, je suis la Houlotte, répéta la mourante, en ouvrant des yeux éteints.

Elle reconnut Lottchen et lit un effort pour se soulever en criant :

— Ah ! ma voleuse ! ma voleuse ! Je la retrouve enfin ! Arrêtez-la, mes bons messieurs, c'est une voleuse !

Gaspard interrogea Lottchen du regard.

La jeune fille, éperdue, était incapable de répondre.

— Monsieur, dit Dorothée, en désignant du doigt l'odieuse vieille, cette femme nous persécute depuis le jour où nous n'avons pas voulu l'aider à voler. Pour s'enfuir de chez elle, Lottchen a dû lui prendre un lambeau de tapis, parce que sa robe était au Mont-de-Piété.

— Vous connaissez du joli monde, mesdemoiselles ! observa Roller avec amertume.

— Ah ! monsieur ! fit Lottchen avec des larmes dans les yeux, ne soyez pas trop sévère ! Monsieur Gaspard, ajouta-t-elle, donnez quelque chose à cette malheureuse femme, je vous en prie.

— Sarcelle de marais empesté ! cria la Houlotte d'une voix brisée, en menaçant encore Lottchen de sa main défaillante.

Le « protecteur » tendait sa casquette, en voyant Gaspard prêt à lui donner une aumône.

La Houlotte suivit d'un œil hagard, mais avide encore, la main de Gaspard qui tirait une petite pièce d'argent de son porte-monnaie.

— Bon Dieu de bois ! s'écria-t-elle, faut-il être malade pour ne pas pouvoir faire ses petites affaires soi-même !… N'oubliez pas que nous sommes deux, mon charitable monsieur !… et que mon gosier est brûlé par la fièvre qui me dévore. Sarcelle, demande pour moi à l'amoureux de Bergeronnette… et je vous pardonnerai… puisque vous avez fait fortune, coquines. Nous sommes deux, mon généreux monsieur, ajouta-t-elle en fixant Roller, et en tendant de loin sa main noire et décharnée.

Elle essaya de pousser son cri de chat-huant, et n'y parvint pas ; il n'y eut qu'un râle au fond de sa gorge.

— Si la Houlotte n'est plus la Houlotte, murmura-t-elle, c'est qu'il n'y a plus de Houlotte, bon Dieu de bois ! Nous sommes deux ! dit-elle encore avec un accent si singulier que son compagnon se retourna et la regarda.

La pitoyable créature s'était laissée tomber sur le flanc et se tordait dans une suprême convulsion.

— Tu mens, la vieille ! dit le « protecteur » en empochant l'argent jeté dans sa casquette : il n'y a plus que moi… et je boirai tout seul !

— Elle est morte ! elle est morte ! dit Dorothée à Lottchen.

— Elle est morte ! répéta celle-ci avec une véritable terreur.

Gaspard, impressionné par ce spectacle, ordonna au cocher de poursuivre sa route. Les roues du droschke criaient

déjà contre la bordure du trottoir, vis-à-vis de l'hôtel de la baronne, que les deux couples, oubliant même l'incident pénible et singulier de leur petit voyage, ne pensaient pas avoir fait la moitié du chemin.

Il allait y avoir une curieuse scène chez la pseudo-baronne.

La porte fut d'abord refusée à Gaspard et à Roller ; naturellement Lottchen et Dorothée étaient libres d'entrer, puisqu'elles pouvaient se considérer comme « chez elles ». Mais Roller éleva la voix ; il comprit que la Zingarelli défendait sa porte, mais qu'elle était au logis. Il se refusa à laisser sur le seuil les deux jeunes filles arrachées providentiellement à l'aventurière, et fit un éclat.



En entendant tout ce bruit, la Zingarelli abandonna le baron de Greifgeld, avec qui elle se trouvait dans l'un des petits salons, et traversant le grand salon bouton d'or, elle vint se placer derrière la fenêtre de l'autre petit salon. En apercevant Roller, Gaspard, – qu'elle avait vaguement entrevu à Nauheim, – et les deux demoiselles confiées, une heure ou deux auparavant, aux plus empressés et aux plus généreux des adorateurs, elle comprit qu'il s'était passé quelque chose de sérieux. Elle fit un signe au valet, qui continuait de se prévaloir de sa consigne pour ne pas céder, et les deux jeunes gens furent introduits.

Lottchen et Dorothée les suivaient.

La baronne se composa un maintien. Elle essaya d'imposer par son calme étudié à ces messieurs qui avaient le verbe si haut.

Mais elle se sentait faible vis-à-vis de Roller. Aux premiers mots qu'il dit, elle comprit qu'il allait lui faire expier cruellement ses torts.

Après une présentation de Gaspard faite sur un ton ironique, Roller reprocha vivement, en effet, à la baronne l'hypocrisie de sa conduite, l'odieux de ses calculs, la bassesse de tes intentions.

— Madame, lui dit-il, savez-vous comment s'appelle le méfier que vous alliez faire !… Et d'une voix tonnante, il la menaça de la colère de ces mêmes juges qui lui avaient remis ces deux pauvres jeunes filles en la félicitant sur sa charité. Puis, ne pouvant plus maîtriser l'indignation qui débordait de son cœur, il apostropha la baronne en ces termes : « Vous personnifiez bien, lui dit-il, cette société corrompue qui est née sur les millions extorqués comme les champi-

gnons vénéneux poussent sur un tas d'immondices. Pour vous, il n'y a rien de grand, de respectable, de sacré : vous trafiquez de l'honneur, vous trafiquez de l'amour, vous trafiquez de l'amitié et du dévouement ; vous trafiquez de l'innocence comme vous trafiquez du plaisir et du vice, comme vous trafiquerez un jour de la patrie ! Vous êtes les excréments du Veau d'or devant lequel l'Allemagne est prosternée aujourd'hui… Pour vous qu'est-ce que l'humanité ? Une mine de métal que les pauvres exploitent pour les riches !… Qu'est-ce que la puissance, la gloire, le génie ? de l'or à récolter ! Qu'est-ce que la guerre, l'héroïsme ? de l'or. La religion, l'amour ? Encore de l'or, toujours de l'or ! Vous, et ceux qui vous entourent, vous êtes les accapareurs du peuple, les vendeurs du Temple… Ah ! le jour n'est plus loin où surgira de la plèbe un nouveau Christ qui vous chassera à coups de verge, vous mettra au ban de l'humanité et proclamera l'émancipation universelle… Le tonnerre en Allemagne n'est pas très leste : il est allemand aussi ; mais quand la foudre frappera, vous assisterez à un drame auprès duquel la Révolution française n'aura été qu'une idylle !

Gaspard soutenait son ami par son attitude, qui était une approbation. Lottchen et Dorothée, tout en admirant la verve de leur défenseur, regrettaient de donner lieu à une pareille scène.

La baronne pâlit. Elle était outragée, et par Roller ! Mise au dernier rang des créatures, et devant Lottchen ! Elle se redressa comme une vipère sur laquelle on a mis le pied. À son tour elle menaça Roller ; elle lui demanda raison de l'offense qu'il lui faisait, donnant à entendre que s'il y eût eu un seul de ses amis présents il n'aurait pas osé élever la voix…

— Détrompez-vous, madame ! s'écria Roller ; et, bien que je ne croie pas que vous avez beaucoup d'amis capables de couvrir vos torts en prenant votre défense, voici mon nom, – pour eux tous.

Et ouvrant son portefeuille, il en tira toutes ses cartes de visite, et les projeta brusquement sur la table. En les voyant s'étaler sur le tapis vert, il se rappela la dernière scène de jeu à laquelle il avait assisté dans ce même salon, et ce souvenir mit un sourire amer sur ses lèvres et ces paroles dans sa bouche :

— Je doute, baronne, que ces cartes, soient relevées avec autant d'empressement – et de dextérité – que « vos amis » en mettent dans le maniement des cartes qui leur servent à corriger la fortune !

— Que voulez-vous dire ? s'écria la Zingarelli, commençant réellement à pâlir.

— Je veux dire, répliqua Roller, que votre maison n'est point faite pour deux jeunes filles honnêtes ; que nous les emmenons, sans vous remercier de ce que vous semblez avoir fait pour elles ; et que s'il vous est dû quelque chose, madame, vous pourrez me le faire réclamer quand il vous plaira – sans avoir besoin d'y employer « vos amis ».

— Monsieur, mes amis sont des gens estimés à bon droit, et si…

— Mon Dieu, madame, je pense que vous avez trop d'esprit pour les recevoir tous à la fois, et je crie assez fort pour que celui que vous honoriez sans doute tantôt de vos amabilités se fasse un devoir de venir répondre pour tous… Par l'abandon de celui-là, ajouta-t-il après une pause, et comme s'il eût voulu laisser le temps d'intervenir au baron

de Greifgeld, qu'il supposait avec raison dans l'hôtel, – par l'abandon de celui-là, jugez des autres.

Gaspard pensa que « l'exécuteur » de la baronne allait trop loin.

— Ho, ho ! dit-il, en voilà suffisamment. Je crois comprendre d'ailleurs que madame ne fait aucun empêchement…

— Oh ! certes ! fit la baronne avec dédain, vous pouvez bien les emmener !

— C'est dans leur famille, madame, que nous les conduisons, dit Gaspard.

Une tête étrange, d'un caractère sauvage, large front, bouche lippue, menton barbu, œil crevé, parut à la fenêtre qui donnait sur la rue.



La Zingarelli, en apercevant cette tête de mendiant, – c'était le Philosophe, – saisit avec empressement la diversion qui s'offrait. Elle ouvrit la fenêtre et remit une pièce blanche au pauvre hère qui la regardait singulièrement, la tête penchée sur l'épaule droite, de son œil agrandi, qui ainsi, semblait percé au milieu du front comme l'œil d'un cyclope.

Le mendiant mit le thaler sur son œil crevé et l'y maintint par une contraction des muscles de l'orbite, en disant :

— Je ne remercie pas la baronne Cascarelli, car ce thaler est loin de couvrir le nombre de « cachets » réclamé par l'éducation de sa valetaille ; mais je suis pourtant trop payé si par ma présence j'ai été utile à « ces demoiselles ». Je leur ai promis cela au Thiergarten.

En disant ces mots, Christoph Kobrich disparut au milieu de l'étonnement de tous.

Lottchen et Dorothée avaient reconnu le mari de la Houlotte ; Gaspard et Roller, le mendiant qui les avait renseignés si à propos dans la matinée.

La Zingarelli ne s'était pas trompée : le Philosophe avait fait une diversion.

Ses visiteurs en profitèrent pour s'éclipser, – avec des saluts que ne commandait pas le respect.

XLVIII

Même avant d'avoir « pris congé » de la baronne Zingarelli, Max Roller et Gaspard savait où ils conduiraient les deux jeunes filles placées désormais sous leur protection : c'était auprès de la comtesse de Herrenfeld, cette grande dame dans la maison de laquelle demeurait le publiciste socialiste.

Mais Lottchen et Dorothée ne devaient pas rester longtemps chez la comtesse. Gaspard allait enfin avoir la satisfaction de présenter la fille de Carlotta à Mlle de Demker ; après cela, il se proposait de la rendre à sa mère. Quant à Dorothée, elle devait être aussi ramenée dans sa famille par les deux jeunes gens.

— Avant d'aller retrouver votre mère, dit Gaspard à Lottchen en se présentant à elle le lendemain, je souhaiterais ardemment de vous faire faire la connaissance d'une jeune dame, à qui j'ai souvent parlé de vous pendant que je vous cherchais dans Berlin, et qui a fini par s'intéresser à votre sort. Vous ne regretterez certainement pas, mademoiselle, de l'avoir vue…

— Eh bien, conduisez-moi vers elle, dit simplement Lottchen.

Cela ne pouvait pas se faire ainsi.

Gaspard ne montra cependant aucun embarras.

— Non, dit-il, c'est elle qui va venir tantôt nous rejoindre… Rassurez-vous : elle n'est guère plus âgée que

vous, et la présentation peut tout aussi bien avoir lieu ici que chez elle.

Un moment après, Lina arrivait chez la comtesse de Herrenfeld, à qui elle avait fait déjà plusieurs visites depuis son séjour à Berlin, et qu'on voyait assidûment à toutes les soirées de l'hôtel de la Wilhelmstrasse.

Après être demeurée un instant avec la comtesse, elle passa dans le petit salon, séparé du grand par une tenture, où l'attendaient Lottchen et Gaspard.

Mlle de Demker sut très bien maîtriser son émotion à la vue de la jeune fille vers laquelle « la voix du sang » l'entraînait. Elle donna un tour familier à la conversation, trouva Lottchen charmante et le dit bien haut, lui prodigua toutes sortes de caresses ; il ne manquait dans ces amabilités multipliées que l'invitation à la jeune fille de venir la voir chez elle.

Le nom de Mlle de Demker ne fut pas prononcé. Il avait été entendu entre elle et Gaspard que celui-ci la désignerait à Lottchen sous le nom de baronne de Sachsenhausen (c'était le quartier habité à Francfort par Mlle de Demker et son père). La précaution n'était pas inutile ; car Lottchen avait retenu ce nom de Demker ; Reinhard ne le lui avait jamais dit, par calcul sans doute, mais elle l'avait lu, on s'en souvient, dans les lettres dérobées à ce dernier par la Houlotte.

Mais ce que Gaspard ni Lina ne savaient, c'est que la fille de Carlotta connaissait aussi ce nom de Sachsenhausen qui se trouvait dans les mêmes lettres. La jeune fille rapprocha ce nom, un peu bizarre pour un nom de personne, de l'empressement qui lui était témoigné par celle qui le portait ; la sollicitude de Gaspard, qui jusque-là ne s'expliquait

pas trop, prit une signification positive à ses yeux… et elle soupçonna la vérité…

Très adroitement, elle se fit dire par Lina elle-même que Berlin n'était pas son séjour habituel, que c'était à Francfort que se trouvait sa résidence… et le soupçon se changea en certitude.



Alors ce fut au tour de Lottchen de se montrer caressante : elle accabla celle qu'elle ne pouvait appeler sa sœur de toute l'effusion de sa tendresse. C'est avec des larmes dans les yeux qu'elle se pressait contre sa poitrine, à la grande surprise, mêlée d'une véritable joie, de Mlle de Demker et de Gaspard.

Lorsque Lina eut mis fin à sa visite, notre Flamand songea à simplifier la situation en conduisant Lottchen vers Carlotta. Dès la veille, il avait, par une lettre, préparé l'écuyère à revoir sa fille. Dans cette lettre il s'était permis de donner à cette mère, si peu dans son rôle, quelques conseils dont la jeune fille pouvait bénéficier, si Carlotta était capable et digne de les comprendre.

Chez l'écuyère, l'entrevue eut un caractère bien différent. Là, point de larmes d'attendrissement. Schubart était absent, mais la fumée de sa pipe révélait assez son existence. Il s'en fallut de peu que Carlotta ne levât la main sur sa fille à certaines paroles un peu vives, presque impertinentes de celle-ci. Ah ! c'est qu'une telle mère n'avait rien de bien respectable !

Gaspard fut peu remercié. Peut-être même ne le fut-il pas du tout. L'écuyère avait pris un ton qui n'admettait pas le moindre avis.

C'est qu'elle était fixée sur ce qu'elle ferait de Lottchen, la dame des pensées du sieur Schubart ! Elle voyait de temps en temps le comte de Rochlitz, et elle avait réussi à l'amener à demander le secret de la naissance de sa fille. Elle savait le comte extrêmement irrité contre le baron de Demker, depuis le jour où il avait dû se résigner à céder la place au baron de Kappler, le préféré du riche faubourien de Sachsenhausen. Tout l'amour que le comte éprouvait pour Lina s'était changé en haine envers le père et la fille. Le comte de Rochlitz, répondant à la confiance de Carlotta, avait trouvé un moyen assez ingénieux de n'être pas totalement exclu de la famille du baron. Il s'était promis, si le hasard ramenait Lottchen à sa mère, de se faire « confier » la jeune fille, se proposant

d'achever à ses frais son éducation et de lui faire plus tard un sort.

— Vous l'épouseriez ? avait demandé Carlotta.

— Je l'épouserai… oui et non, avait répondu le comte, qui agissait en cette circonstance en véritable grand seigneur du dix-huitième siècle, qu'il était encore, comme un de ces grands seigneurs qui prenaient des petites filles à leurs parents avec l'espoir qu'elles seraient belles un jour, et leur faisaient apprendre à danser un menuet et à s'accompagner au clavecin ; il arrivait même que l'éducation d'une jeune fille était faite de la sorte à frais communs. Jean-Jacques Rousseau raconte quelque chose de semblable dans ses *Confessions*.

— L'épouser, avait observé Carlotta Klussmann, serait un moyen d'entrer dans la famille du baron de Demker… malgré lui.

Elle était naïve l'écuyère au milieu de son manque absolu de délicatesse. Le comte lui avait ri au nez ; mais il se garda bien de lui enlever ses illusions. Les exigences de Schubart devaient croître avec l'embonpoint de Carlotta, puisque l'écuyère, sans désespérer nullement du côté du baron de Demker, songeait à s'assurer de nouvelles ressources, grâce au comte de Rochlitz.

Le comte, plus vindicatif que débauché, par la possession de Lottchen, se sentait maître du baron de Demker. Il le tiendrait par Lottchen, comme il tenait déjà Lina par l'aventure de Rudolstadt dont il se réservait de faire la révélation en temps opportun. Il voyait le père et la fille à ses pieds. Si Lottchen était jolie comme Lina, il n'aurait peut-être qu'à choisir entre elles deux celle qui répondrait le mieux à

sa fantaisie amoureuse. S'il demeurait fidèle à Lina, quel bon tour à Kappler, que de faire sa maîtresse de celle dont le jeune et riche baron aspirait à devenir le mari !

Gaspard eut à peine tourné le dos que Carlotta entretint sa fille des généreuses dispositions du comte à son endroit. La petite Lottchen se récria, protesta ; finalement elle parla de la demande en mariage qui lui avait été adressée par M. Max Roller, un journaliste très bien.

— Je le connais ! dit Carlotta en l'interrompant. C'est un socialiste, n'est-ce pas ?

— Peut-être, ma mère.

— Un claquedent ?

— Je ne sais pas, ma mère.

— Eh bien, jamais un socialiste n'entrera dans ma famille, repartit Carlotta avec fierté.

Lottchen, dans son ingénuité, pensa qu'un socialiste était un réprouvé, et elle ne fit plus aucune opposition à l'écuyère du cirque Renz dont elle avait l'honneur d'être la fille.

Le soir même, elle fut présentée par sa mère au comte de Rochlitz. C'était à la brasserie des officiers de la Markgrafenstrasse.

Lottchen était vraiment charmante, et elle fut trouvée telle par tous ces messieurs. Plus d'une moustache se tortilla en son honneur. Il fut convenu que dès le lendemain Lottchen serait conduite chez le comte par madame sa mère. Le comte faisait tenir sa maison par sa nourrice, Poméranienne fort intelligente, qui aimait beaucoup « son cher fils » et ne

savait rien lui refuser, ajoutant, dans sa conduite, le dévouement d'une mère à l'humilité d'une serve.

Enfin, en ce qui concernait Lottchen, les apparences étaient sauvées.

Et voilà comment la pauvre petite dompteuse, devenant grandelette, trouvait chaque jour de nouveaux « protecteurs ». Celui-ci, du moins, était toujours ganté de frais.

XLIX

Les événements se pressaient.

Lorsque Carlotta revint à son domicile, elle trouva, faisant vis-à-vis à son Schubart, dans sa chambre, plus enfumée que jamais, devinez qui ? – Max Roller, qui venait renouveler à la mère la demande en mariage faite à la fille…

Schubart ne manquait pas d'un certain esprit naturel ; Roller, malgré sa franchise habituelle, s'appliquait à se faire bien venir de lui (de quoi ne sont pas capables les amoureux ?). De sorte que la conversation était presque intime lorsque l'écuyère poussa la porte du logis.

Roller, en la voyant rentrer seule, eut le pressentiment d'une nouvelle catastrophe.

Il se leva, pâlit et chancela.

Cependant il se remit assez tôt pour que Carlotta Klussmann sût vite à qui elle avait affaire, et ce que voulait ce grand et beau jeune homme.

« Il est vraiment trop bien pour une petite sotte comme Lottchen », pensait-elle, tandis que le publiciste faisait connaître l'objet de sa visite. L'écuyère en lui trouvant une aussi bonne mine, un air « aristocratique », serait volontiers revenue de ses préventions à l'égard des socialistes, – surtout si Lottchen ne s'était pas trouvée en cause. Schubart s'aperçut du bon accueil que recevait le jeune homme, et immédiatement le kummel, qui tantôt dégageait en lui son esprit, fit

tourner sur son cœur les âcretés de sa lie ; il devint grossier pour Carlotta et impertinent pour Max Roller.

— Ma fille m'a dit quelque chose de vos idées, répondit l'écuyère, lorsque le jeune homme eut fini de parler malgré les interruptions fréquentes, les remarques grossières ou saugrenues de M. Schubart ; mais, entre nous, monsieur, c'est une enfant. Vous êtes fou d'avoir des idées de mariage… Je viens de la mettre en nourrice…

— En nourrice ? dit Schubart avec un rire grossier.

— En nourrice ? répéta Roller stupéfait.

— En nourrice… La nourrice est très comme il faut… presque une dame… Le fait est qu'elle a un fier nourrisson dans le comte de Rochlitz…

— Et c'est chez le comte de Rochlitz, dit Roller d'une voix tremblante d'émotion et de colère, c'est chez cet homme que j'ai appris à détester dans le salon où je le rencontre quelquefois, que vous avez mené votre fille ?... votre fille à peine retrouvée ?… sauvée miraculeusement des plus grands dangers ?…

Carlotta Klussmann interrompit Max Roller.

— Hé, monsieur, de quoi vous mêlez-vous ? Puisque je suis sa mère.

— Oui, sa mère indigne ! s'écria Roller.

— Ta, ta, ta ! fit Schubart.

— Savez-vous que vous êtes plus joli garçon… que poli ! dit Carlotta sans se déconcerter, sans se fâcher.

Et elle mesurait du regard cet ardent jeune homme dont la mâle beauté faisait impression sur elle.

— Cher monsieur, reprit-elle, je vous le répète, Lottchen est une enfant ; elle ne sait rien ni de la vie ni du monde… Si nous demeurons amis, vous me remercierez un jour de vous avoir empêché de faire pour elle une irréparable folie.

Roller étouffait…

Comment ! il gémissait, il tonnait, il écumait de rage, et cette mauvaise mère lui offrait son amitié, avec un sourire lubrique sur les lèvres ! Sans la présence de Schubart elle lui eût peut-être passé les mains dans les cheveux !…

Il se détourna de Carlotta, toisa Schubart, et le mépris dont s'imprégnaient ses traits montra assez qu'il renonçait à faire plus de cas de cet homme que de cette femme.

Carlotta le força bien à revenir vers elle.

— Et puis, monsieur, lui dit-elle, de quelles ressources disposez-vous ? Quels sont vos moyens d'existence pour vous marier ? On dit que la comtesse de Herrenfeld vous loge et vous nourrît.

— Ceux qui disent cela, madame, s'écria Roller, propagent une odieuse calomnie ! C'est le comte de Herrenfeld qui, pour se venger de m'avoir pour adversaire, a imaginé cet odieux moyen de ternir la réputation de sa femme et de me déconsidérer aux yeux des juges devant lesquels je le force à comparaître… Sachez que, sans être riche, j'ai des moyens d'existence assurés, et que je ne dépends de personne…

— Soit ! Mais cette femme séparée de son mari… vous vivez avec elle publiquement ? Et vous venez me demander ma fille !

— Non, madame, je ne *vis* pas avec la comtesse… Je suis dans sa maison tout à la fois comme son fils et le tuteur de ses enfants…

— Dame ! un joli garçon, dit Carlotta, sous les cotillons d'une grande dame, ça doit faire nécessairement jaser…

Ces mots de « joli garçon » revenaient trop souvent dans la bouche de l'écuyère pour que Schubart n'en prît pas ombrage.

— As-tu fini, avec ton « joli garçon » ? On dirait que tu es à la porte d'en bas !

— Carlotta ne comprit pas l'injure de ces paroles ; mais elle fut froissée par le ton grossier de Schubart.

— Comment ? fit-elle.

— Mais c'est vrai, cela ! s'écria Schubart sans donner d'explication.

Et, prenant une voix de femme, il se mit à répéter :

— Joli garçon !! joli garçon !!

Cette fois Carlotta comprit.

— Ce n'est pas pour moi, je pense, que vous dites cela ? Je ne vous ai jamais donné le droit d'être insolent !…

— Eh bien, je le prends, ce droit ! répliqua Schubart avec un hoquet.

Roller vit poindre une querelle d'intérieur.

— Un imbécile qui me manque de respect, dit Carlotta outrée, tout cela pour une petite coquine, une coureuse que ses amoureux viennent relancer jusqu'ici !

Ces derniers mots étaient à l'adresse de Roller.

Il dédaigna d'y répondre, fit un demi-salut et s'esquiva au moment où Schubart se versait un verre de kummel dans la crainte de demeurer coi.

L

L'Invalidenstrasse (la rue des Invalides) est une rue située sur la rive droite de la Sprée au milieu de terrains qui ont appartenu autrefois au jardin des Invalides, qui est en façade sur la rue. C'est une belle voie, calme, ouverte dans un quartier bien aéré. Favorable à l'étude, elle est habitée volontiers par les professeurs, les gens de lettres, les artistes…

August Eberlein y demeurait depuis plus de vingt ans. C'est dans l'une de ces hautes maisons dont tout un côté des fenêtres est percé du côté du jardin des Invalides, qu'il s'était marié ; c'était là qu'était morte la mère de Dorothée de Vergy. Aussi August Eberlein était-il bien connu dans le quartier, et même avantageusement, par l'épicier du coin de la rue, ainsi que par le boulanger et le boucher de la rue de Rosbach.

C'était un des notables de la rue des Invalides, et sa profession d'homme de lettres, loin de lui nuire, le relevait dans l'estime d'un milieu dont un petit théâtre de quartier avait fait une sorte de centre littéraire.

Eberlein fréquentait assidûment cette minuscule salle de spectacle, et cela n'avait pas peu contribué à la notoriété de l'homme de lettres. On était toujours sûr, à chaque solennité de la saison théâtrale, de voir dans une avant-scène sa grosse tête ronde et chauve, étroitement ajustée à de fortes épaules. C'est qu'August Eberlein jouissait de ses entrées au Temple des Arts pour y avoir fait jouer un vaudeville en un acte, écrit en collaboration de trois ou quatre étudiants de

quinzième année, et fourni le plan d'une revue avec indication des airs historiques des couplets qu'on y devait chanter.

Le vaudeville, le roman, l'économie sociale et religieuse, la critique musicale, telles étaient les diverses voies de la littérature tour à tour ou simultanément suivies par Eberlein avec des chances diverses, des profits plus ou moins considérables. Avait-il beaucoup de talent ?

La porteuse de pain assurait que oui. Qui mieux qu'elle pouvait le savoir ? C'est à la petite fée, – la nièce, – qu'elle remettait le pain ; mais c'était monsieur qui comptait avec elle chaque mois les coches de la taille ; et il fallait voir que de papiers écrits dans son cabinet de travail ! que de livres sur la table et sur toutes les chaises ! Monsieur voyait de ses fenêtres les marronniers du jardin des Invalides, et bien sûr, il devait songer à avoir sa statue dans ces belles allées, en compagnie de plusieurs autres grands hommes de Berlin.

Et puis, disait-elle, il en venait du monde chez sa pratique ! du pauvre monde, il est vrai, des gens chaussés d'accordéons et de gouvignardes, quoi ! enfin une procession de vieilles dames à moustaches portant des cabas et de jeunes morts-de-faim, avec des airs tout déconfiturés. C'était bien flatteur tout de même pour M. Eberlein, qui certainement devait protéger toute cette engeance.

Au dire de la porteuse, M. Eberlein n'avait qu'un défaut, mais ce défaut lui cassait les jambes à elle, pauvre femme. Il demeurait au cinquième étage ; et *sacrement !* le gouvernement, depuis qu'il a cinq milliards en poche, devrait rougir de laisser sous les toits un homme pour qui, bien sûr, on ne trouverait pas plus tard de marbre assez beau pour le représenter publiquement, – sans gilet ni culotte.

Quelqu'un qui demeurait aussi très persuadé qu'August Eberlein était un homme du plus grand mérite, c'était M. Heft, le marchand de prose et de vers, l'ami de la bombance et de l'amour, l'éditeur bien connu de la Poststrasse. À ses yeux, August Eberlein apparaissait comme un écrivain à qui on n'avait pas encore rendu justice ; mais il était assuré qu'on y viendrait : ses belles traductions d'ouvrages français et anglais sur les beaux-arts, sur l'esthétique, ses portraits de musiciens célèbres, devaient infailliblement lui ouvrir les portes de l'Académie royale et impériale. Il se disait qu'il avait un de ces visages sur lesquels s'aplatissent les dignités officielles, une échine courbée comme il la faut pour porter un jour la croix du Mérite. Qui mieux qu'un éditeur est apte à jauger un homme de lettres ? Le public, les critiques, répètent que le style c'est l'homme. Pour lui, éditeur, cette proposition était renversée. C'est l'homme, se plaisait souvent à dire M. Heft, qui est le style, le livre. Un écrivain de belle prestance, – comme Eberlein, de forte encolure, – comme Eberlein, ayant la langue bien pendue, – comme Eberlein, de l'aplomb, beaucoup d'aplomb, – comme Eberlein, et pas plus de préjugés que sur l'ongle, ne peut jamais être un fruit sec ; le temps ajoute chaque jour quelque chose à son prestige ; par l'exercice quotidien de ses qualités extérieures, il augmente sans cesse son autorité.

Aussi valait-il mieux, selon lui, donner cinq cents thalers de droits d'auteur à August Eberlein, que cinquante thalers à quelque timide de lettres, à un « jeune » se présentant une larme d'émotion sous la paupière. Eberlein, au moins, était un de ces hommes qu'un éditeur berlinois bien gras et bien posé doit s'honorer de compter au nombre de ses amis, qu'il est heureux de repaître à sa table une fois par semaine avec quelques autres grands reptiles du journalisme solennel et ennuyeux. Avec de telles individualités, on s'élève à mesure

qu'elles s'élèvent. Eberlein pouvait ramper très haut, s'installer un jour dans une de ces éminentes positions ministérielles où l'on a autant d'influence que les ministres eux-mêmes, tout en demeurant à l'abri des fluctuations politiques qui mettent ces derniers en état de perpétuelle culbute.

Il valait mieux, à coup sûr, embarquer toute sa mise de fonds sur un bon vaisseau ponté, à la carène solide, que de l'éparpiller sur une flottille de coquilles de noix qu'une seule ride de l'eau suffit à submerger : August Eberlein était ce vaisseau de haut bord.

Il fallait le voir entrer, toutes voiles dehors, chez son éditeur ! Il était frisé, pommadé, rasé, son chapeau mou penchait sur son oreille gauche, il tenait par le milieu son jonc à pomme d'or, et ses souliers luisants craquaient. On aurait dit un Apollon, en redingote bleue, s'avançant au-devant de Muses modernes, vêtues de robes de soie et agrémentées de papillotes. Toute la ménagerie d'hommes et de femmes de lettres qu'on trouvait réunie, à de certaines heures, dans le magasin de M. Heft, poussait un sourd grognement d'admiration, auquel pouvait bien se mêler un peu d'envie.

C'était la plus curieuse « boutique d'esprit » de Berlin, que celle de cet éditeur bien connu, qui s'est retiré aujourd'hui avec une fortune considérable, gagnée à la sueur du front des autres. Quelle collection de gens de talent et de cuistres, d'ambitieux, de courtiers d'amours de reines et de gourgandines, de « ratés », de crève-la-faim, d'histrions, de scribes à la journée, de maquignons, de portiers du Parnasse ressemelant de vieux hémistiches, de cuisiniers de lettres ne connaissant pas le premier mot de l'art de lier les sauces, de pilleurs d'épaves, de critiques pédants et faméliques, mordant pour tromper leur faim, de femmes incomprises reve-

nant toutes crottées des champs azurés de l'idéal, de marchands d'orviétan littéraire, de montreurs de phénomènes et de monteurs de coups, de grands seigneurs parfumés et de bohèmes puants, les uns avec une guitare détraquée sur laquelle ils chantaient les naïvetés villageoises, les autres avec une grosse caisse et des grelots. M. Heft était beau et souriant comme un dompteur au milieu de cette réunion de singes et de loups qui s'appelle la république des lettres. Tous posaient. Paul Lindeau, l'auteur dramatique le plus sifflé, le plus hué, le plus houspillé, le plus roulé et le plus aplati de Berlin, le grand Po-Pol, – avec sa barbe blonde, ses longs cheveux, posait pour la tête ; Gustave Rasch avec sa pelisse au large collet, orné d'une décoration du Monténégro, posait pour la pelisse et le buste ; il avait l'air d'un hospodar qui a du foin dans ses bottes, – et sa valise au Mont-de-Piété. Le docteur Livès, l'historien des beautés de la femme, l'auteur couronné des *Historiae naturelles cactuum, pissuum, porcorum, simiarum et becassinarum*[40], l'écrivain distingué à qui la littérature de la nouvelle ère doit le roman de *l'Universel-Peppi* (Mlle Peppi pour tous), le volume illustré des *Contes décolletés* et les deux brochures intitulées *Incubus* et *Inclusa*[41], posait pour le pied. Il n'y avait chez lui que la base qui fût un peu distinguée ; ses joues épicées d'enluminures joyeuses, ses dents jaunes, sa figure ronde lui donnaient un faux air de garçon de bains. Heft l'estimait son pesant d'or. « Personne comme Livès, disait-il, ne possède le secret de chatouiller la

---

[40] En allemand, les « belles petites » s'appellent des « bécasses » *(Schnæpfe)*.

[41] On peut se procurer encore aujourd'hui tous ces livres et bien d'autres, à la librairie Marcus, à Berlin.

curiosité du lecteur au bon endroit ; il est i-ni-mi-table ! « Le petit nez camus de Livès, toujours en l'air, semblait flairer de quel côté venait le vent le plus embaumé d'immondices. Splugen, qui, lui, fabriquait de la littérature morale, se tenait modestement à l'écart ; mais en rentrant chez lui il accrochait à l'antichambre son manteau de Basile, et il redevenait paillasse et paillard. Il avait sous sa main trois ou quatre servantes pimpantes, blanchies à la poudre de riz, qui papillonnaient autour de son individu, en jupons courts, le bas bien tiré sur la jambe, le corsage suffisamment échancré. Splugen, le poète lauréat des « bonnes mœurs et de la vertu », le moraliste sévère, l'écrivain austère, vivait comme un vieux satyre au milieu de ces aimables nymphes qui réalisaient pour lui sur la terre le paradis de Mahomet, – en attendant qu'il entrât dans l'autre, où devaient infailliblement le conduire ses bons écrits.

Il y avait aussi Schlossenger. Celui-là était un marchand de modes. Il faisait un volume d'histoire, de critique, un roman, un drame, comme une modiste fait un chapeau. Il suivait la mode, mettant des panaches à son style quand le goût du jour était aux panaches ; des rubans, des blondes, des dentelles, des ailes d'oiseaux ou de simples bouquets de fleurs. Paraissait-il un roman d'Auerbach sur la guerre de 1870, vite il écrivait, dans le style et la manière d'Auerbach, un roman sur la guerre de 1870. Il travaillait à la machine, le patron sous les yeux. Et il allait si vite, que la critique aurait dû monter en chemin de fer pour le suivre ; il ne se souvenait pas lui-même des titres de tous les livres qu'il avait confectionnés !

Le docteur Nordau, une espèce de Hongrois de contrebande, sans brandebourgs et avec des bottes éculées, comme celles du Juif errant, faisait aussi la parade dans la « bou-

tique d'esprit » de l'éditeur Heft. Ce docteur de fabrication burlesque annonçait qu'il allait se rendre à Paris pour ouvrir « le ventre de la France » et montrer « la pourriture de la grande nation ». Son opinion était faite d'avance : pour lui toutes les Françaises étaient des femmes de mauvaise vie et tous les Français des gredins.

Mitvel de Tannenwald venait également chaque jour passer deux heures sur une banquette de la librairie Heft. C'était un vieux, – vieux de corps, vieux d'idées, vieux d'esprit, vieux de cœur. Il était comme affaissé sur lui-même, ratatiné, racorni ; ses jambes n'étaient plus que des fuseaux ; il n'avait plus de cheveux, plus de sourcils, plus de dents ; son ventre pendait flasque comme une vessie dégonflée. Il s'était réfugié dans la science héraldique. Peintre d'enseignes pour la noblesse, il rafraîchissait, refaisait, accrochait ou décrochait les blasons. Mais si vieux qu'il fût, il avait encore des prétentions aux yeux du beau sexe, et s'il venait chaque après-midi chez son éditeur, c'était pour monter une faction amoureuse : Mitvel de Tannenwald guettait les demoiselles et les dames qui se hasardaient de temps à autre à offrir à M. Heft des contes de fée ou un roman champêtre inédit. Il fondait sur elles, comme l'épervier sur la colombe ; il leur parlait de sa haute influence, de ses relations avec les journaux, il montait la tête à ces malheureuses dont il exploitait la crédulité et le porte-monnaie. À la fin l'éditeur rendait le manuscrit sans l'avoir lu, mais Mitvel de Tannenwald avait bien dîné pendant un mois. Cet honnête courtier avait vécu autrefois avec un bas-bleu célèbre, Mlle Mina Beinbelheim qui alliait l'amour de l'art à l'art de l'amour. Personne comme Mina, ne savait tambouriner sur toutes les peaux d'ânes de la réclame. Elle tirait toutes les ficelles, elle s'accrochait à tous les clous, elle se serait promenée toute nue sur les trottoirs de Berlin, avec les titres de ses romans

tatoués sur la peau. Mina qui avait commencé par des succès brillants, avait mal fini. Elle était allée fonder une banque et un journal à Munich ; deux ans après, on la condamnait à six ans de prison pour escroquerie.

L'hiver, un autre petit vieillard, Melchior Zélarius, passait une partie de ses journées à côté du poêle de faïence de la librairie Heft. Melchior Zélarius n'avait qu'un œil, mais un œil de lynx, et il était aussi sourd que la Justice est aveugle. Jadis Zélarius avait pincé la taille de la Muse ; la Muse lui ayant tenu rigueur, il avait fermé le dictionnaire des rimes pour ouvrir le Code. Moitié homme de lettres, moitié homme de loi, il était l'avocat de la Ligue des Littérateurs de Berlin, bien plus connue sous le nom de *Société des Crocodiles,* à cause des jalousies féroces, des haines sourdes qui fermentaient dans ses bas-fonds. Zélarius était si fier et si content d'avoir des semblants de causes à juger qu'il venait, la veille des séances du comité de la Société des Crocodiles, arranger lui-même son fauteuil, le mettre dans une position favorable, au bout de la table. Zélarius habitait le reste du temps une espèce de grenier. Quand un client montait par hasard jusque chez lui, il était reçu par une grosse maritorne qui, dans sa joie de voir la tête d'un visiteur, l'accueillait en gambadant comme un hippopotame en rut. Zélarius, averti par le coup de sonnette, ne tardait pas à faire son entrée. Il mettait, vite son chapeau, prenait sa canne, et arrivant tout essoufflé par une autre porte, il s'écriait : « Ah ! que d'affaires, que d'affaires ! Je reviens tout en nage du Palais ! »

Le pauvre diable ne revenait que d'un coin de son grenier.

Mais sortons de la caverne littéraire de l'éditeur Heft, et revenons chez August Eberlein.

L'épicier du coin de la rue de Rosbach n'avait pas, de la femme de M. Eberlein, une moins bonne opinion que la porteuse de pain ou l'éditeur en ce qui touchait le mari. C'était, à l'entendre, une « rude » femme, une femme « superlative » que « l'épouse » de l'heureux homme de lettres de la rue des Invalides ! Une femme d'un esprit « conséquent » et qui avait dû être « crânement belle » – et qui même avait encore de bons restes ; une forte tête de femme forte, papier à chandelles ; et qui savait des choses savantes… voulant le bien de la femme, au surplus ; et travaillant à la régénération du sexe faible ; sachant aussi faire tourner les tables et engager une conversation avec les « esprits comme avec vous et moi. » Mme Eberlein n'avait fait ni une ni deux pour changer de religion aussitôt qu'elle avait cru que la religion qu'on prêche dans le temple protestant « d'en face » valait mieux que sa religion de naissance ; puis elle était revenue à sa croyance première quand un esprit frappeur le lui avait ordonné d'autorité.

L'esprit frappeur dont on s'occupait à la ronde et qui commandait chez Mme Eberlein était lui-même placé sous la coupe de Gothard Klump, un honnête Alsacien à cheveux blancs, né natif de Schlestad, ancien professeur de français, patriote, et de plus bon catholique, bien que de conversion récente ; – mais il faut dire qu'il avait le cerveau un peu dérangé.

Comme Eberlein était athée, c'est M. Klump qui, tous les dimanches, conduisait Mme Margarethe (qui, dans son intérieur, se faisait appeler Thorilde), à la messe de onze heures pour ne pas lui laisser la tentation d'aller à l'office du temple voisin. Quand il revenait de l'église, donnant respectueusement le bras à la pétulante et vive Thorilde, invariablement vêtue de noir, Gothard Klump faisait l'édification du quar-

tier ; il avait un bon et doux visage, des yeux d'enfant à fleur de tête, le menton toujours bien rasé ; son costume, porté par n'importe qui, eût paru ridicule ; quant à lui, son chapeau gris à haute forme et à larges bords, son court habit bleu barbeau à boutons de cuivre, son gilet nankin à grands revers, son pantalon, un peu court aussi, en drap vert olive ou en toile blanche suivant la saison, sa cravate rose, ses gros souliers, faisaient valoir sa personne.

Un dimanche de février, l'épicier du coin remarqua que M. Klump ramenait de la messe Mme Eberlein sans avoir son inséparable parapluie sous le bras.

Mme Thorilde Eberlein et Gothard Klump, arrivés au pied de l'escalier de la maison de la rue des Invalides, se mirent à gravir les marches : elle, vive, légère ; lui, d'un pas mesuré, un peu lourd. Mme Eberlein était au cinquième étage et sonnait déjà à sa porte, que son cavalier arrivait à peine au troisième.

Mme Eberlein dut sonner une seconde fois, une troisième fois…

— Bien sûr, dit-elle à Gothard qui l'avait rejointe, August se sera endormi dans son cabinet. Autrefois, c'était Dorothée qui ouvrait la porte… Il me faudra prendre une servante… qui me volera… qui me forcera à passer toutes mes journées dans la cuisine, comme une femme vulgaire… Ah ! la petite gueuse !… Comment allons-nous faire ?

— Mais, s'écria l'Alsacien, nous avons une ressource !…

— Laquelle ?

— Vous avez oublié, chère Thorilde, que ma clef ouvre chez vous ?

Et Gothard Klump sortit d'un air triomphant, de la poche de son habit, une énorme clef qu'il passa à Mme Eberlein.

La serrure grinça comme pour protester ; elle céda cependant à la clef d'emprunt et la porte s'ouvrit.

Une fois dans le couloir, Mme Eberlein poussa une petite porte dissimulée dans la cloison par le papier peint dont elle était couverte.

Dans un large fauteuil de cuir, devant une table de travail, à côté de son poêle de fonte sur lequel sifflait une pomme presque cuite, August Eberlein, douillettement enveloppé dans sa robe de chambre, le cou nu, dormait profondément. Ses pieds avaient laissé échapper les savates dont ils étaient chaussés ; sa tête ronde roulait sur sa puissante poitrine avec des mouvements approbateurs : il semblait se dire qu'il avait raison de dormir.

— Tu dors, mon chat ? demanda Mme Eberlein en le secouant assez brusquement.

L'homme de lettres fut réveillé en sursaut.

— Ah ! pardon, mon séraphin ! répondit-il. C'est la chaleur de la pièce qui m'a engourdi. Tu pars pour la messe ?… avec Gothard ?…

— Mais nous en revenons… Allons ! tu es encore tout endormi !

— Ah ! j'avais oublié. – Oui, tu es de retour, ma Thorilde. Me voilà réveillé tout à fait. Je rêvais que j'étais membre de l'Académie royale et impériale.

— Alors, madame a eu tort de vous réveiller, dit Gothard Klump. C'était un bien beau rêve !

— Oui, mais ce n'est pas en dormant qu'on peut faire du rêve une réalité, observa sèchement Thorilde Eberlein.

— C'est aujourd'hui dimanche, chère Thorilde ! objecta August Eberlein timidement.

Mme Eberlein eut pour son mari un regard de dédaigneuse commisération.

— Ah ! si j'étais homme ! s'écria-t-elle ; moi, je me sens de force à soulever le monde à bras tendus.

— Si tu aidais un peu, chère Thorilde, ton mari… à se soulever. J'ai, ma foi ! les jambes engourdies.

Mme Eberlein, déployant une énergie peu commune, et tout à fait en rapport avec les paroles qu'elle venait de prononcer, remit sur pied son « gros loulou » et lui donna une petite tape sur la joue, d'une main toute féminine, comme pour corriger la rondeur, – on pourrait même dire la rudesse de ses manières.

On entendit tinter la sonnette.

— Allons ! qui ira ouvrir ? dit Mme Eberlein en devenant toute rouge. Ah ! cette petite coquine de Dorothée ! où est-elle ? où est-elle la misérable ? Comme on voit bien son origine ! Une Parisienne tout à fait, le petit monstre !… Je vais ouvrir, puisqu'il le faut.

Tandis que Mme Eberlein se dirigeait vers la porte, l'homme de lettres serrait la main de l'Alsacien, poussait son ami vers une chaise, et le faisait asseoir de force en lui disant :

— Vous dînerez avec nous, n'est-ce pas ? Je le désire, je le veux, je dirai même, je l'exige !

— C'est Mme Grasmücke ! dit à demi-voix Thorilde à la porte du cabinet.

— Ouf ! fit Eberlein d'un air visiblement contrarié.

Et il passa vivement à son cou une cravate de soie noire qui gisait sur sa table de travail, comme un serpent paresseux et engourdi lui aussi par la chaleur du poêle.

LI

La dame annoncée et qui n'était autre que « la muse de Weimar », parut en ce moment sur le seuil du cabinet, et s'inclina fort gracieusement, demeurant immobile, pétrifiée dans son sourire, habituée qu'elle était à prendre des poses plastiques. On se rappelle que c'est elle qui, aux fêtes de Himmelstein, avait lu, dans un négligé motivé et rempli d'agrément, une pièce de vers en l'honneur du grand-duc.

C'était une blonde, grande, grasse, assez jolie, d'un âge incertain, pouvant varier entre trente et quarante, d'un extérieur distingué. « La Muse » paraissait avoir pris beaucoup d'embonpoint depuis ce jour où elle écrivait un poème lyrique, en buvant du lait, devant la maison de Goethe à Weimar, et que notre héros Gaspard avait eu le bonheur de lui rendre le service de courir après ses feuillets envolés.

— Madame Grasmücke, dit August Eberlein d'un ton rogue, je vous ai déjà répété, je dirai même signifié à plusieurs reprises, que je ne m'occupais jamais de mes collaborateurs le dimanche !… Mais comment allez-vous ? ajouta-t-il en cherchant à adoucir sa voix.

— Bien, monsieur… Croyez… que c'est malgré moi… que je suis venue… vous importuner… Je suis tout essoufflée…

— Asseyez-vous donc, madame, dit l'Alsacien en offrant son propre siège.

Mme Grasmücke s'assit, et du geste remercia ce dernier.

— Hélas ! madame, la petite Dorothée n'est pas revenue, s'écria Mme Eberlein, qui avait suivi la visiteuse.

— Vous voilà bien inquiète, Madame Eberlein, bien affligée ! observa Mme Ulrique Grasmücke avec intérêt.

— Ah ! madame ! une mère ! le cœur d'une mère ; j'étais pour elle une mère, enfin ! Quel poème on ferait !…

Il y eut un silence.

— J'ai pourtant connu, dit Mme Grasmücke, le père et la grand'mère de votre petite Dore : deux aimables Français de Berlin. Nous échangions de temps en temps une brochure, une guirlande poétique… Et quand je venais à Berlin, la comtesse de Vergy recevait toujours ma première visite.

— C'est au temps où madame était riche, dit Mme Eberlein en s'adressant au professeur Klump. Madame vivait alors dans un château avec madame sa mère. Puis les revers sont arrivés… Chacun son tour !

— Et je n'ai jamais voulu me marier, dit Mme Grasmücke, pour ne pas quitter ma mère après sa ruine.

— Vous avez eu tort, dame Ulrique, vous avez eu tort, chère madame, observa Eberlein gravement, et comme s'il se faisait un devoir de donner un bon conseil.

— Mais, dit l'Alsacien intrigué, cependant ce nom de Ulrique Grasmücke ? Je vous croyais veuve…

— C'est un nom de plume, monsieur, répondit la « Muse de Weimar » ; je suis demoiselle ; je porte un nom historique ; j'ai droit à un titre ; mais à quoi bon ?… Puis, se tournant vers l'homme de lettres : — Vous ne me dites rien de notre affaire ? ajouta-t-elle.

August Eberlein paraissait très absorbé ; il sembla tout à coup avoir trouvé ce qu'il cherchait : probablement une défaite…

— Ah ! voici, dit-il avec volubilité. J'ai vu Floresco… ce diable d'homme est introuvable !… Si je ne suis pas allé dix fois pour le voir à son bureau de la Kochstrasse, je n'y suis pas allé une seule fois. Eh bien, il paraît, madame, ou mademoiselle… il faut que je vous dise que j'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer… il paraît que notre manuscrit s'est égaré sur la route de Berlin à Francfort… Aussi pourquoi ce Floresco fait-il son *Continent européen* à Francfort ? On cherche votre traduction, mademoiselle. Si on la retrouve… oh ! alors, croyez…

— C'est étonnant ! c'est étonnant ! murmurait Mme Grasmücke ! Une personne m'a dit avoir lu quelque chose de notre traduction dans le feuilleton du *Continent*…

— C'est une illusion, dame Ulrique ! une douce illusion ! je dirais même une illusion des plus agréables qu'il nous faut caresser faute de mieux, ma chère demoiselle ; mais une illusion pure… Heureusement, il n'en est pas d'une traduction comme d'une œuvre originale. Oh ! si le roman en question était une œuvre originale ! Mais alors, madame ! j'irais le chercher moi-même, tout le long de la route qu'il a pu suivre ! Je ferais une enquête dans tous les bureaux des postes ! Moi, voyez-vous, je suis de la force de Camoëns élevant son manuscrit des *Lusiades* au-dessus des flots agités, et songeant moins à sa propre sûreté qu'à la conservation de l'œuvre grandiose, sublime, je dirais même immortelle, qui devait porter son nom à la postérité la plus reculée.

— Il parle bien tout de même, M. Eberlein, observa Gothard Klump en s'adressant à la femme de ce dernier.

— Enfin, monsieur Eberlein, repris Mme Grasmücke, je dois en faire mon deuil ?

— Comme vous dites, madame ! comme vous dites si bien : en faire votre deuil ! En somme, il ne s'agit que d'une main ou deux de papier gâté… Mettons-en trois ! Vous faites des traductions comme d'autres dames tricotent des chaussettes sur les bancs du Thiergarten : par désœuvrement.

— Oh non, monsieur, répondit Mme Grasmücke, un peu confuse d'avoir à faire un aveu qui lui coûtait, et si je suis venue aujourd'hui, au risque de vous importuner, c'est que mon propriétaire m'a fait réclamer hier d'une manière si pressante le dernier terme qui n'est pas encore payé, que…

— Mon Dieu, madame ! dit Thorilde Eberlein intervenant pour couper court à une conversation qui lui semblait prendre une tournure trop confidentielle ; ce sont là des affaires particulières dans lesquelles M. Eberlein ne peut pas entrer. Faites patienter votre propriétaire ; vous-même patientez un peu…

Mme Grasmücke ouvrit de grands yeux et parut interdite.

— Et maintenant, reprit Mme Eberlein, mais à demi-voix, si j'osais vous demander un petit service…

— Parlez, madame…

— Vous ne vous formaliserez pas ?

— Je suis toute disposée à vous être agréable.

— Eh bien, nous avons à tenir un petit conseil de famille au sujet de Dorothée. Vous ne seriez peut-être pas de trop, mais je craindrais de vous ennuyer par l'étalage de nos perplexités…

— Mais, madame, votre désir est un ordre pour moi. Je me retire, répondit Ulrique Grasmücke toute confuse, en quittant son siège.

— Vous partez, Mme Grasmücke ? dit Eberlein en jouant la surprise, bien qu'il eût entendu une partie de ce qu'avait dit sa femme. Allons, nous aurons plus de chance une autre fois. Avez-vous quelque chose sur le chantier, mademoiselle ? Ah ! mais pas de tragédie, par exemple !

La « Muse de Weimar « sourit tristement. Elle fit un effort pour dominer l'amertume de ses pensées, et dit :

— J'ai un roman… un gros roman d'un nouvel écrivain américain… qui dans quelques années sera fort connu en Allemagne… C'est très remarquable…

— Apportez-nous cela, chère dame Ulrique, dit Eberlein ; nous avons une revanche à prendre !

Mme Eberlein accompagna, la « Muse » jusqu'à l'antichambre et revint en disant d'un ton piteux à son mari :

— Bien qu'il n'y ait plus aucun espoir maintenant de retrouver Dorothée, nous avons regardé partout, Gothard et moi, à l'église, dans la rue… Nulle trace de cette petite coquine ! Me direz-vous, enfin, ce que vous lui avez fait à cette maudite fille, pour qu'elle ait ainsi quitté la maison subitement ?… Cette maison dont nous avions fait sa maison ?

L'homme de lettres, mis en demeure de se disculper, ouvrit de grands yeux et fit une moue d'étonnement en enfonçant sa tête dans ses épaules d'une façon bonhomme.

— Enfin, reprit Thorilde, c'est moi qui mettrai le couvert aujourd'hui encore… Mais combien de temps cela durera-t-il ? Monsieur Eberlein, il me faut une servante… à moins que

vous-même ne consentiez à prendre le tablier de cuisine. – Autre chose ; nos convives n'arrivent pas, le dîner commandé non plus.

Par la petite porte du cabinet on vit bientôt Thorilde aller et venir, placer confusément les assiettes et les verres, accumuler en un tas dans le milieu, selon l'usage, fourchettes, cuillères et couteaux. De temps à autre, elle jetait un regard courroucé sur son mari, lequel souriait et l'encourageait du geste.

— Balbina et le baron se font attendre, dit Eberlein. Et le dîner donc ! Mon Dieu ! comme Dorothée me manque ! Elle m'assassine à distance, cette fille maudite ! Si tu t'habillais ?

Eberlein continuait de sourire doucement.

— Pourquoi rire d'une manière stupide ? finit par dire Thorilde, incapable de se contenir plus longtemps.

— Pourquoi rire ? Tu vois bien cette lettre, cher ange ? dit Eberlein en montrant à sa femme une grande enveloppe grise placée sur sa table.

Mme Eberlein s'approcha et allongea la main pour la prendre. Son mari lui saisit le bras et poursuivit :

— Il y a de l'argent là-dedans.

— Mais encore ? demanda Thorilde.

— Tu le sauras au dessert.

— Monsieur Klump, prenez cette lettre et lisez-la moi, dit Mme Eberlein, toujours empêchée d'avancer.

— Père Gothard, n'en faites rien, si vous ne voulez pas que je vous prenne en grippe, répliqua l'homme de lettres.

— Je veux savoir tout de suite ce que c'est, dit l'énergique Thorilde.

Un vigoureux coup de sonnette lui coupa la parole.

— Je reconnais la main de Balbina, dit Thorilde en allant ouvrir. Et le tavernier qui n'envoie pas le dîner ! Suis-je une femme malheureuse !

Un moment après, Mme Balbina de Kuppenheim, – cette baronne de Kuppenheim dont Betrüger n'avait pas craint d'être le directeur spirituel, à Nakenheim, – faisait son entrée dans la salle à manger. Au bras de qui ?… du baron de Felsner, tout simplement ; du baron toujours plus rose sous sa perruque blonde bien peignée ; du baron plus riche que jamais.

Il y eut des « chers ! » des « chères ! » des poignées de main échangées.

— Le temps de mettre un habit ! cria Eberlein en disparaissant du côté de la chambre à coucher, et de me chausser !

Nouveau coup de sonnette. Nouvel agacement de Thorilde. Imprécations renouvelées à l'adresse de Dorothée, le monstre odieux ! la Parisienne ! la Babylonienne ! l'exécrable Française !

On entendit bientôt à la cuisine le bruit des casseroles remuées, des mets disposés dans des assiettes.

Un soufflet retentit. C'est Thorilde qui l'avait administré à un gâte-sauce de Giftmischer, parce qu'il avait laissé couler le jus gras des nouilles sur le pudding viennois au riz et au vin rouge.

Enfin Thorilde revint dans la salle à manger avec un visage souriant, mais composé.

Son mari arrivait par une autre porte.

— Mais d'où venez-vous donc ainsi essoufflés tous les deux ? dit-il à Mme de Kuppenheim et au baron de Felsner.

— Si tu indiquais d'abord les places ? dit Mme Eberlein ; on causerait à table.

— Allons, je le veux bien, dit l'homme de lettres, quoique cela ne me regarde pas.

Et il se mit à désigner à chacun sa place : Mme de Kuppenheim à sa droite, le professeur à la gauche de Thorilde, le baron entre sa femme et lui.

Le marmiton faisait le service. Il avait encore la joue toute rouge ; mais Eberlein l'appelait avec affectation : mon enfant.

— Messieurs, dit l'homme de lettres, tandis que le petit garçon plaçait sur la table la soupe à la bière, des nouilles, des compotes, des saucisses de Gotha, et que chacun s'abattait gloutonnement sur ces mets indigestes, – aujourd'hui la vertu est couronnée chez nous en la personne de Mme Margarethe-Thorilde Eberlein ici présente !

— Comment ? comment ? s'écrièrent à la fois Gothard Klump, le baron de Kuppenheim.

— C'était donc la lettre ? demanda Thorilde tout émue.

— Ah ! que je suis heureuse, chère madame ! s'écria Balbina.

— Mais de quoi s'agit-il ? dit Gothard.

— Voici, reprit Eberlein. La Société impériale du bien et des bons exemples décerne un prix extraordinaire à Mme Eberlein… (il s'arrêta pour jouir de la surprise de chacun) décerne à Mme Eberlein une médaille de trois cent cinquante thalers pour le dévouement qu'elle a mis à réformer les aberrations de la vue à une jeune fille entachée d'origine française, recueillie par elle, – par nous, – et à lui apprendre à lire et à écrire, ainsi qu'à distinguer nettement les couleurs du prisme.

— Mais cette jeune fille… c'est Dorothée ? s'écria Balbina.

— C'est Dorothée ! c'est la fugitive Dorothée ! dit August Eberlein. Mes amis, ajouta-t-il, il ne faut point parler de cette fugue : la Société impériale du bien et des bons exemples pourrait s'étonner… modifier sa résolution… Vous me comprenez ?

— Oh ! cher ! firent d'une seule voix les convives, la bouche plus ou moins remplie.

Thorilde, simulant l'émotion, fit signe à son mari d'approcher, et elle l'embrassa en disant avec volubilité :

— Je l'aimais tant, cette petite, mes amis ! je l'aimais tant ! — Chers et bons, ajouta Mme Eberlein, je suis fière de la distinction qui vient me chercher. Enfin on me rendra une fois justice !

LII

Lorsque Mme Eberlein fut un peu calmée, elle se mit à chercher querelle à ses convives.

— Pourquoi êtes-vous si fort en retard ? dit-elle à Balbina et au baron. Avez-vous au moins cherché Dorothée ?

— Je ne fais que penser à elle, dit Mme Kuppenheim. Quant au retard, voici. On parle sérieusement de fermer les parterres de Monbijou toute les fois qu'il aura tombé de la neige… J'ai prié M. de Felsner de m'y accompagner… Vous auriez pu nous voir là avec le baron, babillant et roucoulant comme deux amoureux. Nous avons fait des projets d'avenir, – car je m'oppose au suicide ! – des rêves peut-être, en tout cas des rêves dorés… Si vous saviez comme le baron a de la chance à la Bourse !

Balbina, tandis qu'elle parlait, regardait M. de Felsner avec des yeux attendris. Celui-ci, sans vanité, eût pu croire qu'il avait fait la conquête de la puissante Balbina.

Thorilde était devenue très réfléchie.

— Et puis ? dit-elle.

— Ah ! et puis ? fit Balbina en prenant un petit air important et mystérieux.

— Ah ! si la Société des bons exemples accordait des prix à la franchise ! s'écria Eberlein.

« Comme elle en donne à l'hypocrisie, » pensa le baron ; mais il se contenta de sourire.

— Balbina a encore quelque chose à dire, observa Thorilde.

— C'est à moi de faire des excuses, dit le baron. J'avoue que l'aimable Mme de Kuppenheim « m'a fait oublier l'heure », comme on dit dans les romances d'opéra-comique.

— Quelle heure ? demanda Gothard Klump. L'heure de la sagesse ou celle du dîner ?

— Oh ! celle du dîner seulement, dit Eberlein ? le baron est incorrigible et jamais ne sonnera pour lui l'heure de la sagesse.

— Enfin, très chère Balbina, dit à son tour la femme de l'homme de lettres, je vois, qu'après vos explications, nous n'avons plus qu'à nous tenir pour satisfaits.

— Oui, très chère ! dit Balbina qui ne perdait ni une bouchée, ni une occasion de lancer une œillade au baron placé vis-à-vis d'elle. – Si vous le voulez bien, ajouta-t-elle avec une nuance d'ironie, nous resterons, ma belle amie, sous l'impression du prix de vertu ?

Mme de Kuppenheim vit que Thorilde accueillait mal sa plaisanterie et elle s'appliqua à changer de sujet.

— Il faut pourtant que je me confesse un peu, reprit-elle en s'adressant à cette dernière : un larcin a été commis : j'ai dérobé une fleur de perce-neige dans le jardin… et je l'ai cachée, comme vous supposez.

— Qui l'a cueillie ? demanda Eberlein, vous ou le baron ?

— Le baron est si galant ! répondit Balbina. Mon Dieu, ne vous défendez pas, baron !

— Sachez que si un garde vous eût aperçus, on vous emmenait tous les deux en prison, dit Eberlein en riant. C'est pour le coup, baron, que vous auriez aggravé les choses, je dirais même compromis madame !

On se mit à rire, mais le baron de Felsner ne rit pas ; il paraissait distrait.

— En prison ?… répéta-t-il. J'ai toujours pensé qu'il devait y avoir une certaine satisfaction à se pendre aux barreaux de la fenêtre de sa prison…

Eberlein et sa femme échangèrent un regard.

— Toujours son idée de suicide, le baron ! dit l'Alsacien ; toujours ! ah ! satané baron, va !

— Un suicide à propos du vol d'un bouton de perce-neige ! s'écria Balbina en riant follement. Ce serait plaisant, en vérité !

— Eh ! chère amie, dit Eberlein, vous oubliez que c'est avec la complicité d'une belle dame !

En ce moment, l'Alsacien devint pourpre, se mit à tousser comme quelqu'un qui suffoque, et fit signe qu'il s'étranglait.

Eberlein se mit à lui donner de grands coups de poing dans le dos pour lui venir en aide.

Enfin Gothard réussit à retirer du fond de sa bouche un morceau de gigot nerveux qu'il n'avait pas pu avaler.

— Encore un peu, dit-il, en passant les mains sur ses yeux pour en essuyer les larmes, encore un peu, je mourais au milieu de vous, messieurs et mesdames.

— Buvez, mon cher Gothard, ça vous calmera, dit Mme Eberlein.

— Le suicide par le gigot ! s'écria Balbina. Monsieur le baron, vous n'avez, bien sûr, pas noté celui-là dans votre collection ?

Chacun rit et le baron plus fort que les autres : il y avait de l'entrain pour jusqu'à la fin du dîner.

On était au dessert, lorsque la sonnette retentit.

Thorilde fit semblant de ne pas entendre, et le marmiton pensa bien faire en allant ouvrir, – au risque de recevoir un nouveau soufflet.

Un jeune homme et une jeune fille entrèrent dans la petite salle à manger, et ce fut une exclamation générale.

Tout le monde se leva.

Le jeune homme, – c'était notre héros Gaspard, le redresseur de torts ; la jeune fille… on a deviné sans peine que ce ne pouvait être que Dorothée.

— Vous ici ! s'écria Thorilde en toisant sa nièce et en l'écrasant du regard. Vous ! vous, Dorothée ! Mais d'où sors-tu, malheureuse ! T'avons-nous cherchée ! Ah ! canaille d'enfant ! malédiction des familles honnêtes ! mauvaise Prussienne !

Gaspard arrêta ce flot d'invectives par un geste plein de noblesse et d'autorité.

— Madame, dit-il, je vous ramène votre enfant.

— Monsieur, reprit Thorilde, recevez tous nos remerciements !

— Je n'en ai que faire ! dit Gaspard. Je ne les mérite pas, ajouta-t-il en se reprenant.

— Comment donc ! fit l'oncle de Dorothée. Nous l'aimons tant cette petite, nous l'aimons plus qu'elle ne nous aime !

— Si pourtant vous croyez me devoir quelque chose, dit Gaspard, permettez-moi, en retour, de vous demander pour votre nièce…

— C'est une fille, monsieur, pour elle et pour lui ! s'écria Balbina.

— Pour votre fille… quelque indulgence. Recevez-la sans trop de sévérité. Soyez bons pour elle ; elle oubliera peut-être le passé et les motifs qui l'ont poussée à fuir de chez vous.

Thorilde lança un regard interrogateur à son mari, qui fit bonne contenance.

— Je vous trouve très hardi, jeune homme, dit-elle, d'oser tenir un pareil langage ! Sais-je qui vous êtes ? quel rôle vous avez joué dans cette affaire ? D'où vient et comment se fait-il qu'elle revienne avec vous ?

Gaspard sourit, et s'avançant vers le baron qu'il venait seulement d'apercevoir, tant le personnage de Thorilde l'avait absorbé, il dit :

— Madame, voici le baron de Felsner de qui j'ai l'honneur d'être un peu connu et qui, sur ma seule mine, a fait de moi un débiteur et un ami.

— Je réponds de ce jeune homme ! dit le baron d'un air aimable, et au besoin, je me déclare son défenseur envers et contre tous.

— À quand le suicide, baron ? demanda en riant Gaspard en s'adressant à ce dernier pour faire une diversion ; et sans attendre la réponse, il ajouta à demi-voix : Que dites-vous du *Krach ?* – Mais à propos de finances, je vais vous rendre votre chèque : j'avais pris ce papier pour une adresse… pour votre adresse.

Gaspard tira un carré de papier de son portefeuille.

— Je n'en veux pas, cher baron, dit-il en le remettant à ce dernier ; mais je ne vous suis pas moins reconnaissant de votre bon mouvement… Et je demeure votre débiteur comme devant.

— Vous me faites de la peine ! dit le baron. Non, vraiment, vous me faites de la peine… Je le reprends, mais nous reviendrons sur cela…

— Nous y reviendrons, dit Gaspard. Et le *Krach ?*

— J'ai tout réalisé, tout, tout, en beaux billets, en espèces sonnantes. Si j'avais l'amour de l'or, j'aurais dû mourir de saisissement, car la Fortune s'est montrée pour moi par trop bonne fille… Mais je suis blasé…

— Ce cher baron ! murmura Balbina, en le couvant du regard.

Dorothée avait profité de la diversion créée par Gaspard pour s'esquiver. Elle alla dans la chambre qui avait été la sienne quitter son chapeau et son modeste mantelet. Puis elle revint et salua chacun avec la grâce charmante et un peu

gauche d'une pensionnaire bien élevée, sans toutefois oser lever les yeux sur son oncle.

Après cela Dorothée s'assit : il semblait vraiment qu'elle revenait d'une promenade. C'est que la jeune fille n'avait pas fait une « escapade » dans le sens du mot. Profondément blessée par la façon brutale dont son oncle avait agi envers elle et la mesure des mauvais traitements se trouvant comble, elle avait essayé de se créer des moyens d'existence, en dehors de l'assistance si cruelle de son oncle et de sa tante : elle n'avait pas réussi ; elle comprenait la difficulté de la chose tentée ; et elle revenait dans cette maison, où elle avait toujours gagné le pain qu'elle mangeait ; elle y revenait sans avoir rien perdu de sa dignité de jeune fille, – peut-être avec l'intention de réaliser mieux, une autre fois, avec d'autres ressources et plus d'expérience, ou même par d'autres moyens, son projet de vivre séparée de ses parents d'adoption.

Elle n'avait donc à rougir de rien, et sa contenance ne trahissait aucune contrainte. Elle devinait que son oncle était plus embarrassé qu'elle.

Cependant Mme Eberlein prit texte de cette assurance même de Dorothée pour la gronder.

— Il est probable, observa-t-elle, que c'est la mode à Paris, pour les jeunes filles, de s'en aller ainsi pendant plusieurs semaines et de rentrer lorsque les semelles de leurs bottines sont usées, – sans remords et sans honte.

— Mais, madame, dit Gaspard, soyez heureuse que votre enfant puisse revenir ainsi, « sans remords et sans honte », – et ne lui en faites pas un reproche.

— Non, je vais lui adresser des félicitations, répliqua sèchement Thorilde. Ce qu'elle a fait mérite des louanges, et il n'y aurait vraiment qu'une tante grognon pour ne pas combler de louanges et de félicitations une demoiselle aussi bien élevée que mademoiselle ma nièce : aussi n'ai-je garde !

— Par saint Liévin ! madame, répondit Gaspard d'un ton sec, les récriminations ni les louanges ne sont de saison. Pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu…

— Oh ! monsieur ! dirent d'une seule voix l'oncle et la tante avec un accent de gratitude.

— Il dépend de vous, poursuivit Gaspard, que mademoiselle en vienne à regretter de vous avoir quittés…

— Figurez-vous, monsieur, dit Eberlein payant d'audace, que sa tante l'aime tant, cette petite, que c'est un fait de notoriété publique.

— Je l'aime comme si c'était ma fille, dit Thorilde, – sauf que dans ce cas elle s'appellerait Aldegonde ou Sigelinde.

— Laisse-moi parler ! fit l'homme de lettres. Quand je vous dirais, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Gaspard, que ma femme a reçu plusieurs médailles pour son dévouement, et que la Société impériale des bons exemples vient encore de lui décerner sa médaille du plus grand module.

En parlant ainsi, l'homme de lettres présenta à Gaspard la lettre-brevet demeurée sur la table. Celui-ci la parcourut rapidement, et lorsqu'il la rendit à M. Eberlein, son regard rencontra celui de Dorothée. Il avait quelque peine à garder

son sérieux ; mais il lut sur le visage de la jeune fille tant de pénibles pensées !

Le baron de Felsner, en sa qualité de millionnaire, ne se gênait pas pour ricaner doucement. Eberlein le vit et ne put conserver son sérieux.

— C'est comme ça ! dit-il en se frottant les mains. Et il dissimula sous les dehors de la gaieté la difficulté qu'il éprouvait après un bon dîner à continuer sans rire son rôle d'hypocrite.

LIII

Le lendemain notre héros eut une mission plus difficile à remplir.

Max Roller était venu le supplier de se rendre chez le comte de Rochlitz, et là, en présence du comte, de renouveler en son nom à la fille de Carlotta Klussmann, la demande en mariage qu'il lui avait faite.

Gaspard alla chez le comte de Rochlitz. Il lui en coûtait de se présenter en officieux devant cet homme arrogant, trop plein de sa noblesse, et dans lequel il rencontrait auprès de Lina un rival, presque un adversaire. Cependant il s'exécuta d'assez bonne grâce, il vit Lottchen, l'entretint un instant des espérances de Roller, espérances que la jeune fille elle-même avait laissées naître ; mais il n'en obtint aucun encouragement, aucune bonne parole à rapporter à son ami.

Le comte de Rochlitz avait été informé que l'écuyère du cirque Renz avait reçu la visite du publiciste, et il n'ignorait pas le dédain que la position sociale du jeune homme inspirait à celle-ci. S'il faut tout dire, ce sont justement les avantages extérieurs de l'ami de Gaspard qui nuisaient à sa cause auprès de Carlotta. L'écuyère ne pouvait imaginer que Lottchen, une enfant, fût digne d'inspirer une passion sérieuse à un homme comme Roller ; Roller, avec sa fougue et sa beauté hardie, préoccupait plus cette mauvaise mère qu'elle n'eût osé se l'avouer. En un mot, sans se rendre bien compte de ses sentiments, elle était jalouse de sa fille. C'est ce qui lui faisait trouver tant de défauts dans le postulant ; ses idées de réforme sociale affectaient cette femme dont toute la vie

était une protestation contre les principes sur lesquels est fondée la société.

Aussi le comte avait-il été excité par elle contre le socialiste, « l'amant » de la comtesse de Herrenfeld, l'adversaire irréconciliable de l'aristocratie allemande. Or, le comte se passait de toute excitation de ce genre. Il faisait profession de détester tout ce qui ne possédait pas castel sur roche et titre sur parchemin ; et s'il voulait bien, de loin en loin, se départir de quelque rigueur en faveur de gens ayant oublié de venir nobles en ce monde, c'était à la condition de rencontrer chez eux déférence, respect, humilité, en échange de sa passagère mansuétude. Mais Max Roller ne pouvait se ranger parmi ces derniers ; lui qui remplissait toute une presse populaire de ses attaques contre les privilégiés ; lui qui, à l'exemple d'un publiciste fameux du dix-huitième siècle, profitait de la turpitude d'un membre de la noblesse pour vilipender et rabaisser devant les tribunaux la noblesse tout entière dans la personne du comte de Herrenfeld, perdant quelquefois, il est vrai, sa cause devant les juges, – comme Beaumarchais, – mais la gagnant toujours devant l'opinion.

Le comte de Rochlitz maniait très habilement l'ironie. Il avait réussi, aux yeux de Lottchen, à jeter du ridicule sur la demande faite par Roller, et même de l'odieux sur la personne du socialiste, en prenant sujet de la liaison existant entre ce dernier et la comtesse de Herrenfeld. Il avait, en outre, fait entrevoir à la jeune fille la possibilité d'un mariage très avantageux pour elle… avec son valet de chambre, dont il se proposait de faire à cette occasion une manière d'intendant.

Hermann, – le susdit valet, – consentait à jouer tous les rôles que le comte daignerait lui confier ; c'était un garçon lymphatique, à mine sentimentale, le type de l'Allemand rêveur, – et positif, – qui en a séduit bien d'autres avant de séduire une petite fille sans expérience comme Lottchen.

Les promesses n'avaient pas manqué. Lottchen demeurerait avec son mari dans la maison du comte. C'est elle qui remplacerait, dans la direction de la maison, la nourrice de celui-ci, qui commençait à prendre de l'âge. Elle commanderait à tout le personnel ; elle porterait de belles robes, etc. ; tandis qu'en liant sa destinée à celle de cet énergumène de Roller, elle se trouverait, la moitié du temps, dans la situation d'une veuve, – son mari étant sous les verrous, – obligée pour vivre de se recommander aux sentiments fraternels des complices du trop ardent socialiste.

Lottchen commença par dire : « Peut-être » à Gaspard, et finit par lui dire : « Non. »

Notre Flamand rapporta cette réponse à son ami ; il lui avait été défendu d'insister, en cas de refus ; car Roller voulait toujours être aimé « furieusement » et n'entendait nullement peser sur les décisions d'une femme qui devait se lier à lui éternellement. Gaspard n'insista donc point.

En rendant compte de l'insuccès de sa démarche, il ne sut pas cacher à Roller que la fille de Carlotta Klussmann entrevoyait un avenir des plus roses en devenant la femme du valet de chambre de Son Excellence.

Roller fut exaspéré.

— Ce n'était vraiment pas la peine de les arracher des bras de Son Altesse le duc de Frauenstad, elle et sa compagne !… Elles méritaient le duc et Saloppheim !

— Traitez mieux Dorothée ! dit Gaspard. Je regrette que vos vœux ne soient pas allés tout d'abord à Mlle de Vergy… Je suis sûr qu'ils auraient été reçus avec plus d'intelligence…

— Oui, dites d'intelligence, mon ami ; c'est cela, reprit Roller. Lottchen se montre la digne fille de Carlotta Klussmann l'écuyère. – Mais malheur à moi ! je crois que j'ai dit du mal de Lottchen ! Non, elle n'est pas libre, cette enfant ; elle ne sait pas ce qu'on lui demande, elle est circonvenue… Si je pouvais seulement l'entretenir un moment, je me tiendrais pour satisfait, dussé-je mourir de son refus. Mais ce n'est pas elle qui parle, c'est le comte ; c'est contre lui que je dois tourner toute ma colère… et non contre cette charmante enfant. Il y a un malentendu. Vous aurez mal compris, mon ami ; vous vous serez peut-être mal expliqué… Ah ! songez-vous aux malheurs que vous pouvez causer par votre inexpérience ? Je tuerai le comte…

Gaspard assistait impuissant à cette explosion. Il en était tout attristé.

— Ah ! Lottchen, poursuivit Roller, pourquoi faut-il que j'aie mis les pieds chez la Zingarelli ! Je ne t'aurais jamais connue ! Je n'aurais pas perdu tout repos ! J'appartiendrais encore de cœur et d'âme à ceux qui ont le droit de compter sur moi : à ceux de mon parti, et à cette digne femme à laquelle je me suis consacré. Je voulais lui amener une fille capable de la consoler, et celle sur qui j'ai jeté les yeux ne veut pas venir, et elle me détourne d'elle, et elle m'enlève à elle… Pourquoi faut-il que Lottchen ait été confiée par sa mère, – je pourrais dire livrée ! – justement à l'homme que je déteste le plus après le comte de Herrenfeld ! C'est à cet homme que je m'adresserai pour l'avoir… Voilà un adversaire digne de moi. Monsieur Van der Gomm, êtes-vous mon ami ?

— Vous m'avez habitué à le croire, dit Gaspard.

— Vous sentez-vous capable de me soutenir dans cette affaire jusqu'au bout ?

— Je n'ai pas l'habitude de marchander mon dévouement à mes amis.

— Ce n'est pas là une manière de faux-fuyant, au moins ?

— Non, non, je parle avec sincérité.

— Eh bien, je compte sur vous. Dans quelques jours vous me reverrez.

Le fougueux Roller avait une façon à lui de traiter les affaires de sentiment, – manière au surplus très allemande. Il envoya la comtesse de Herrenfeld à M******, pour s'assurer l'appui de l'archevêque de cette ville, auteur d'une brochure sur les souffrances des classes ouvrières, dans laquelle justice ayant été rendue des bonnes intentions de Roller, le socialiste était entré en relations suivies avec le prince de l'Église.

L'archevêque de M****** ne put rien pour Roller dans cette circonstance : la famille des Rochlitz était catholique, à l'exception du rameau auquel appartenait le comte.

Pendant que l'amie de Roller agissait en faveur de celui-ci, Roller employait tous les gens qu'il connaissait pour forcer la main à son ennemi. Lui-même il alla voir le ministre des Affaires étrangères, devenu depuis peu le supérieur du comte, qui venait de se faire attacher à ce ministère et visait un poste diplomatique à Paris ou à Constantinople. Partout, Roller rencontrait une vive sympathie pour son caractère, de

l'admiration pour son talent, et un secret désir d'attirer à soi cet homme qui avait tant de valeur dans un parti.

Tous ceux qu'il avait rencontrés en adversaires sur son chemin étaient devenus ses amis, – comme Gaspard.

Le comte de Rochlitz se montra sourd à tous les avis, insensible à toutes les prières, inexorable à toutes les supplications. Il se sentait décidément évincé auprès de Lina par le baron de Kappler. Carlotta venait de lui raconter, sans en plus rien déguiser, l'équipée de Rudolstadt. Son dépit de se voir préférer le baron troublait l'esprit du comte et lui suggérait toutes sortes de moyens de se venger de Mlle de Demker et de son père. L'amour qu'il avait encore pour Lina s'ajoutait à ce dépit pour lui inspirer des résolutions où sa passion satisfaite s'associait avec la douceur de sa vengeance. Lottchen écrivit sous sa dictée, à Roller, une petite lettre qui devait, selon le comte, faire cesser la poursuite de ce dernier.

En lisant cette lettre, Max Roller bondit comme un lion blessé. Puis il tomba dans un lourd accablement. Quand il en sortit, il passa, à plusieurs reprises, la main sur son front comme pour chasser un mauvais rêve.

Il répétait, avec égarement :

— C'est fini ! oui, c'est bien fini !

Gaspard se trouvait auprès de lui en ce moment. Il essaya de le consoler.

— Oh ! j'en prends mon parti ! s'écria Roller. Je suis décidé à l'oublier… Les hommes de ma trempe sont nés pour souffrir, pour mourir comme les gladiateurs, le sourire sur les lèvres. Que m'importe de souffrir plus ou moins ?… Que

d'autres soient heureux !… À des natures comme la mienne, il suffit de combattre, de verser lentement jusqu'à la dernière goutte de leur sang, de manger leur cœur, et, la mort dans l'âme, de paraître souriants !…

Il s'était levé de sa chaise et se promenait avec agitation dans la chambre.

Tout à coup :

— Ah ! mais le comte ! dit-il ; je ne pensais plus à lui… Il reste le comte !…

Il s'assit à sa table de travail et traça rapidement les lignes suivantes :

« Monsieur le comte,

« Je lis et relis la lettre que vous m'avez fait écrire, et je me persuade que Mlle Lottchen est une fille perdue. Il ne peut plus entrer dans mes intentions de me déshonorer par un mariage avec elle. Les raisons qui ont retardé jusqu'à présent ma demande de satisfaction, à vous, son lâche suborneur, pour les affronts que vous m'avez infligés, n'existent plus. Je vous invite donc à vous mettre en relations avec les deux amis qui déposeront chez vous cette déclaration.

« MAX ROLLER. »

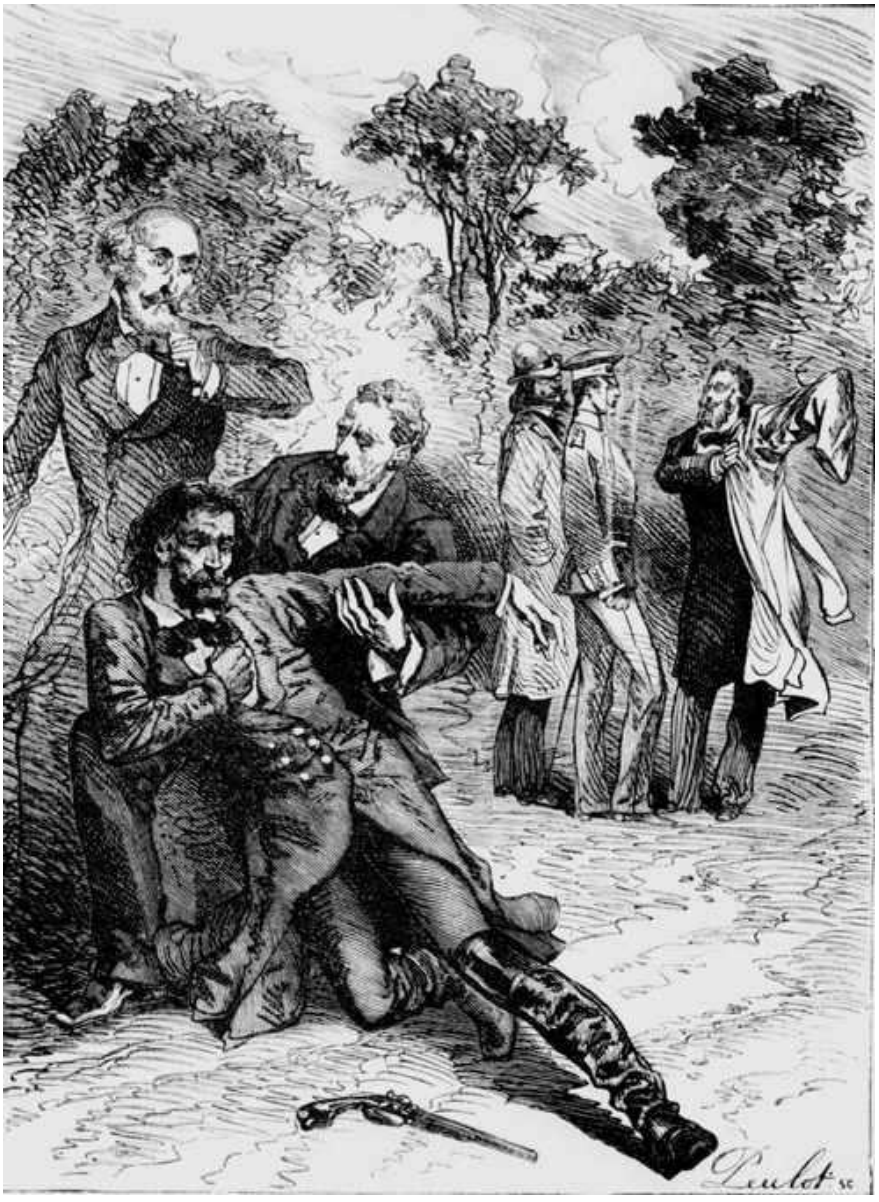
Gaspard van der Gomm et Paul Lafontaine, – cet ami de Roller que nous avions perdu de vue depuis Nauheim, – furent chargés de donner suite à cette affaire.

Le lendemain, le comte de Rochlitz et Max Roller se battaient au pistolet derrière le Jardin zoologique du Thiergar-

ten. Les témoins du comte étaient deux fanatiques de Carlotta : le lieutenant Haaz et le baron de Veingartner.

Le premier coup fut tiré par le comte ; Roller riposta immédiatement.

— Y a-t-il quelqu'un de blessé ? demanda Paul Lafontaine.



— J'ai une balle dans le ventre, balbutia Roller en s'affaissant.

Il fut couché sur une couverture et pansé.

Puis on le transporta en voiture à la maison où il demeurait avec la comtesse de Herrenfeld, – à qui il avait caché ce duel.

— Être mort, dit-il à Gaspard avec un amer et pâle sourire, cela se supporte très bien ! mais ne pas savoir si l'on est mort ou vivant, – oh ! c'est affreux !

Il se sentait de plus en plus mal.

En quittant la voiture, il voulut cependant marcher et monter l'escalier pour ne pas affliger la comtesse, son amie. Cette intention généreuse augmenta la gravité de la blessure, qui peut-être déjà était mortelle.

Roller ouvrit la porte de sa chambre et tomba évanoui sur le seuil. Deux chirurgiens habiles furent appelés. Ils le déclarèrent perdu. Déjà les douleurs que lui arrachait sa blessure devenaient intolérables. La balle était descendue et ne pouvait être extraite. Le pauvre jeune homme déchirait de ses dents l'oreiller ; il frappait le mur avec une telle violence que des lambeaux de chair se détachaient de ses mains. On lui donna de l'opium pour l'endormir. Il s'assoupissait un instant, puis, soudain, il ouvrait convulsivement les yeux en criant : « À boire, à boire ! » Cet horrible état dura trois jours, au bout desquels l'agonie commença. Il ne dit plus un mot, mais son visage et les contorsions de son corps trahissaient les souffrances atroces qu'il endurait.

La comtesse de Herrenfeld ne quittait pas son chevet. Gaspard, Paul Lafontaine et d'autres amis l'entouraient, ap-

pelant de leurs vœux cette mort inévitable et qui n'était pas assez prompte. Jacob Kummer, condamné à dix-neuf mois de prison pour discours séditieux, et enfermé dans la bastille de Plœtzensee, au nord-ouest de Berlin, obtint la permission de venir serrer la main à son ami mourant…

Enfin, les tressaillements convulsifs achevèrent de secouer le pauvre martyr… et tout fut dit.

LIV

Pankow, nous l'avons dit déjà, est une petite localité située au nord de Berlin. Les villas y sont nombreuses, car c'est à Pankow que se retirent les parvenus de la petite bourgeoisie et du petit commerce.

Le paysage n'offre cependant pas beaucoup d'agréments. Du sable à perte de vue ; çà et là quelques forêts de pins rabougris ; une flaque d'eau de couleur sale, un horizon gris, c'est tout ce qu'on y voit pour distraire ou enchanter les yeux.

Mais Pankow est discret et tranquille. On ne se connaît pas même entre voisins. Chacun y vit chez soi et pour soi. Cela a son charme.

Un soir, – il y avait une quinzaine de jours que l'enterrement de Roller avait eu lieu en provoquant une immense manifestation populaire, – un commissionnaire coiffé d'une casquette à bande de cuivre jaune, sonna à la villa qui porte le n° 228, dans la rue principale de cette localité.

Comme on ne répondait pas, le commissionnaire sonna une seconde fois.

Enfin un monsieur, qui avait l'air d'être le maître de la maison, vint ouvrir.

— Que désirez-vous ? demanda-t-il.

Le commissionnaire parut embarrassé.

— Que voulez-vous donc ? reprit le monsieur.

Cette fois, mais d'une voix hésitante et mal assurée, le commissionnaire répondit :

— C'est que… j'aurais voulu parler à Mme Dietrich…

— Elle est sortie.

— Ah !

— Vous avez une commission pour elle ?

— Oui… pour elle, personnellement, – Il souligna ce mot.

— Si c'est pressant, vous pouvez m'en charger, fit le monsieur dont la curiosité commençait à être vivement piquée.

— C'est… c'est une lettre, répondit le commissionnaire en sortant à demi une enveloppe blanche de la poche de son pantalon.

— Vous pouvez m'en charger sans crainte d'indiscrétion. Mais qui vous a remis cette lettre ?

— Un monsieur.

— Où ?

— Sous les Tilleuls.

— Vous le connaissez ?

— Non.

— Tenez, voici un thaler. Donnez-moi cette lettre.

Le commissionnaire fit glisser la pièce d'argent dans la poche gauche de son pantalon et tira de la poche droite la

missive dont il était porteur ; il la remit au monsieur qui lui avait ouvert et s'éloigna.

Dietrich-Kralle, – car c'était lui, – remonta à pas lents vers la villa, en examinant soigneusement la suscription de la lettre ; il ne connaissait pas cette écriture et toutes sortes d'idées passaient dans sa tête. L'expérience lui avait appris qu'il fallait se méfier des hommes en général et des femmes en particulier. Est-ce que Liselotte le trompait ? Cette lettre avait toutes les apparences d'un billet doux. Il la flairait, et l'odeur qui s'en dégageait, nous devons l'avouer, ne sentait pas bon au nez du mari. Il eut d'abord la pensée de l'ouvrir brusquement, en déchirant l'enveloppe, mais il se ravisa. « Non, se dit-il en lui-même, je me mettrais dans mon tort. J'attendrai que Liselotte rentre et je la prierai de me lire cette lettre tout haut. » Il plaça la missive sur la cheminée, devant la pendule, et se promena dans la chambre, de long en large, avec une agitation mal contenue.

Quatre heures sonnèrent.

— Elle est sortie depuis midi ! s'écria Hans Kralle en s'arrêtant… J'attendrai encore un quart d'heure, et si elle n'est pas rentrée, eh bien, j'ouvrirai cette lettre… C'est moi qui suis le maître ici après tout !

Il reprit sa promenade en se demandant, pour la centième fois, où sa femme pouvait bien être allée.

Le petit marteau de la pendule frappa un coup ; il était quatre heures un quart.

Dietrich-Kralle sans plus attendre s'empara de la lettre adressée à sa femme ; il en coupa l'enveloppe avec la pointe d'un canif, assez adroitement pour pouvoir la recoller au besoin. Il pâlit en lisant ce qui suit :

« Madame,

« Je vous ai écrit hier pour vous demander un rendez-vous, ayant un besoin absolu de vous voir, *dans votre intérêt*. Comme je ne suis pas sûr de mon commissionnaire, je vous écris de nouveau pour vous dire que je vous attends ce soir, de quatre à six heures, dans le pavillon du Liebesgarten[42].

« Votre ami dévoué qui vous aime,

« GASPARD VAN DER GOMM. »

— Qui vous aime ! répéta machinalement Hans Kralle… Et moi donc ! me compte-t-on pour rien ?… C'est ce que nous allons voir… Ah ! je m'en doutais… je m'en doutais Liselotte y est allée…

Il prit son chapeau et un énorme gourdin qu'il affectionnait beaucoup, et dont le petit bout, quand on le secouait, lâchait un poignard ; puis il sortit.

À quelques pas de sa demeure stationnait un droschke. Le cocher dormait sur le siège – ou faisait semblant de dormir – bien enveloppé dans son manteau à triple collet.

Kralle avisa tout d'abord ce véhicule. S'il pouvait le prendre pour aller jusqu'au Liebesgarten, que de temps gagné ! attendu que c'était au pavillon de Liebesgarten qu'il

---

[42] C'est ainsi que s'appelle à Berlin un jardin qui justifie pleinement son titre de « Jardin d'amour. »

s'agissait de se rendre au plus vite pour surprendre la colombe infidèle.

Il réveilla le cocher qui répondit par un grognement.

— Au Liebesgarten ! cria-t-il… en se précipitant dans la voiture. Et prestement ; il y a un marc de pourboire !

Le cocher se secoua et fit claquer son fouet. Ses chevaux partirent au trot.

Quand le droschke arriva à la Grande-Étoile du Thiergarten, il faisait presque nuit. Les derniers équipages rentraient, roulant sourdement dans la pénombre avec des allures lentes de corbillards. Dietrich croisa l'empereur qui, malgré la saison, était en voiture découverte, enveloppé dans son grand manteau gris de fer aux parements rouges, le casque de cuivre poli sur le front, avec son panache de plumes blanches. Le petit-fils de Frédéric II fumait un cigare en regardant d'un air rêveur l'horizon qui s'assombrissait. Il y avait au-dessus de Berlin comme un grand effondrement de nuages noirs, un affaissement du ciel qui faisait plier sous lui les tours, les clochers et les obélisques de victoire de la capitale. L'empereur était sans escorte, sans laquais. À côté du cocher se tenait seulement un chasseur, haut de six pieds ; mais quelques silhouettes fantastiques, traversant rapidement la chaussée, indiquaient la vigilante présence des gardiens du bois.

La soirée était froide. La buée qui couvrait les glaces des portières se transformait en givre ; bientôt Hans Kralle ne vit plus rien au dehors. Le droschke allait au trot, mais il n'arrivait pas. Le cocher s'était-il de nouveau endormi ou s'était-il égaré ? Avait-il mal compris ? Le faux Dietrich voulut s'en assurer. Du train dont allaient les chevaux, on pou-

vait être depuis longtemps au Liebesgarten. Il voulut abaisser une des glaces ; à son grand étonnement, elle n'était pas mobile. Alors il chercha le bouton de la portière, mais la poignée de cuivre, de même que la glace, résista à tous ses efforts. Il prit sa canne et frappa contre la paroi de la voiture.

Au lieu de répondre le cocher lança ses chevaux au galop.

Le droschke roulait comme emporté dans un tourbillon, et tout était noir et silencieux sur la route. Tout à coup le mari de Liselottte crut apercevoir des lanternes, mais ce fut une vision qui dura à peine une seconde. Tout retomba dans une obscurité plus épaisse.

Assez disposé à la défiance, Hans Kralle eut peur et se demanda s'il n'était pas tombé dans quelque guet-apens. Il voulut sortir de l'incertitude qui le torturait : prenant sa canne des deux mains, il frappa si violemment contre une des glaces, qu'elle vola en éclats.

— Je m'y attendais, s'écria le cocher en arrêtant ses chevaux et en sautant à bas de son siège…

— Mais, butor, triple brute, hurlait Kralle, où me conduis-tu ? Il y a deux heures que nous devrions être au pavillon du Liebesgarten…

— Ne vous échauffez pas, monsieur, c'est inutile, lui répondit le cocher avec calme…

— Ouvre cette portière !… Est-ce donc une voiture cellulaire pour les fous que ton droschke ?

— Peut-être… Pour les fous… ou pour les voleurs, murmura le cocher.

— Je m'en doutais, répliqua Hans Kralle, c'est une voiture de voleurs ?… Mais qu'on me dise au moins ce qu'on veut de moi ! et qu'on me lâche… Je suis pressé…

— Les comptes que nous avons à régler demandent un peu plus de réflexion et de temps, répondit le cocher qui profita de ce moment d'arrêt pour allumer ses lanternes.

Aux lueurs rouges et vertes que celles-ci projetèrent sur la route couverte d'une mince couche de neige fraîchement tombée, le faux Dietrich vit un second personnage qui était caché sous un long manteau. D'où sortait-il ? C'était sans doute un complice. Il prit la place du cocher, et le cocher, tenant un revolver à la main, vint s'asseoir à côté de Hans Kralle, en lui disant : « Si vous essayez de fuir, je vous tue ; si vous criez, je vous tue ; si vous me désobéissez, je vous tue ! »

— Mais au moins dites-moi qui vous êtes et où vous me conduisez ? balbutia, en tremblant, Hans Kralle.

— Vous le saurez demain.

Cette réponse fut faite sur un ton si sec que le faux Dietrich jugea à propos, du moins pour le moment, de ne pas questionner davantage l'homme mystérieux qui avait pris place à côté de lui. La tête baissée sur la poitrine, les bras croisés, il réfléchissait à tout ce qui venait de se passer et il se demandait en frissonnant s'il était entre les mains de malfaiteurs ou d'agents de la police. Il avait autant à craindre des uns que des autres, – un peu plus peut-être des derniers que des premiers. De temps en temps son œil glissait sur son gardien qui ne le perdait pas de vue, et de temps en temps aussi il essayait de percer l'obscurité de la nuit pour connaître la direction qu'on lui faisait prendre.

Vers le matin on passa à côté d'un village qui s'éveillait : les coqs chantaient, des lumières brillaient derrière les fenêtres ; à travers les rideaux blancs on voyait se mouvoir des ombres d'hommes et de femmes ; au passage du droschke tous les chiens se mirent à aboyer. L'angélus sonnait à l'église.

En criant, en appelant au secours, Hans Kralle se dirait qu'il serait peut-être entendu, mais au moment où il ouvrit la bouche, il vit le canon du revolver de son gardien se lever lentement vers lui ; sa mâchoire se referma avec un claquement de terreur.

Le jour se leva. – Dans la lumière grise d'une matinée sans soleil, les arbres se détachaient avec si peu de relief qu'on les eût dits formés de vapeurs. Le ciel était bas, couvert, traversé par des bandes de corbeaux. Hans Kralle, muet et pensif, regardait d'un œil vague les plaines mélancoliques qui se déroulaient sans fin, jusqu'à l'horizon, comme une mer glacée.

— Arriverons-nous bientôt ? demanda-t-il d'une voix sourde à son gardien.

Celui-ci consulta sa montre et répondit :

— Dans une heure.

— J'espère, reprit Kralle, qu'on ne me conduit pas en prison… On ne m'a pas présenté de mandat d'arrêt ; il n'y a eu ni information ni formalité… Et de quoi pourrait-on bien m'accuser ? Suis-je coupable de quelque vol, de quelque assassinat ?… Non… J'ai joué à la Bourse, comme tout le monde, comme les ministres eux-mêmes, voilà tout… Pourquoi m'arrête-t-on ? c'est ce que j'aimerais savoir… car,

n'est-ce pas, vous êtes de la police ?… Avec des brigands je me serais déjà arrangé… Ils sont plus accommodants…

Son gardien le laissait parler sans lui répondre.

Au bout d'une heure, des clochers et des toits se montrèrent à mi-côte d'une colline, et la voiture passa l'Elbe sur un pont de bois. Si Hans Kralle eût été un peu plus familiarisé avec la géographie, il aurait peut-être reconnu la petite ville de Dessau, avec son château ducal du quinzième siècle dans lequel on conserve l'épée et la canne du duc Léopold, « le vieux Dessau », ainsi que le gobelet et l'assiette d'argent dont Napoléon s'est servi sur le champ de bataille de Leipzig.

Le droschke, au lieu de gravir la rampe qui conduit à la ville, tourna à droite et s'arrêta devant un bâtiment de bois badigeonné en jaune, au milieu d'une grande place couverte de gravier et sillonnée de rails de chemin.

C'était la gare aux marchandises.

Le gardien du faux Dietrich se leva, en laissant tomber de ses épaules le manteau dans lequel il était enveloppé.

Kralle poussa un cri.

Il avait devant lui Peter Ziegenbock !

Il se recula vivement jusqu'au fond de la voiture, et tomba l'œil hagard et comme affolé.

En moins de temps qu'il en faut pour le raconter, Peter avait saisi les deux mains du faux Dietrich et les lui avait solidement liées derrière le dos.

Hans Kralle écumait de rage et se tordait comme un possédé.

Un employé de la gare ayant aperçu la voiture, s'en approcha et annonça à Ziegenbock que le wagon qu'il avait commandé par dépêche était prêt.

— Voyons, soyez calme, dit Peter en se tournant vers son prisonnier… Ces accès de rage impuissante ne font qu'augmenter votre mal…

— Mon mal ? fit celui-ci. Et un sourire amer et douloureux tordit sa bouche.

— Mais sans doute, celui dont nous allons essayer de vous guérir.

— Je ne suis pas malade, répondit Kralle en se redressant.

— Vous l'êtes d'autant plus que vous ne vous en doutez pas, observa l'employé de la gare.

— Ils sont tous les mêmes, murmura Ziegenbock. Ils se croient parfaitement sains d'esprit.

— Messieurs, je vous en prie, ayez pitié de moi ! s'écria alors Kralle dont les idées s'embrouillaient effectivement… N'ajoutez pas la raillerie aux tortures que vous me faites endurer… Que vous ai-je fait ? Pourquoi m'avez-vous enlevé ? Vous n'êtes pas des brigands, des voleurs… Je n'ai rien à vous donner… Je vous assure que je n'ai pas de diamants… On dit que j'en ai, c'est une erreur ! Je n'ai jamais eu de diamants…

— Ça le reprend, murmura Ziegenbock ; il va de nouveau avoir un accès, dépêchons-nous de le mettre dans le wagon.

Et, aidé par l'employé de la gare et le cocher, Peter arracha de la voiture dans laquelle il se cramponnait désespérément, le malheureux Hans Kralle. On le transporta dans un wagon sans fenêtre, aux parois capitonnées, qui l'attendait, et on ferma sur lui la porte à double tour.

Ce wagon était destiné au transport des fous.

Peter Ziegenbock, l'agent du prince Fridolin, après avoir confié sa première capture à la prison prévôtale de Himmelstein, était revenu à Berlin, rapportant à Gaspard sa part de félicitations.

Il s'agissait ensuite pour cet agent de mettre la main sur le deuxième Dietrich.

Or, Gaspard, grâce à ce que lui avait appris Christian, était en état de renseigner son ami sur les faits et gestes accomplis par Dietrich-Kralle, avec accompagnement de « noces et festins ».

Il faut dire que notre héros, qui eût sans doute gardé le silence s'il s'était agi seulement des trésors du grand-duc de Himmelstein, était tourmenté par la pensée qu'une femme telle que Liselotte se trouvait, de par la puissance maritale, soumise à un coquin capable d'empoisonner sa vie en l'associant à la sienne. Il se trompait. Hans Kralle avait pris sa retraite et comptait couler en tout honneur, auprès de la charmante Liselotte, les jours que le ciel aurait encore à lui départir.

Malheureusement pour l'ex-associé de Betrüger, Gaspard se trouvait vis-à-vis de Mme Dietrich dans une situation délicate. Il connaissait le secret de son singulier mariage et il ne pouvait le lui laisser ignorer. Ajoutez à cela que peut-être le zèle de notre héros était stimulé par un faible aiguillon de

jalousie attaché au souvenir de sa liaison avec la comtesse de Montretout, et qu'il ne pouvait non plus oublier le service que Peter Ziegenbock lui avait rendu à Grevenmachern.

Donc Peter fut mis au courant de ce qu'il avait tant à cœur de connaître.

— Je tiens le second ! s'écria-t-il dès les premiers mots de Gaspard.

Et aussitôt il combina les moyens de réussir.

Le deuxième Dietrich devait se tenir sur ses gardes, craindre une dénonciation de son sosie, même l'intervention active de ce dernier dans sa recherche ; il fallait donc procéder avec habileté.

Voici à quoi Peter Ziegenbock s'arrêta, après s'être assuré le concours de notre héros : Gaspard devait faire parvenir secrètement à Mme Dietrich une lettre, pour lui demander un rendez-vous, en prétextant d'un absolu besoin de la voir. Ce premier point du programme ne déplaisait nullement à notre Flamand.

Au moment choisi pour l'entretien que ne pouvait manquer d'accorder la volage Liselotte, un deuxième émissaire devait apporter un petit billet rédigé comme un post-scriptum de la première lettre. On a vu comment ce billet avait été remis « maladroitement » au mari lui-même et comment Dietrich voulut vérifier la réalité des craintes que devait faire naître en lui le billet surpris… Une fois hors de son domicile, Peter Ziegenbock s'était chargé de lui. Il avait

fait préparer à la gare de Dessau un wagon spécial pour conduire un de ses parents, atteint, avait-il dit, d'aliénation mentale.

Ce plan, comme on l'a vu, avait parfaitement réussi.

Hans Kralle, tombé dans la souricière, ne pouvait maintenant conserver qu'un bien mince espoir d'en sortir.

C'est en vain qu'il criait dans la cage roulante où il était enfermé, le bruit des wagons sur les rails couvrait sa voix ; c'est en vain qu'il frappait de sa tête les parois de sa prison, elles étaient recouvertes d'épais matelas qui amortissaient les chocs.

Épuisé par d'inutiles efforts, Hans Kralle avait fini par s'asseoir dans un coin, et, le menton appuyé sur les deux genoux, le regard atone, il sentait se presser dans sa tête brûlante des pensées désordonnées. Il regrettait de ne pas s'être jeté sur Ziegenbock, pendant que le droschke roulait dans la nuit par les campagnes désertes ; il se reprochait d'avoir manqué de perspicacité et de courage. À présent, il était trop tard pour lutter : il était prisonnier, et dans quelques heures il serait enfermé dans un cachot de Himmelstein, ne sachant plus rien de ce qui se passerait au dehors, séparé à jamais sans doute de Liselotte, qu'il aimait véritablement.

Cette dernière pensée le fit écumer de rage ; il se roula sur le plancher du wagon, en poussant des cris rauques et étranglés de victime qu'on égorge. Enfin il s'allongea sur le ventre, comme une bête. Ses tempes battaient avec violence ; il ne voyait plus devant lui que des cercles bleus qui montaient et descendaient, sa mémoire était pour ainsi dire noyée dans des ténèbres profondes ; et il lui semblait que sa raison s'échappait, comme un liquide d'un flacon brisé.

Le voyage dura toute la journée et une partie de la nuit.

Ziegenbock avait envoyé de la frontière un télégramme à la police de Himmelstein pour la prévenir de l'importante capture qu'il avait faite.

À l'arrivée du train des soldats formaient la haie devant la gare, et une escouade de gendarmes attendait, l'arme au bras, autour d'une voiture cellulaire, – peinte en rose.

Quand on ouvrit la porte du wagon dans lequel Hans Kralle était prisonnier, on le trouva debout, immobile, l'œil fixe, riant d'un rire enfantin.

— Ô mon prince ! s'écria-t-il en saluant Ziegenbock jusqu'à terre, donnez-vous la peine d'entrer… je voyage dans ma caverne de diamants… Comme cela je suis sûr de ne pas être volé… Et puis j'ai toujours un ciel étoilé de pierreries sur ma tête… Comment se porte ma cousine, la princesse royale ?

Dietrich n'avait pu résister à tant de souffrances et d'émotions, et cette horrible crise l'avait rendu fou !

Ce ne fut pas une petite affaire que de le sortir de sa « caverne de diamants ».

Il cria, il écuma, il mordit Ziegenbock à la main ; il se répandit en injures, en invectives et en malédictions. Dans la prison provisoire où on le déposa, on dut lui mettre une camisole de force.

Aujourd'hui, Hans Kralle s'est calmé ; c'est un des pensionnaires les plus doux, les plus inoffensifs de l'hospice d'aliénés de Himmelstein, où, si vous allez jamais, vous le reconnaîtrez facilement, car il a conservé l'innocente manie d'offrir aux visiteurs des petits cailloux blancs, ramassés par

lui dans les petits chemins du préau : « Je n'ai pas d'argent à vous donner, vous dit-il, mais voici des diamants avec lesquels vous pourrez acheter de la noblesse, des aïeux, des faux chignons, des honneurs, de la considération, des hôtels et des châteaux, des perruques, des cœurs de grandes dames et des consciences de grands hommes, de la gloire, des pommes de terre, du plaisir, de l'amour, des culottes, des républiques et des royaumes, y compris le royaume des cieux… Et n'oubliez pas de dire à votre auguste souverain que Son Altesse Sérénissime de Himmelstein le salue… « Suis-je assez Sérénissime, hein ? » ajoute-t-il en éclatant d'un petit rire strident qui le secoue tout entier et qui vous fait mal à entendre.

Quant à Dietrich-Betrüger, il est encore sous les verrous, attendant, pour être jugé, que la raison revienne à son sosie et complice.

LV

Notre histoire touche à son dénouement.

On était à la fin de mars. Les belles et grandes journées arrivaient. Le moment était venu pour le baron de Kappler de presser Lina et son père de remplir la promesse qu'ils lui avaient faite plus d'une fois d'aller passer une semaine ou deux dans son château de Kappler, situé sur la Havel, vis-à-vis de Potsdam. Le baron tenait à montrer à son futur beau-père le plus magnifique de ses domaines.

Mlle de Demker ne demandait pas mieux que de prendre une possession anticipée de la somptueuse demeure seigneuriale, où elle devait être un jour souveraine et maîtresse. Son père était trop flatté de la perspective brillante qui s'offrait, pour produire aucun empêchement. Quel plus bel avenir aurait-il pu rêver pour sa Lina ? Lui qui avait eu de si sérieuses inquiétudes pour cette petite évaporée, il voyait largement ouvert le port du mariage…

Lina pensait aussi que sa visite au château de Kappler, bien qu'elle n'eût pas une signification précise, achèverait de mettre en déroute tous les amoureux, sans oublier le comte de Rochlitz et M. Van der Gomm. Pour peu qu'ils eussent quelque intelligence, elle n'aurait pas à se prononcer davantage et d'une façon humiliante pour leur amour-propre. « On croira, si l'on veut, se disait Lina en riant, que j'ai trouvé le château tellement à ma convenance, que j'ai voulu y demeurer, même à la condition d'épouser le châtelain. »

Le fait est que le domaine d'après les pompeuses descriptions du prétendant, et les photographies de ses principaux sites, qu'il se faisait un plaisir d'étaler, l'emportait de beaucoup en séduction sur le propriétaire, bien qu'il fût baron. Lorsque Mlle de Demker étudiait ce visage immobile, avec ses yeux à fleur de tête, ses traits sur lesquels ne se produisait aucun jeu de physionomie, et qu'elle comparait le baron de Kappler au comte de Rochlitz, qui avait un si grand air de noblesse, ou à Gaspard, toujours enjoué, vif, empressé, original, avec une pointe d'humour, elle avait besoin de ne pas oublier combien avaient d'attrait les grandes allées du parc bordées de chênes centenaires, la colline boisée, le pavillon de chasse, l'immense pièce d'eau qui coupait la principale avenue, et le petit temple des antiques, tout en marbre, et les bosquets ornés de statues, et les parterres de fleurs, et les larges prairies au bout desquelles trois moulins détachaient leurs silhouettes douées de mouvement ; plus loin, dans le bas, c'était la Havel ressemblant à un lac avec sa surface unie semée de maints jolis îlots et ses deux rives, où s'élèvent de nombreux villages pressés les uns contre les autres et entourés de vignes et de ravissants vergers ; à mi-côte, dominant le pays tout entier, c'était l'antique château flanqué de ses nombreuses tours carrées, rondes, octogones, surmontées de toits pointus et de paratonnerres, où habitaient l'été les cigognes aux pattes rouges ; le château, avec ses hautes fenêtres, et, sur la plus grosse tour, largement déployée, la bannière seigneuriale, comme au temps où le roi Frédéric-Guillaume Ier venait de loin en loin, en ami, visiter « ses chers barons », et que Frédéric le Grand s'y arrêta pour demander un verre d'eau fraîche, le jour qu'il se prit de bec avec le meunier de Sans-Souci, qui ne voulait pas être exproprié pour cause de fantaisie royale.

Le voyage eut donc lieu, aussitôt après la célébration de deux dates nationales : le 18 mars, qui est l'anniversaire de la révolution de 1848 et d'une lutte sanglante entre les troupes royales et les Berlinois révoltés, et le 22 mars, qui est le jour de la naissance du roi Guillaume. La capitale étant parfaitement tranquille, le baron de Kappler prit les devants et tout se trouva préparé pour faire une belle réception à ses visiteurs.

Les premiers jours s'écoulèrent dans un enchantement perpétuel.

Mais un matin, le jeune baron reçut un singulier message. Une lettre lui fut remise par un homme à mine rébarbative et ingrate, qui n'était autre que Fritz Klussmann, le policier.

Cette lettre, fort longue à lire, était rédigée comme un chapitre de roman. On y racontait l'enlèvement de Lina par le comte de Neudorf, avec portraits des personnages et détails circonstanciés ; mais ces détails étaient odieux et de pure invention. Le narrateur se débarrassait du séducteur pour faire intervenir notre héros lui-même, l'irréprochable Van der Gomm, qui s'était pourtant si bien conduit dans toute cette affaire. On le faisait hériter de la situation créée par le comte saxon ; puis il ramenait la belle à Berlin. Enfin le roman s'achevait par le mariage de Mlle de Demker avec le haut baron de Kappler, et les nouveaux conjoints avaient beaucoup d'enfants, comme dans les contes de fées.

À la lecture de ce factum, dont la signature de l'auteur était absente, le visage du baron de Kappler perdit toute son impassibilité. Quand il eut fini de lire, il recommença ; puis il donna un grand coup de poing sur la table placée près de lui,

et alla trouver Mlle de Demker dans la belle chambre où il l'avait logée.

Il lui mit l'écrit sous les yeux.

Elle parcourut rapidement les premières lignes et changea de couleur.

— Alors… c'est vrai ? dit le baron qui l'observait.

— Celui qui a écrit cela, répondit Lina toute tremblante, a été informé… d'un malheur qui m'est arrivé… Je ne suis point coupable. Cela étant, l'intention qui a dicté ces lignes est abominable…

— Mais le fait est donc connu ? reprit le baron. On fait des romans là-dessus ? Demain on mettra votre histoire en opéra-comique… Et vous m'avez choisi pour éditeur responsable ?

Mlle de Demker se troublait de plus en plus. Le ton de persiflage du jeune baron achevait de lui faire perdre toute présence d'esprit.

— Et ce Van der Gomm que vous receviez chez vous, quel rôle a-t-il joué ?… Un joli rôle, ma foi !

— M. Van der Gomm est un honnête homme ! dit Lina avec force.

— Je suis ravi de vous voir recouvrer la parole, mademoiselle, pour entreprendre la justification de ce garçon aimable ; – mais j'aurais préféré entendre de votre jolie bouche votre propre justification.

— Monsieur, dit Lina, vous abusez de l'hospitalité que vous nous donnez pour me parler sur un ton inconvenant…

— Mais, mademoiselle, observez, je vous prie, que je ne pouvais vous demander de me laisser à ma solitude qu'après vous avoir questionnée sur ces incidents si particuliers…

Lina, humiliée comme elle ne l'avait jamais été de sa vie, se laissa tomber dans un fauteuil et mit une main sur ses yeux pour cacher ses larmes.

— Ah ! monsieur, dit-elle en sanglotant, je vais dire à mon père quel langage indigne d'un gentilhomme vous osez tenir devant moi.

— Ne lui faites pas de chagrin à ce brave homme ; je vais lui apprendre que nous renonçons d'un commun accord à tout projet d'union…

Le baron de Kappler fit une fausse sortie et revint sur ses pas. Il y avait sur un guéridon un petit oiseau dans sa cage, donné par lui à la jeune fille. Il prit la cage et la jeta par terre avec violence, la mettant en pièces et tuant l'oiseau du coup.

— Oh ! s'écria Lina indignée de cet acte de brutalité.

Le baron de Kappler sourit avec amertume.

— J'étais votre berger, dit-il, vous étiez ma bergère… À quoi bon maintenant ces cadeaux idylliques ? Votre oiseau ?... il vous aurait donné des remords…

Après ces mots, il sortit, passa dans son cabinet et traça les lignes suivantes, adressées au baron de Demker :

« Tout est rompu, mon beau-père ! Mlle de Demker et moi, nous nous reconnaissons des caractères trop différents. Elle aime par trop à voyager : je suis casanier à l'excès. Pour que nous n'ayons pas à disputer sur le plus ou moins d'authenticité de la promenade à Rudolfstadt je vous cède la

place, et je vais voir dans un autre de mes domaines si le printemps s'avance réellement. »

Et il signa.

Quelques secondes après, le billet était remis au baron de Demker avant même que Lina eût décidé si elle devait tout raconter à son père ou attendre.

Le baron de Demker fut tellement bouleversé en voyant s'évanouir soudainement ses plus chères espérances, qu'il tomba anéanti sur un siège et se fit déshabiller pour se mettre au lit.

— Nos enfants nous tuent, murmurait-il. Je voudrais pourtant m'en aller d'ici ! Il me semble qu'on m'a coupé les bras et les jambes…

Le médecin du village monta jusqu'au château et prescrivit au malade un repos absolu. Il trouva son état inquiétant. Un moment après, le baron perdit tout à fait connaissance.

Lina, qui apprit ce qui venait de se passer, dut renoncer à venir se concerter avec son père ; le sachant très malade et ne voyant pas la possibilité de s'éloigner tout de suite du château, elle perdit la tête et fut saisie par la fièvre. Le soir venu, on vit une ombre blanche suivre l'allée de peupliers qui conduisait à la grande pièce d'eau, puis disparaître comme un fantôme qui rentre sous terre. Lina, dans un moment d'égarement, venait de se jeter dans le bassin et de se noyer.

Le lendemain matin, à l'aube, le baron de Demker s'éteignait sans connaître le suicide de sa fille.



Fritz Klussmann, le policier, qui, suivant l'ordre du comte de Rochlitz, se tenait caché dans le village pour être en état de rapporter à celui-ci la tournure des choses, sut à la fois la mort du baron de Demker et celle de sa fille, ainsi que le départ du baron de Kappler.

Il jugea que sa mission était finie, et il revint à Berlin.

Gaspard apprit la mort de celle qu'il avait tant aimée par Carlotta, alitée, auprès de qui il avait été mandé par Lottchen. Dans une querelle avec Schubart, l'écuyère avait reçu

de cet ivrogne un coup de pied dans le ventre dont elle semblait vouloir mourir.

Notre héros fut péniblement impressionné lorsqu'il entendit raconter le suicide de Lina par cette méchante femme. Celle-ci ne regardait qu'une chose, c'était de voir sa vengeance avortée. Si encore le baron de Demker eût vécu, elle lui eût gardé Lottchen ! Mais de quoi s'inquiétait Carlotta ? De n'avoir plus de baron à rançonner, elle qui avait déjà un pied dans la tombe !

Le pauvre Gaspard reçut donc la triste nouvelle de la mort de Lina de la bouche de cette femme même qui avait amené la catastrophe. Il ne lui fut donné aucune consolation. C'était un bien rude coup.

Cependant Gaspard était presque tout à fait détaché de cette jeune fille, dont la seule image l'avait d'abord fasciné. Il se répétait avec amertume que, de toute manière, elle eût été perdue pour lui. Mais son amour n'allait pas jusqu'à lui faire préférer de la voir morte plutôt qu'à un autre. Sa loyale et franche nature devait le mieux conseiller.

Lina n'existant plus, Gaspard se prit à se demander ce qu'il était venu faire en Allemagne ? Son invention ?… Oui, c'était pour cela… Mais il se trouvait singulièrement désillusionné par les choses qu'il avait vues et entendues.

Il ne pouvait songer à s'établir à Berlin, et cela par plusieurs raisons, dont la principale était qu'il lui paraissait qu'on travaillait trop dans ce milieu de gens avides ou nécessiteux. Dans les ministères, à la chancellerie de l'empire, il voyait de la lumière à travers les fenêtres des bureaux, fort avant dans la nuit, toute la nuit même, lorsque le grand-chancelier se trouvait à Berlin ; chez les banquiers, les com-

mis se penchaient sur leurs livres jusqu'à dix heures du soir : on travaillait sans relâche dans les magasins de la Kœnigstadt qui est le quartier du grand commerce ; dans les ateliers de Grunweg où l'on fait de la toile et du drap pour l'empire entier ; dans la rue de Kopenick et le faubourg de Stralau où s'impriment les toiles peintes destinées à l'exportation ; dans les usines de la Schœhauserstrasse, où l'on entend sans cesse gronder le bruit des lourds marteaux ; à Moabit, dans les ateliers de Borsig, le Cail berlinois…

S'il faisait un retour sur son séjour en Allemagne, il y trouvait plus d'une mésaventure. Aucune peut-être n'était allée plus au cœur de notre héros que certain « souhait de nouvel an » qui lui avait été administré le soir de la Saint-Sylvestre sur son chapeau tout neuf. Les Berlinois ont l'habitude d'égayer le dernier jour de l'année par une plaisanterie qui n'est pas du goût de tout le monde. On est abordé dans l'ombre par de mauvais garnements qui, d'un coup de poing ou d'un coup de bâton, vous enfoncent votre chapeau jusqu'au cou, en vous saluant d'un « *Prosit neu Jahr !* » ironique, et d'un éclat de rire. On aurait mauvaise grâce de se fâcher ; et cependant, cette nuit-là, la police de Berlin est obligée d'établir des ambulances pour les blessés.

Gaspard avait donc acquis une certaine expérience en quelques mois, – et moitié raison, moitié découragement et lassitude, il se décida à retourner dans son pays. L'esprit allemand est un esprit de petite ville[43] auquel notre héros se fût difficilement habitué.

---

[43] La *Gazette de Cologne* elle-même en convient, et le définit ainsi : *Ein kleinstaedtiger Geist.*

Il se sentait mal à l'aise au milieu de ce « peuple de penseurs ». Et quant à Berlin, il avait remarqué que les armes de la ville étaient on ne peut mieux choisies : un ours de sable sur fond d'argent ; – et il était bien près d'avoir l'opinion de Goethe, qui a dit : « Cette ville est habitée par une race impudente et effrontée avec laquelle la délicatesse n'est pas du tout de saison. Il faut ici un toupet, du poil dans le nez et de temps en temps se faire grossier si l'on veut se maintenir sur l'eau ».

Quand il fut sur le point de partir, Gaspard alla dire adieu à Christian. Ce brave Christian, en entendant raconter par son ancien maître ce qu'avaient fait Carlotta, le comte de Rochlitz et le frère de l'écuyère, jura de faire mourir sous le bâton l'indigne Fritz Klussmann.

Gaspard alla voir aussi le baron de Felsner et il fut fort étonné de le trouver très décidé à épouser la tendre Balbina, devenue libre ; – le mariage, c'était encore une façon de se suicider : la dernière sans doute !

Enfin, notre héros se rendit chez les parents de Dorothée. Là, il y eut des larmes dans les adieux. La jeune fille, soit par reconnaissance pour son défenseur, soit par un sentiment plus tendre pour lui, se montra désolée de le voir quitter l'Allemagne. Gaspard lui dit adieu tout en s'avouant que le bonheur était peut-être là…

Devait-il s'éloigner de Berlin ? Le pouvait-il sans cruauté après avoir arraché des demi-aveux à Dorothée ?

Telle était la pensée qui obsédait notre héros, lorsque, dans une confiserie, *l'Indépendance belge* lui tomba par hasard sous la main. Il y trouva l'annonce de la mort de son père et celle du mariage de la fille du bourgmestre Van der Bogaert.

Il n'y avait pas à hésiter. Le deuil du meilleur des pères le ramenait en Flandre. Il boucla sa valise – et partit, aussi léger de bagage et de richesses que lorsqu'il était venu. Cela arrive parfois ainsi aux gens qui vont à la fortune par le chemin des idées généreuses…

Gaspard van der Gomm apprit plus tard que Lottchen, soutenue par la protection du comte de Rochlitz, était entrée dans un petit théâtre. Le baron de Demker et sa fille étant morts, il n'y avait plus eu lieu, sans doute, de poursuivre l'idée d'un mariage avec le valet de chambre de Son Excellence.

Une lettre de Dorothée, – avec qui il entretenait des relations suivies, – lui fit savoir que Mme Eberlein venait de partir pour l'Amérique, en compagnie de l'Alsacien Klump, et avec le consentement de son mari. Il s'agissait pour la femme incomprise d'un voyage de propagande.

Gaspard sut aussi, en lisant un fait-divers, que ses amies les Polonaises avaient obtenu une bien précieuse faveur de la cour de Prusse. On leur avait permis d'illustrer leur ménagerie des titres de « royale et impériale ». La multiplication des lions était devenue une des spécialités de ces dames, et les professeurs d'anthropologie de l'université de Berlin se plaisaient à causer avec elles, et à recueillir leurs observations. L'empereur était même venu, un soir, assister à l'ac-

couchement d'une lionne. – Le même journal ajoutait que l'évêque des vieux-catholiques allemands se faisait donner des leçons d'histoire naturelle par Mme Korsak, en échange de ses bénédictions.

— Passer d'un apothicaire à un évêque, voilà ce qui s'appelle purger son âme et sanctifier son corps ! murmura Gaspard van der Gomm.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en décembre 2022.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Maria-Laura, Monique, Isa, Marie-Joelle, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Victor Tissot et Constant Améro, *Les Mystères de Berlin (deuxième partie)*, Paris, Librairie de la Société anonyme de publications périodiques, 1879. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page, de A. Ferdinandus, provient de l'édition de référence ainsi que les illustrations dans le texte.

— Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation de la Bibliothèque numérique romande. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.